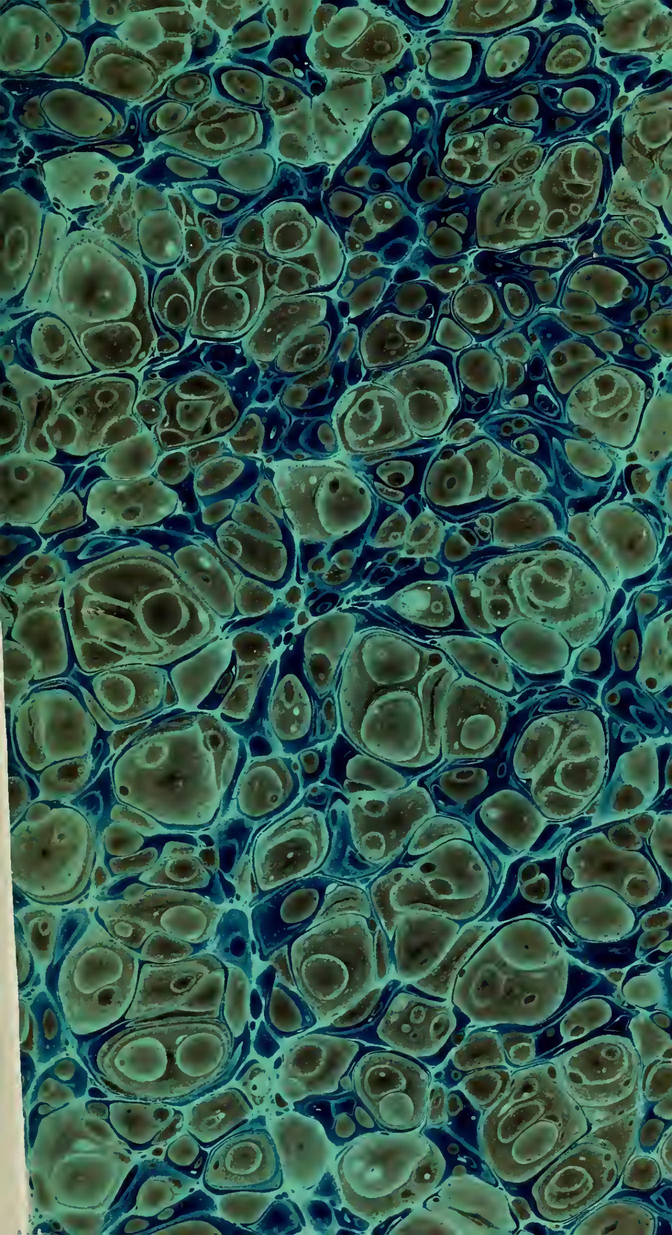

U d'/of OTTAWA
39003010975109





COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES.

IMPRIMERIE E. PELLETIER,
Maison de la Poste.

COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES,

RECUEILLIES

PAR F. A. A. GONTHIER.

TOME I.

LETTRES DE DIVERS AUTEURS,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME, JUSQU'A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée sur les manuscrits de l'auteur.

GENÈVE,

LIBRAIRIE DE VEUVE BEROUD ET SUS. GUERS, ÉDITEURS,

Rue de la Cité, 219.

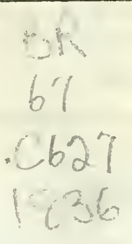
PARIS,

J. J. RISLER, RUE BASSE-DU-REMPART, 62.

1839

Plusieurs des lettres que renferme cette Collection n'y paraissent que par fragments.

Les deux premières éditions de ce volume contenaient, outre les lettres des 17 premiers siècles de l'Église qu'on retrouvera ici (avec un grand nombre d'autres qui leur ont été jointes), des lettres du 18me et du 19me siècle, et des lettres de consolation, que ce volume ne renferme plus. Mais les unes et les autres ont été publiées avec des additions nombreuses, dans des volumes à part, qui font suite aux *Lettres choisies de Fénélon*, et aux *Lettres choisies de Duguet* (soit aux Tomes II et III de ce Recueil).



LETTRES

DE DIVERS AUTEURS,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME,
JUSQU'A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LETTRE I,

DE CLÉMENT ÉVÊQUE DE ROME AUX CORINTHIENS.

L'an 94 (ou 95) après Jésus-Christ.

Qui n'estimait la fermeté de votre foi, pour peu qu'il eût demeuré parmi vous? Qui n'admirait votre piété envers Jésus-Christ? Qui ne louait les mœurs généreuses que vous faisiez paraître dans l'exercice de l'hospitalité? Qui n'aimait à dire combien vous vous distinguiez par l'esprit de sagesse et de prudence qui dirigeait votre conduite? Vous agissiez sans acception de personnes. Vous rendiez l'honneur convenable aux vieil-

lards. Vous étiez ornés d'humilité, plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir. Vous gardiez la Parole de Dieu dans votre cœur, vous l'aviez incessamment devant les yeux. Ainsi vous jouissiez des douceurs d'une heureuse paix, et une pleine effusion de l'Esprit Saint était répandue sur vous. Prompts à faire le bien, vous éleviez vos mains vers le Seigneur, le suppliant de pardonner vos fautes de fragilité. Vous ne conserviez aucun ressentiment des injures. Toute division vous faisait horreur. Vous pleuriez les chutes du prochain, comme si elles eussent été les vôtres. Vous viviez dans la gloire et l'abondance; et l'Écriture s'est accomplie : Il a *bu* et *mangé*, il *s'est engraissé; et il a regimbé* (Deut. XXXII, 14, 15). La jalousie, la contention, le désordre se sont glissés au milieu de vous. Les personnes les plus viles se sont élevées contre les plus honorables, et les jeunes gens contre les

anciens. Depuis que votre foi s'est obscurcie, la justice et la paix vous ont abandonnés.

Ah ! revenons à la vocation sainte à laquelle nous avons été appelés. Ayons désormais d'humbles sentiments de nous-mêmes ; quittons toute enflure, ainsi que toute aigreur. Marchons dans la voie que nous a tracée Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Protecteur et l'appui de notre faiblesse. C'est par lui que nous osons porter nos regards jusqu'aux cieux, par lui que nous contemplerons un jour face à face l'Être tout saint et tout pur. C'est par lui que nos yeux ont été ouverts à la vérité, par lui que notre esprit obscurci auparavant sous d'épaisses ténèbres, s'est renouvelé en la présence de son admirable lumière. Demeurons-lui fermement unis ; et que chacun reste paisiblement dans le rang qui lui a été assigné par sa grâce.

Ah ! pourquoi y a-t-il des divisions parmi nous ? N'avons-nous pas un

même Dieu, un même Christ, un même Esprit de grâce répandu dans nos âmes, une même vocation en notre Seigneur? Pourquoi déchirons-nous son corps? Sommes-nous assez insensés pour oublier que nous sommes les membres les uns des autres? Votre division a perverti plusieurs personnes, en a découragé d'autres, et nous a tous plongés dans l'affliction. Relisez l'épître du bienheureux Paul, apôtre. C'est le Saint-Esprit qui dictait ce qu'il vous a écrit de lui, de Céphas et d'Apollos, parce que déjà alors vos inclinations se trouvaient partagées : mais ce tort était bien moins grave que vos torts actuels. Vous aviez certaines prédilections pour des Apôtres et pour un homme qu'ils avaient approuvé : maintenant considérez ceux qui donnent atteinte à votre charité fraternelle. Il est honteux, mes bien-aimés, et très-honteux, que l'Église de Corinthe se conduise de la sorte. Le bruit en est venu, non-seule-

ment à nous, mais à ceux qui sont les ennemis de la foi que nous professons; en sorte que le nom du Seigneur est blasphémé par votre imprudence. Otons promptement ce scandale. Jetons-nous aux pieds du Seigneur, supplions-le avec larmes de nous pardonner et de nous rétablir dans la gloire de la charité fraternelle.

Que le Dieu qui voit toutes choses, qui nous a choisis en Jésus-Christ notre Seigneur pour être son peuple particulier, daigne accorder à toute personne qui le cherche sincèrement, la foi, la paix, la patience, la débonnaireté, la pureté, pour lui plaire par Jésus-Christ notre souverain Sacrificateur et notre Chef! — Renvoyez-nous en diligence Claude, Éphèbe et Valère, Biton et Fortunat, que nous vous avons envoyés, afin qu'ils nous rapportent l'heureuse nouvelle de votre concorde, que nous désirons si ardemment.

LETTRE IIme,

D'IGNACE AUX PHILADELPHIENS.

L'an 116.

Enfants de lumière et de vérité, fuyez les fausses doctrines. Éloignez-vous de ces dangereux pâturages que Jésus-Christ ne cultive pas. Faites vos délices des prophètes, parce qu'ils ont annoncé de loin l'Évangile, qu'ils ont espéré dans Jésus-Christ, qu'ils l'ont attendu, qu'ils ont été sauvés par la foi de ses promesses, qu'unis à tous les mystères de sa vie, ils ont obtenu d'avoir part au bienfait commun de la révélation évangélique.

Quant à moi, Jésus-Christ me tient lieu de tout. Je ne réclame que sa croix, sa mort, sa résurrection, et la foi que j'ai en lui. C'est par là que je serai justifié.

LETTRE IIIme,

D'IGNACE AUX ROMAINS.

Ignace était conduit à Rome pour y subir le martyre. Les chrétiens de cette ville avaient formé le projet de le soustraire, s'il leur était possible, à la mort qui lui était préparée. Il leur écrivit la lettre suivante pour les détourner de ce dessein.

L'an 116.

Je redoute votre charité ; j'appréhende que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Si vous m'aimez d'une affection véritable, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je n'aurai jamais une occasion aussi favorable que celle qui se présente, de me réunir à lui. Vous ne portâtes jamais envie à personne ; ne m'enviez pas ma félicité. Ne vous occupez que du soin de m'obtenir par vos prières le courage dont j'ai besoin pour résister aux attaques du dedans et repousser celles du dehors, afin que l'on ne me nomme pas seulement chrétien, mais que je sois trouvé tel. Je vous en conjure, ne m'aimez pas à con-

tre-temps. Je connais mes intérêts : le prix de la victoire est Jésus-Christ ; en faut-il davantage pour m'animer ? Tout ce qu'il y a de créé dans le monde visible m'est devenu indifférent ; mon unique désir est de posséder mon Sauveur. Que je sois consumé par le feu ; que je meure de la mort lente et cruelle de la croix ; que je sois mis en pièces par les tigres ou les lions affamés ; que mes os soient dispersés, mes membres meurtris, mon corps broyé ; que les démons épuisent sur moi leur rage : je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. C'est Celui qui est mort pour moi que je cherche, c'est Celui qui est ressuscité pour moi que je veux.— Si, étant arrivé auprès de vous, j'allais me laisser intimider par l'appareil du supplice, soutenez mon courage. Rappelez-vous seulement ce que je vous mande à cette heure où je vous écris dans une pleine liberté d'esprit.

LETTRE IVme,

DE POLYCARPE AUX PHILIPPIENS.

L'an 116.

J'éprouve une grande joie de ce que votre foi, qui est depuis longtemps célèbre, continue à se soutenir, et porte des fruits abondants en Jésus-Christ notre Seigneur. Vous croyez en lui sans l'avoir vu ; et en croyant, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, sachant que vous êtes sauvés par grâce, non par vos œuvres, mais par la volonté de Dieu, en ce divin Rédempteur.

Quiconque détourne les oracles divins pour les accommoder à ses propres pensées, est l'enfant de Satan. Repoussons avec zèle toute fausse doctrine, et demeurons fermement attachés à la Parole sainte, qui nous a été enseignée dès le commencement. Conjurons le Seigneur qu'il nous garde lui-même de tout mal.

Attachons-nous de toute notre âme à Celui qui est notre unique espérance, à Jésus-Christ, qui a porté nos péchés en son corps sur le bois, et qui a souffert pour nous les plus cruels tourments, afin que nous vivions par lui. Devenons ses imitateurs.

Je vous conjure d'obéir fidèlement à sa Parole, et d'imiter la constance de ses serviteurs, des bienheureux Ignace, Zosime et Rufus, et de Paul, et de tous les Apôtres; persuadés qu'aucun d'eux n'a couru en vain, mais qu'ils sont maintenant auprès du Seigneur, parce qu'ils n'ont point aimé le présent siècle, mais Celui qui est mort pour nous, et que Dieu a ressuscité pour l'amour de nous.

Que votre foi soit inébranlable. Soyez unis dans la vérité. Aimez-vous les uns les autres. Ne méprisez personne. Lorsque vous pouvez faire du bien, ne le renvoyez jamais au lendemain. Ayez une conduite irrépréhensible au milieu

des Gentils, afin que le nom du Seigneur ne soit point blasphémé à votre sujet. Malheur à celui à l'occasion duquel le nom du Seigneur est blasphémé!

Je m'assure que vous méditez assidûment nos saintes lettres. Heureux celui qui croit les choses que vous croyez! Que Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ son Fils, vous affermissent dans la foi, dans la paix, dans la douceur et dans la patience! Priez pour tous les saints. Priez aussi pour les rois, pour les magistrats, et pour ceux-là même qui vous haïssent et qui vous persécutent, comme aussi pour les ennemis de la croix, afin que vous soyez parfaits en Jésus-Christ.

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! Amen.

LETTRE Vme,

DE JUSTIN MARTYR A DIOGNET[1].

Les chrétiens, dites-vous, s'isolent des autres peuples ; c'est une calomnie : ils ne s'en séparent que dans ce qu'ils ont de frivole ou de criminel. Ils fraternisent avec tous, comme concitoyens ; ils endurent tout, comme étrangers. Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent point selon la chair; ils habitent le monde, mais ils obéissent à une législation qui leur vient du Ciel. Du reste, ils sont partout soumis aux lois de l'État et aux coutumes des lieux. Ils sont pauvres, et ils répandent des largesses. On les maudit, et ils ne se vengent que par des bénédictions. On les décrie, et les opprobres dont on les charge font leurs titres de gloire. On les condamne, on

[1] Quelques critiques doutent que cette lettre soit de Justin, et l'attribuent à un écrivain qui aurait vécu avant lui.

les traîne à la mort, mais la mort est pour eux le principe d'une vie nouvelle.

Ce ne sont pas les hommes qui leur ont donné la doctrine qu'ils professent. Ils la tiennent de Dieu qui la leur a transmise, non par le ministère d'un ange, mais par l'organe de son Verbe. Celui-ci a paru sur la terre, non comme un monarque qui vient imposer à ses sujets un joug pénible, mais comme un roi débonnaire, mais comme un Dieu-Sauveur.

Avant sa venue, personne ne connaissait Dieu. Lui seul pouvait se découvrir aux hommes. Toujours miséricordieux, quand nous ne méritions que sa colère, ses desseins envers nous ont été ineffables. Il a livré son propre Fils pour être le prix de notre rédemption, substituant l'innocent, le juste, à la place des criminels. Prêt à pardonner toutes les offenses dont nous nous étions rendus coupables, il a fait de Celui qui est sans péché la rançon de ceux qui en étaient couverts.

Eh ! comment la rébellion des serviteurs aurait-elle pu être expiée autrement que par l'obéissance du Fils ? Echange incompréhensible ! surprenant artifice de la sagesse de Dieu ! Un seul est frappé, et tous sont délivrés ; le juste est déshonoré, et les coupables sont remis en honneur ; l'innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent.

Aussitôt que vous aurez appris à connaître ces hautes vérités, quelle douce joie remplira votre cœur ! Oh ! combien vous voudrez aimer Celui qui vous a prévenus de tant d'amour !

LETTRE VIme,

DE CYPRIEN ÉVÊQUE DE CARTHAGE A DONAT.

L'an 247 (ou 248).

Pendant que je vivais dans les ténèbres, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'errais çà et là sans avoir de route

fixe, ne sachant pas même quelle direction prendre, tant j'étais loin de la vérité. Je regardais comme bien dur à croire et bien difficile à exécuter, vu les préventions dont j'étais rempli, que l'on pût naître une seconde fois, se régénérer en se dépouillant de ce que l'on avait été jusqu'alors, devenir sans changer de corps un homme nouveau. Où est, me disais-je à moi-même, la possibilité de renoncer soit à des penchants naturels, soit à des habitudes invétérées; de devenir sobre, quand on est accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins; de ne se montrer qu'avec l'extérieur le plus simple, quand on ne paraissait en public qu'avec une riche parure? Celui qui s'est laissé enchaîner, durant tout le cours de sa vie, par le lien des voluptés, devient, par l'empire de l'habitude, l'esclave de ses passions et de ses vices. Telles étaient les pensées qui m'occupaient, et qui m'ôtaient l'espérance de m'arracher ja-

mais à des maux qui avaient pris sur moi l'ascendant de la nature.

Mais lorsque la lumière d'en haut eut pénétré dans mon âme, et qu'en recevant l'Esprit Saint, j'eus été enfanté à une seconde vie, renouvelé par les merveilleux effets de cette grâce céleste, j'ai vu mes doutes se dissiper ; ce qui était scellé pour moi s'est dévoilé à mes yeux; les choses qui ne me présentaient que ténèbres sont devenues lumineuses ; les difficultés qui me semblaient insurmontables se sont évanouies : en sorte qu'il était visible que ce qu'il y avait en moi de charnel, venait de la terre, et que ce que l'Esprit Saint commençait d'animer venait de Dieu. Vous n'ignorez pas plus que moi ce que nous avons gagné à mourir au péché. Ne permettons pas que le bienfait que nous avons reçu engendre une négligence qui rouvrirait l'accès de notre âme à l'ennemi du salut. Si nous demeurons fidèlement attachés au Seigneur, sa grâce deviendra de plus

en plus notre force. Il n'en est pas des dons célestes comme de ceux que nous recevons des hommes, toujours étroits et mesurés; les dons de l'Esprit Saint s'épanchent avec largesse, avec l'abondance du fleuve qui déborde : tout ce qu'il demande, c'est que nos cœurs soient avides des impressions qu'il veut nous communiquer, qu'ils s'ouvrent pour les recevoir; et la mesure de la foi qui nous les fait rechercher, devient la mesure des faveurs qui nous sont départies.

Voulons-nous goûter une paix solide et permanente? Fuyons les tumultueuses agitations du siècle; mettons-nous à l'abri de ses tempêtes en nous réfugiant dans le port du salut; élevons vers le Ciel des regards détachés des choses de la terre, rapprochons-nous de plus en plus de Dieu, en regardant au-dessous de nous ce que les hommes estiment de plus grand. L'âme qui se nourrit de ces méditations sublimes, finit par posséder

comme un avant-goût de ce qu'elle espère. Un bien si précieux ne s'achète point par argent, il ne s'acquiert point par l'assiduité des veilles, mais par le secret d'une grâce qui avance pour nous les temps, et qui abrége les connaissances. C'est un don gratuit de la bonté divine. L'Esprit Saint nous communique son onction vivifiante, comme le rayon échappé du soleil ou comme une douce rosée, répandent sur la terre leurs salutaires influences.

Demeurez donc fidèle à nos saintes habitudes; soyez également assidu et à la prière et à la lecture ; tantôt conversez avec Dieu, tantôt laissez-le vous parler lui-même.

LETTRE VII[me],

DE THÉONAS ÉVÊQUE A LUCIEN CHAMBELLAN DE L'EMPEREUR[1].

Tu ne dois pas te glorifier, mon cher Lucien, de ce que plusieurs officiers du palais ont été amenés par ton moyen à la connaissance de la vérité; tu dois bien plutôt rendre grâces à Dieu qui a daigné te choisir pour l'instrument d'une bonne œuvre, et qui t'a fait jouir auprès de l'Empereur d'une considération telle, que tu as pu répandre autour de toi la bonne odeur de notre religion sainte, à la gloire de Dieu, et pour le salut de plusieurs. Et puisque l'Empereur, bien qu'il ne partage pas notre foi, a cru devoir confier la garde de sa personne à des chrétiens, comme à ses sujets les plus fidèles, vous devez remplir avec tout le soin dont vous êtes ca-

[1] Probablement Constance-Chlore.

pables les différents devoirs de votre charge, afin que le nom du Sauveur soit de plus en plus glorifié, et que les heureux fruits de votre foi contribuent à inspirer au prince l'amour de la vérité. Faites tout avec probité, avec affection, avec modestie.

LETTRE VIIIme,

D'ATHANASE[1] ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE AU COMTE MARCELLIN.

Bien qu'on aperçoive l'unité d'un même Esprit dans tout le corps des Saintes-Ecritures, il est vrai de dire qu'il y a dans le livre des Psaumes une grâce particulière, et un caractère qui lui appartient en propre. C'est qu'il n'est personne qui ne s'y retrouve avec les passions diverses qui l'agitent, avec ses volontés changeantes, et les moyens de calmer les unes, de fixer les autres.

[1] Né l'an 296, mort l'an 373.

Les divers livres de l'Ancien Testament apprennent, les uns, le bien à faire ou le mal à éviter ; les autres, les événements futurs concernant la venue du Sauveur ; d'autres, les circonstances de la vie des rois et des saints personnages. Les Psaumes, outre qu'ils ne sont étrangers à aucun de ces avantages, nous apprennent de plus à nous connaître nous-mêmes, et à être guéris des maladies spirituelles dont nous sommes affectés. Ailleurs on nous dit qu'il faut faire pénitence, s'attendre à des adversités, rendre grâces à Dieu ; ici l'on nous montre comment nous devons faire pénitence, endurer les adversités, exprimer notre reconnaissance. Ailleurs, ce sont les exemples des saints qui sont proposés à notre émulation ; ici nous nous identifions avec l'auteur sacré, nous avons sous les yeux notre propre histoire.

Ce livre suffit à tous les besoins du cœur ; il n'est pas une situation de la

vie où l'on n'en puisse recueillir les plus précieux avantages. Que l'on soit éprouvé par la tentation ou par l'adversité, en butte à des inimitiés ou sauvé de quelque péril, dans la tristesse ou dans la joie, les Psaumes fournissent à l'âme de quoi la fortifier ou la consoler. Ils lui prêtent abondamment les expressions de la louange, de la reconnaissance, des bénédictions envers le Seigneur; et le langage du Prophète devient son propre langage.

LETTRE IXme,

DE BASILE ÉVÊQUE DE CÉSARÉE A CÉSAIRE [1],

Qui avait survécu, presque seul, au tremblement de terre qui venait d'engloutir la ville de Nicée et la plupart de ses habitants.

Grâces soient rendues à Dieu qui a fait éclater sur vous ses miséricordes, et vous a arraché à une mort immi-

[1] Né l'an 329, mort l'an 379.

nente! Déjà, j'aime à le croire, votre conduite prouve que vous appréciez la haute faveur dont vous venez d'être l'objet. Je ne vous en exhorterai pas moins à servir Dieu avec une ferveur nouvelle, et à réveiller tous vos sentiments d'amour et de gratitude par le souvenir du péril auquel vous avez échappé : ainsi vous userez avec sagesse des jours qu'une libéralité divine vous réserve encore. Si c'est un devoir pour nous tous de nous dévouer au Seigneur, parce que de morts que nous étions nous avons été rappelés à la vie par Jésus-Christ, comment ne doivent pas agir ceux qui ont été retirés des portes même du trépas?

Oh! efforçons-nous de retenir les sentiments qui nous animaient à l'heure du danger. Alors nous sentions avec une force singulière le néant de cette vie, l'inconstance de toutes les choses humaines, la folie de ceux qui s'y attachent; nous déplorions nos erreurs

passées ; nous prenions en nous-mêmes l'engagement de veiller désormais plus sévèrement sur nous, et de nous consacrer sans partage au Seigneur. Telles sont les impressions que vous aurez certainement éprouvées. Regardez-vous donc maintenant comme un homme chargé d'une dette immense et sacrée s'il en fut jamais. Je propose ces réflexions à votre sagesse avec un certain mélange de joie pour le passé et de sollicitude pour l'avenir. Excusez ma hardiesse. S'il m'en souvient, vous aimiez autrefois à m'entendre tenir un pareil langage ; je me flatte que je vous trouverai aussi favorablement disposé aujourd'hui.

LETTRE Xme,

DE BASILE A CHILON.

Gardez-vous d'oublier que nous sommes entourés de piéges, et tenez-vous

continuellement sur vos gardes. Ne soyez pas assez imprudent pour croire que vous n'avez nul besoin de conseils. Détachez-vous de ce qui flatte vos sens. Craignez les tentations de la vaine gloire. Parlez peu, aimez à écouter. N'ayez point la curiosité de savoir ce que font les hommes du monde; ce serait le moyen de rallumer vos passions. Étudiez la conduite des gens de bien; vous en retirerez de grands avantages. Persuadez-vous que la prière doit être votre occupation essentielle. Méditez avec tout le soin possible nos Saintes Écritures, le Nouveau Testament en particulier. Ayez fréquemment devant les yeux le moment où votre âme quittera ce monde de passage; c'est un grand moyen de se fortifier contre les séductions qui nous assiégent. Ne vous lassez pas de porter vos regards vers la félicité du ciel. — Pour nous sauver, Jésus-Christ n'a pas hésité à mourir sur la croix : après un tel dévouement, quel

sacrifice, quelle lutte contre vos penchants mauvais vous semblerait difficile ?

LETTRE XIme,

DE BASILE A UNE DAME.

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ; mais, je vous en conjure, ne laissez pas approcher le découragement de votre âme : rien ne saurait vous être plus funeste. Ne vous êtes-vous pas attachée au service du meilleur des maîtres ? n'est-il pas toujours prêt à venir à votre secours ? Allez à lui avec foi : non-seulement il ne vous abondonnera pas, mais chaque fois que vous le prierez avec ardeur et confiance, il se fera sentir à votre âme, il daignera vous dire : Me voici !

LETTRE XII[me].

DE GRÉGOIRE DE NAZIANCE[1] A EUDOXIUS.

Jusques à quand nous laisserons-nous enfler d'orgueil pour des choses viles et passagères? Jusques à quand nous livrerons-nous à mille illusions funestes? Jusques à quand nous laisserons-nous ravir hors de nous par de frivoles applaudissemens? Quittons ces chimères, rejetons tous ces songes. Qu'on ne nous parle plus ni d'honneurs, ni d'élévation, ni de ce futile amour de la gloire qui nous déshonore bien plus que le mépris, lorsqu'il s'empare de notre âme, ni de toutes ces vaines représentations de théâtre qui occupent la scène du monde. Renonçons à tout, si ce n'est à Dieu, qui seul est notre bien pour l'éternité. Voilà le

[1] Né l'an 328, mort l'an 389.

but, mon cher Eudoxius : marchez, avancez, hâtez-vous; saisissez la vie éternelle qui vous est offerte. N'ayez point de repos que vous ne vous soyez approché de ce bien souverain et seul digne de tous vos désirs. — Vous me saurez gré de mes avis, j'en suis sûr; moins, il est vrai, maintenant que par la suite, c'est-à-dire lorsqu'il vous aura été donné de bien comprendre que là seulement se trouve la réalité des choses, et non dans ce prétendu bonheur que l'homme cherche dans ce qui n'est que vanité et mensonge.

LETTRE XIIIme,

D'AMBROISE [1] ÉVÊQUE DE MILAN A IRÉNÉE.

Avec quelle magnificence la bonté de Dieu ne s'est-elle pas répandue sur nous par Jésus-Christ! Nous étions morts

[1] Né l'an 340, mort l'an 397.

dans nos fautes ; et nous pouvons être rachetés par la foi, sauvés par la grâce, rendus par elle de nouvelles créatures, afin qu'étant établis par Jésus-Christ dans les bonnes œuvres, nous y marchions, nous qui avions perdu le pouvoir de faire le bien par le péché que nous avions hérité d'un père criminel.

Mais Jésus, en descendant des cieux, est venu nous délivrer de notre honteux esclavage ; il est venu s'assujettir ceux qui étaient assujettis au démon et chargés des chaînes de l'iniquité, il est venu les enrichir de *sa plénitude*. Et tous les fidèles ne forment plus qu'un corps dont il est le chef, et qu'il vivifie par son esprit. Corps admirable, dont toutes les parties se trouveront un jour si étroitement unies, que rien ne pourra les séparer jamais ! Car une même foi, un même amour animeront tous les membres de cet édifice spirituel ; et cette foi et cet amour assureront l'éternelle durée de leur union.

LETTRE XIVme,

DE JEAN CHRYSOSTOME ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE A CALCIDIE.

L'an 406.

Il n'est rien de permanent ici-bas. Les biens, les maux, tout passe. Notre lot d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain. Le voyageur qui tour-à-tour traverse des campagnes riantes ou d'âpres solitudes, oublie-t-il au milieu de ces différents aspects le but de son voyage? Non, il s'avance de toutes ses forces, avec une ardeur toujours nouvelle, vers sa patrie dont il se trouve éloigné, qu'il brûle de rejoindre. Je vous en conjure, agissez de même. Gardez-vous de vous laisser captiver par les prétendues joies de la terre, ou de vous laisser abattre par ses peines. Ce serait erreur et folie. Il n'y a pour vous qu'une chose importante, c'est de regarder à votre véritable patrie, d'en prendre le chemin,

d'aspirer à posséder le ciel. Là se trouvent les seules joies dignes de ce nom, les joies pures, ineffables, éternelles. Tout ce que le monde appelle bonheur n'est qu'une fleur qui va se flétrir, qu'une vaine fumée qui va s'évanouir, ou moins que cela encore.

LETTRE XVme,

DE JÉROME [1] A LA VIERGE EUSLOCHIUM.

Que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. Si c'était aux hommes que vous vous étudiassiez à plaire, vous cesseriez d'appartenir à Christ. Ne cherchez point à donner une haute idée de votre piété ni de votre humilité, et n'appelez pas les applaudissements, tout en ayant l'air de vous y soustraire. C'est une chose étonnante, comme l'on court souvent après

[1] Né l'an 331, mort l'an 420.

la gloire en paraissant la fuir. J'ai vu un assez grand nombre d'hommes demeurer étrangers aux autres passions : mais la vaine gloire!... oh! qu'on peut aisément compter ceux qui n'en sont pas atteints! Peut-être même faut-il dire que celui-là est le plus avancé, qui est le moins entaché de cette affection funeste.

LETTRE XVI[me],

DE JÉROME A NÉPOTIEN.

Lisez souvent, ce n'est pas dire assez, lisez sans cesse la Parole de Dieu. Instruisez-vous diligemment de ce que vous devez enseigner aux autres. Soutenez par votre exemple les vérités augustes que vous annoncez. Il faut que les sentiments et les actions du Ministre de Christ soient dans un accord constant avec ses paroles. Quand vous prêchez, songez à toucher vos auditeurs, non à

leur plaire, mettez toute votre gloire à voir couler de leurs yeux des larmes de componction. Les discours du prêtre doivent respirer comme un parfum continuel du Livre de vie. Évitez les déclamations vagues et sans fruit; mais appliquez-vous sans relâche à vous remplir de la science des saints, et à acquérir une parfaite connaissance des vérités divines.

LETTRE XVIIme,

DE JÉROME A PAULIN.

Vous ne pouvez étudier assez diligemment nos Saintes Ecritures. Mais demandez-en l'intelligence à Celui qui seul la donne. Illumine mes yeux, s'écriait David, afin que je contemple les merveilles de ta loi. Si ce grand prophète s'humiliait dans le sentiment de son ignorance, jugez jusqu'où vont nos ténèbres, à nous qui ne sommes que des

enfants, qui commençons à peine à bégayer. Tant que Celui qui ouvre sans que personne ferme, qui ferme sans que personne ouvre, ne nous découvrira pas les secrets de sa Parole, nous ne pourrons les pénétrer. — Vous êtes doué d'un jugement solide, vous écrivez avec une grande facilité et avec une clarté remarquable ; si vous joignez à cela l'étude assidue et l'intelligence du Livre de Dieu, j'aurai la douceur de vous voir dans peu de temps le premier homme de l'Église.

LETTRE XVIIIme,

DE PAULIN[1] ÉVÊQUE DE NOLE A AUGUSTIN.

Croyez-en la vérité qui parle par ma bouche, je ne suis qu'un pauvre pécheur gémissant sous le poids de mes misères, et aussi peu expérimenté dans la milice de Jésus-Christ, que j'ai été

[1] Né l'an 353, mort l'an 431.

tristement exercé dans celle de son ennemi. Longtemps je me suis laissé éblouir par la fausse sagesse du siècle; et comme j'ai employé beaucoup de temps à acquérir cette vaine sagesse, réprouvée de Dieu, je ne suis encore devant lui qu'un faible enfant sans intelligence. Mais après avoir considéré que je vieillissais au milieu de mes ennemis, et que mon esprit s'égarait dans la vanité de ses pensées, j'ai levé les yeux vers les montagnes, c'est-à-dire vers les dons de la grâce, et le Seigneur m'a envoyé son secours. Car il ne m'a point traité selon que mes péchés le méritaient, il a dissipé mon aveuglement, il a brisé mes chaînes, il a abattu mon orgueil pour me relever par une humilité salutaire.

Je commence donc à marcher, mais d'un pas chancelant, dans le chemin du salut. Que vos prières m'aident à arriver au terme où la miséricorde de Dieu m'appelle.

A considérer les relations des chrétiens entre eux, vous êtes mon frère; mais sous le rapport de la naissance spirituelle, vous êtes mon père, bien que par votre naissance temporelle vous puissiez être plus jeune que moi. Aussi, donnez-moi la main comme à un enfant qui a grand besoin d'être soutenu, favorisez-moi de vos utiles directions; mais surtout, je vous le demande encore, priez pour moi, afin que je me trouve dégagé de toutes mes affections charnelles, que j'échappe à tous les piéges de ce monde, et que je sois tout entier à mon Dieu.

Je suis loin de lui appartenir comme je le devrais. Et quand je pourrais m'en glorifier, ce ne serait qu'en lui, car lui seul donne efficace aux bons sentiments qu'il nous a inspirés par sa grâce. Ce que je puis dire, c'est qu'il a allumé en moi un ardent désir de posséder sa justice. Je chéris la beauté de sa maison. J'aurais désiré, si cela eût été laissé à

mon choix, n'y tenir que le dernier rang. Mais Celui qui a bien voulu me choisir dès le ventre de ma mère, qui m'a dégagé des affections de la chair et du sang pour m'amener à lui, m'a retiré de l'abîme de mes misères pour me placer parmi les princes de son peuple; et me voilà élevé à la dignité du sacerdoce. — Oh! que sa grâce qui habite si abondamment en vous, mon très-cher frère, y demeure à jamais! — Je salue avec la plus tendre affection tous les compagnons de vos travaux et les imitateurs de vos vertus.

LETTRE XIXme,

D'AUGUSTIN ÉVÊQUE D'HIPPONE A PAULIN,

en réponse à la précédente.

Que votre lettre montre bien la simplicité de cœur avec laquelle vous cherchez Dieu, le vif sentiment que vous avez de sa bonté, et le désir qui vous

presse de travailler à l'avancement de sa gloire ! Nos chers frères l'ont lue avec le même intérêt que moi, ils ne se lassent pas de la relire, et ils éprouvent une grande joie de vous sentir enrichi de dons aussi précieux. On voit dans cette lettre le saint empressement que vous avez de réveiller Jésus-Christ, afin qu'il arrête autour de vous l'impétuosité des vents et des flots, et qu'il vous conduise heureusement au port du salut, et au véritable repos qui ne se trouve qu'en lui. On y voit un chrétien qui méprise la gloire périssable qu'il avait obtenue, pour tendre à une gloire éternelle ; qui renonce aux biens de ce monde, pour en posséder de plus solides ; et qui foule à ses pieds l'orgueil du siècle. Que vous offrirai-je en retour de cette touchante épître ? Je me donnerai tout entier à vous, en Celui à qui vous êtes dévoué. C'est tout ce que je puis ; et c'est peu de chose ; car je ne suis pas tel que vous le pensez ; mais je

pourrai le devenir par l'efficace de vos prières. Aussi les sollicité-je avec ardeur, de peur que, me croyant ce que je ne suis pas, vous négligiez de demander à Dieu ce qui me manque.

Celui qui vous remettra ces lignes est l'un de mes plus intimes amis. Il pourra vous communiquer mes divers ouvrages, car il possède tous ceux que j'ai composés, soit contre les hérétiques, soit pour l'affermissement et l'édification des fidèles. En les lisant, je vous conjure, mon cher Paulin, de ne pas vous laisser entraîner par ce qui peut s'y trouver de bon et qui m'a été donné par la Sagesse éternelle, sans remarquer aussi ce qui s'y trouve de faible et qui vient de mon infirmité. Demandez grâce pour mes erreurs; et quand vous rencontrerez quelque instruction qui nourrira votre âme, l'Esprit de Dieu qui vous anime vous dira de louer à ce sujet Celui qui est la source de toute lumière, et qui nous permet d'espérer

qu'un jour nous verrons sa vérité, toute sa vérité, non à travers un voile comme ici-bas, mais pleinement et à découvert.

Tous nos frères vous saluent avec la plus tendre affection et un véritable respect. Je n'ose rien demander; mais si vos fonctions vous permettaient de venir nous voir, représentez-vous le bonheur qu'apporterait ici votre présence.

LETTRE XX[me],

D'AUGUSTIN A MACÉDONIUS.

L'an 414.

La vertu n'est autre chose que l'amour de ce qu'il faut aimer. Or que pouvons-nous choisir pour premier et principal objet de notre amour, sinon Dieu, qui est tellement notre souverain bien, que, aimer autre chose ou plus ou autant que lui, c'est ne savoir pas nous aimer nous-mêmes? Une suite de cet amour, est de porter, autant qu'il dé-

pend de nous, vers ce Bien suprême ceux que nous devons chérir comme nous-mêmes, je veux dire nos semblables; et non-seulement ceux qui nous sont unis par les liens du sang, mais tous ceux à qui nous tenons par le don commun de la raison humaine. Que de moyens n'avons-nous pas pour les conduire à Dieu? Nos instructions, nos exhortations, notre exemple, tout doit tendre à ce but.

LETTRE XXI[me],

DE PAULIN A SULPICE SÉVÈRE.

Oh! qu'il est rude, le combat continuel qui nous est livré par nos ennemis! que nous sommes faibles! que nous apportons de lâcheté dans le service de Dieu!

Je sens que c'est pour moi, et en compâtissant à nos misères, que saint Paul s'écriait: « Misérable que je suis!

« qui me délivrera de ce corps de « mort? » Heureusement le même apôtre m'enseigne où je puis trouver la force qui me manque : elle est toute dans la grâce de Jésus-Christ.

Ce divin Maître l'a dit, nous ne pouvons rien faire sans lui. Il est la vigne, dont nous devons être les sarments. Tant que nous conserverons son amour, nous ne sécherons point; nous vivrons de la sève qui coule de la *racine éternelle ;* Dieu ne nous coupera point comme des branches infructueuses pour nous jeter au feu, il se contentera de nous émonder, afin que nous portions plus de fruits.

Mais il est nécessaire, pour qu'une nouvelle vie s'établisse vraiment en nous, que nous nous dégagions sans réserve de l'ancienne, aucune alliance ne pouvant exister entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le monde; il faut que nous mourrions à ce qui nous faisait vivre, et que nous

vivions pour toutes les habitudes de piété qui nous avaient été étrangères; il faut qu'après avoir changé de maître, nous changions complétement d'affections et de service.

Nous n'y parviendrons jamais par nos propres forces, mais par le secours du Seigneur, qui ne nous manquera pas. Car nous pouvons tout en Celui qui est toujours prêt à nous soutenir. Suivons donc avec ardeur Celui qui nous a fait la grâce de nous appeler, et il nous enseignera à vaincre. Il l'a dit lui-même : Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. Il nous fournira les moyens d'en triompher à notre tour.

LETTRE XXIIme,

DE PAULIN A SULPICE SÉVÈRE.

A quoi nous servirait la faveur du siècle, qu'à nous éloigner de Jésus-Christ? Si vous étiez du monde, a-t-il

dit lui-même, le monde vous aimerait, car il aime ce qui est à lui. Ne craignons donc jamais de déplaire à ceux à qui Dieu ne plaît pas; car ce n'est pas notre propre ouvrage, c'est celui que Jésus-Christ a commencé en nous, qu'ils attaquent. Malheureusement, en quittant le monde, on ne perd pas toujours tout amour du monde, on voudrait continuer à jouir de l'estime, de l'approbation publique; mais ne vaut-il pas mieux, je vous le demande, être affligé pour le nom du Seigneur? Aussi, digne athlète de Christ, armé comme vous l'êtes du bouclier de la foi, du casque du salut, de la cuirasse de la justice, et de la vertu du Saint-Esprit, montrez-vous intrépide sous ces armes célestes; n'ayez qu'une ambition, celle de conserver, sans en rien perdre, la grâce qui vous a été départie; avancez de jour en jour dans cette heureuse piété qui est utile à toutes choses; et puis, laissez dire ceux qui parlent mal

de vous, ne vous vengez d'eux que par votre patience, soyez plein de charité envers tous. Achevez ainsi votre course, et la couronne de justice vous sera miséricordieusement accordée.

Plaise à Dieu de nous préserver du plus léger affaiblissement dans notre foi! Nous pouvons espérer cette grâce de ses compassions infinies; car c'est l'espoir de son secours, et nullement une confiance insensée en nous-mêmes, qui nous a fait entreprendre l'ouvrage de notre salut. Nous savons que c'est là son œuvre, que c'est lui qui l'a commencée en nous, que c'est lui qui la poursuivra, que lui seul peut la consommer. Et sa Parole nous certifie que cet édifice recevra peu à peu de sa main divine toutes ses proportions, et que d'étage en étage il sera élevé jusqu'au faîte. Ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu.

LETTRE XXIIIme,

DE PAULIN A APRE.

Vous êtes bien heureux, mon cher frère, d'avoir appris à connaître, non par la chair et par le sang, mais par la révélation du Père céleste, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, qui est Fils de Dieu, et Dieu lui-même, devant qui tout genou doit fléchir au ciel et sur la terre, qui est assis maintenant à la droite de son Père, dans l'éclat de sa gloire. Je ne puis assez vous féliciter de ce que vous avez rejeté la vaine sagesse du monde, pour devenir l'humble disciple du Sauveur. Il paraît que votre foi est bien assurée, puisque vous avez déjà reçu la grâce de souffrir pour lui. Ne vous étonnez pas si le monde vous hait, car il a haï le Seigneur avant vous. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils ont appelé le père de fa-

mille Beelzébuth, quel traitement ne feront-ils pas à ses domestiques? Mais réjouissez-vous, parce que votre récompense sera grande dans le ciel.

Songez, en outre, combien il nous importe d'être humiliés. Après avoir si longtemps offensé Dieu par l'orgueilleuse élévation de notre cœur, quel besoin n'avons-nous pas d'abaissement! Aussi gardons-nous de repousser jamais par nos paroles, mais seulement par la sainteté de notre vie, les injures dont nous pouvons devenir les objets.

Que la croix soit toute notre force et notre unique gloire. C'est elle qui fera mourir le monde en nous, et qui nous fera mourir au monde, afin que Christ vive pleinement dans notre âme. Car nous devons désormais porter avec autant d'amour l'image de l'homme céleste, que nous avons porté avec empressement celle de l'homme terrestre. Eh! comment ne montrerions-nous pas

la même ardeur pour jouir des biens du ciel, que nous en avons montré, trop longtemps hélas! pour posséder les faux biens de la terre?

LETTRE XXIVme,

DE PAULIN A SANCTÈS ET A AMAND.

Cessez de me louer, je vous en conjure. Il est vrai que de pécheur que j'étais, j'ai été justifié; mais ce n'est par aucune œuvre qui soit mienne, par aucun mérite qui me soit propre; c'est par un pur effet de la miséricorde céleste, c'est par la foi qu'il m'a été donné d'avoir en Jésus-Christ notre justice. Et si maintenant il y a quelque bien en moi, il me vient de Dieu. Car, ô homme, qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais point reçu? Il n'est permis de se glorifier qu'en Jésus-Christ seul.

C'est en me hâtant de les lui rapporter que je puis recevoir avec un peu moins de confusion les éloges que mes amis me donnent, sachant (j'en ai la conviction intime) que je n'ai rien de bon par moi-même, et que quand on me loue, on ne peut louer en moi que les dons du Seigneur. Ces dons, qui nous viennent tous *de sa plénitude*, ne cessent en aucun temps de lui appartenir.

LETTRE XXV[me],

D'AUGUSTIN A L'ÉVÊQUE AURÈLE.

L'an 392.

Qu'il est rare et qu'il est difficile de ne pas nous complaire dans les louanges que nous recevons des hommes ! Cependant nous devons regarder si habituellement à Dieu, et sentir si fortement la dépendance où nous sommes de lui, que nous ne manquions jamais, autant qu'il est possible, de redresser ceux qui

nous louent, quand ils nous approuvent pour ce qui ne le mérite pas, ou quand ils croient voir en nous ce qui n'y est pas, ou quand ils nous attribuent ce qui nous vient de Dieu. Voilà ce que je me dis à moi-même, ou plutôt ce que me dit Celui qui est aussi bien l'auteur de toutes les bonnes pensées qui sont en nous, que de tous les préceptes salutaires que nous lisons dans nos Livres saints. Mais quoique je sois constamment en garde contre l'*ennemi*, je ne laisse pas d'en recevoir de fréquentes blessures, ne pouvant m'empêcher de trouver quelque plaisir dans les éloges que je reçois. Je vous le marque, afin que vous voyez ce que j'ai besoin que vous demandiez à Dieu pour moi dans vos prières. Implorez du Seigneur la guérison de ma faiblesse ; je vous en conjure au nom de Celui qui nous a ordonné de porter les fardeaux les uns des autres.

LETTRE XXVIme,

D'AUGUSTIN A LICENTIUS.

L'an 395.

Depuis combien de temps ne vous demandé-je pas de vous donner à mon Seigneur, qui est aussi le vôtre? Ne vous répète-t-il pas lui-même dans son Evangile : Venez à moi, chargez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est aisé et mon fardeau léger. Si vous n'écoutez pas ces paroles, ou qu'elles ne vous touchent pas, qu'attendre des invitations de celui qui n'est que serviteur comme vous? et que me reste-t-il à faire, sinon à gémir de ce que le Seigneur vous cherche en vain? Entraîné par les illusions qui vous égarent, peut-être trouvez-vous le joug du monde plus engageant que celui de Jésus-Christ : mais quand ce dernier serait aussi pé-

nible qu'il est doux, songez qui est Celui qui vous l'impose, et quelle est la grandeur des biens qu'il vous destine dans une autre vie, si vous apprenez à le porter.

Allez à Nole; visitez-y le digne serviteur de Dieu, Paulin : vous verrez ce qu'il a abandonné, et ce qu'il a trouvé; à quelles brillantes séductions il a su se soustraire, et quelle heureuse paix il goûte depuis qu'il s'est donné tout entier à Jésus-Christ. Vous admirerez les beaux dons qui lui ont été départis; et vous verrez qu'il ne s'en sert plus que pour offrir le sacrifice de ses louanges à Celui de qui il les a reçus, de peur de tout perdre en manquant de rapporter tout ce qu'il possède à Celui de qui il le tient.

Ah! pourquoi vous laissez-vous subjuguer par de misérables illusions qui vous flattent, plutôt que de prêter l'oreille à la voix de Celui qui daigne vous appeler à lui? Tout cela vous trompe,

mon cher Licentius : tout cela passera comme un songe, et vous précipitera dans l'abîme, si vous demeurez dans le honteux esclavage où vous êtes. Il n'y a que la vérité qui ne trompe jamais ; et Jésus-Christ seul est la vérité.

LETTRE XXVIIme,

DE PAULIN A LICENTIUS.

L'an 396.

La lettre en vers que vous avez adressée à Augustin m'a fait songer à vous écrire de la même manière. Je m'en féliciterai, si je puis vous faire goûter par-là les saintes vérités que je viens vous offrir. Ne méprisez pas mes paroles ; elles n'ont pour objet que votre salut. Quelque faibles qu'elles puissent être, vous les trouverez du moins pleines d'une sollicitude toute paternelle qui doit vous les faire agréer.

Ne diffère donc plus, songe au temps que tu perds ;
Et du siècle à la fin romps les indignes fers,
Sous le joug du Seigneur viens incliner ta tête.
A l'éclat des grandeurs qui te charme et t'arrête
Sache enfin renoncer ; et ne présume plus
De pouvoir allier le monde avec Jésus.
Leurs empires se font une éternelle guerre ;
Et tu joindrais plutôt le ciel avec la terre.
Donne-toi tout entier à notre divin Roi :
Ce n'est qu'étant à lui que tu seras à toi.
Pour lui ton cœur est fait ; il a beau se défendre,
A ses lois tôt ou tard on le verra se rendre.
Tu ne tends qu'à la gloire, aux honneurs, aux plaisirs ;
Jusqu'ici ces faux biens ont eu tous tes désirs :
Mais du divin Jésus la grâce triomphante
En saura délivrer ton âme languissante.
Au céleste héritage il est temps de songer.
La terre n'est pour toi qu'un pays étranger.
Oh ! reviens à Jésus ; c'est sa voix qui t'appelle.
Le ciel n'est-il donc pas ta maison paternelle ?
Que là soit ton trésor ; toi, né pour les vrais biens,
Fuis des biens étrangers, et recherche les tiens.
Vois ; déjà ta famille est dans l'heureuse voie
Qui conduit au séjour de l'immortelle joie.
Qu'il plaise à la bonté de notre Dieu-Sauveur
D'accorder ton retour aux soupirs de mon cœur !
Qu'à ses divines lois il te rende fidèle,
Et t'ouvre le chemin de la gloire éternelle !
Enfin, puisses-tu vivre heureux dès ces bas lieux,
En vivant pour le Dieu de la terre et des cieux !

LETTRE XXVIIIme,

D'AUGUSTIN A DIOSCORE.

L'an 410.

Donnez-vous sans partage à notre divin Maître, mon cher Dioscore. Entrez courageusement dans les saintes voies qui nous conduisent à lui. Si vous me demandez quelles sont ces voies, je vous dirai que la première est l'humilité ; la seconde, l'humilité ; la troisième, l'humilité encore : et je ne me lasserai pas de vous faire la même réponse. Non que nous n'ayons reçu d'autres préceptes auxquels nous devons donner la plus haute attention ; mais si l'humilité ne précède, n'accompagne et ne suit ce que nous pouvons faire de conforme à la volonté du Seigneur, tout l'avantage s'en trouve perdu pour nous. Et remarquez que, tandis que nos autres passions ne nous nuisent qu'autant

qu'elles nous poussent au mal, l'orgueil nous ravit le bien même que nous pratiquons.

LETTRE XXIX[me],

D'AUGUSTIN A MARCELLIN.

L'an 412.

Dans la lettre que le prêtre Urbain m'a apportée de votre part, vous me parlez de certaines critiques auxquelles mes livres *Du libre arbitre* ont donné lieu. Ne croyez pas que j'en prenne ombrage; car je tâche d'être du nombre de ceux qui n'écrivent qu'à mesure qu'ils profitent, et qui profitent à mesure qu'ils écrivent. Si donc, par défaut d'exactitude et de lumières, j'ai avancé quelque chose qui mérite la censure de ceux qui sont capables de s'en apercevoir, ou la mienne propre (car si je profite, je dois m'apercevoir de mes fautes), il ne faut pas s'en étonner, mais

plutôt me pardonner, et me savoir gré de ce que je suis prêt à reconnaître mes torts. Celui-là s'aimerait d'un amour bien désordonné, qui, pour couvrir ses erreurs, voudrait laisser errer les autres. Si Dieu me fait la grâce d'exécuter le dessein que j'ai de recueillir et d'exposer aux yeux du public ce que je trouve à redire dans mes ouvrages, on verra combien je suis peu prévenu en ma faveur.

Pour vous, et pour tous ceux qui m'aiment comme vous, et qui prennent mon parti contre ceux qui me critiquent, si vous allez jusqu'à soutenir que je ne me suis trompé en rien, vous plaidez, souffrez que je vous le dise, une fort mauvaise cause, que vous perdriez certainement devant moi. Je n'aime pas que mes meilleurs amis me voient autre que ce que je suis. Car d'aimer non ce que je suis, mais ce que je ne suis pas, c'est aimer un autre homme sous mon nom et non pas moi.

Le plus éloquent des Romains a dit de quelqu'un : « Qu'il n'était sorti de sa « bouche aucune parole qu'il eût voulu « rétracter. » Voilà ce qu'on peut dire d'un fou achevé plutôt que d'un homme sage, quelque sage qu'il puisse être. Car plus la cervelle des insensés est renversée, plus il est vrai qu'il ne leur échappe rien dont ils aient du regret, parce que, pour se repentir d'une chose avancée mal à propos, il faut avoir du jugement et du sens.

Non, il n'y a que les saints hommes par l'organe desquels l'Esprit de Dieu a parlé, dont on peut soutenir qu'ils n'ont pas écrit un mot qui dût être effacé : c'est le partage de ceux-là seuls que Dieu a revêtus d'une sagesse extraordinaire, comme la modestie doit être le partage de tous les autres.

LETTRE XXX[me],

D'AUGUSTIN A ANASTASE.

L'an 412.

Bien qu'aux yeux de la foi, rien n'égale le prix des joies futures, il n'en est pas moins vrai que les satisfactions présentes sont celles qui ont le plus de puissance sur notre faiblesse. Et plût à Dieu que ceux qui connaissent l'empire de ces dangereuses séductions, et qui en gémissent, fussent assez heureux pour s'en défendre! C'est ce qui n'arrive point, à moins que la grâce de Dieu ne vienne au secours de la volonté de l'homme, qui n'est libre que du moment où le Fils l'affranchit.

Ce que la loi demande de nous ne pouvant donc être accompli sans la grâce, ses enseignements ne servent qu'à découvrir à l'homme sa misère; afin que la connaissant, il ait recours à Jésus-

Christ, et que sa volonté, guérie et fortifiée par ce divin Sauveur, devienne capable de ce qui lui aurait été impossible dans son état naturel. Ainsi la loi conduit à la foi; la foi nous obtient l'effusion des grâces du Saint-Esprit ; le Saint-Esprit répand l'amour de Dieu dans nos cœurs ; et cet amour nous fait accomplir la loi. Voilà ce qui a fait dire à saint Paul que la loi a été notre conducteur pour nous amener à Christ, afin que ceux qui, effrayés des menaces de ce conducteur, invoqueraient le nom du Seigneur, fussent sauvés.

La loi est donc un bien pour celui qui en use convenablement, qui sait pourquoi elle nous fut donnée, et que l'effet de ses menaces jette dans les bras du grand Libérateur. Quant à ceux qui, ingrats envers la grâce par laquelle s'opère notre justification, ne connaissant point la justice de Dieu et ne se soumettant point à elle, veulent établir leur propre justice, et présument de

leurs propres forces comme si elles leur suffisaient pour accomplir la loi, leur état est vraiment déplorable. Car la loi ne fait qu'augmenter le péché de celui à qui elle fait voir le mal, et qui ne laisse pas de le commettre.

LETTRE XXXI[me],

D'AUGUSTIN A MAXIME.

Entre la flamme et la splendeur qu'elle engendre, il n'y a nulle priorité de temps; il n'y en a de même aucune entre le Père et le Fils : jamais l'un n'a été sans l'autre. Aussi l'Écriture ne dit-elle pas que Dieu ait engendré son Verbe au commencement, comme elle dit qu'au commencement il créa le ciel et la terre; mais elle dit que dès le commencement était le Verbe.

Si Jésus-Christ a dit que son Père est plus grand que lui, c'est après qu'il s'est

anéanti lui-même, non en perdant la forme de Dieu, mais en prenant celle de serviteur. C'est en se regardant sous cette dernière forme, qu'il a déclaré que son Père est plus grand que lui; tout comme il se regardait sous la forme divine, qu'il n'a jamais perdue en s'anéantissant, quand il a dit : Moi et mon Père ne sommes qu'un. Il s'est fait homme sans cesser un moment d'être Dieu. Ainsi l'Écriture nous apprend, et que Jésus-Christ homme est moins que Dieu le Père, et que Jésus-Christ Dieu lui est égal.

Pourquoi faut-il qu'après avoir eu la joie de vous voir rentrer dans le sein de l'Église orthodoxe, en souscrivant à ce point capital de la foi, nous ayons la douleur de voir que le reste de votre famille n'ait point encore suivi votre exemple? A Dieu ne plaise qu'après avoir ajouté foi à vos paroles, quand vous avez combattu la vérité, ils vous résistent quand vous la leur annoncerez!

Souvenez-vous seulement que pour donner efficace à vos instructions et à vos instances, il faut y joindre les prières que vous ne cesserez d'adresser à Dieu en leur faveur.

LETTRE XXXIIme,

D'AUGUSTIN AU COMTE DARIUS,

en lui envoyant ses Confessions.

L'an 429.

Apprenez dans ce livre qui je suis, afin de ne pas me louer au delà de ce que je mérite. C'est à ce que je dis de moi dans cet ouvrage qu'il faut vous en rapporter, et non pas à ce qu'en disent les autres. Considérez bien ce que j'étais par moi-même. Si vous trouvez présentement en moi quelque chose qui vous plaise, louez-en avec moi Celui qui doit être loué de ce qu'il a produit. C'est par sa grâce que nous sommes ce que nous sommes, et non par nous qui

ne savons que nous défigurer et que nous perdre.

LETTRE XXXIIIme,

DE PROSPER D'AQUITAINE A RUFIN.

L'an 428 (ou 429).

Ceux que la grâce de Dieu daigne appeler dans son royaume, ne sont pas rendus meilleurs, de bons qu'ils étaient; mais, de pervertis qu'ils étaient tous, ils sont rendus bons. Cette œuvre s'accomplit, non par la perte, mais par la délivrance de leur libre arbitre. Aussi longtemps que ce libre arbitre a été abandonné à lui-même, il n'a su que s'égarer : une fois tourné vers le Seigneur, il s'est trouvé changé et nullement détruit. Il lui a été accordé d'avoir d'autres volontés et d'autres amours, d'opérer d'autres œuvres, et de chercher sa santé non en lui-même, mais dans son céleste Médecin. Toutefois, sa

guérison n'est jamais tellement parfaite, qu'il n'ait plus rien à craindre de ce qui avait fait son mal, et qu'il puisse par ses propres forces s'abstenir de tout ce qui pourrait lui nuire. Non : il faut que Celui qui lui a donné de vouloir le bien et de le faire, lui donne encore d'y persévérer. — Vous voyez donc, mon cher frère, qu'il n'y a rien, absolument rien de bon en nous, dont nous puissions nous glorifier ; mais que toute gloire doit remonter au Seigneur, à qui seul elle appartient.

LETTRE XXXIVme,

D'EUCHER ÉVÊQUE DE LYON A VALÉRIEN

L'an 435.

C'est comme parent et comme ami que je me sens pressé de vous entretenir des grands intérêts de votre salut, et de cette éternelle félicité qui seule est digne d'occuper habituellement nos pensées et de nourrir nos espérances.

Bien que la haute naissance de votre père et de votre beau-père vous ait élevé aux plus éclatantes dignités auxquelles un homme puisse prétendre sur la terre, je vous avoue que j'ambitionne pour vous une élévation mille fois plus glorieuse encore. Car les grandeurs de la terre sont toutes fragiles et périssables ; mais celles du ciel sont immuables et éternelles : ce sont celles-ci que je vous souhaite.

Le premier devoir imposé à l'homme, comme condition de son existence, est de connaître son Créateur, et, dès qu'il le connaît, de consacrer à l'adorer et à le servir, la vie qu'il tient de sa bonté et de sa puissance. Il faut qu'en retour des biens que la libéralité de Dieu a répandus sur l'homme, l'homme fasse hommage à Dieu de ces mêmes biens qu'il en a reçus, se rappelant sans cesse qu'ils ne lui étaient pas dus, et s'efforçant de prouver qu'il n'oublie pas dans quel dessein ils lui ont été départis.

Créé par Dieu, qu'il se souvienne toujours qu'il fut créé pour Dieu.

L'obligation la plus importante après celle-là est de songer, et de la façon la plus sérieuse, que nous avons une âme immortelle; que son salut doit être, je ne dirai pas seulement notre premier, mais notre unique intérêt véritable, celui auprès duquel tous les autres s'effacent.

Vouer à Dieu l'amour qui lui est dû et lui rendre le service qu'il a droit d'exiger de nous, puis, prendre de notre âme le soin qu'elle réclame, tels sont donc nos deux premiers devoirs, devoirs également sacrés, également impérieux, et en même temps si étroitement unis, que jamais l'un ne pourra être isolé de l'autre, que l'accomplissement de l'un sera toujours l'accomplissement de l'autre, de sorte que l'on peut dire que ces deux devoirs, inséparables par leur nature, n'en font véritablement qu'un.

Aussitôt que notre corps est malade, voyez que de soins, que de peines on se donne, que de sacrifices l'on fait pour obtenir sa guérison ! Et tandis que l'on prodigue à ce corps de corruption et de mort des soins si empressés, si assidus, faudra-t-il que l'âme, oubliée, abandonnée, languisse en proie à ses innombrables misères ? Par quelle étrange contradiction l'homme donne-t-il la préférence à l'esclave sur sa maîtresse ? par quelle révoltante injustice sacrifie-t-il à son corps périssable, formé de la terre et qui doit être rendu à la terre, les intérêts immortels de son âme, flamme divine émanée du Ciel, et destinée à remonter un jour à sa source ? Non, il n'y a qu'un seul gain réel ; c'est à celui-là qu'il nous faut aspirer sans cesse.

Que ne suivons-nous dans cette circonstance un exemple de prudence qui nous est donné par les enfants du siècle ! Alors qu'ils ont fait choix d'une habitation fixe, ils n'épargnent ni soins ni

dépenses pour l'embellir, et s'y assurer le plus de jouissances possibles. Mais s'ils ne font que passer en un lieu, ils se contentent du strict nécessaire. Usons-en de même à l'égard de cette vie qui n'est aussi qu'un passage et un lieu d'exil ; traversons-la comme des voyageurs impatients d'arriver ; que toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos espérances, s'élèvent vers la céleste patrie où doit commencer une existence qui n'aura point de fin.

Si le plus riche et le plus puissant des hommes voulait vous adopter au nombre de ses enfants, avec quelle reconnaissance ne recevriez-vous pas ce témoignage de sa bonté! avec quelle ardeur n'iriez-vous pas au-devant de lui, malgré les distances et les obstacles qui pourraient vous en séparer! Eh bien! le souverain Maître du monde vous appelle à la plus glorieuse adoption, il vous offre les titres de fils et d'héritier de son royaume : et vous

seriez insensible à une si haute faveur! Ah! qu'ils seraient coupables, ceux qui agiraient de la sorte! qu'ils seraient insensés! et combien leur deviendraient funestes ces grâces si généreusement offertes, si douces à accepter, et si criminellement dédaignées!

Rompez donc, je vous en conjure, cette chaîne d'affaires et d'intérêts qui vous attachent tout entier à la terre; délivrez-vous de ces innombrables engagements qui remplissent votre vie: car ce sont autant de liens auxquels chaque jour ajoute de nouveaux nœuds, et qui chaque jour rendent votre captivité plus dure et votre délivrance plus difficile. Eh! qu'est-ce, après tout, qu'une telle existence? Une continuelle alternative de fausses joies et de chagrins cuisants: tantôt des désirs et des projets qui ôtent le repos; tantôt des espérances que l'inquiétude empoisonne, des succès que la crainte accompagne, des revers que la honte rend in-

supportables. Voilà, mon ami, voila cette vie du monde, si courte, si l'on considère les vains projets qui la remplissent ; si longue, si l'on compte les ennuis et les peines qui l'assiégent.

Et puis, il faut mourir ! Nous tendons tous à notre fin, entraînés par une rapidité que rien n'arrête. La vie de nos pères s'est évanouie ; nous passerons comme eux ; nos descendants nous suivront. On le sait, et l'on n'y pense pas ! et l'on regarde d'un œil stupide et indifférent cette continuelle succession d'hommes qui se poussent les uns contre les autres pour aboutir à la mort ; semblables aux vagues d'une mer agitée qui se succèdent sans relâche, jusqu'à ce qu'elles atteignent le rivage où elles vont se briser chacune à leur tour !

Heureux ceux qui, réveillés d'un sommeil léthargique, regardent enfin où ils vont ! Heureux ceux qui se sont réconciliés avec Dieu par Jésus-Christ ! Détachés de la vie, déjà unis à leur Sau-

veur par la foi, ils n'aspirent plus qu'à entrer dans sa gloire; loin de craindre la mort, ils attendent avec une sainte impatience qu'elle vienne rendre à leur âme sa liberté.

Parce que d'autres négligent leur salut, dites, mon ami, agirons-nous comme eux? Alléguerons-nous ce prétexte absurde, et toutefois si souvent répété, que ce que pense et fait la multitude, nous pouvons bien aussi le penser et le faire? Que nous servira, je vous prie, d'avoir suivi cette multitude, quand il nous faudra comparaître devant le tribunal du Seigneur? sa folie justifiera-t-elle la nôtre? et serons-nous absous, pour avoir partagé les erreurs qui la feront condamner?

La nature tout entière nous prêche l'obéissance que nous devons à son divin Auteur. Voyez la création constamment soumise, dans l'intérêt de l'homme, à la volonté de Dieu. Et seul, au milieu de cette création où tout a été réglé

pour lui, l'homme ose se soustraire à la soumission universelle! et seul il se révolte, quand tout obéit autour de lui! Croit-il que ce soit un privilége de la créature intelligente, de se rendre volontairement plus sourde, plus aveugle, et plus insensible que les créatures qui ne sentent, ne voient, ni n'entendent?

Mais, par sa rébellion, l'homme pourra-t-il échapper à l'autorité de son divin Maître? En s'éloignant de lui, évitera-t-il de tomber entre ses mains? Viens, prophète saint, ô David! lui faire entendre ta voix. « Où irai-je loin de « ton Esprit? où fuirai-je loin de ta « face? Si je monte aux cieux, tu y es; « si je me couche dans le sépulcre, t'y « voilà. Quand je prendrais les ailes de « l'aurore, et que j'irais habiter aux « extrémités des mers, là même ta main « me conduirait, et là ta droite me sai- « sirait. Si je dis, au moins les ténèbres « me couvriront; la nuit même te ser- « vira de lumière tout autour de moi. »

Oui, l'homme a beau repousser la présence de son Dieu : bon gré, mal gré, il retombe sous sa domination. Il peut échapper à sa bonté à force d'endurcissement, il ne pourra jamais se soustraire à sa justice ; et l'insensé n'évitera ses bienfaits que pour rencontrer ses châtiments. Il vaut la peine d'y réfléchir.

Ce qui nous détourne de l'amour de Dieu, c'est l'amour des choses sensibles. Mais est-il juste d'estimer l'ouvrage et de négliger l'Auteur ; de concevoir une si violente affection pour les créatures, et de n'éprouver qu'indifférence pour le Créateur ; de repousser, d'outrager même le Bienfaiteur, après avoir accepté le bienfait ? Ah ! si l'on revenait enfin à lui, quelles douceurs ne goûterait-on pas ! Notre cœur est fait de telle sorte, qu'il ne peut commencer à être heureux, qu'en commençant à aimer Dieu ; et parfaitement heureux, qu'en l'aimant parfaitement. Ainsi cet amour, qui est le premier des devoirs, est en même

temps le premier des biens; et plus nous y faisons de progrès, plus nous en découvrons les secrètes délices. Comme l'objet en est infini, il suffit à tous nos désirs; comme il est immuable, il ne nous manque jamais; comme il est tout puissant, il pourvoit à tous nos besoins; comme il est éternel, il répond à toutes nos espérances.

Ce qui vous attirait vers les créatures, c'était, quoi? La grandeur? mais Dieu seul est véritablement grand, sa majesté surpasse toutes nos conceptions. La beauté? il en est la source. La vérité? elle ne se trouve qu'en lui. La libéralité? lui seul peut tout donner et veut tout nous donner. Vous recherchez les épanchements d'une amitié fidèle : eh bien! confiez-vous à Dieu, le plus sûr, le plus constant, le plus généreux des amis. Vous désirez un consolateur dans vos peines : ah! croyez-moi; il n'en est qu'un qui nous soulage efficacement; c'est encore Dieu. Qu'y a-t-il

donc de plus raisonnable que d'aimer par-dessus tout Celui en qui nous trouvons tout ?

Réunissez désormais dans un seul sentiment ces affections qui jusqu'ici se sont égarées sur des objets étrangers. Rendez enfin à Dieu un cœur qui lui est dû. De tout ce que vous aimez aujourd'hui, est-il rien qui ne soit à lui ? Il est si grand, que ceux qui ont le malheur de ne pas l'aimer, ne sauraient rien aimer qui ne lui appartienne.

Mais que sont tous les biens terrestres qu'il nous prodigue, auprès des biens spirituels qu'il a mis à notre portée, auprès de l'immense bienfait par lequel il veut nous rappeler à la vie, d'où nous étions déchus par la désobéissance de nos premiers parents : grâce tellement ineffable, que quand, au lieu de notre ingrate indifférence pour lui, nous éprouverions le plus violent amour que le cœur de l'homme puisse ressentir, nous ne l'aimerions pas encore assez ;

grâce d'une valeur si haute, que toute la puissance du plus vif désir est, et sera à jamais insuffisante à lui en témoigner dignement notre reconnaissance.

Répondons enfin à ses vues miséricordieuses à notre égard, recherchons avant tout les biens de l'éternité. C'est pour nous les assurer que Jésus-Christ, Dieu fait homme, est venu réconcilier l'homme avec Dieu, et, par le sublime et mystérieux sacrifice de sa Passion, accorder les droits de la justice éternelle avec les désirs d'une miséricorde céleste. Oh ! qu'il est grand, ce mystère de piété : Dieu manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des Anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, et élevé à la plus haute gloire ! Voilà les vérités dont il vous importe de vous nourrir. Aussi, lisez, relisez, étudiez à fond les Livres sacrés qui en renferment le précieux dépôt. Une fois que votre âme sera faite à cette divine lumière, elle voudra la

regarder sans cesse, et n'en pourra plus regarder d'autre.

Oui, mon cher Valérien, j'ai la douce confiance que le Seigneur vous fera la grâce de fermer les yeux aux fausses lueurs de la philosophie profane, pour les ouvrir aux rayons de la sagesse suprême; et que, touché enfin de tant de faveurs dont sa miséricorde s'est déjà plue à vous combler, vous reconnaîtrez combien sont insensés les hommes qui ne veulent rien faire pour eux-mêmes, alors que Dieu, qui ne leur doit rien, fait tout pour eux. J'ai la douce confiance que désormais, détaché des choses de la terre pour vous occuper de celles du ciel, vous ne penserez, ne parlerez, n'agirez plus que pour Dieu, par Dieu, et en Dieu. Et ne craignez pas de ne pouvoir triompher des séductions de l'habitude, du danger des souvenirs : tout est possible au Médecin céleste auprès duquel nous devons aller chercher notre guérison.

Je vous ai montré vos véritables intérêts, je vous ai rappelé vos devoirs : vous parlerai-je de la magnificence des biens à venir assurés au fidèle ? Mais le pourrais-je? Je me bornerai à vous dire : Quand on considère la libéralité que Dieu déploie ici-bas ; quand on voit que la douce lumière des cieux, les fruits innombrables de la terre, tous les trésors de la nature enfin, sont dispensés aux méchants comme aux bons, quelle idée doit-on se former de la félicité que Dieu réserve à ses élus dans les cieux ? S'il se montre si généreux envers des rebelles, que fera-t-il pour ses enfants ? Si l'ingratitude reçoit de lui des dons si magnifiques, de quel prix seront les joies qu'il réserve à la fidélité ? Ah ! rien n'est plus vrai que ce que dit l'Apôtre : que l'on ne saurait concevoir quels sont les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.

Que cette dernière considération, jointe à toutes les autres, vous déter-

mine à quitter cette mer orageuse où tant d'écueils vous environnent, et à gagner le port où mon amitié vous appelle. Ce n'est que là que vous trouverez un abri contre les agitations du monde et les orages des passions ; ce n'est que dans une conversion sincère que vous rencontrerez ce repos que depuis si longtemps vous cherchez en vain. Croyez-moi, la paix, la joie, le bonheur vous y attendent. Hâtez-vous donc, hâtez-vous ; prévenez le naufrage, puisqu'il en est temps encore ; que votre vaisseau se réfugie dans le port du salut, et qu'il y demeure à jamais fixé par l'ancre de la croix.

Je finis cette longue lettre, en priant Dieu de graver dans votre cœur ces saintes vérités, et d'y faire fructifier, pour sa gloire et pour votre bonheur, ces paroles que mon amour pour vous m'a dictées.

LETTRE XXXVme,

DE LÉON ÉVÈQUE DE ROME A FLAVIEN ÉVÈQUE DE CONSTANTINOPLE.

L'an 449.

Le Créateur des immortels a voulu devenir un homme sujet à la mort, et mourir pour nous, par un effet de sa miséricorde ineffable. Mais en prenant les propriétés de notre nature, il n'en a perdu aucune de la sienne. La nature divine n'a point été altérée par la grâce qu'il nous a faite; la nature humaine n'a pas été absorbée par la dignité qu'elle a reçue. Christ est devenu aussi véritablement homme, qu'il demeure immuablement Dieu. Il est Dieu, car il est écrit : « Au commencement était la Pa-« role, la Parole était avec Dieu, et cet-« te Parole était Dieu; » il est homme, car il nous est dit : « Et la Parole a été « faite chair, elle a habité parmi nous. »

Il est Dieu : « Toutes choses ont été fai-
« tes par lui, et rien de ce qui a été fait,
« n'a été fait sans lui ; » il est homme, né d'une femme, il participa à toutes les infirmités de notre nature, à l'exception du péché. Dans la bassesse du berceau, c'est un enfant ; et en même temps c'est l'Éternel célébré au plus haut des cieux. Hérode le cherche pour le faire mourir ; et les mages viennent de l'orient pour l'adorer. Représentant des pécheurs, il reçoit le baptême de Jean ; et au même instant, le Dieu trois fois saint le déclare son Fils bien-aimé. Comme homme, il est tenté par Satan ; comme Dieu, il est servi par les anges. Eprouver la faim, la soif, la lassitude, le besoin de vêtements et de sommeil, est évidemment d'un homme ; marcher sur les flots, commander à la tempête, rassasier avec cinq pains cinq mille hommes, et donner le breuvage qui étanche à jamais la soif, est incontestablement d'un Dieu. Certes, il n'est pas d'une

même nature de pleurer la mort d'un ami, et de le ressusciter; d'expirer sur une croix, et d'obscurcir le soleil, de faire trembler la terre, de briser les rochers et les cœurs endurcis dans le crime, d'ouvrir à un scélérat contrit la porte du ciel. Comme homme il a dit : « Le Père est plus grand que moi ; » et comme Dieu : « Le Père et moi ne som- « mes qu'un. » Bien qu'en Jésus-Christ il n'y ait qu'une seule personne, il y reste donc constamment et sans mélange deux natures différentes. Et c'est depuis que Celui qui fut engendré avant tous les temps, a reçu dans le temps une naissance corporelle, qu'il existe ici-bas un nouvel ordre de choses; Celui qui est invisible de sa nature, s'étant rendu visible à la nôtre, l'Incompréhensible s'étant mis à la portée de notre conception.

LETTRE XXXVIme,

DE GRÉGOIRE I ÉVÊQUE DE ROME A THÉODORE MÉDECIN DE L'EMPEREUR MAURICE.

L'an 593.

Si vous étiez éloigné de la cour, et qu'il vous arrivât une lettre de l'empereur, auriez-vous quelque repos que vous ne l'eussiez lue? Eh bien! le Monarque des cieux, le Seigneur des hommes et des anges, vous a adressé des lettres où il ne s'agit de rien moins que de votre bonheur éternel, et vous n'avez nul empressement à les méditer! Je vous en conjure, étudiez désormais chaque jour le Livre de vie, vous souvenant que vous lisez les paroles de Dieu même.

LETTRE XXXVIIme,

DE LOUP[1] ABBÉ DE FERRIÈRES A GOTHESCALE,

Qui l'avait consulté sur des questions au-dessus de notre intelligence actuelle.

Je ne saurais trop vous exhorter, mon cher frère, à ne pas fatiguer votre esprit de semblables questions, de peur qu'ensuite vous ne puissiez suffire à l'examen de choses plus utiles. C'est à la méditation des Saintes-Ecritures qu'il faut nous appliquer sans relâche, en joignant à cette étude l'humilité et la prière. Dieu nous instruira de ce qui nous convient, quand nous ne chercherons plus ce qu'il veut nous cacher.

[1] Né l'an 805.

LETTRE XXXVIIIme,

DE BERNARD ABBÉ DE CLAIRVAUX AUX RELIGIEUX DE LA GRANDE CHARTREUSE.

L'an 1125.

Je vous conjure d'avoir pitié de moi. Si le bien que vous en avez ouï dire vous a donné de la joie, mes défauts qui ne sont que trop réels doivent vous inspirer de la compassion. Peut-être celui qui vous a parlé a-t-il été le témoin de quelques actions peu importantes et qui lui auront paru l'être beaucoup ; et votre bonté naturelle vous a fait croire aisément ce que vous entendiez si volontiers. Je vous félicite de votre charité qui croit tout; mais je rougis devant la vérité qui voit tout. Vous devez ajouter foi à ce que je dis de moi-même, plutôt qu'à ce qu'en dit un autre, qui ne me connaît que sur des apparences. Je ne suis ni ce qu'on pense, ni ce qu'on dit ; et j'avoue hautement mes misères, que

mon expérience ne me révèle que trop. Heureux si je puis obtenir par vos prières de devenir tel que vous me supposez !

LETTRE XXXIXme,

DE BERNARD A ALEXANDRE ÉVÊQUE DE LINCOLN.

L'an 1129.

Considérez que la gloire du monde est aussi fragile que le monde même, afin d'aspirer à une gloire solide. Ayez plus d'amour pour votre âme que pour vos richesses, afin de ne pas perdre ces deux biens à la fois. Ne vous laissez pas si fort enchanter par les prospérités présentes, que vous oubliiez le funeste avenir qui leur succéderait pour jamais. Ne livrez pas votre cœur aux joies du siècle, de peur qu'effaçant de votre esprit l'éternelle affliction qui les suit, vous n'y soyez condamné pour ne l'avoir pas prévue. Enfin rappelez-vous que la

mort n'est pas loin, de peur que vous n'en soyez surpris, et que, trompé par l'espérance d'une longue vie, vous n'ayez pas le temps de régler votre conscience. C'est l'avis que l'Ecriture vous donne : « Le jour du Seigneur viendra « comme un larron durant la nuit. Et « quand ils diront, paix et sûreté, alors « une ruine subite les surprendra comme « les douleurs surprennent une femme « enceinte, et ils n'échapperont point. »

LETTRE XLme,

DE BERNARD AU FRÈRE DE GUILLAUME RELIGIEUX DE CLAIRVAUX.

Si vous êtes sage, si la lumière de votre raison ne vous a pas abandonné, cessez de poursuivre un bonheur dont l'acquisition rend misérable. Heureux celui qui ne court point après des biens qui dégoûtent quand on en jouit, qui corrompent quand on les aime, qui déso-

lent quand on les perd ! Ne vous est-il pas plus avantageux d'avoir la gloire de les mépriser, que la douleur de les perdre? ne vaut-il pas mieux que l'amour de Jésus-Christ vous les enlève que la mort? Mais vous savez tout cela, et c'est perdre le temps que de vous le dire. Il est plus à propos que je prie Dieu de vous faire pratiquer ce qu'il vous a déjà donné de connaître.

LETTRE XLIme,

DE BERNARD A GAUTIER.

Souvent, mon cher Gautier, lorsqu'un doux souvenir de votre mérite s'empare de mon esprit, je pleure sur votre situation ; je me représente les agréments de votre jeunesse, la vivacité de votre génie, la science dont vous êtes orné, et (ce que l'on doit plus admirer encore) vos inclinations douces et estimables ; et je ne puis assez déplorer que vous étouffiez

tous ces dons sous des études vaines et profanes, que vous ne les fassiez point servir à la gloire de Jésus-Christ qui en est l'auteur, que vous ne les employiez que pour des choses passagères. Oh! si la mort (Dieu daigne vous en préserver!) venait soudain renverser toutes ces richesses, hélas! on les verrait sécher aussitôt comme l'herbe agitée par un vent brûlant et impétueux. Que vous restera-t-il donc de tous les soins que vous avez pris sur la terre? qu'en emporterez-vous avec vous? que rendrez-vous au Seigneur pour tout ce qu'il vous a donné? Vos mains seront-elles trouvées vides par Celui de qui procèdent tous les biens et qui en redemandera un compte exact? Il est près de paraître, et ne tardera pas à exiger ce qui lui appartient, car il déclare qu'il est le maître de tout ce qui semble vous rendre illustre. La pénétration de l'esprit, l'étendue du savoir, voilà de grands sujets de gloire, mais pour Celui de qui on les tient.

Si vous usurpez cette gloire, un autre la redemandera et se fera justice.

LETTRE XLIIme,

DE BERNARD A THOMAS PRÉVOST.

Les grâces de la jeunesse, la beauté du corps, les vastes domaines, les palais avec leurs ameublements somptueux, les hautes dignités, la sagesse du siècle, tout cela est du monde, et le monde aime ce qui est à lui. Mais combien de temps dureront ces biens? ils disparaîtront ainsi que le monde, ils disparaîtront même avant lui. Et vous aussi, vous passerez bientôt. Ah! pourquoi ne pas cesser d'aimer ce qui ne sera tout à l'heure plus rien pour vous? Il n'est qu'un bien qui ne peut nous être ravi. Quel est-il? L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu, le cœur de l'homme ne peut le saisir ici-bas dans son immense étendue; l'homme animal n'en

a même aucune idée ; la chair et le sang sont incapables de le concevoir. Heureux seulement ceux à qui il a été dit : « Vous « êtes mes amis, et je vous ai appris ce « que j'ai entendu de mon Père! » Celui-là seul connaît le nom de Dieu, qui a reçu son Esprit. « Je te loue, ô Père, « Seigneur du ciel et de la terre, de ce « que tu as caché ces choses aux sages et « aux intelligents, pour les révéler aux « enfants. Oui, cela est ainsi, » non parce que ceux-ci l'ont mérité, mais « parce « que tu l'as trouvé bon. » Comme tous sont pécheurs, et ont besoin de ta grâce, tu envoies gratuitement dans les cœurs de tes enfants adoptifs l'Esprit de ton Fils, qui crie : Abba, c'est-à-dire *Père*. Tous ceux qui sont conduits par cet Esprit sont tes enfants, et deviennent les dépositaires de tes secrets.

Malheur au monde qui, par son vain tumulte, empêche d'entendre la voix de l'Ange du grand conseil qui crie : « Que celui qui a des oreilles pour en-

« tendre, entende ! » Toutefois cette voix est ouïe de ses amis, à qui il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu. Il avait commencé par les appeler ; ensuite il les justifie. Quand Dieu appelle le pécheur, il lui fait comprendre ce qu'il doit craindre ; et quand il l'a éclairé de sa grâce, il lui fait connaître ce qu'il doit aimer. La crainte du Seigneur, dans laquelle je fais consister la vocation, est donc le commencement de la sagesse ; la foi et l'amour qu'elle engendre et la justification qui la suit, en est le progrès ; et la gloire, qui consiste à voir Dieu et à être transformé en lui, en devient la consommation. C'est ainsi que l'abîme d'une miséricorde éternelle fait sortir l'homme de l'abîme du péché.

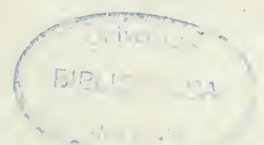
Supposons un mondain, encore asservi par ses convoitises, portant encore l'image de l'homme terrestre, sans aucune pensée de l'éternité : dans quelle nuit horrible il se trouve plongé! Mais dès que

la grâce de Dieu daigne le visiter, que l'Esprit de componction le porte à gémir sur ses longues erreurs, à regarder au ciel, à renoncer au monde, il peut se dire qu'il n'est plus enfant de colère, il commence à sentir que son Dieu le regarde, qu'il prend pitié de lui. Il en vient à espérer qu'un jour il pourra jouir de la gloire des enfants du royaume. Dès lors ce vermisseau, cet objet de haine, se flatte que tu l'aimes, ô Père des miséricordes! parce qu'il sent qu'il t'aime; ou plutôt, il ose t'aimer, parce qu'il sait que tu l'as aimé le premier: tu lui découvres, ô lumière ineffable, ce que tu réservais à cet indigne pécheur même au milieu de ses désordres. Et comme tu l'aimais malgré son indignité, il se sent porté à t'en aimer davantage; et il veut t'aimer toujours, parce que tu l'as aimé dès les temps éternels. C'est ainsi, homme pécheur, que tu entrevois pour ta consolation ce qui était un mystère caché dans le sein de l'éternité, savoir,

que Dieu ne voulait point ta mort, mais ta conversion et ta vie.

Que personne donc ne doute d'être aimé dès qu'il aime. Car Dieu prévient notre amour ; son amour devance toujours le nôtre. Jésus crucifié en est le merveilleux témoin ; son Esprit en devient le gage. Charité étonnante ! Jésus meurt pour mériter notre amour ; son Esprit vient en nous pour nous l'inspirer. Sa mort doit l'allumer en nos âmes ; son Esprit daigne l'y produire. Comment ne pas chérir Celui qui daigna mourir pour moi sur la croix ? et cependant je demeurerais étranger à ce sentiment, si son Esprit ne m'arrachait à une aussi noire ingratitude.

Quant aux impies, qui s'obstinent dans leur aveuglement, éloignés de Dieu, enveloppés de ténèbres, incapables d'aucun bien véritable, qu'ils sont à plaindre ! Malheureux ! jusques à quand aurez-vous le cœur courbé vers la terre ? jusques à quand chérirez-vous la vanité



et le mensonge ? Repousserez-vous toujours la Vérité ? Oublierez-vous toujours qu'elle a à votre égard des pensées ineffables de miséricorde ?

Vous ne l'oublierez plus, vous, mon ami. Vous ouvrirez enfin votre cœur à cette Vérité éternelle. Avec Samuel, vous direz : Parle, Seigneur ; ton serviteur, écoute. Mais vous vous rappellerez que sa voix ne s'entend pas au milieu du bruit du monde. Sonconseil est secret, et ne s'apprend que dans le secret. Devenez-y attentif, et vous finirez par goûter un bonheur au-dessus de toutes vos espérances. Vous me demandez de devenir votre maître ; je ne veux être que votre condisciple : nous n'aurons tous deux qu'un seul Maître, ce sera Jésus crucifié. Il est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croient en lui ; il sera aussi la fin de ma lettre.

LETTRE XLIII[me],

DE BERNARD A GEOFFROY DE PÉRONNE ET A SES AMIS.

Le bruit de votre conversion édifie et réjouit l'Église. Les fidèles en rendent grâces au Seigneur. Voilà l'effet de cette rosée mystérieuse que le Ciel fait descendre de nos jours sur la terre avec plus d'abondance que par le passé, et de cette bénédiction toute gratuite que Dieu réserve à son héritage. La croix de Jésus-Christ n'a pas été stérile en vous, comme en beaucoup d'autres qui sont rebelles au Seigneur, qui diffèrent de se convertir, et que la mort surprend dans l'impénitence. Maintenant on voit comme refleurir ce bois sacré, sur lequel le Seigneur de gloire est mort pour tous ses enfants dispersés dans cet univers. C'est par sa croix qu'il les a successivement rassemblés, c'est par elle

qu'il vous rassemble à cette heure. Voilà les riches dépouilles de sa mort, et le digne prix de son sang. Si les anges se réjouissent de la conversion d'un seul pécheur, combien plus de celle d'une multitude de pécheurs, et de pécheurs dont l'exemple est d'autant plus contagieux, qu'ils sont dans la fleur de l'âge, et distingués par leur naissance et par leurs talents? J'avais lu dans nos Livres Saints, que parmi ceux que Dieu appelait à la foi, il s'en trouvait peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Et maintenant, par un miracle de sa grâce, je vois une dispensation contraire. Je vois un grand nombre d'hommes mépriser la gloire du monde, fouler aux pieds les charmes de la jeunesse ou les distinctions de leur position sociale, traiter la sagesse profane de folie, compter pour rien le crédit, les dignités, les honneurs, afin de gagner Jésus-Christ. Quel sujet n'aurais-je pas de vous louer, si je vous re-

gardais comme les auteurs de ce qui vient de s'opérer en vous ! Mais Dieu seul a changé vos âmes ; c'est un coup merveilleux de sa vertu puissante : et puisque tout don parfait descend de ce Père des lumières, c'est à lui qu'il faut en faire remonter toute la gloire.

LETTRE XLIV[me].

DE BERNARD A PIERRE ÉVÊQUE ESPAGNOL.

L'an 1147.

Comment ne serais-je pas dans la joie, en entendant parler d'un homme tel que vous, aussi élevé et aussi humble, aussi chargé d'occupations et aussi plein de sérénité? Qu'il est rare de rencontrer ainsi l'humilité dans l'élévation, et un esprit tranquille au milieu de travaux continuels ! L'on m'a dit encore de quelle manière vous châtiez votre esprit, vous purifiez vos mœurs, vous faites du bien à tous et surtout aux do-

mestiques de la foi. Je ne viens point néanmoins vous donner des éloges ; je n'ai pas oublié cet avertissement du Prophète : Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous séduisent. Ce sont les louanges dues à Jésus-Christ que je ne puis taire. Je louerai donc, non la créature, mais le Créateur ; non celui qui plante ni celui qui arrose, car ils ne sont rien, mais Celui qui donne l'accroissement. Et vous, mon cher ami, si vous êtes sage, ou plutôt, puisque vous l'êtes, vous reconnaîtrez la grâce qui est en vous, mais qui ne vient pas de vous, puisque tout don parfait descend du Père des lumières.

LETTRE XLVme,

DE BERNARD A INNOCENT ÉVÈQUE DE ROME.

Tous les hommes sont morts par Adam, mais ils revivent par Jésus-Christ. Je suis corrompu par l'origine

que je tire de l'un, je suis sanctifié par la grâce que je reçois de l'autre. J'oppose au défaut de ma naissance, la faveur de ma renaissance. Celle-ci m'apporte plus de bien, que la première ne m'a causé de mal. Au lieu que j'ai été condamné pour un seul péché, je suis justifié après plusieurs péchés. Craindrai-je d'être rejeté du Père des lumières, depuis qu'il m'a affranchi du pouvoir des ténèbres, et justifié gratuitement par le sang de son Fils? Il m'a justifié : qui me condamnera? Il m'a fait miséricorde lorsque j'étais pécheur : me condamnera-t-il, lorsque je suis juste? Je dis juste, non pas de ma justice, mais de la sienne. Et quelle est-elle? Jésus-Christ est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croient ; c'est lui qui nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification, et rédemption. Eh quoi! une justice que Dieu m'impute ne serait pas à moi? Il est vrai que je l'ai reçue : aussi ne

puis-je m'en glorifier que dans le Seigneur qui me la donne. Et si je suis juste, je me garderai bien d'en être orgueilleux, de peur qu'une voix de reproche ne me crie : Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais point reçu ?

LETTRE XLVI[me],

DE BERNARD AUX RELIGIEUX DE SAINT-BERTIN.

L'an 1150.

Quiconque ne profite pas à l'école de Jésus-Christ est indigne de l'avoir pour maître : n'y pas avancer, c'est reculer nécessairement. Que personne ne dise donc : c'est assez, je veux en demeurer là : il me suffit d'être comme hier. Un tel homme a tout à redouter en s'arrêtant sur cette échelle où le Patriarche ne vit personne qui ne descendît ou qui ne montât.

Ah ! que l'âme convertie au Seigneur rougisse d'aimer la justice avec moins d'ardeur qu'elle n'aimait l'iniquité. Eh quoi ! nous irions avec moins d'empressement à la vie, que nous n'allions à la mort ! nous travaillerions avec moins d'amour à notre salut, que nous n'avons travaillé à notre perte ! Mais encore, ne savez-vous pas que plus on se hâte, et plus le joug du Seigneur devient doux et agréable ? Voulons-nous au contraire nous en décharger en partie, aussitôt nous plions, parce que notre divin Chef cesse alors de nous porter.

LETTRE XLVIIme,

DE BERNARD A PIERRE ÉVÊQUE DE PAVIE.

Si le bon grain, après avoir été jeté en terre, semble avoir rapporté quelque fruit, la gloire en est due à Celui qui a donné la semence au semeur, la fécondité au terroir, et l'accroissement à ce

qui a été semé. Quelle part ai-je à tout cela ? Je ne donnerai jamais la gloire de Jésus-Christ à personne ; à plus forte raison me garderai-je bien de l'usurper moi-même. Ce n'est pas moi, mais la Parole de Dieu qui convertit les âmes. Tout ce que j'ai fait, c'est de ne pas fermer mes lèvres.

LETTRE XLVIIIme,

DE WICLEF [1] A JEAN HUSS.

J'ai ouï parler des tribulations auxquelles sont exposés parmi vous les fidèles disciples de Jésus-Christ. Je n'en suis pas surpris : ne voyons-nous pas la Parole sainte opprimée de toutes parts ? Mais fortifions-nous auprès du Seigneur, assurés comme nous le sommes que la récompense préparée à ses bien-aimés ne leur manquera point, pourvu qu'ils

[1] Né en 1324, mort en 1387.

persévèrent dans son amour. Si le Père des miséricordes nous visite en ce monde, c'est pour nous épargner dans la vie à venir ; il nous éprouve comme l'or qu'on affine à l'ardeur du feu, afin de nous ouvrir un jour ces demeures éternelles où rien d'impur ne saurait entrer. La vie présente est de courte durée ; mais celle qui nous attend ne finira jamais. Travaillons donc pendant qu'il est jour, afin que nous ayons part au repos ineffable des cieux. Rappelons-nous les saints de l'ancienne et de la nouvelle alliance, et les tourments qu'ils ont eu à souffrir. Ils ont été lapidés, sciés, mis à mort par le tranchant de l'épée, ils ont été affligés, tourmentés, réduits à la misère ; et ils n'ont pas laissé de marcher avec courage sur les traces de ce divin Jésus qui a dit : Là où je suis, là seront aussi ceux qui me demeureront fidèles. Toi donc, mon cher Huss, mon frère bien-aimé, réjouis-toi et te fortifie dans la grâce qui

t'est donnée. Combats comme un vaillant soldat de Christ par tes discours et par tes actions, ramène dans la voie de la vérité autant d'âmes qu'il te sera possible : car il n'y a ni ordonnances erronées, ni fausses doctrines de l'Ante-Christ, qui doivent nous engager à laisser la lumière de l'Évangile sous le boisseau. J'éprouve une grande joie en apprenant que non-seulement dans votre royaume, mais en tous lieux, le Seigneur a affermi si puissamment le cœur de plusieurs de ceux qui lui appartiennent, qu'ils souffrent volontiers les emprisonnements, l'exil, la mort même, pour rendre témoignage à la vérité. Que ce grand Dieu ne cesse de vous combler de ses grâces, afin que vous soyez prêts à faire tout ce qui lui est agréable par notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit gloire aux siècles des siècles !

LETTRE XLIXme,

DE JEAN HUSS AUX CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES DE BOHÈME.

L'an 1414.

Frères bien-aimés, vous savez que je vous ai annoncé fidèlement l'Évangile, et que je n'ai désiré que votre salut; je le désirerai jusqu'à mon dernier soupir. Ç'aurait été pour moi une grande consolation, que de vous parler encore des choses de Dieu, avant de partir pour le concile de Constance, et de réfuter en même temps les calomnies qu'on élève contre moi dans le dessein de me faire mourir: on ne m'en a pas laissé la liberté; au surplus, mes frères, comme vous n'ignorez pas que si je succombe, ce n'est pas pour avoir enseigné une fausse doctrine, demeurez fermes dans la vérité, mettant toute votre confiance dans les compassions du Seigneur. Vous

n'avez été rendus participants de cette vérité sainte, que pour y faire chaque jour de nouveaux progrès. Je vais partir avec un sauf-conduit de l'Empereur, sûr de rencontrer une foule d'ennemis acharnés contre moi : parmi eux se trouvent des princes, des évêques, des docteurs, des pharisiens. Mais ma confiance repose sur Dieu, mon puissant Rédempteur. Je m'assure en ses promesses, et je ne doute pas qu'il ne me communique une sagesse et une prudence qui me mettront à même de résister à mes adversaires ; qu'il ne m'accorde la vertu de son Saint-Esprit, qui me rendra constamment fidèle à sa vérité ; et qu'il ne me donne de mépriser les chaînes, les cachots, les supplices. Que n'a pas enduré pour nous notre bien-aimé Sauveur ! Ne nous a-t-il pas laissé son exemple, afin que nous supportions patiemment toutes les tribulations auxquelles nous pouvons nous voir exposés pour l'amour de lui ? Il est notre Dieu, nous

sommes ses créatures; il est le Maître souverain de l'univers, nous ne sommes que de pauvres et misérables humains; il a daigné souffrir pour nous, et nous ne souffririons pas, nous, pour qui les souffrances sont un acheminement à la félicité éternelle! Oh! si ma mort peut contribuer à sa gloire, qu'il en hâte le moment, et qu'il me fasse la grâce d'endurer joyeusement tout ce qui pourra m'arriver! Si, en échange, il est avantageux pour vous et pour moi que je revienne au milieu de vous, demandons-lui, les uns et les autres, que ce ne soit pas pour avoir dissimulé la vérité, mais après lui avoir rendu un éclatant témoignage. Toutefois, il est assez vraisemblable que vous ne me reverrez plus à Prague : daigne le Seigneur nous réunir tous un jour dans son ciel! Je conjure Celui qui, par son sang précieux, nous a lavés de nos souillures, de vous avoir constamment sous sa sainte garde. A lui, Dieu éternel et

vrai homme, soit honneur aux siècles des siècles !

LETTRE L^{me},

DE JEAN HUSS AUX CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES DE BOHÊME.

Constance, l'an 1414.

Mes bien-aimés, aimez-vous les uns les autres. Méditez diligemment la volonté du Seigneur. Ayez sans cesse devant les yeux le grand jour du jugement, afin que vous ne péchiez point. Portez avec ardeur vos regards vers la félicité céleste, qui doit être l'objet constant de vos vœux. Souvenez-vous des cruelles souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ, et vous serez rendus capables de souffrir avec lui et pour lui tous les opprobres, toutes les afflictions. Oui, aussi longtemps que vous vous tiendrez en face de sa croix, rien ne pourra vous abattre, ni injures, ni ma-

lédictions, ni emprisonnements, ni tortures; vous saurez donner votre vie même s'il le faut, pour la confession de son nom. Priez tous pour moi, afin que le Seigneur me revête de prudence, d'intelligence, de patience, de fermeté inébranlable, dans cette ville de Constance où il m'a conduit. Sa miséricorde est si grande, ses compassions sont telles, que j'ai l'espoir qu'il me fera la grâce de persévérer dans sa vérité jusqu'à mon dernier soupir. Je vous recommande de tous à ce divin Sauveur, qui nous a arrachés par sa mort ignominieuse aux peines éternelles, et cela sans le plus léger mérite de notre part; qui nous a délivrés de la tyrannie du démon et de la servitude du péché. Que son nom soit béni à jamais! Amen.

LETTRE LIme,

DE ZWINGLE A L'UN DE SES AMIS.

Vainement cherchez-vous à me détourner de ma carrière, en me rappelant la fin tragique de ceux qui m'y ont précédé : vos prédictions ne m'effraieront pas. Je ne renierai point mon Sauveur devant les hommes, afin qu'il ne me renie point devant son Père qui est aux cieux. N'est-il pas mort pour la vérité, lui qui était la vérité même ? Et vous citerai-je les Apôtres? Vous citerai-je, parmi les premiers chrétiens, cette foule de martyrs qui ont succombé sous la cruauté de leurs ennemis ? Ce qu'ils ont enseigné n'en restera pas moins éternellement vrai. Quel que puisse être mon sort, je sais que la vérité triomphera ; mais peut-être ne sera-ce que lorsque mes os seront tombés en poussière.

LETTRE LIIme,

DE CAPITON AUX CHRÉTIENS ÉVANGÉLIQUES DE BALE.

Il m'est impossible de ne pas vous trouver heureux, de ce qu'après avoir goûté la bonne Parole de Dieu, vous êtes maintenant purifiés des souillures de la chair par la voie de l'affliction. Ces graves leçons vous inspireront un esprit d'obéissance qui ne saurait être le partage de ceux qui vivent dans un lâche repos; car il est plus facile de garder le poisson en vie hors de l'eau, que de voir une âme qui passe ses jours dans un bien-être non interrompu, conserver sa vie spirituelle. Christ nous l'a enseigné en nous déclarant, qu'à moins de porter notre croix et de le suivre chaque jour, nous ne saurions être ses disciples. Le disciple ne peut jouir d'une condition meilleure que celle de son Maître. Ils

l'ont persécuté, ils nous persécuteront aussi. Telle est notre position : nous haïssons le monde, et le monde nous hait. Mais cette haine procède de deux motifs bien différents. Eux, voudraient notre perte parce qu'ils haïssent la gloire de Dieu; nous, au contraire, animés du désir de répandre cette gloire, nous ne haïssons rien en eux que ce qui les dégrade aux yeux de leur Créateur, et ce qui tend à leur perdition. Nous désirons ardemment que, si telle est la volonté de Dieu, nous puissions les retirer des courts plaisirs du vice, et les amener à la possession de la félicité éternelle.

Je suis persuadé qu'étant constamment comme sur un champ de bataille, vous faites chaque jour dans vos cœurs, une plus sensible expérience de l'amour de Dieu, puisque c'est quand sa providence nous éprouve au moyen des piéges et des dangers, sans permettre que nous y succombions, que nous sentons de plus

près sa présence, et que la puissance de sa grâce bannit notre faiblesse et notre timidité naturelles. Mais ce qui produit surtout ce sentiment, c'est que les afflictions ne peuvent pas abonder sans que les consolations surabondent. Vous l'éprouverez toujours davantage à mesure que votre foi fera de nouveaux progrès. Continuez à être vigilants et assidus à la prière, demandant à Dieu qu'il vous fasse la grâce de ne rien embrasser de contraire à la vraie foi. Ce recours à Dieu est bien nécessaire ; car de tous les côtés une multitude d'écrits viennent assaillir la simplicité des âmes pieuses. Prenez donc les plus grandes précautions en éprouvant les esprits, afin de voir s'ils sont de Dieu.

Notre frère Guithelmus, porteur de cette lettre, vous informera de l'état et des progrès de notre église (de Strasbourg). Les serviteurs de Dieu qui sont ici vous le recommandent avec affection. Que le Seigneur vous protége! Amen.

LETTRE LIIIme,

DE LUTHER A HARTMUTH DE CRONENBERG.

Plusieurs d'entre vous croient à cause de moi ; mais il n'y a de vrais chrétiens que ceux qui persévéreraient lors même que (Dieu m'en garde !) je viendrais à renier la foi et je retournerais en arrière. Ils ne croient pas à Luther, mais à Christ lui-même. La Parole les possède, et ils possèdent la Parole. Pour Luther, ils le laissent de côté, qu'il soit un petit garçon ou un saint. Et moi aussi, je ne connais pas Luther, et je ne veux pas le connaître. Ce n'est pas lui que je prêche, c'est Christ.

LETTRE LIV[me],

DE LUTHER A GEORGE SPANLEIN.

Le 7 avril 1516.

J'aimerais bien savoir où en est ton âme? si, dégoûtée enfin de sa propre justice, elle veut se restaurer dans la justice de Christ et s'y confier? Car la témérité est une chose commune de nos jours; et ceux-là en ont davantage, qui veulent absolument être justes et pieux, mais qui ne connaissent nullement la justice qui vient de Dieu, et qui nous est si richement et si gratuitement donnée en Christ. C'est par eux-mêmes qu'ils voudraient faire assez de bien pour oser paraître devant Dieu ornés de vertus, de mérites: mais voilà ce qui est impossible. Lorsque tu étais près de nous, tu étais infecté de cette pensée, disons-mieux, de cette hérésie. Moi aussi, je la partageais. O mon cher frère,

apprends enfin à connaître Christ et Christ crucifié. Apprends à désespérer de toi. Sache que tu es, que tu seras toujours un pécheur. Mais Christ se tient auprès des pécheurs. C'est pour eux qu'il est descendu du ciel où il habitait avec les justes. Pèse cet amour, et tu goûteras une consolation ineffable. Si c'est par nos travaux, par nos souffrances, que nous devons parvenir à la paix de la conscience, pourquoi Christ est-il mort? Non, tu ne trouveras nulle part de repos qu'en lui, et qu'en rejetant toute confiance en toi et en tes œuvres.

LETTRE LVme,

DE LUTHER A HARTMUTH DE CRONENBERG.

L'an 1522.

Il faut faire des bonnes œuvres, et placer sa confiance non en elles, mais dans la croix de Christ. Ce n'est pas avec nos

propres ressources que nous pourrons lutter contre la mort, contre l'enfer : ces rudes ennemis ne sauraient être désarmés que par le Sauveur qui nous justifie. C'est lui qui sait comment on en triomphe ; c'est lui qui terrasse la mort, qui arrache à l'enfer. Laisse-le agir contre ses adversaires ; et toi, fais le bien, afin d'avoir un témoignage assuré de ta foi au Sauveur qui détruit tout péché.

LETTRE LVIme,

DE LUTHER A UN JEUNE HOMME.

Le Seigneur ne veut point la mort du méchant, mais sa conversion et sa vie. Si donc il veut sauver les pécheurs quels qu'ils soient, pourquoi établir une exception pour vous seul ? Pourquoi vous exclure vous-même de la grâce de Dieu, de cette miséricorde qui s'étend de l'orient à l'occident, qui em-

brasse tous ceux qui, ayant un repentir sincère de leurs péchés, désirent avoir part à ses compassions paternelles et réclament son secours? Le Seigneur est riche pour tous ceux qui l'invoquent; mais il veut une foi véritable, une foi qui dissipe les doutes, qui éloigne l'abattement; et c'est cette foi qui fait notre justice; car la justice de Dieu vient de la foi en Jésus-Christ, et elle s'étend à tous ceux et sur tous ceux qui croient; remarquez bien, *à tous ceux et sur tous ceux qui croient*. Priez donc le Seigneur, priez-le sans cesse, puisque vous savez qu'il n'abandonne aucun de ceux qui l'invoquent. Chassez tout sentiment de découragement et de crainte. Où voulez-vous aller avec vos vaines pensées? Jésus ne dit-il pas: Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai; je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi? C'est à nous tous qu'il dit: Venez, joignez-vous à la foule de ceux qui me cherchent, et ne vous

excluez pas vous-mêmes du bonheur. Gardons-nous d'affaiblir ces consolantes promesses.

Celui qui croit, possède un remède assuré contre toutes les imaginations sombres et frivoles, c'est la foi à la Parole. Car il est dit : Si tu embrasses l'Evangile, si ton âme s'y attache, si tu t'appliques les promesses qu'il renferme, et si tu persévères jusqu'à la fin, tu seras sauvé, aussi certainement que tu seras condamné si tu négliges ces choses.

LETTRE LVII[me],

DE WOLFGANG SCHUCH A ANTOINE DUC DE LORRAINE.

Saint-Hippolyte (en Lorraine), le 11 janvier 1525.

Lorsque j'arrivai à St.-Hippolyte, j'y trouvai un peuple errant à l'aventure, comme des brebis sans pasteur. Je me hâtai, en vertu du ministère qui m'a

été confié, de rappeler les errants dans la droite voie, d'exhorter les pécheurs à la pénitence, d'annoncer que la cognée était mise à la racine de l'arbre, pour qu'il fût coupé s'il demeurait stérile, de déclarer que le temps était venu où le Seigneur avait envoyé ses anges (c'est-à-dire les messagers de sa parole) pour ôter tout scandale de son royaume. Je m'empressai de prêcher l'Evangile, qui est la vertu de Dieu donnée en salut à tout croyant, et par lequel la justice de Dieu nous est révélée.

Cette justice ne s'obtient que par la foi en Jésus-Christ. Car nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, non par les œuvres de la loi. Par cette foi, nous avons la paix avec notre Père céleste, grâces à Celui qui a été fait notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Par cette foi, nous devenons les enfants de Dieu, les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Christ. Il n'y a donc que grâce, et grâce

pure dans l'œuvre de notre salut ; cela ne vient point de nous, c'est un don de Dieu, afin que personne ne se glorifie.

La foi qui nous sauve n'est point, au reste, une froide spéculation, comme quelques-uns la représentent ; c'est une vertu qui est rendue puissante et souverainement efficace par le Saint-Esprit répandu dans nos cœurs, et qui est riche en toutes sortes de bonnes œuvres. Tant que les œuvres ne la suivent pas, ce n'est qu'une simple opinion humaine, nullement la foi qui vient de Dieu. Aussi Abraham et les fidèles des anciens jours ont-ils tous prouvé leur foi par leurs œuvres ; mais certes, ils n'ont eu garde de chercher là leur justification, car nulle chair ne saurait être justifiée par les œuvres de la loi : si nous pouvions obtenir notre justice de la loi, Christ serait mort en vain. Voilà ce que Jésus lui-même a enseigné, ce qu'il a ordonné à ses Apôtres d'enseigner à toutes les nations. C'est aussi ce que j'ai prêché et ce

que je prêche à votre peuple. Ceux qui annoncent une doctrine différente, une justice humaine, des mérites humains, anéantissent autant qu'il est en eux la Parole du Seigneur, cette Parole trois fois sainte, à laquelle il est défendu de rien ajouter ou de rien retrancher. Dès qu'on a eu le bonheur de la connaître, comment ne s'élèverait-on pas avec toute la force dont on est capable, contre les fausses opinions qui se sont malheureusement introduites au sein de l'Eglise ? comment ne s'efforcerait-on pas de remettre en lumière les vraies doctrines de la piété ? Je l'ai fait, et je suis accusé pour cela devant vous d'être un hérétique, un séditieux. Un séditieux ! Ah ! vous ne croirez pas ceux qui prétendent que les fidèles ministres de l'Evangile incitent les peuples à mépriser les princes et les magistrats, à leur désobéir. Nous savons trop bien que Christ a dit : Rendez à César ce qui est à César ; que saint Paul a ajouté : Que toute

personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. Cette doctrine est celle que je ne cesse d'enseigner ; et sans contredit, rien ne saurait affermir le pouvoir légitime des princes comme la pure prédication de la Parole. Aussitôt, en effet, qu'on a ouvert son cœur à cette Parole de vie, ce n'est plus par contrainte, ce n'est plus comme malgré soi qu'on obéit à ses supérieurs, c'est par conscience, c'est avec joie ; et l'obéissance qu'on leur rend n'a d'autres bornes que celle qui est due à Dieu, notre Maître suprême.

On m'appelle aussi un novateur! Est-il bien possible que la doctrine de Christ et des Apôtres puisse sembler nouvelle à ceux qui se disent enrôlés sous les étendards de Jésus! Pour vous, Prince, vous n'en jugerez pas ainsi; mais, comme chrétien, vous défendrez la parole de votre Maître, vous aimerez ceux qui travaillent à la répandre. Tout faible

serviteur de Dieu que je suis, je puis attester que je n'ai jamais rien prêché et que je ne veux rien prêcher qui ne soit contenu formellement dans cette divine Parole. Et je suis, comme je le serai toujours, prêt à rendre raison de ma foi et de mes espérances à quiconque le désirera. C'est devant vous surtout que je voudrais en faire profession. Daignez m'ouïr, je vous en conjure. N'allez pas me condamner sans m'avoir entendu. — J'ose vous demander grâce pour ce qu'il peut y avoir de défectueux dans cette lettre. Vous le savez, le royaume de Dieu ne consiste pas en belles paroles, mais en efficace. Et, je l'avoue, je ne sais et je ne veux savoir autre chose que Christ et Christ crucifié. Que, par lui, la grâce et la paix de Dieu notre Père vous soient données, ainsi qu'à tous ceux qui invoquent d'un cœur sincère le nom du Seigneur Jésus ! Amen.

LETTRE LVIIIme,

DE MÉLANCHTON A BRENTIUS.

L'an 1536

Il est incontestable que le renouvellement de notre âme doit accompagner une vraie foi. Mais sache que nous ne devenons justes qu'à cause de Christ, c'est-à-dire que c'est à cause de lui que nous sommes bienvenus auprès de Dieu, et que nous trouvons la paix de notre conscience, mais nullement à cause de notre renouvellement, qui ne saurait être suffisant pour cela. C'est donc uniquement par la foi que nous devenons justes, non parce qu'elle est la racine du bon arbre, comme tu m'écris, mais parce qu'elle saisit Christ, par lequel nous devenons acceptables et sommes acceptés du Seigneur. Il faut bien que le renouvellement suive, mais ce n'est pas lui qui peut tranquilliser notre conscience.

Voilà la vraie doctrine. C'est elle qui met la gloire de Christ dans son vrai jour, et qui rassure merveilleusement notre âme.

Quand trouverions-nous la paix et une espérance ferme et certaine, si nous ne pouvions nous croire justifiés que lorsque le renouvellement est *accompli* en nous? Et où mènerait une telle doctrine, si ce n'est à avancer que l'homme est justifié par la loi et non par la grâce?

LETTRE LIX[me],

DE MÉLANCHTON A L'ÉGLISE DES FRÈRES-UNIS.

Puisque nous avons un même esprit quant aux doctrines du christianisme, soyons unis par les liens d'un même amour. Aucune différence dans les formes et les pratiques religieuses ne pourra renverser notre affection. La stricte observation de la discipline de votre

église me réjouit infiniment : plût au ciel qu'elle fût mieux observée chez nos chrétiens ! Je vous supplie de considérer que je désire par-dessus toutes choses que ceux qui aiment l'Evangile et souhaitent que le nom de Jésus-Christ soit honoré et répandu, s'embrassent avec une amitié fraternelle, se souffrent réciproquement ; que tous ensemble s'appliquent diligemment à glorifier par leur doctrine le nom de Jésus-Christ ; et qu'ils prennent garde que, par des querelles et des haines, ils ne fassent du mal et n'apportent du détriment à leur propre cause.

LETTRE LXme,

DE BUCER A QUELQUES AMIS DE LA VÉRITÉ EN ITALIE.

17 août 1541.

J'apprends, mes chers frères, que l'ennemi des âmes, qui cherche à ruiner les saines doctrines, a commencé à

semer le trouble dans vos assemblées; on dit que des querelles se sont élevées au milieu de vous au sujet de la Sainte-Cène : cela m'attriste profondément. Que pouvez-vous attendre de cette controverse, sinon des maux pareils à ceux qui ont affligé nos églises? Chers frères, plutôt que de contester, cherchons bien plutôt à posséder véritablement Christ dans l'eucharistie, afin qu'il vive en nous, et que nous vivions en lui. Le pain et le vin sont le symbole et non le sujet d'un si grand mystère : tout le monde en convient. Mais d'un autre côté, Dieu nous préserve de croire qu'il n'y ait qu'un symbole sans réalité dans le sacrement de la communion! car le pain que nous mangeons est la participation au corps du Seigneur, et non pas seulement du pain. Évitez toute contestation, supportez les faibles : tant que notre confiance ne reposera que sur Jésus-Christ, tout ira bien. Entretenez soigneusement la paix au milieu de

vous : le Dieu que nous servons n'est pas un Dieu de discorde.

LETTRE LXIme,

DE P. BRULLY MINISTRE DE L'ÉVANGILE A SES FRÈRES EN LA FOI.

(Il fut brûlé vif à Tournay pour sa fidélité aux doctrines évangéliques, peu de temps après avoir écrit cette lettre.)

L'an 1543.

Frères, réjouissez-vous avec moi de mes liens. Demeurez fermes dans la vérité. Qu'aucun de vous ne défaille et ne perde courage. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir, viendra ; il ne tardera point. En attendant, que le juste vive de la foi. Vous savez que ceux-là seuls seront sauvés, qui persévéreront jusqu'au dernier moment. Ne soyez pas plus lâches que les soldats qui combattent sous un prince de la terre. Une fois entrés à son service, ils ne s'épargnent en rien de ce qui peut contribuer à sa gloire : il n'y a fossés si profonds,

murailles si hautes, artillerie si formidable, qu'ils ne bravent pour remplir les engagements qu'ils ont contractés en s'enrôlant sous ses étendards. Et vous aussi, vous êtes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ. Montrez-vous les dignes serviteurs de votre Roi. Du haut des cieux, il vous contemple avec ses Anges, et il est prêt à venir à votre secours. Il l'a dit : Vous aurez des afflictions en ce monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. Y a-t-il quelque attache terrestre qui vous empêche de remplir votre devoir ? rompez-la. Fallût-il arracher votre œil, retrancher votre main, n'hésitez point. Celui qui aime son père et sa mère plus que Christ, n'est pas digne de lui. Celui qui ne renonce pas à tout pour le suivre, ne le connaît pas. Cela paraît étrange à la plupart des hommes; mais non pas à vous, j'espère, à vous qui vous êtes donnés à Celui qui a souffert pour nous mille fois plus que nous ne pourrons jamais

souffrir. Certes, c'est Christ crucifié que vous avez appris, non un autre. S'il faut être crucifié avec lui, que le membre suive le sort de son Chef. Au reste, il ne nous arrivera rien qui ne soit arrivé à d'autres serviteurs de Dieu avant nous. Que dis-je? aux serviteurs! il faut le répéter, au Maître lui-même. Il a été appelé séducteur, enchanteur, Samaritain; il a été moqué, flagellé, couronné d'épines, accablé d'outrages et de tourments, et enfin livré à la mort la plus honteuse, à celle de la croix; et pour que rien ne manquât à son opprobre, c'est entre deux brigands qu'il a été crucifié. Voilà ce qui a été fait à Celui qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux lépreux, qui ressuscitait les morts; à Celui qui ne cessait d'aller de lieu en lieu faisant du bien : il n'en a pas moins été traité de la sorte. Si ces choses ont été faites au bois vert, qu'avons-nous à dire, nous qui ne sommes qu'un bois sec qui

ne mérite que d'être brûlé? Ne nous abusons point : c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer au royaume des cieux. Deux voies seules nous sont ouvertes : l'une est étroite, pleine de passages difficiles, mais son issue est la vie éternelle; l'autre est large et spacieuse, elle paraît agréable, mais elle aboutit à la mort. C'est la première que nous voulons suivre. Eh! quelle comparaison y a-t-il à faire, je vous prie, entre toutes les afflictions auxquelles nous pouvons nous voir exposés ici-bas, et la gloire éternelle qui doit être manifestée en nous? Marchons donc, mes frères, marchons sans hésiter dans la voie étroite, que nous a frayée notre divin Chef, où il a passé le premier, et où il nous soutiendra. Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point, nous a-t-il dit dans sa Parole. Et ailleurs : Je serai avec toi dans tes tribulations; invoque-moi, et je t'exaucerai. Assurément, si le Sei-

gneur n'était pas avec nous, nous serions incapables d'endurer les maux qui nous menacent. Mais prenons d'une main le bouclier sacré de la foi, de l'autre le glaive puissant de la Parole ; et nous serons plus forts que tous nos ennemis. Voilà ce que nous avons à faire, et vous et moi, dans nos circonstances actuelles. Si c'était un autre qui vous adressât ces avertissements, vous pourriez dire : Il en parle bien à son aise, lui qui vit tranquille au sein de sa famille, dans un doux repos. Ce n'est pas ce que vous direz de moi. Vous savez quel est le breuvage que je suis appelé maintenant à boire. Chaque jour je n'ai à attendre qu'une mort cruelle. Mais qu'ai-je dit ? cruelle! J'ai grand tort de la nommer ainsi ; je ne dois voir en elle que l'amour de mon Dieu, qui se dispose à terminer ma vie terrestre pour m'en accorder une éternelle. Que son nom soit mille fois béni ! Frères, priez-le pour moi ; demandez-lui qu'il me

maintienne dans une sainte constance, et me fasse persévérer dans une généreuse confession de sa Parole, jusqu'au moment heureux où il daignera me mettre en lieu de sûreté, dans son saint royaume. Que ses grâces soient avec vous tous! Amen.

LETTRE LXIIme,

DE FAREL AUX FIDÈLES DE METZ.

Neufchâtel, le 11 janvier 1545.

Je ne saurais vous dire combien souvent je pense à vous, et de jour et de nuit. Si la mère éprouve une affection d'autant plus vive pour son enfant, qu'il lui a coûté plus de peines; si, lorsqu'elle est éloignée de lui, elle ne connaît plus le repos, craignant les maux qui peuvent l'atteindre, ainsi en est-il de moi. Je me représente continuellement l'amour que vous avez montré pour l'Évangile, l'ardeur avec laquelle

vous l'avez cherché, désiré. Je ne rappellerai pas ce que je me suis efforcé de faire au milieu de vous; seulement je puis affirmer que jamais je n'eus rien plus à cœur que votre édification. Que votre vie ne cesse d'appartenir au Seigneur Jésus. Ne vous appliquez pas seulement à vivre saintement; travaillez encore à retirer les autres du mal, soit par vos exhortations, soit par votre exemple. Que votre conduite prêche, qu'elle enseigne comment il faut se conduire. Ayez pour tous les hommes une ardente charité. Vous ne devez avoir de haine que pour le péché seul. Gardez-vous d'oublier la différence qu'il ne faut jamais cesser de mettre entre la créature de Dieu, qui fut créée pour le bien, et le péché qui l'a corrompue et la corrompt. Il faut aimer la créature de Dieu, l'aimer sincèrement, prier pour elle, travailler à la retirer du mal et à la gagner au Seigneur. Ainsi, ne prenez jamais plaisir à relever les torts des pau-

vres pécheurs ; mais si vous êtes obligés d'en parler, que ce soit avec une vive compassion pour leur misère, et avec un ardent désir qu'ils en soient délivrés. Car, je vous prie, qui sommes-nous? et qu'avons-nous en propre qu'une corruption pareille à la leur? La grâce de Dieu, sa miséricorde seule nous en a délivrés. Nous avions été conçus dans le péché, nous étions naturellement des enfants de colère comme les autres, nous plaisant au mal. Gardons-nous donc de nous élever, de croire que de nous-mêmes nous sommes quelque chose; mais humilions-nous, en considérant d'où nous avons été pris; et rendons grâces et gloire au Seigneur, reconnaissant que tout ce qu'il peut y avoir de bien en nous, nous vient de lui, uniquement de lui. Et, je le répète, ayons pitié des pauvres pécheurs, ne cessons de prier pour eux.

Demeurez fermes dans votre foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a

rachetés de nos offenses par son immense sacrifice. Songez bien que s'il a satisfait pour nous, ce n'est pas pour nous ôter l'appréhension de pécher; bien au contraire, c'est afin que nous ayons en horreur l'apparence même du mal, que nous ne désirions rien autant que d'être purifiés de toute souillure, et que nous recourions sans cesse à lui pour en être délivrés.

Qu'il daigne vous garder et vous assister sans cesse! Que, par la vertu du Saint-Esprit, il vous donne de combattre vaillamment dans la sainte carrière où il vous appelle, afin que vous receviez un jour la couronne de vie!

LETTRE LXIIIme,

DE MONIER (D'AUVERGNE) A SES AMIS,

pendant la captivité qu'il subissait pour sa profession de la foi évangélique, captivité qui se termina par son martyre.

L'an 1551.

Mes amis, pourvu que Dieu, par l'efficace de vos prières, daigne m'accorder le don d'une patience inébranlable, je ne changerais pas mon sort contre celui que le monde juge le plus brillant. Mon corps, il est vrai, est enfermé entre quatre murailles; mais mon âme a grand sujet de se réjouir, puisque mon Dieu a daigné m'associer à son Fils et me faire entrer en partage de sa croix. Ce qui doit m'occuper maintenant, c'est de lui demander sans relâche que mon esprit la trouve aussi douce qu'elle peut sembler amère à ma chair. Oh! si l'on savait que de douceurs se trouvent cachées sous cette croix, personne ne re-

;ulerait devant elle, chacun voudrait s'en charger, il y aurait beaucoup de Simons-Cyrénéens pour la porter. Malheureusement notre chair s'effraie de tout ce qui lui ressemble. Prions le Tout-Puissant qu'il daigne nous fortifier par son Saint-Esprit, au nom de son Fils, pour combattre vaillamment tous nos ennemis, et la chair et le monde, et la mort et l'enfer. Afin d'en triompher, revêtons-nous de nos armures saintes, je veux dire de cette vive foi que nous devons avoir en Jésus-Christ, de cette heureuse espérance qui nous transporte d'avance dans les tabernacles éternels. Et n'allons pas oublier qu'à cette foi et qu'à cette espérance doit s'unir la charité. Car nous aurions beau nous nommer chrétiens, fidèles, évangéliques ; nous aurions beau lire l'Écriture-Sainte, en parler à toute heure ; si nous n'avons pas la charité, nous n'avons rien, tout le reste ne nous sert de rien. La foi ne peut éclairer sans la charité, pas plus

qu'une lampe sans huile. La charité est le signe qui fait reconnaître si nous sommes de vrais disciples de Jésus. La charité est le plus sûr témoignage que nous puissions avoir de notre foi. La charité fait de plusieurs cœurs un seul cœur, elle réunit les divers troupeaux de Christ, elle forme la communion des saints. Celui qui n'a pas la charité, dit saint Jean, est dans les ténèbres, il demeure dans la mort. Cette disposition est si éminente, si admirable, que saint Jean a écrit, que « Dieu lui-même est « charité. » Puisqu'elle est d'un tel prix, puisqu'elle nous est tellement nécessaire que, sans elle, nous sommes morts, conjurons Dieu sans cesse, au nom de son Fils bien-aimé, de la répandre abondamment dans nos cœurs par son Saint-Esprit, afin que nous brûlions véritablement de son amour, d'un zèle ardent pour sa gloire, d'un désir pressant de nous voir bientôt réunis à lui, à lui pour toujours!

Frères, fréquentez assidûment vos assemblées. Visitez-vous souvent les uns les autres. Faites de chacune de vos maisons une sorte d'église. Que vos repas soient assaisonnés de saints propos, en sorte que vos âmes se nourrissent en même temps que vos corps. Ne vous laissez point troubler par ma captivité : qu'elle vous rende plus fermes que jamais. N'ayez nul souci de moi, sinon de prier pour moi ; car je remets en toute confiance et ma personne et mon avenir à mon Dieu, auquel soit tout honneur, louange, gloire, et reconnaissance pour ses immenses bienfaits, dès maintenant et à jamais! Amen. — Je vous embrasse tous en Notre Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE LXIVme,

DE JEANNE GRAY A SA SŒUR CATHERINE,

Écrite la nuit qui précéda son supplice, et accompagnée de l'envoi d'un Nouveau-Testament.

11 février 1554.

Ma sœur, ma chère Catherine, je t'envoie un livre dont l'extérieur n'est pas enrichi de dorures, mais dont l'intérieur l'emporte infiniment sur l'or et les pierres précieuses. C'est l'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est l'alliance que Dieu a daigné traiter avec nous, misérables pécheurs. Si tu le lis avec un esprit humble et docile, il te conduira à la seule félicité digne de ce nom, à la jouissance de la vie éternelle; il t'enseignera à bien vivre et à bien mourir. Par lui tu acquerras des richesses qu'aucun homme ne pourra te ravir, que les voleurs ne perceront point, que les vers ne rongeront jamais.

Demande avec ardeur, comme David, l'intelligence de cette loi sainte et la grâce d'agir en conséquence. Ne te laisse pas séduire par les déceptions de ton âge, encore si tendre; ne te confie pas en ta jeunesse, comme si tu y trouvais quelque assurance de parvenir à un âge avancé. Car, si Dieu les appelle, les jeunes gens se voient enlevés aussi promptement que les vieillards courbés sous le poids des années. Applique-toi donc avec soin à te préparer à ta fin. Rejette tout ce qui est du monde, repousse avec mépris les convoitises de la chair, déprends-toi de toi-même, mets tes délices dans le Seigneur; déplore auprès de lui tes fautes, sans toutefois t'abandonner au découragement; sois joyeuse en la foi, sans te livrer à une confiance immodérée et excessive; et désire toujours, avec saint Paul, de mourir pour être avec Christ, en qui le fidèle est assuré de vivre pour toujours. Veille à toute heure, afin que

quand la mort surviendra comme un larron durant la nuit, tu ne sois pas trouvée endormie, manquant d'huile ainsi que les vierges folles, mais que tu sois revêtue de la robe de noces, et que tu ne sois pas exclue du festin. Puisque tu portes le beau nom de chrétienne, marche fidèlement sur les traces de ton divin Maître, porte avec lui ta croix, dépose sur lui le fardeau de tes péchés, et demeure-lui inviolablement unie.

Ne pleure pas sur ma fin, ô ma sœur bien-aimée, réjouis-toi plutôt avec moi de ce qu'elle va me faire passer de la corruption à l'incorruptibilité. Car j'ai la parfaite assurance que, par la perte de cette vie qui ne dure qu'un instant, je gagnerai celle qui ne finira jamais, et où je désire ardemment que tu entres un jour avec moi. En attendant, que l'amour du Seigneur te garde, afin que tu vives et que tu meures en sa crainte, et que tu persévères sans cesse dans l'intégrité d'une vie chré-

tienne ! Adieu, ma sœur ! mets toute ta confiance en Celui qui est notre seule force.

LETTRE LXVme,

D'OLYMPIA MORATA A CHÉRUBINA ORSINI.

Ma chère Chérubina,

J'ai besoin d'ajouter quelques lignes à la lettre que je vous ai adressée, et de vous exhorter à implorer avec foi le secours d'en haut, afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne vous entraîne pas à offenser notre divin Rédempteur, afin qu'il vous rende capable de confesser hautement son nom au milieu de cette génération perverse, et de vous souvenir sans cesse de ces paroles de David : « Je ne m'as-« siérai point dans la compagnie des « méchants. » Ne prétextez point votre

faiblesse. Pensez-vous donc que tant de saints et de prophètes, tant de martyrs, même de nos jours, soient restés inébranlables par leur propre puissance; que ce ne soit pas Dieu qui leur ait départi celle dont ils avaient besoin? Plus nous sentons d'infirmité en nous, et plus nous devons recourir avec ardeur à notre céleste Médecin. Ce n'est pas en négligeant les remèdes qu'il nous a prescrits, je veux dire la prière et la méditation de sa Parole, que nous nous avancerons dans la voie du salut. Après avoir tout fait, tout enduré pour nous, pouvez-vous supposer que Jésus-Christ n'accomplira pas ses divines promesses, qu'il ne vous dispensera pas les forces que vous chercherez près de lui? S'il n'avait pas eu la ferme volonté de vous les accorder, il ne vous aurait pas engagé par des invitations aussi multipliées, aussi expresses, à en faire la demande. Frappez, frappez donc avec persévérance, et il vous sera ouvert.

N'oubliez pas qu'il est tout puissant, et qu'avant que votre heure arrive, nul ne pourra faire tomber un cheveu de votre tête; car Celui qui est avec nous, est plus grand que celui qui est dans le monde. Ne vous laissez jamais influencer par ce que fait la multitude, mais par ce qu'ont fait et par ce que font encore tous les saints. Que la Parole de vie soit une lampe qui éclaire incessamment vos pas. Le Seigneur sait que je vous adresse ces exhortations par un profond intérêt pour votre salut; j'espère que vous les recevrez avec des dispositions analogues. Je suis certaine qu'en suivant mes conseils, vous ne tarderez pas à sentir la vertu d'en haut se déployer en vous. Ne considérez point ici la femme qui vous parle, mais voyez le Seigneur qui, par mon organe, vous invite doucement à vous approcher de lui. Toutes les fausses opinions, toutes les erreurs, toutes les disputes des hommes viennent de ce que l'on ne médite point assez

religieusement nos Saintes-Ecritures. Après que Dieu nous a fait l'insigne honneur et la grâce de nous parler, de nous instruire, de nous consoler par sa Parole, comment pouvons-nous négliger un trésor d'un si haut prix? Je vous conjure, au nom de Christ, de ne pas abandonner follement votre vie aux vaines maximes des hommes, mais de vous conduire uniquement par les enseignements de Dieu. Priez, cherchez, et vous trouverez. Approchez-vous de l'Epoux céleste, contemplez-le dans le miroir fidèle et resplendissant de la Bible, et vous obtiendrez tout ce qui vous sera nécessaire. Fasse le Ciel que je ne vous aie pas écrit en vain! La composition de cette lettre a redoublé mes douleurs de poitrine; mais je donnerais volontiers ma vie pour vous être utile en ce qui tient à votre salut.

LETTRE LXVIme,

DE POMPONIO ALGIÉRI A SES FRÈRES EN LA FOI ÉVANGÉLIQUE.

Des prisons de Padone, le 12 juillet 1555.

Le croira-t-on, mes frères? J'ai trouvé des rayons de miel dans la gueule du lion, j'ai connu de grandes joies au sein d'une fosse obscure, et d'ineffables consolations là où d'autres n'auraient fait que gémir. C'est le fruit des merveilleuses compassions de mon Dieu. Autrefois il se tenait plus ou moins éloigné de moi; maintenant il me rassasie de sa présence. Celui dont j'avais soif me désaltère. Celui qui bannit toute amertume me donne sa paix. Que le Seigneur est bon! Jamais il ne permet que ses pauvres serviteurs soient éprouvés au-delà de leurs forces. Que son service est agréable! que de consolations il pré-

pare aux affligés ! il les visite dans leurs tribulations, il daigne se trouver auprès d'eux en quelque lieu qu'ils soient. Le monde ne s'en doute pas. Aussi entends-je dire : Tu ne pourras supporter la dureté de ta condition actuelle ; oublieras-tu long-temps encore ton doux pays, tes honneurs, tes richesses, tes parents bien-aimés? n'auras-tu aucun souvenir des jouissances que tu goûtais au sein de l'étude? ne frémiras-tu pas à l'approche de la mort qu'on te prépare? quelle folie de ne pas y échapper par un mot qui te coûterait si peu à dire! Les pauvres gens! Qu'ils me répondent à leur tour : Quel pays est magnifique comme la cité du Dieu vivant? quel trésor est comparable à la vie éternelle? quels parents doivent nous être plus chers que les enfants de Dieu? à quoi servent toutes les connaissances qui ne nous conduisent pas à celle du Seigneur? Et pourquoi craindrais-je la mort? Christ n'est-il pas le chemin, la

vérité, la vie? Où est la vie véritable hors de lui, loin de lui? Il est certain que le lieu que j'habite doit paraître fort triste aux coupables; il n'est que doux au fidèle. Ici je vis avec mon Sauveur, je me transporte dans les demeures éternelles, il me semble y habiter d'avance. Que me font les outrages dont je suis l'objet? Celui-là est bienheureux, qui souffre pour le nom de Jésus. Mon domicile n'est plus ici-bas; ma patrie est le ciel. Je tends à la Jérusalem d'en-haut, j'en suis le chemin; et certes, là ne me manqueront ni parents, ni honneurs, ni trésors. Quant aux biens de ce monde, ils ne sont qu'une ombre qui passe, que vanité des vanités. Non, mourir au Seigneur, ce n'est pas mourir, c'est commencer véritablement à vivre. Pourquoi donc me parler de la mort comme d'un objet d'effroi? elle n'est pour moi qu'un sujet de joie. Et comment m'inviter (pour me sauver dit-on) à la dissimulation, au plus lâ-

che mensonge! Ah! Christ n'a-t-il pas dit: Vous êtes la lumière du monde; un chandelier ne s'allume pas pour être caché sous un boisseau, il doit éclairer la maison? N'a-t-il pas ajouté: Vous serez traduits devant les tribunaux; or, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps; craignez Celui qui peut précipiter l'âme dans la géhenne; celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux, mais tout homme qui me reniera, je le renierai à mon tour? Dieu me garde d'oublier sa Parole, pour écouter l'homme et son conseil! Dieu me garde de renier Christ, pour en être renié un jour! Oh! qu'ils sont insensés ceux qui m'accusent de folie!

Frères, j'ai écrit ceci pour votre consolation. Priez pour moi. Adieu à tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus.

De Padoue, Pomponio Algiéri fut transféré à Venise, puis à Rome, où il fut exécuté. La constance qu'il fit paraître remplit d'admiration tous ceux qui en furent les témoins.

LETTRE LXVIIme,

DE CALVIN A RICHARD LEFÈVRE,

Retenu captif pour son attachement aux doctrines évangéliques, puis brûlé vif, après avoir eu la langue coupée.

Très-cher frère, puisque Dieu vous a choisi pour rendre témoignage à son Evangile, ne doutez pas qu'il ne vous fortifie par la vertu de son Esprit. Ce qu'il a commencé en vous, il l'achèvera. L'épreuve que vous avez faite jusqu'ici de sa bonté, vous est une sûre garantie que cette bonté ne vous défaudra pas à l'avenir. Cependant demandez-lui qu'il daigne vous faire toujours mieux sentir quel trésor est la doctrine pour laquelle vous combattez, afin qu'auprès d'elle, votre vie ne vous paraisse d'aucun prix. Ayez toujours aussi les yeux élevés en haut, vers notre bon Seigneur Jésus, qui sera votre ferme appui, puisque vous n'êtes persécuté que pour son nom.

songez à la gloire immortelle qu'il nous a acquise, afin d'endurer patiemment les afflictions auxquelles vous êtes exposé. Vous faites bien de répondre en toute simplicicité aux arguments employés contre vous, parlant selon la mesure de votre foi, ainsi qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Du reste, vous savez quel est Celui qui a promis aux siens de leur donner une sagesse à laquelle ses adversaires ne pourront résister : demandez-lui qu'il vous dirige sans cesse. On ne laissera pas de vous déclarer convaincu d'hérésie, mais ainsi en est-il arrivé aux apôtres, aux prophètes et à tous les martyrs.

Je toucherai brièvement quelques points sur lesquels on a cherché à vous molester. Pour vous donner à entendre que nous ne sommes point justifiés par la seule grâce de Dieu, on a allégué que Zacharie et plusieurs autres sont nommés justes. Mais il faut voir comment Dieu les a acceptés pour tels.

Comme c'est par sa bonté gratuite, en leur pardonnant ce qu'il y avait à reprendre en eux, en ne leur imputant point leurs fautes, voilà tout mérite exclu. En disant que la seule foi en Christ nous justifie, nous entendons d'abord qu'il n'y a en nous que péché, que nous sommes tous sous la condamnation, que nous ne pouvons penser et faire aucun bien qu'autant que Dieu nous conduit par son Esprit, comme membres du corps de son Fils. Et alors même qu'il nous fait la grâce de marcher en sa crainte, encore sommes-nous bien loin de nous acquitter de notre devoir. Or il est écrit, que quiconque n'accomplira pas tout ce qui est commandé, est maudit. Ainsi nous n'avons de refuge que le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous purifie, que sa mort qui devient le principe de notre sanctification. Par ce moyen, Dieu reçoit pour agréables les bonnes œuvres que nous faisons par sa vertu,

bien qu'elles soient toujours entachées de quelque souillure. Mais ceux qui pensent mériter quelque chose, se font Dieu redevable, tandis que nous tenons tout de sa pure libéralité. Nous deviendrons riches et abondants en mérites, étant en Jésus-Christ : hors de sa grâce, n'imaginons pas avoir en nous le moindre bien. Si nos adversaires vous citent le mot de récompense (employé dans l'Ecriture), n'en soyez point troublé. Dieu daigne en effet accorder aux siens une récompense, bien qu'ils n'en soient nullement dignes, mais parce qu'il agrée les œuvres qu'il a mises en eux, après les avoir consacrés dans le sang de son Fils. Ainsi, la récompense que Dieu promet aux fidèles, présuppose la rémission de leurs offenses et le privilége dont ils jouissent, d'avoir été mis au nombre de ses enfants. De fait, ce mot de justifier emporte que Dieu nous tient comme justes, afin de nous aimer; ce que nous n'obtenons que par

la foi, Jésus-Christ étant la seule cause de notre salut. Quant aux paroles de saint Jaques (relatives à la foi et aux œuvres), cet Apôtre ne discute nullement sur quoi notre salut est fondé, et en quoi nous devons placer notre confiance ; il se borne à rappeler comment se reconnaît la vraie foi, afin que nul ne s'abuse, en se glorifiant de ce qui n'en est que l'apparence. S'ils revenaient à vous importuner sur ce point, j'espère que Dieu vous donnera de quoi leur répondre.

Du reste, consolez-vous en notre bon Dieu, qui nous a fait la grâce de nous unir étroitement à son Fils, sans que rien puisse nous en séparer. Réjouissez-vous de ce que vous soutenez sa cause en bonne conscience, espérant qu'il vous donnera la force d'endurer tout ce que vous pourrez avoir encore à souffrir. Nous ne vous oublions pas en nos prières, ainsi que c'est notre devoir ; et nous supplions Dieu que, puisqu'il lui

a plu de vous employer à défendre sa vérité, il vous accorde tout ce qui vous est nécessaire pour un office aussi honorable ; qu'il vous donne de ne chercher que sa gloire, sans nul égard à vous-même ; et qu'il se montre tellement votre protecteur, que vous l'éprouviez par les consolations qui se répandront au-dedans de vous, et que les autres aussi l'aperçoivent pour en être édifiés. Tous les frères de notre ville vous saluent en Notre Seigneur, se réjouissant de ce qu'il agit si puissamment en vous, tout en ayant aussi pour vos peines une compassion vraiment fraternelle.

LETTRE LXVIIIme,

DE CALVIN A FAREL;

La dernière, à ce que l'on croit, que Calvin ait écrite : Farel à qni il l'adressait, était alors âgé de quatre-vingts ans.

L'an 1564.

Adieu, mon meilleur ami, mon plus cher frère. Dieu veut que tu me survives : reçois donc mes adieux. Souviens-toi de notre amitié : elle nous sera sans doute encore dans le ciel un sujet de joie, car elle a été utile à l'Église de Dieu. N'aie pas d'inquiétude à mon sujet : le moment approche où je rendrai le dernier soupir, et j'attends ce moment avec impatience. Avoir vécu pour Christ, mourir en Christ me suffit, puisque Christ nous est un gain dans la vie et dans la mort. Je te dis encore une fois adieu, ainsi qu'à nos frères.

LETTRE LXIXme,

DE DUPLESSIS-MORNAY A L'ÉVÊQUE DE NANTES SON ONCLE.

Nérac, 8 janvier 1583.

Monsieur, depuis que Dieu m'a ramené en France, j'ai appris, à mon grand regret, que vous me portiez quelque mauvaise volonté, et, à cause de moi, à toute notre maison. Cela m'a fait feuilleter ma vie, et regarder tout autour de moi ce qui aurait pu vous apporter tant de déplaisirs. Je m'enhardirais presque à dire que je n'ai rien fait d'indigne de ceux auxquels j'ai l'honneur d'appartenir. La religion seule dont j'ai fait constante profession peut avoir éloigné votre cœur de moi, ce qui, certes, quand vous y aurez bien pensé, devait redoubler l'amitié que vous m'avez départie. Car j'estime tant votre vertu et magnanimité, que vous

seriez désolé d'avoir un neveu qui violât sa conscience, tant s'en faut que vous voulussiez requérir de lui que, pour vous plaire, il déplût à Dieu. Or si c'est conscience ou passion, considération divine ou humaine, qui me meut, je n'en veux, Monsieur, d'autre juge que vous. Je suis homme et sujet aux affections humaines; et vous ne doutez pas que je ne désirasse volontiers les commodités de ce monde, les biens, les dignités, les grandeurs. Je n'ai point aussi peu d'esprit que je ne sache que ces avantages ne se distribuent qu'en la suite du monde, et que je tiens un chemin tout contraire à les acquérir, un parti où il n'y a que misères et indignités à attendre. Ne doutez pas aussi, Monsieur, que les pertes, les exils, les prisons, les dangers assez ordinaires de ma vie, ne m'aient souvent et vivement prèché la religion romaine, et par arguments certes véhéments, et auxquels, par une certaine prévarication, l'homme

se laisse vaincre et ne peut résister qu'en se forçant. Quand j'ai suivi ma religion à travers toutes ces considérations, jugez si ç'a été raison ou passion. Je crois que vous direz raison, vu que la passion eût eu plus de contentement ailleurs. Et permettez que je dise, raison vraiment divine et nullement humaine, puisqu'elle m'a fait vaincre et les passions qui emportent la raison humaine, et la raison humaine qui souvent se lie elle-même pour se livrer captive ou à l'avarice ou à l'ambition. Vous direz (car on le dit ainsi) que je pouvais vivre en ma religion comme tant d'autres ; mais il vous fâche de ce que j'en ai écrit et publié. Certes, je pouvais humainement me passer de cette peine. Mais jugez derechef ici, Monsieur, si je n'ai pas dû préférer l'amour de Dieu à tout cela ; et si celui qui croit n'est pas tenu de dire, et si celui qui sait n'est pas tenu d'écrire sur les choses qu'il pense concerner la gloire de Dieu

et le salut du prochain? Et comment m'eussiez-vous absous, lorsque j'eusse été devant Celui qui redemande son talent et l'argent qui lui a dû profiter? Celui, Monsieur, qui nous a donné la foi, nous a donné et la bouche et la plume; Celui qui nous a donné ce qu'il n'a pas donné à tous, ne l'a pas fait pour nous, mais pour tous : sans sacrilége je n'en pouvais soustraire une partie. Ainsi, la même conscience qui m'a obligé à confession privée, m'obligeait à cette confession publique. Et Dieu soit loué, qui l'a bénie envers plusieurs personnes et nations même! Or, Monsieur, présupposant cette conscience en moi, et vous rappelant ce qu'elle requiert d'un chacun, j'estime tant la vôtre, que vous ne m'eussiez conseillé que ce que j'ai fait. Aussi, ne puis-je me persuader, quand vous y aurez réfléchi, que vous vouliez me retirer l'amitié qu'il vous a plu me porter autrefois. Pour moi, quand même j'au-

rais ce malheur que vous fissiez autrement, je vous rendrai toute ma vie respect, obéissance et services ; m'en reconnaissant redevable, non par rapport à vous seulement, mais par rapport à Dieu même qui me le commande. Sur ce, Monsieur, je supplierai le Créateur de vous donner heureuse et longue vie.

LETTRE LXXme,[1]

DE FRANÇOIS DE SALES A MADAME BRULART,

9 octobre 1604.

Hélas! Madame, il n'y a nulle vocation ici-bas qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et ses dégoûts ; et, qui plus est, si ce n'est ceux qui sont pleinement résignés à la volonté de Dieu, chacun voudrait volontiers changer sa condi-

[1] Nous réunissons sous ce numéro les fragments de deux lettres adressées à la même personne.

tion avec celle des autres. D'où vient cette générale inquiétude des esprits, sinon d'un certain déplaisir que nous avons à la contrainte, et d'une malignité d'esprit qui nous fait penser que chacun est mieux que nous?

Mais c'est tout un ; quiconque n'est pleinement résigné, qu'il tourne deçà et delà, il n'aura jamais de repos. Ceux qui ont la fièvre, ne trouvent nulle place bonne; ils n'ont pas demeuré un quart d'heure en un lit, qu'ils voudraient être en un autre : ce n'est pas le lit qui en peut mais, c'est la fièvre qui les tourmente partout. Une personne qui n'a point la fièvre de sa propre volonté se contente de tout, pourvu que Dieu soit servi. Elle ne se soucie pas en quelle qualité Dieu l'emploie; pourvu qu'elle fasse sa volonté divine, ce lui est tout un.

Mais ce n'est pas assez : il faut non-seulement faire la volonté de Dieu, il la faut faire gaiement. Souvenez-vous de

ce que je vous ai si souvent dit : Faites honneur à votre dévotion ; rendez-la aimable, utile et agréable à chacun. Les malades aimeront votre dévotion, s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille l'aimera, si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus amiable à reprendre ; monsieur votre mari, s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale à son égard et suave en l'affection que vous lui portez ; messieurs vos parents et vos amis, s'ils reconnaissent en vous plus de franchise, de support et de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celles de Dieu. Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante.

Prenez en bonne part cette lettre, qui sort d'une âme affectionnée à votre bien spirituel, et qui ne désire rien plus que de voir l'œuvre de Dieu parfaite en vous. Je vous supplie de me donner quelque

part en vos prières, comme aussi je vous assure que je vous ferai toute ma vie part aux miennes.

LETTRE LXXI[me],

DE FRANÇOIS DE SALES A MADEMOISELLE *,

qui allait vivre dans le grand monde.

Ma très-chère fille, vous serez parmi les enfants de ce monde qui, selon leur coutume, se moqueront de tout ce qu'ils verront ou croiront voir en vous contre leurs misérables inclinations. Ne témoignez nulle tristesse de leurs attaques; mais avec joie, méprisez leurs mépris; sans faire attention à cela, marchez toujours gaiement au service de Dieu; et au temps de l'oraison, recommandez ces pauvres esprits à la miséricorde divine.

Souvenez-vous de bien faire la volonté de Dieu dans les rencontres où vous aurez le plus de difficulté. C'est peu de chose de plaire à Dieu en ce qui

nous plaît : la fidélité filiale requiert que nous lui voulions plaire en ce qui nous déplaît, nous remettant devant les yeux ce que son Fils bien-aimé disait de lui-même : Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. Car aussi vous n'êtes pas chrétienne pour faire votre volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui vous a adoptée pour sa fille et son héritière éternelle.

Au reste, vous vous en allez, et moi aussi, sans aucune espérance de vous revoir en ce monde. Prions Dieu qu'il nous fasse la grâce de vivre tellement selon son bon plaisir en ce pèlerinage, qu'étant arrivés en la céleste patrie, nous nous puissions réjouir de nous être vus ici-bas, et d'y avoir parlé des mystères de l'éternité. En cela seul, nous devons prendre joie de nous être aimés en cette vie, que le tout a été pour la gloire de sa divine Majesté et de notre salut éternel.

LETTRE LXXIIme,

DE FRANÇOIS DE SALES A MADAME *,

Ne croyez jamais, ma très-chère fille, que la distance des lieux puisse séparer les âmes que Dieu a unies par les liens de sa dilection. Les enfants du siècle sont tous séparés les uns des autres, parce qu'ils ont leur cœur en divers lieux ; mais les enfants de Dieu ayant leur cœur où est leur trésor, et n'ayant tous qu'un même trésor, qui est le même Dieu, ils sont par conséquent toujours unis ensemble. Nons nous reverrons bien souvent au pied de la croix : c'est là où les entrevues sont profitables.

Prenez garde de bien pratiquer l'humble douceur que vous devez au cher mari et à tout le monde; car c'est la vertu des vertus, que Notre Seigneur nous a tant recommandée. S'il vous arrive d'y contrevenir, ne vous troublez

point; mais avec toute confiance remettez-vous sur pied, pour marcher derechef en paix et douceur.

Voilà, ma chère fille, ce que pour le présent j'ai pensé devoir vous être dit. Ecrivez-moi quand il vous plaira, en toute liberté; car je recevrai toujours à contentement de savoir des nouvelles de votre âme, que la mienne chérit parfaitement.

LETTRE LXXIIIme,

DE FRANÇOIS DE SALES A L'UNE DE SES SŒURS.

Ma très-chère sœur, je ne cesse point de vous souhaiter mille et mille bénédictions, mais particulièrement celle d'être transformée en Notre Seigneur. C'est auprès de lui que nous devons loger nos désirs et nos affections, non en cette terre où il n'y a que de vaines beautés et belles vanités. Or, grâce à ce

Sauveur, nous sommes à la *montée du Mont-Thabor*, puisque nous avons des résolutions fermes de le bien servir et aimer; il nous faut donc encourager à une sainte espérance. Montons toujours, ma très-chère sœur, montons sans nous lasser; éloignons-nous petit à petit des affections terrestres, et aspirons au bonheur qui nous est destiné.

Que nous serons heureux, si nous aimons bien cette souveraine Bonté qui nous prépare tant de faveurs et de bénédictions! Soyons bien tout à elle, parmi tant de tracas que la diversité des choses mondaines nous présente. Comment voulons-nous mieux montrer notre fidélité qu'entre les contrariétés? Hélas! ma très-chère sœur, la solitude a ses assauts, comme le monde a ses tracas; partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du Ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité implorent sa divine assistance. Quand nous serons au port,

les douceurs que nous y aurons, efface-ront bien les travaux pris pour y aller. Que si la force de la tempête nous émeut quelquefois et nous fait un peu tourner la tête, ne nous étonnons pas, mais sitôt que nous pourrons, reprenons haleine et nous animons à mieux faire. Vous marchez toujours avec nos saintes réso-lutions, je m'assure. Nè vous fâchez donc point de ces petits assauts d'inquiétude que la multiplicité des affaires domesti-ques vous donne. Croyez-moi, la vraie vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons pois-sons dans les eaux croupissantes.

LETTRE LXXIV[me],

DE FRANÇOIS DE SALES A MADAME *.

Nous serons bientôt en l'éternité, Ma-dame, et alors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu

de chose, et combien il importait peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas. Maintenant, néanmoins, nous nous empressons comme si c'étaient des choses grandes. Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles, de bois, et de la boue, pour faire des maisons et petits bâtiments ! et si quelqu'un nous les ruinait, nous en étions bien marris, et pleurions : maintenant nous connaissons bien que tout cela nous importait fort peu. Un jour nous en ferons de même au ciel, où nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de vraies enfances.

Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces bagatelles; car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice : mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances, puisque nous sommes enfants ; mais aussi ne nous morfondons pas à les faire : et si quelqu'un

ruine nos maisonnettes et petits desseins, ne nous en tourmentons pas beaucoup : car aussi, quand viendra le soir auquel il faudra se mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos; il faudra se retirer en la maison de notre Père. Soignez fidèlement vos affaires : mais sachez que vous n'avez point de plus dignes affaires que celle de votre salut.

LETTRE LXXV[me],

DE FRANÇOIS DE SALES A MADAME *.

Oh ! ma très-chère fille, que c'est une leçon digne d'être bien entendue, que cette vie ne nous est donnée que pour acquérir l'éternelle ! Faute de cette connaissance, nous établissons nos affaires en ce qui est de ce monde dans lequel nous passons, et quand il faut le quitter, nous sommes tout étonnés et effrayés.

Croyez-moi, pour vivre content au pèlerinage, il faut tenir présente à nos yeux l'espérance de l'arrivée en notre patrie, où nous nous arrêterons éternellement ; et cependant croire fermement, car il est vrai, que Dieu, qui nous appelle à soi, regarde comme nous y allons, et ne permettra jamais que rien nous arrive que pour notre plus grand bien ; il sait qui nous sommes et nous tendra sa main paternelle aux mauvais pas. Mais pour bien connaître cette grâce, il faut avoir une entière confiance en lui.

Ne prévenez point les accidents de cette vie par appréhension, mais prévenez-les par une parfaite espérance qu'à mesure qu'ils arriveront, Dieu à qui vous êtes vous délivrera ; il vous a gardée jusqu'à présent : tenez-vous seulement bien à la main de sa Providence; et où vous ne pourrez pas marcher, il vous portera. Que devez-vous craindre, étant à Dieu qui nous a si fortement as-

surés qu'à ceux qui l'aiment tout revient à bonheur? Ne pensez point à ce qui vous arrivera demain ; car le même Père éternel qui a soin de vous aujourd'hui, en aura soin demain et toujours ; ou il ne vous donnera pas de mal, ou s'il vous en donne, il vous donnera des forces pour le supporter.

Demeurez en paix, ma très-chère fille; ôtez de votre imagination ce qui peut vous troubler, et dites souvent à Notre Seigneur: O Dieu! vous êtes mon Dieu, et je me confierai en vous : vous m'assisterez, vous serez mon refuge, et je ne craindrai rien ; car non-seulement vous êtes avec moi, mais vous êtes en moi, et moi en vous. Que peut craindre l'enfant dans les bras d'un tel Père? Soyez bien un enfant, ma très-chère fille. Comme vous le savez, les enfants ne pensent pas à tant d'affaires ; ils ont qui y pense pour eux : ils sont seulement trop forts s'ils demeurent avec leur père.

LETTRE LXXVIme,

DE FRANÇOIS DE SALES A M. FRÉMIOT,

qui était fort avancé en âge.

7 octobre 1604.

Il me semble que c'est toujours beaucoup de reproche aux mortels, de mourir sans y avoir suffisamment pensé; mais il est double à ceux que Notre Seigneur a favorisés du bien de la vieillesse.

Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne, le font toujours mieux que les autres, qui, sur l'effroi, courent çà et là aux cuissarts, au casque.

Il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections aux créatures.

Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés, parce qu'ils laissent leurs racines en terre; mais qui les veut porter en une autre terre, il faut qu'adroitement il désen-

gage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre : et puisque de cette terre misérable nous devons être transplantés en celle des vivants, il faut retirer nos affections l'une après l'autre de ce monde ; je ne dis pas qu'il faille rudement rompre les alliances que nous y avons contractées, mais il faut les dénouer.

A cet effet, Monsieur, je crois que vous aurez une singulière consolation de choisir chaque jour une heure, pour réfléchir devant Dieu à ce qui vous est nécessaire pour faire une bienheureuse retraite. Je sais que ces pensées ne vous seront pas nouvelles ; mais il faut que la façon de les faire soit nouvelle en la présence de Dieu.

LETTRE LXXVIIme,

DE LEJEUNE A ***.

En entrant dans les voies chrétiennes, avez-vous cru que vous seriez toujours

applaudie? Voulez-vous un autre chemin que celui de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses élus? A qui donc appartenez-vous? Si vous suivez Jésus-Christ, portez ses livrées. Il semble que vous vouliez chanceler. Vous avez eu du courage à faire le mal, et vous seriez lâche à faire le bien? La contradiction vous ébranle et vous étonne. Le parti du mensonge vous fera-t-il quitter le parti de la vérité? Dieu vous en garde! Déclarez-vous franchement : l'Evangile dit que vous ne sauriez servir deux maîtres. Les paroles ne sont que des paroles; vous méprisiez autrefois les bonnes, par lesquelles on voulait vous rappeler au bien : méprisez maintenant les mauvaises, par lesquelles on voudrait vous rejeter dans le mal. Allez demander à Jésus-Christ la force qui vous manque.

Dites à *** que je la salue, et qu'elle n'aura jamais de paix solide, qu'elle ne soit tout à Dieu.

LETTRE LXXVIIIme,

DE LEJEUNE A ***.

Vous avez quitté les grosses chaînes qui vous attachaient à la terre ; ne vous embarrassez pas dans de petits filets qui vous empêcheraient de voler vers le ciel. Le cœur qui conserve quelque vaine attache, est gourmandé par les choses qu'il aime. Voulez-vous savoir quel est le premier objet de votre affection? voyez ce qui vous occupe le plus habituellement, dans vos conversations, dans la solitude, en un mot ce qui vous suit partout : voilà votre maître. Si c'est Dieu et le désir d'être à lui, ô la bienheureuse captivité ! si c'est quelque chose de créé, vous êtes encore bien misérable.

LETTRE LXXIXme,

DE LEJEUNE A MADAME ***.

...Dieu a permis cette faute pour vous humilier, et vous apprendre que vos grands élans sont bas devant lui, et que vous ne mêlez que trop habituellement les mouvements de la nature aux opérations de sa grâce. Mais sa bonté aura le dessus. Marchez simplement dans une voie humble et fidèle. Arrêtez les saillies de votre esprit : rabaissez ces vues hautes qui vous séduisent : votre courage doit être appliqué à vous anéantir. Vous trouverez la paix dans un profond abaissement, qui donne une grande défiance de soi-même et une grande confiance en Dieu. Vous devriez écrire partout dans votre appartement : Simplicité! simplicité! simplicité! Ayez bon courage; soyez toute à Dieu; il vous aime, confiez-vous en lui. Et concluons que nous serons toujours de pauvres

êtres, tant que nous serons sur la terre : mais humilions-nous ; et Dieu, qui aime à voir toutes choses en leur place, nous verra de bon œil. Priez pour moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur.

LETTRE LXXXme,

DU DOCTEUR STEED A PHILIPPE CARY,

prisonnier à Exeter pour son attachement aux doctrines évangéliques.

L'an 1660.

Bien-aimé frère ! la réclusion prolongée que vous avez à souffrir, pour le témoignage que vous avez rendu à Jésus-Christ, est pour moi le sujet d'une profonde sympathie. Il est certain que votre condition présente, considérée des yeux de la chair, a quelque chose de bien sombre. Mais si vous êtes repoussé par la créature, n'êtes-vous pas attiré d'autant plus puissamment vers le Créateur ? Si vous êtes dépouillé de votre liberté extérieure, n'est-ce pas pour vous

faire jouir d'autant mieux de votre affranchissement intérieur? Si l'on vous a ôté un filet d'eau, n'est-ce pas afin de vous conduire à la source même? Vous êtes privé du commerce de la plupart de vos amis et de vos frères, même de ceux qui partagent vos fers; mais êtes-vous abandonné pour cela? ne jouissez-vous pas, au contraire, d'une communion plus immédiate, plus étroite, avec votre Seigneur et Roi? n'avez-vous pas beaucoup plus de temps à passer dans ces prières secrètes, dans ces méditations intimes qui remplissent de consolation et de joie? Après tout, qui est-ce qui souffre? c'est la chair: et qu'y perdez-vous, si vous avez l'avantage de mortifier ces passions déréglées, qui font la guerre à notre âme et troublent notre paix?

Voici, notre Roi viendra, et alors il manifestera sa gloire. Dans cette attente solennelle, tous les saints ne feront-ils pas leur grande affaire de se prépa-

rer à la rencontre de Celui qui fera pleuvoir sur eux la justice des cieux? Fûtes-vous jamais mieux placé pour cela? Vous avez maintenant beaucoup de temps pour rechercher vos voies et les sonder, afin de découvrir et de retrancher tout ce qui pourrait s'y trouver encore d'impur. Par de saintes et nobles méditations, vous pouvez contempler la majesté de notre Roi, l'immensité de son amour, l'excellence de sa gloire, jusqu'à ce que votre âme soit remplie d'actions de grâces et de louanges, jusqu'à ce que vous soyez transporté d'admiration et rendu conforme à son image glorieuse. Vous pouvez être tout le jour dans les cieux en esprit; nulle occupation ne vient vous distraire, rien ne vous détourne de vos saintes pensées. Vous recevrez peut-être les visites journalières de quelques fidèles, dont les entretiens vous seront doux et profitables; et par-dessus tout, le Consolateur, le Saint-Esprit, viendra à vous

et demeurera avec vous. Quels soucis troubleraient donc votre paix? ou s'ils se montrent un instant, comment ne disparaîtraient-ils pas bientôt? Tous vos soins ne se borneront-ils pas à faire tourner à la louange du Seigneur les circonstances où il vous a placé? Si vous consumiez ces heures précieuses en vaines pensées, en coupables rêveries, quel long sujet de regrets! Mais tant que vous demeurerez ferme, abondant dans l'œuvre du Seigneur, prospérant comme un agneau dans sa bergerie, votre prison deviendra pour vous comme un creuset où l'on affine l'or, et d'où vous sortirez, ayant sur vous l'éclat de la gloire de Christ.

Voici pour vous le temps de grandir au Seigneur, de rassembler un riche fonds de provisions célestes. Tout mon désir est que vous puissiez vous réjouir de la portion qui vous est échue, de l'honneur que Dieu vous fait de souffrir pour sa noble cause, et que vous mar-

chiez toujours humblement en sa présence, afin que vous soyez rendu capable de jouir de sa communion dans laquelle il y a plénitude de gloire.

Que le Roi de paix daigne vous conserver irrépréhensible jusqu'au jour de son apparition ; qu'il fortifie votre âme par sa force, afin que vous demeuriez ferme, sans vous lasser jamais !

LETTRE LXXXIme,

D'ARNAULD D'ANDILLY A M. LE MARQUIS DE ***.

Ç'a été pour moi une grande joie de voir, par la dernière lettre qu'il vous a plu de m'écrire, que vous savez tirer profit des afflictions d'autrui aussi bien que des vôtres, en vous soumettant absolument aux volontés de Dieu, et en rapportant toutes choses à sa Providence. Puisque vous êtes par la grâce divine dans cette disposition, vous n'avez plus rien à craindre : quelques périls

qui vous environnent, vous serez toujours en sûreté; et quelques orages qui s'élèvent pour agiter votre esprit, il demeurera toujours dans le calme. Si je disais à un autre que j'espère, avec l'assistance de Dieu, de mettre le mien dans cette assiette, je pourrais être accusé de présomption; et si je vous le taisais, j'offenserais l'amitié dont vous m'honorez, puisqu'il s'agit d'une chose aussi importante que celle de mépriser toutes les vaines félicités du monde, de se donner parfaitement au Créateur en se détachant des créatures, de ne plus vivre que pour bien mourir et pour trouver dans la mort même une heureuse immortalité. Tout autre dessein est indigne de l'ambition des chrétiens, qui ne peuvent mériter ce nom si glorieux, qu'en préférant les promesses de Dieu à celles des hommes, et les moindres effets de la grâce aux plus riches dons de la nature. Laissons donc, Monsieur, ceux qui sont charmés par les vanités

du siècle courir après ces fantômes qui s'évanouissent quand ils les pensent embrasser ; et attachons-nous plus fortement que jamais à la recherche de ces biens, les seuls véritables, qui ne tromperont nos espérances qu'en ce qu'ils les surpasseront infiniment, lorsque, dans la plénitude des félicités célestes, nos désirs seront abîmés dans la jouissance d'un bonheur que nos esprits ne peuvent comprendre ici-bas. Il nous reste si peu de temps pour un si grand ouvrage, qu'il y aurait trop d'imprudence à en perdre la moindre portion. Je sais que vous l'employez beaucoup mieux que moi : aussi ce que j'en dis n'est pas tant pour vous donner courage, que pour m'engager à vous imiter. Je serai bien aise néanmoins que ces réflexions servent à l'un et à l'autre, notre amitié étant trop pure pour passer de l'émulation à l'envie, et trop charitable pour vous permettre de ne pas vouloir me tirer après vous, lorsque vous me précé-

derez dans le chemin que nous désirons de suivre.

LETTRE LXXXIIme,

D'OLIER A MADAME *.

Accoutumez-vous à faire toutes vos actions en union avec Jésus-Christ ; car tout, hors de lui et de ses mérites, est néant. Et pour cela, rappelez-vous que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, que vous n'êtes que péché, indigne par vous-même de plaire à Dieu en aucune de vos actions ; que vous ne pouvez être redevable devant lui que comme revêtue de cet aimable Sauveur, et comme animée de ce divin Esprit qui conduit le corps entier de l'Eglise, dont vous êtes membre. C'est en vous présentant ainsi devant Dieu, que vous serez agréée de sa majesté suprême.

LETTRE LXXXIII[me],

DE CLAUDE A MONSIEUR N* PASTEUR A G*.

L'an 1673.

Monsieur et très-honoré Frère,

Permettez-moi de vous faire connaître les sentiments où je vois tout ce qu'il y a de personnes considérables parmi nous, au sujet des divisions qui règnent dans votre Académie. Au nom de Dieu, représentez à vos messieurs les raisons de justice, de charité et de sagesse, qui doivent les porter à éviter tout scandale. Saint Paul nous a réglés sur ce sujet, quand il nous commande de suivre la vérité avec la charité. La charité sans vérité est une mollesse injurieuse à la religion, et une fausse affection qui laisse périr les âmes sous prétexte de les épargner. La vérité sans charité est une rigueur farouche qui perd tout pour avoir tout, et qui renverse au lieu d'é-

difier. Mais la sagesse évangélique est celle qui, d'un côté, conserve la vérité autant qu'il est nécessaire pour le service de Dieu et le salut des hommes, sans rien relâcher de ce qui est essentiel à la religion, ni rien souffrir qui en empêche l'efficace et le fruit, et qui, de l'autre, supporte charitablement les infirmités de ses frères, se souvenant que la grâce n'est pas incompatible avec quelques faiblesses de la nature. Si, sous prétexte de vérité, nous renonçons à cette charité les uns envers les autres, nous avons perdu l'esprit de Jésus-Christ, et nous ne sommes, au témoignage de l'Apôtre, qu'un airain qui résonne et une symbale qui retentit. Vous savez tout cela mieux que moi, Monsieur, et vous le mettrez mieux que tout autre devant les yeux de votre église. Je vous demande la continuation de votre sainte amitié et une part dans vos prières.

LETTRE LXXXIVme,

DE CLAUDE A L'ÉVÊQUE DE LONDRES.

Paris, le 29 novembre 1680.

Nous croyons, Monseigneur, que l'obligation de conserver la concorde fraternelle, qui fait l'unité extérieure de l'Église, est d'une nécessité si indispensable, que saint Paul n'a pas craint de la joindre avec l'unité intérieure d'une même foi et d'une même régénération. *Conduisez-vous*, dit-il, *d'une manière digne de la vocation à laquelle vous êtes appelés; avec toute humilité et douceur, avec un esprit patient, vous supportant l'un l'autre en charité; étant soigneux de garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix.*[1] Il fait dépendre, d'une part, cette charité fraternelle qui nous unit les uns aux autres, de notre

[1] Eph. IV, 1, 2, 3.

commune vocation; et de l'autre, il nous enseigne qu'un des principaux moyens de conserver en son entier cette vocation commune est de garder entre nous la paix. Selon la première de ces maximes, nous ne pouvons avoir de communion ecclésiastique avec ceux qui ont tellement dégénéré de la vocation chrétienne, qu'on ne peut plus reconnaître en eux une foi véritable et salutaire; principalement lorsqu'à des erreurs mortelles ils ajoutent la tyrannie de l'âme, et qu'ils veulent contraindre la conscience en imposant la nécessité de croire ce qu'ils croient et de pratiquer ce qu'ils pratiquent : car en ce cas le fondement de la communion intérieure n'étant plus, la communion extérieure cesse aussi de droit; il ne peut plus y en avoir de légitime. Selon la seconde maxime, nous ne croyons pas qu'une simple différence de gouvernement, ou de discipline, ou même de cérémonies innocentes de leur nature,

soient un sujet suffisant pour rompre le lien sacré de la communion. C'est pourquoi nos Églises ont toujours considéré la vôtre, non-seulement comme une sœur, mais comme une sœur aînée, pour qui nous devons avoir des tendresses accompagnées de respect, et pour qui nous présentons sans cesse à Dieu des vœux très-ardents. Nous n'entrons point dans la comparaison de votre ordre, avec celui sous lequel nous vivons. Nous savons qu'il n'y en a, et qu'il ne peut y en avoir aucun parmi les hommes, qui, par notre corruption naturelle, ne soit sujet à des inconvénients : le nôtre a les siens comme le vôtre; et l'un et l'autre sans doute ont leurs avantages à divers égards.

Voilà, Monseigneur, nos véritables sentiments. Et puisque vous désirez que je descende un peu plus particulièrement à l'état où se trouve votre propre Église, par les divisions intestines qui la travaillent, permettez-moi que je ne

vous dise mes pensées, qu'en vous expliquant mes souhaits à cet égard. Je souhaiterais donc de toute mon âme que ceux qui sont allés jusqu'à ce point que de songer à rompre les liens extérieurs et la dépendance mutuelle de vos troupeaux, considérassent bien, si ce qu'ils prétendent faire n'est point contraire à l'esprit du christianisme, qui est un esprit d'union et de société, et non de division; qu'ils considérassent que sous prétexte que le principe des réformés est d'avoir en horreur la domination humaine sur la foi et sur la conscience, il ne faut pourtant ni secouer tout joug de gouvernement, ni se priver des secours que nous pouvons tirer de l'union générale pour nous affermir dans la vraie foi et dans la vraie piété; qu'ils considérassent enfin que la même raison qui leur fait désirer l'indépendance des troupeaux, peut être aussi employée pour établir l'indépendance des personnes dans chaque trou-

peau. Car un troupeau n'a pas plus de droit d'être indépendant des autres troupeaux, qu'une personne en aurait de vouloir être indépendante des autres personnes. Or ce serait jeter l'Eglise dans une horrible confusion et exposer l'héritage du Seigneur à l'opprobre de ses adversaires.

Quand saint Paul nous a défendu de *délaisser nos communes assemblées,* il a condamné, non-seulement ceux qui ne s'y trouvent point en demeurant dans leurs maisons, mais sans doute aussi ceux qui en font d'autres opposées aux assemblées communes; car c'est rompre le lien de la charité chrétienne, qui ne nous unit pas seulement à quelques-uns de nos frères, mais à tous nos frères, pour recevoir d'eux de l'édification et pour leur en donner de notre part, en vivant ensemble dans une même société. Et il ne servirait de rien de prétexter que la conscience résiste à se trouver dans des assemblées qui se font

sous un gouvernement qu'on n'approuve pas, et que ce serait approuver extérieurement ce que l'on condamne intérieurement. Car outre qu'il faudrait bien examiner si ces résistances ne viennent pas d'une conscience trompée par un jugement précipité, puisque les plus gens de bien sont souvent sujets à se former de tels scrupules, il faut de plus distinguer trois sortes de choses; les unes, que la conscience approuve et reçoit, auxquelles elle acquiesce pleinement; les autres, qu'elle regarde comme insupportables, comme destructives de la gloire de Dieu, de la vraie foi ou de la vraie piété, et de l'espérance du salut; et les autres enfin qui tiennent le milieu, c'est-à-dire qu'on n'approuve pas à la vérité pleinement, mais qu'on ne croit pourtant pas mortelles à la vraie piété et au salut, en un mot qu'on regarde comme des taches et des infirmités supportables. J'avoue que lorsqu'on trouve dans des assemblées des

choses du second ordre, ou que la conscience les juge telles, on ne peut y assister ; et toute la question se réduit à savoir si l'on ne se trompe pas, sur quoi il faut bien prendre garde de ne pas faire de jugements téméraires. Mais de s'imaginer qu'on ne puisse en bonne conscience assister à des assemblées, que lorsqu'on y approuve pleinement toutes choses, c'est assurément ne connaître ni l'usage de la charité, ni les lois de la société chrétienne. Ce principe renverserait toutes les églises ; car je ne sais s'il y en a aucune dont le gouvernement, la discipline, la forme extérieure, les usages et les pratiques soient dans une telle perfection qu'il n'y ait absolument rien à redire : quoi qu'il en soit, comme les jugements des hommes sont fort différents, ce serait ouvrir la porte à des séparations continuelles et abolir les assemblées. Il est donc constant que la conscience n'oblige point à se soustraire aux assemblées, mais qu'au contraire

elle nous oblige de nous y tenir attachés, lorsque les choses qui nous y choquent sont supportables, et qu'elles n'empêchent pas l'efficace salutaire de la Parole, du culte divin et des sacremènts. Et c'est à la faveur de ce support de la charité, qu'est couverte l'assistance que nous donnons à des choses que nous n'approuvons pas entièrement. Voyez ce que saint Paul dit à ses Philippiens (chap. III) : *Si vous sentez quelque chose autrement, Dieu vous le révélera aussi. Toutefois, cheminons en cè à quoi nous sommes parvenus d'une même règle, et sentons une même chose.* Cela est bien éloigné de dire : Dès que vous aurez le moindre sentiment contraire, séparez-vous ; la conscience ne vous permet pas de demeurer ensemble. « Con« silia separationis, » dit saint Augustin contre Parmenian, « inania sunt et « perniciosa, et plus perturbant infir« mos bonos, quam corrigant animosos « malos. » Quels funestes effets ne pro-

duirait pas une telle séparation, si elle s'établissait au milieu de vous? De la manière dont les esprits des hommes sont faits, on verrait bientôt naître de là la différence des intérêts, celle des partis, celle des sentiments à l'égard même de la société civile, la haine mutuelle, et toutes les autres tristes suites que la division, qui n'est plus tempérée par la charité, produit naturellement. Je laisse à part le scandale qu'en recevraient toutes les Églises réformées de l'Europe, la joie qu'en auraient leurs adversaires, et les avantages qu'ils en retireraient, qui selon toutes les apparences ne seraient pas petits. J'ai trop bonne opinion de ces messieurs qui croient que le gouvernement presbytérien est préférable à l'épiscopal, pour n'être pas persuadé qu'ils font de sages et de sérieuses réflexions sur toutes ces choses, et sur tant d'autres que leurs lumières leur fournissent; et que la conscience et l'amour de la religion protestante les empêchera tou-

jours de rien faire qui puisse être blâmé devant Dieu et devant les hommes. Car enfin je ne saurais croire qu'il y en ait aucun parmi eux, qui regarde ni votre épiscopat, ni votre discipline, ni quelques cérémonies que vous observez, comme des taches et des erreurs capitales qui empêchent qu'on ne puisse faire son salut, et même avec facilité, dans vos assemblées et sous votre gouvernement. Il ne s'agit ici ni de l'*esse*, ni du *benè esse*, mais seulement du *melius esse* qu'ils disputent avec vous ; et cela étant ainsi, la justice, la charité, l'amour de la paix, la prudence, et le zèle pour le général de la religion, ne consentiront jamais qu'ils se détachent de vous.

Mais, Monseigneur, puisque vous m'avez mis la plume à la main sur ce sujet, pardonnez, je vous supplie, à ma liberté, si elle va jusqu'à vous dire ce que je crois que vous aussi devez faire de votre part. J'espère donc que, dans

ces occasions que Dieu vous présente, vous ferez voir à toute la terre, et en convaincrez les plus incrédules, que vous avez de la piété, du zèle, de la crainte de Dieu, et que vous êtes de dignes ouvriers et de dignes serviteurs de Jésus-Christ. C'est déjà le témoignage que vous rendent les gens de bien, et que nul, quelque malintentionné qu'il soit, n'ose contredire; et je ne doute pas que vous ne poussiez votre vocation jusqu'au bout. Mais outre cela, Monseigneur, j'espère que vous ne défaudrez point aux devoirs de la charité et de l'esprit de paix; et que quand il ne s'agira que de quelques tempérament, ou de quelques cérémonies qui servent d'achoppement, et qui en elles-mêmes ne sont rien en comparaison d'une entière réunion de votre Église sous votre saint ministère, vous ferez voir que vous aimez l'épouse de votre Maître plus que vous-même; et que ce n'est pas tant de votre grandeur et de votre

dignité ecclésiastique que vous désirez tirer votre gloire et votre joie, que de vos vertus pastorales et des soins ardents que vous avez de vos troupeaux. J'espère aussi que ceux que vous avez choisis et appelés au saint ministère, et ceux que désormais vous y appellerez avec un prudent discernement, réglés non-seulement par la douceur, mais aussi par la sévérité de la discipline quand la sévérité sera nécessaire, marcheront sur vos traces et suivront heureusement l'exemple que vous leur donnerez, pour être eux-mêmes en exemple et en édification aux Églises qui leur sont commises. Je finis, Monseigneur, par des prières très-ardentes que je présente à Dieu de tout mon cœur, afin qu'il lui plaise de vous conserver à jamais le flambeau de son Évangile, de répandre sur tout le corps de votre ministère une abondante mesure de son onction et de sa bénédiction céleste, dont celle de l'ancien Aaron

n'était que l'ombre; afin qu'elle soit non l'emblème et l'image de la concorde fraternelle comme cette ancienne, mais qu'elle en soit la cause et le lien.

LETTRE LXXXVme,

DE CLAUDE A MADAME ***,

qui était retenue en prison pour sa profession de la foi évangélique.

L'an 1686.

Vous ne devez pas douter, Madame, que nous n'éprouvions une grande joie lorsque nous recevons de vos nouvelles, et que nous apprenons avec quelle fermeté d'âme vous soutenez vos souffrances pour la cause de l'Évangile. Comme nous prions Dieu sans cesse pour vous, nous lui rendons aussi nos actions de grâces de ce qu'il accomplit son œuvre en vous d'une manière si admirable, et de ce qu'il vous a été donné non-seulement de croire en Christ, mais encore de souffrir pour lui. Ne vous en

glorifiez point toutefois en vous-même, comme si votre courage était un effet de vos propres forces ; cela vous a été donné, c'est un mouvement de la faveur divine envers vous, et d'une faveur gratuite : mais glorifiez-vous en Dieu. Je sais que l'on n'a pas coutume dans le monde de compter les souffrances parmi les bénédictions divines : je sais aussi que c'est une chose que la nature ne souhaite pas, et que la piété même craint, à cause de notre infirmité que nous ne devons jamais mettre de nous-mêmes à l'épreuve. Mais quand Dieu nous y appelle et qu'il nous fournit des forces nécessaires pour la soutenir, il est certain que c'est une double grâce qu'il nous fait, grâce par rapport aux forces surnaturelles qu'il nous donne, mais grâce encore par égard à la persécution même qu'il nous fait endurer. Car n'est-ce pas une faveur particulière que de nous choisir pour ses témoins et pour les défenseurs de sa vérité ? C'est

dans cette vue, Madame, que je désire que vous regardiez vos maux, afin qu'ils vous servent non-seulement de consolation contre ce qu'ils ont d'amer, mais encore de matière de joie. Je vous supplie de bien considérer votre état présent : voudriez-vous le changer avec l'état de ceux qui, pour se racheter des souffrances, ont renié le Seigneur? Je vais plus loin ; voudriez-vous le changer avec votre propre état, lorsque vous jouissiez chez vous de la paix et de l'abondance, et ne vous étant pas encore vue dans l'épreuve? Alors vous n'aviez pas reçu ces grandes et réjouissantes marques de la sincérité de votre cœur envers Dieu que vous recevez maintenant, ni ces doux et sensibles témoignages de votre véritable communion avec Jésus-Christ que votre épreuve vous donne. J'ajouterai que votre condition me paraît bien plus avantageuse que celle où nous autres réfugiés sommes ici. Nous avons fait notre devoir en fu-

yant la persécution, car il ne faut point s'y exposer quand on peut l'éviter par la fuite. Mais enfin nous n'avons pas passé par le feu, et nous ne savons pas si notre foi y eût résisté; au lieu que vous le savez, et que vous pouvez dire que le Seigneur vous a donné une foi beaucoup plus précieuse que l'or. Je ne dis pas cela pour vous flatter, donnez-vous bien de garde de le prendre ainsi; mais je le dis pour vous consoler, pour vous fortifier, pour vous réjouir; je le dis pour vous prémunir contre tant de mauvais moments que la nature, la fierté de vos persécuteurs, et les faiblesses de votre propre raisonnement vous peuvent donner. Dieu daigne continuer à vous remplir de force et de courage! Tous tant que nous sommes ici, nous ne cesserons de le prier pour vous et pour toutes les personnes qui vous touchent de près.

LETTRE LXXXVIme,

DE LA COLOMBIÈRE A MADEMOISELLE LA COLOMBIÈRE SA SŒUR.

Vous me marquez que si j'avais le temps de vous voir souvent, vous seriez meilleure que vous n'êtes ; mais vous n'avez pas réfléchi que vous avez près de vous Celui de qui vient toute bénédiction spirituelle, sans le secours duquel nul homme ne peut vous être utile, et qui n'a que faire de moi ni de nul autre pour vous sanctifier. Il n'y a que notre peu de confiance qui nous empêche de profiter de la présence de Jésus-Christ : mais on a si rarement recours à lui, on va à lui avec si peu de foi, que ce n'est pas merveille si l'on a peu de part aux trésors de lumières et de grâces qu'il communique à ceux qui s'adressent à lui comme au Maître et à la source de toute perfection.—

Voilà, ma très-chère sœur, une leçon qui en vaut mille. Méditez-la, mettez-la en pratique ; vous verrez si elle vous profitera.

LETTRE LXXXVIIme,

DE LA COLOMBIÈRE A MADEMOISELLE N*.

Ne me dites pas que vous ne sentez point assez de force pour entreprendre la pratique d'une vie sainte : notre Seigneur, qui vous y appelle, vous en donnera ; il sera lui-même votre force. Commencez seulement avec courage, faites une fois pour toutes connaître au monde que vous renoncez à lui ; et vous verrez bientôt que, avec la grâce de notre Seigneur, rien n'est impossible à une âme qui a un peu d'amour pour lui. Il vous aime bien, de vous aller chercher au milieu du monde où vous êtes, pour vous mettre au nombre de ses enfants. Je vous conjure en son nom

d'accepter cette haute grâce. Soyez l'exemple de votre petite ville : peut-être que Dieu a attaché à votre parfaite conversion la sanctification de plusieurs âmes qui vous suivront dès que vous aurez une fois bien commencé. Je prie notre divin Maître qu'il achève ce qu'il a commencé, qu'il vous remplisse de la force et de la douceur de son saint amour. Je suis en lui tout à vous.

LETTRE LXXXVIIIme,

DE LA COLOMBIÈRE A MADEMOISELLE N*.

Admirez, Mademoiselle, le choix que notre Seigneur a fait de vous lorsque vous pensiez si peu à lui ; et que cette pensée vous tienne dans une grande humilité, et dans une vive appréhension de vous rendre indigne des bontés qu'il a pour vous. Vous ne devez ni à mes soins ni à mes peines le courage

qu'il vous a donné de vous déclarer pour lui : c'est un effet de l'amour qu'il vous porte. Ayez une ferme confiance qu'en quelque état qu'il plaise à Dieu de vous mettre, il ne manquera jamais de vous y donner de grands secours. Vous êtes à lui ; il vous regarde désormais comme son bien : et ainsi, pourvu que vous ne vous donniez point à un autre, il ne permettra pas qu'il vous arrive rien qui puisse vous nuire, et que vous ne puissiez au contraire tourner à votre avantage. Ayez tout le zèle que vous pourrez pour sanctifier autour de vous les âmes : sans doute vous n'y pouvez rien, non plus que moi ; mais il se pourrait que Dieu voulût se servir de vous en quelque rencontre. Surtout, priez ce bon Père pour ceux qui ne le connaissent pas et qui ne l'aiment pas encore ; ayez pitié de leur malheur et du mauvais usage qu'ils font de leur esprit et de leur cœur. Vous êtes bien heureuse de ce qu'il ne vous a pas lais-

sée plus longtemps dans les ténèbres. Adieu, Mademoiselle, je vous souhaite mille bénédictions; je me recommande à vos prières.

LETTRE LXXXIXme,

DE LA COLOMBIÈRE A MADEMOISELLE N*.

Je me réjouis d'apprendre que vous êtes toujours dans les mêmes dispositions où je vous ai laissée. J'espère que vous avez même beaucoup avancé. Il le faut : notre Seigneur a eu des bontés pour vous qui vous engagent à une parfaite reconnaissance. Aussi vous conjuré-je de vous examiner souvent vous-même, et de rappeler dans votre esprit les sentiments que Dieu vous donna à votre conversion, et les résolutions que vous formâtes alors. Voyez si vous ne vous relâchez en rien, s'il n'y a rien dans vos désirs, dans vos pensées, dans vos actions, qui démente cette première fer-

veur, et qui puisse faire honte à de si beaux commencements.—Je suis fâché que mon silence vous ait peinée : Dieu a permis que vos lettres se soient perdues, pour vous aider à vous détacher de toutes choses et à n'attendre du secours que de sa part. Accoutumez-vous à profiter de ces petites mortifications dont toute la vie est semée, et dont le bon usage conduit bientôt l'âme à une grande familiarité avec Dieu.—Vous me dites que si vous saviez que vos lettres me parvinssent, vous auriez bien des choses à me raconter : je vous suis fort obligé de votre bonne volonté; mais à vous dire vrai, je n'ai pas trop envie d'apprendre des nouvelles qui ne m'édifient pas; je ne vois que trop de scandales autour de moi. Je vous conseille d'ignorer vous-même, s'il est possible, ou du moins d'oublier au plus tôt tout ce qui ne vous porte pas à aimer Dieu, et à estimer et chérir votre prochain.

Je suis tout à vous en Notre Seigneur.

LETTRE XC^me^,

DE LA COLOMBIÈRE A MADEMOISELLE *.

Je n'approuve pas le chagrin que vous causent les occupations où la Providence vous a engagée, et où elle vous retient malgré vous. Il me semble que tout ce qui vient de Dieu doit être reçu avec humilité, silence, douceur, et tranquillité parfaite. Vous croyez que vous auriez moins de distractions, si vous étiez hors des affaires où Dieu vous a mise; et moi je crois que vous en auriez moins, si vous preniez ces affaires avec plus de conformité à la volonté de Dieu, et si vous vous considériez dans vos occupations comme une servante de Jésus-Christ, que son Maître occupe où bon lui semble, et qui est également contente, quelque service qu'il exige d'elle. Songez plutôt à faire un bon

usage de vos croix, qu'à vous en décharger sous prétexte d'être plus libre pour servir Dieu. L'inquiétude que cela vous cause ne vient pas de Dieu ; jetez-vous entre ses bras, et attendez-y en paix sa volonté à votre égard, de quelque manière qu'elle se manifeste.

LETTRE XCI^me,

DE LE MAISTRE DE SACI A MADAME *.

23 janvier 1673.

Il ne faut pas que vous vous découragiez, Madame, lorsque vous retombez en faute. Il y aurait lieu de s'étonner s'il en était autrement. Les maladies de l'âme sont grandes, et ses plaies profondes et difficiles à guérir. Il faut donc s'attendre que l'on sera longtemps faible, que l'on tombera souvent. Et ces sortes de chutes deviennent utiles à notre âme, si elles lui apprennent à connaître son impuissance, à adorer la

main de celui qui la relève, et à se tenir davantage sur ses gardes pour éviter tout ce qui peut contribuer à son affaiblissement. On apprend ainsi à se connaître soi-même dans sa misère, et à connaître Dieu dans sa miséricorde, ce qui est l'abrégé de toute la religion. Cette vue de nos fautes humilie l'âme sans l'abattre, parce qu'en lui faisant voir qu'elle n'est que faiblesse, elle lui montre Jésus-Christ qui est sa force, et qu'elle la porte à lui répéter sans cesse avec le lépreux : « Seigneur, si vous « voulez, vous pouvez me guérir! » Vous le voudrez, si je continue à vous le demander, parce que vous êtes plein de miséricorde, et que vous nous assurez que tout est possible à celui qui croit.— Je prie Dieu qu'il soit toujours et votre force et votre paix.

LETTRE XCII^me,

DE LE MAISTRE DE SACI A MADAME *.

24 novembre 1673.

Je loue Dieu, Madame, de ce qu'il continue à vous soutenir, et à vous affermir dans la pensée qu'il vous à donnée, qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire en cette vie, savoir, de travailler à notre salut. C'est à quoi peu de personnes songent. Mais plus le nombre de ceux qui tendent à Dieu est petit, plus nous devons nous estimer heureux d'être dans ces sentiments, puisque, soit qu'on y pense, soit qu'on n'y pense pas; tous arriveront néanmoins à l'éternité; et que tous seront jugés, non selon leurs vaines pensées, ou les imaginations des hommes, mais selon la règle de l'Évangile.

Vous ne devez pas vous mettre en peine que M. N*. ait des pensées de

vous qui ne sont pas selon la justice et la vérité. Il suffit que vous agissiez en cela selon Dieu et selon votre conscience. Seulement il faut prendre garde de recevoir humblement ces jugements peu favorables que l'on peut faire de nous. Car si nous jetons les yeux sur le fond de notre cœur et sur toute notre vie passée, nous comprendrons que si l'on se méprend à notre égard sur certains points, ce n'est pas que nous ne méritions d'être condamnés en plusieurs choses qui sont plus importantes et très-véritables, que Dieu voit dans notre cœur, et dont nous devons nous confondre devant ses yeux.

Continuez, Madame, à le respecter et à l'aimer. En quelque peine que vous puissiez être d'esprit et de corps, jetez toutes vos inquiétudes dans son sein, comme un enfant qui se repose entre les bras de sa mère, et qui attend tout de l'affection qu'elle a pour lui.

LETTRE XCIIIme,

DE LE MAISTRE DE SACI A MADAME *.

4 juin 1680.

Le monde, Madame, nous distrait de Dieu, et nous attire à lui en nous occupant d'une foule de choses vaines, dont notre nature faible et malade se remplit, au lieu des affections et des satisfactions saintes que l'amour de Dieu devrait nous donner. C'est là notre maladie. Mais pourvu que nous la connaissions, et qu'au lieu de nous abattre, nous en cherchions le remède, la foi vivant par la confiance et témoignant sa vie par l'invocation du médecin tout puissant, nous fortifiera peu à peu, et nous guérira. Nous devons espérer un si grand bonheur en tout temps, mais surtout en ces saints jours. Car c'est une merveille de voir ce qu'étaient les Apôtres à la passion, et ce qu'ils sont de-

venus à la fête que nous allons célébrer. Ce serait une grande erreur de s'imaginer que la vertu du Saint-Esprit n'ait été que pour eux. Il y a, à la vérité, une grande différence dans ses dons, et il est certain qu'ils les ont reçus au plus haut degré; mais il n'est pas moins constant que le Saint-Esprit, qui se donna alors visiblement et dans une plénitude extraordinaire, se donne aujourd'hui invisiblement selon la mesure de grâce que Dieu destine à chaque âme. Et le moindre des fidèles est guéri de ses langueurs, et est soutenu dans la suite de sa vie par le même Esprit qui a formé et sanctifié toute l'Église.

LETTRE XCIVme,

DE LE MAISTRE DE SACI A MADEMOISELLE *.

30 juin 1680.

Rien ne me paraît plus remarquable en saint Paul, que l'attention continuelle où il est d'éviter non-seulement l'orgueil qui se produit ouvertement au-dehors, mais les moindres atteintes de la complaisance la plus subtible et la plus cachée. C'est ce qu'il a marqué par cette parole si pleine de sens et qui a une si grande étendue: « Si quelqu'un « s'estime être quelque chose quoiqu'il « ne soit rien, il se séduit lui-même. » Interrogeons notre cœur, Mademoiselle, et examinons-nous par cette règle. Un pauvre ne se fâche pas quand on ne fait nulle attention à lui, parce qu'il croit qu'il n'est rien, et qu'on ne lui doit rien. Sommes-nous de même? N'éprouvons-nous point au contraire que quand

on ne nous rend pas ce que notre amour-propre croit nous être dû, nous y sommes sensibles? Voilà le mal. Mais où est le remède? Il me semble que nous le trouvons dans la disposition de ce même Apôtre. Il avait continuellement devant les yeux sa première fureur contre Jésus-Christ et son Eglise, et il se jugeait indigne d'être appelé Apôtre, il se déclarait le moindre des Apôtres. D'autres auraient pu dire la même chose en paroles : mais en lui c'est un sentiment qu'il porte gravé au fond de son cœur. Cependant cet Apôtre si humble se croit tellement exposé aux plaies mortelles de l'orgueil, qu'il a voulu que toute l'Eglise sût que, de peur qu'il ne s'élevât à cause des grâces sublimes et extraordinaires qu'il avait reçues, Dieu lui avait donné « un ange de Satan pour « le souffleter. » Cette tentation lui ayant paru d'abord insupportable, il pria Dieu de l'en délivrer. Mais il dit que Dieu ne le voulut point faire, afin que l'expé-

rience de sa faiblesse fût en lui comme un contrepoids qui l'empêchât de s'élever. « Combien grand est le mal, » dit saint Augustin, « qui a eu besoin « d'un pareil remède dans un tel hom- « me, qui paraissait moins un homme « qu'un ange ! »

LETTRE XCV^{me},

DE LE MAISTRE DE SACI A MADEMOISELLE *.

Vous choisissez bien, Mademoiselle, en désirant cette pauvreté intérieure et spirituelle dont le Fils de Dieu a fait la première de ses béatitudes. Elle enferme tous les biens; elle peut s'appeler le trésor de l'âme. Elle nous rend pauvres dans nos paroles, en en retranchant toute inutilité et tout ce qui paraît contraire non-seulement à la charité, mais à la gravité, à la modestie et à la sagesse. Elle nous rend pauvres dans notre

esprit, en nous délivrant de cette attache qui nous est si naturelle à nos pensées, à nos sentiments, à nos jugements; et elle coupe ainsi par la racine tant de sujets d'émotions et de petites contestations où nous nous engageons souvent avec une chaleur indiscrète, soit en parlant vainement de choses vaines, soit en parlant même de choses bonnes, mais d'une manière peu réglée; parlant quelquefois de la vérité par vanité, et de l'amour de Dieu, par l'amour que nous nous portons à nous-mêmes. Enfin elle nous rend pauvres à l'égard de Dieu, en nous faisant sentir notre indigence devant lui, notre faiblesse, notre impuissance extrême, qui n'est jamais plus grande que quand nous la sentons moins. Heureux qui est ainsi pauvre et dans les paroles et dans l'esprit et dans le cœur!

LETTRE XCVIme,

DE LE MAISTRE DE SACI A MADEMOISELLE *.

1 juin 1681.

Souvenons-nous, Mademoiselle, que le monde le plus dangereux pour nous est le monde intérieur, l'amour de nous-mêmes, de nos inclinations naturelles et de nos anciennes habitudes; monde qui demeure en nous après que nous avons quitté l'autre, et qui peut toujours nous perdre, à moins que nous n'ayons soin de le combattre sans cesse par le secours de la grâce. Mais bien que nous soyons très-persuadés de la nécessité où nous sommes de demander continuellement cette grâce divine pour pouvoir nous vaincre, nous le faisons néanmoins si mal, que nos prières n'obtiennent de Dieu qu'une petite partie de ce que sa miséricorde voudrait nous accorder. Car la prière obtient tout; mais

c'est la prière du publicain, du centenier, de la Cananéenne; la prière d'une âme qui se sent aveugle et malade, qui a une grande reconnaissance des grâces reçues, et un grand désir de celles qui lui manquent; la prière que la vigilance accompagne, que la foi soutient, que la confiance anime, que la ferme espérance aux mérites et aux promesses de Jésus-Christ encourage, et surtout que l'humilité rend douce, paisible, soumise à Dieu, et persévérante. Heureuse l'âme qui, se sentant plongée dans la langueur et dans l'impuissance, espère pleinement en la vertu du sang de Jésus-Christ et en l'onction de son Saint-Esprit : elle pourra tout en Celui sans lequel elle est persuadée qu'elle ne peut rien. Voilà ce que je vous souhaite, Mademoiselle, et ce que je demanderai à Dieu pour vous comme pour moi.

LETTRE XCVII^{me},

D'ANTOINE ARNAULD A *.

C'est se tromper que de croire pouvoir servir Dieu sans souffrir des contradictions de la part des hommes, surtout dans les commencements d'une conversion, où il arrive presque toujours ce que l'Esprit de Dieu nous a figuré dans l'histoire de cet aveugle que notre Seigneur guérit auprès de Jéricho. Cet homme ayant appris que Jésus passait, et implorant son secours afin qu'il lui plût de lui rendre la vue, les troupes qui suivaient Jésus-Christ le menacèrent; mais il ne fit que redoubler ses cris vers Celui dont il espérait la délivrance de sa misère, jusqu'à ce que le Sauveur le fît appeler, et lui accordât ce qu'il demandait avec tant de foi et d'instance. Et alors, ces mêmes troupes qui s'opposaient auparavant à ses désirs, se

joignirent à lui pour louer Dieu du miracle qu'il avait fait en sa faveur.

C'est l'image de ceux qui commencent à se donner à Dieu. Ils trouvent toujours beaucoup de personnes qui s'y opposent, qui les accusent de singularité. Mais pourvu qu'ils demeurent dans les bons desseins que Dieu leur a inspirés, et qu'ils travaillent surtout à devenir plus humbles, plus doux et plus charitables qu'ils n'étaient auparavant, ils verront l'opposition se calmer; leur persévérance pourra même finir par gagner ceux qui leur étaient auparavant contraires, et par faire de leurs censeurs des imitateurs de leurs exemples.

LETTRE XCVIIIme,

DE NICOLE A MADEMOISELLE *.

Vous me demandez, Mademoiselle, mon sentiment sur cette maxime :

« Qu'on ne doit se distinguer en rien,
« surtout quand on est jeune, et qu'on
« n'est point assuré de ce que l'on doit
« faire. »

En général, il est certain que c'est une chose louable que de ne point se distinguer; car toute distinction attire l'attention des hommes; l'attention fait naître des discours qui, étant avantageux ou désavantageux, flattent ou piquent la vanité, et causent ainsi une tentation capable de nous engager en diverses fautes. L'instinct de la vie chrétienne est donc de se cacher, de n'attirer par aucun endroit les regards et les réflexions. Mais quoique, en général, cette maxime soit véritable, il y en a une plus importante encore : c'est qu'il n'est jamais permis, par la crainte de se distinguer, de faire aucune chose mauvaise ou d'en omettre aucune qui soit de devoir, parce que ce serait rougir de Jésus-Christ et de sa Parole, en préférant le jugement des hommes à

celui de Dieu, et s'exposer à la condamnation dont il menace ceux qui l'auront désavoué ici-bas. Or le monde, Mademoiselle, est si plein de mauvaises maximes, si peu instruit des obligations du christianisme, qu'il faut faire son compte qu'on ne saurait y satisfaire à ses devoirs, sans se distinguer des autres en beaucoup de choses, et donner souvent occasion aux personnes relâchées de nous taxer de bizarrerie, et de se servir à notre égard de tous les autres noms par lesquels le monde est ingénieux à décrier la véritable piété. Qu'une personne comme vous soit aussi modeste qu'elle doit l'être ; qu'elle ait soin de prier, de faire régulièrement des lectures saintes, de ne pas consumer sa vie dans de vains amusements, je mets en fait qu'elle n'évitera point de paraître singulière aux yeux d'une foule de gens : « mais malheur à celui qui, par la « crainte des hommes, abandonne ce « que la conscience et la loi de Dieu lui

« prescrivent, et ce qui, à sa dernière « heure, fera son unique consolation, « sa seule joie ! »

LETTRE XCIXme,

DE NICOLE A MADEMOISELLE *,

à qui il n'écrivait plus qu'une fois l'an.

Voici donc, Mademoiselle, cette lettre annuelle à laquelle je me suis réduit avec vous. Un avantage qu'elle tire de cette circonstance, c'est qu'elle devient pour nous un avis que notre voyage s'avance, et que nous avons fait de nouveau un grand pas vers l'éternité. Elle m'avertit en l'écrivant, et elle vous avertira en la recevant, de songer si nous ne nous détournons point du chemin que nous avons à suivre, si nous ne nous y arrêtons point négligemment, si nous ne nous chargeons point d'un bagage inutile qui nous empêche de marcher

légèrement, et si nous pensons au terme de notre voyage autant qu'il nous importe d'y songer.

Il est vrai que cet avertissement se trouve joint à une foule d'autres, ou plutôt, qu'il nous est donné par toutes les choses de ce monde. Car tout s'écoule et tout passe, et tout ce qui passe nous avertit que nous passons, que notre vie s'en va, et que nous approchons du temps où il n'y aura pour nous plus de temps. Mais comme la faiblesse de notre esprit ne permet pas que nous soyons toujours occupés de ces pensées, il est bon qu'elles soient renouvelées par certains objets ; et je me tiendrai heureux si cette lettre en était un, et qu'elle produisît cet effet et sur vous et sur moi.

—— ———

LETTRE C^{me},

DE NICOLE A MADEMOISELLE *.

Je suis fort touché de l'état où vous êtes ; mais il me semble que vous l'empirez en le décrivant si en détail. N'aurait-il pas mieux valu employer ce temps à vous fortifier devant Dieu contre les faux jugements et les procédés injustes dont vous avez à souffrir ? Ce n'est point des hommes que vous pouvez recevoir un soulagement véritable : ils n'ont que des paroles à vous donner ; et vous avez besoin d'une force intérieure pour soutenir vos peines.

Que puis-je même vous dire que vous ne connaissiez aussi bien que moi ? Car vous savez fort bien que lorsque nous ne pouvons changer les dispositions de certaines personnes à notre égard, c'est une marque que cette épreuve nous est

utile, que Dieu veut que nous en fassions un moyen de salut ; que nous devons nous soumettre à ses ordres et en adorer la justice.

Vous savez fort bien que les jugements que l'on porte sur notre compte ne peuvent nous nuire, pourvu que nous ne nuisions point à nous-mêmes, en conservant de l'aigreur contre les personnes qui les prononcent.

Vous savez fort bien que ce n'est pas en changeant l'esprit des autres que nous pouvons remédier à ces maux, quoiqu'il faille le faire si on le peut ; mais que notre principal soin doit être de travailler sur nous-mêmes, et d'apprendre à souffrir ce qu'il ne dépend pas de nous de changer.

Vous savez fort bien que si vous venez à comparer vos peines avec celles que d'autres endurent, votre lot vous paraîtra léger. Car enfin, il n'y a que votre imagination blessée par ces jugements qui souffre, tandis qu'une infi-

nité d'autres personnes sont frappées de plaies réelles et profondes dans leur corps ou dans leur âme, qui leur causent des peines tout autrement sensibles.

Vous savez tout cela sans doute ; et je ne vous le dis que pour vous montrer qu'une de nos misères est de chercher ailleurs avec inquiétude ce que nous trouverions en nous, si nous avions soin de consulter nos lumières, d'exciter notre foi, et d'appeler sur notre âme le secours tout-puissant du Seigneur.

Ce n'est point des hommes qu'il faut attendre la consolation qui nous soutient au milieu des traverses que nous recevons de la part des créatures : Dieu seul peut la donner ; et il ne garantit du trouble, par l'onction de sa grâce, que les âmes qui le regardent sans cesse, et qui, en le regardant, perdent de vue les jugements des hommes qui les émeuvent ; qui se font comme une retraite intérieure où elles écoutent le Seigneur,

et n'écoutent ni la voix de leurs passions ni celle des passions d'autrui.

C'est là, Mademoiselle, où vous devez chercher votre refuge. Quand vous serez dans cette retraite, aux pieds de Jésus-Christ, vous vous sentirez à l'abri des contradictions, vous trouverez en lui votre paix et votre repos.

Mais vous ne goûterez jamais ces précieux avantages tant que vous ne vous occuperez que des hommes, et que vous aurez l'esprit rempli de ce qu'on peut dire de vous. Tout se réduit à regarder beaucoup Dieu dans ces occasions, à calmer par cette vue l'agitation de notre esprit, à ne pas considérer ces orages passagers comme une chose si considérable, à songer que tout passe et finit, que nous envisagerons un jour comme un néant ce qui nous émeut si fort aujourd'hui, et que nous nous étonnerons d'avoir été si sensibles à toutes ces misères. Car enfin que nous font ces discours? Quels biens du corps ou de

l'âme sont-ils capables de nous ravir, pourvu que nous ne soyons pas d'intelligence avec notre ennemi pour nous nuire?

J'ajouterai qu'il ne faut jamais envisager le sujet de notre trouble que lorsque la chaleur en est passée, et qu'il faut se réduire alors aux bornes de la vérité. Or, se réduire à ces bornes, c'est en retrancher tout ce qui est incertain. Ce retranchement va assez loin; car il oblige à ne juger jamais du fond de l'esprit qui fait agir et parler les autres, parce que nous ne le connaissons pas. Souvent il n'y a nulle malice dans leurs jugements; c'est une simple faiblesse d'une imagination qui se prévient aisément, qui reçoit de vives impressions des objets, qui ne les examine pas, et qui les suit avec chaleur dans ses discours. Retranchons donc d'abord toute idée de malignité, de haine et d'envie; ne donnons point des noms aussi odieux aux effets d'une imagination faible. De-

mandons-nous aussi à nous-mêmes, si nous ne nous prévenons jamais contre personne, si nous ne portons jamais nos jugements au-delà de l'évidence, et apprenons des fautes que nous avons commises à cet égard, à souffrir patiemment celles que l'on peut commettre contre nous.

Notre Seigneur disait à ceux qui voulaient lapider la femme adultère : Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle. Nous devrions dire de même : Que celui qui ne s'est jamais prévenu contre personne, qui n'a jamais porté que des jugements vrais et charitables, lève la première pierre contre ceux qui en formeront de téméraires de lui. Mais que ceux qui ont besoin que Dieu leur pardonne ces sortes de fautes, apprennent à souffrir celles des autres.

Une seconde idée que nous devons réformer, est celle qui nous fait regarder les dispositions fâcheuses des autres

envers nous comme fixes, durables, perpétuelles. Pour l'ordinaire les passions sont sujettes à mille vicissitudes. La vivacité de l'imagination qui les excite, contribue souvent à les détruire. Si ces personnes sont aujourd'hui prévenues contre nous, peut-être ne le seront-elles pas demain. Ne négligeons pas les occasions que nous pourrions avoir de les éclairer avec humilité sur notre compte. Si nous ne pouvons y réussir, nous ne perdrons rien devant Dieu, pourvu que nous soyons à l'égard de ces personnes dans les dispositions où nous devons être.

Car il n'est pas juste d'exiger des autres qu'ils nous rendent ce qu'ils nous doivent, si nous ne leur rendons pas nous-mêmes ce que nous leur devons. Or nous leur devons plusieurs choses dans cet état même. Nous leur devons la tolérance, c'est-à-dire, de ne point nous aigrir de ce qu'elles peuvent dire ou faire contre nous. Nous leur devons

la compassion, parce qu'elles sont effectivement à plaindre. Nous leur devons une charité abondante, pour tâcher de couvrir leurs fautes. Nous leur devons souvent des éclaircissements, ou par nous ou par autrui, pour essayer de les détromper. Nous leur devons nos prières, pour attirer les grâces de Dieu sur elles.

Une personne qui agit de la sorte, profite souvent beaucoup à celles qui sont prévenues contre elle, et se profite toujours à elle-même. Celle qui ne le fait pas, n'a pas droit d'exiger des autres qu'elles ne manquent à rien de ce qu'elles lui doivent, puisqu'elle manque elle-même à des devoirs essentiels. Je n'étendrai pas davantage cette lettre qui n'est déjà que trop longue. Vous suppléerez d'autant mieux à ce qu'elle ne contient pas, que vous auriez pu suppléer sans peine à ce qu'elle contient.

LETTRE CI^{me},

DE NICOLE A MADAME ***.

Nous devons attacher une tout autre importance aux jugements que nous portons des autres, qu'à ceux que les autres portent de nous; car leurs jugements ne peuvent nous nuire, quelque injustes qu'ils soient, au lieu que Jésus-Christ nous avertit que nous serons jugés sur ceux que nous aurons formés sur le compte de notre prochain. Il n'est pas dit que nous serons justifiés ou condamnés sur les paroles d'autrui ; mais il est écrit que nous serons justifiés ou condamnés sur nos propres paroles. Et ces paroles ne sont pas seulement celles que l'on prononce ou que l'on écrit, mais aussi celles que l'on forme dans son cœur, je veux dire nos pensées volontaires. Notre étude assidue devrait

donc être de les examiner toutes devant Dieu, et de n'en point accueillir que nous ne puissions soutenir devant le tribunal de la Vérité, où l'on nous en fera rendre un compte exact. Nous devrions nous demander à nous-mêmes, si nous sommes bien assurés de ce que nous pensons et de ce que nous disons de telles ou telles personnes, si nous ne suivons point à leur égard des préventions aveugles, s'il n'y a nulle précipitation ou nulle passion dans nos jugements, si nous avons toutes les lumières nécessaires pour les former; et après cela même, nous avons encore à craindre le fond de notre cœur qui nous est toujours inconnu, et qui peut produire des nuages qui nous fassent voir les choses autrement qu'elles ne sont. C'est la disposition où je souhaite que Dieu me mette à l'égard de tous les sentiments que j'ai des autres, et que je vous prie de lui demander pour moi. Je ne vous aimerais pas comme je le dois,

si je ne faisais le même souhait et la même prière pour vous.

LETTRE CII[me],

DE NICOLE A MADAME *.

Il me semble, Madame, qu'on regarde souvent trop humainement les traverses suscitées aux gens de bien par la malice et par l'injustice des hommes. Au fond, quel est le mal des ecclésiastiques qui sont troublés maintenant dans leurs fonctions, ou même bannis de leur pays? Ce traitement leur fait-il perdre aucun de leurs véritables biens? les prive-t-il de leur foi, de leur espérance, de leur charité? leur ôte-t-il la paix de l'âme? leur rend-il le chemin du ciel plus difficile? Oh! qu'il est tout autrement déplorable, l'état de ceux qui les persécutent! Aussi, en plaignant ceux qui souffrent quelques traverses

passagères, qui leur peuvent devenir si utiles selon Dieu, combien devrions-nous plaindre plus vivement ceux qui s'exposent aux châtiments les plus terribles! En priant pour ceux qui sont les objets de l'injustice, afin que Dieu les soutienne dans leurs épreuves, combien devrions-nous prier davantage, et pour ceux qui les font souffrir, et pour ceux que ces souffrances scandalisent et tendent à renverser?

C'est sur la pratique de ces devoirs qu'on doit s'examiner d'une façon toute particulière en ces temps. Tout mauvais traitement reçu de la part des hommes, ou en sa personne, ou en celle de ses amis, est un avertissement de prier pour ceux qui en sont les auteurs. « Priez pour ceux qui vous persécutent: » tel est l'ordre exprès que nous a laissé Jésus-Christ.

Si l'on avait prié Dieu avec plus de ferveur pour ceux qui ont excité nos troubles actuels, si l'on avait eu ainsi

plus de charité à leur égard, peut-être aurait-on fléchi la miséricorde divine en leur faveur. Peut-être aussi Dieu ne permet-il cette nouvelle tempête, qu'afin de nous donner lieu de réparer nos négligences passées par une charité plus abondante. Il faut donc tâcher, Madame, d'en profiter de cette manière. Et ceux qui auront cherché à nous nuire, ne feront que nous enrichir et nous rendre plus heureux, puisqu'il n'y a pas de plus grand bonheur que de croître dans la charité. Vous vous tromperiez au reste, si vous preniez ce discours pour vous : j'ai lieu de supposer que vous n'y trouverez rien que vous n'ayez déjà pratiqué. Je n'en puis dire autant de moi. Ainsi le principal fruit que j'attends de ma lettre, c'est que vous demanderez à Dieu qu'il daigne me mettre les sentiments que je viens d'exprimer, dans le cœur autant que je les ai dans l'esprit.

LETTRE CIIIme,

DE NICOLE A MADEMOISELLE ***.

Non, Mademoiselle, il n'y aura jamais de plus vraie marque d'une solide piété, qu'un amour fervent pour Jésus-Christ. Saint Paul parle de lui dans chaque page de ses Épîtres. Les premiers chrétiens avaient sans cesse son nom à la bouche, afin d'avoir toujours sa pensée dans le cœur. Et saint Bernard déclare qu'aucun livre ne saurait lui plaire, lorsqu'il n'y trouve pas le nom de Jésus-Christ. Mais il ne faut pas seulement que ce divin Sauveur soit l'objet de notre dévotion en sa personne, il doit l'être encore dans ses membres; c'est là que nous devons aussi le chercher, l'honorer, le servir. J'ai toujours un peu dans l'esprit, qu'il y a en vous quelque chose de trop séparé, que vous

n'avez pas assez d'amour pour Jésus-Christ considéré dans son Église, que votre compassion pour les faibles n'est pas assez pleine. Ce ne sont là que de simples vues que je vous expose, et non des jugements que je forme : vous n'y aurez égard qu'autant que vos propres réflexions vous confirmeront ce que je soupçonne.

LETTRE CIV^me,

DE L'ABBÉ BOILEAU A **.

Il n'y a qu'une voie qui nous conduise à Dieu, c'est l'humilité; tout autre chemin nous égare, fût-il bordé de vertus. Ces vertus mêmes deviennent dangereuses, quand l'humilité ne les produit pas. L'orgueilleux pharisien, avec ses longues prières, ses aumônes, ses jeûnes, ne laisse pas d'être condamné : l'humble publicain, malgré son avarice

passée et sa vie criminelle, est justifié; il se regarde comme le dernier des hommes, et son humilité lui fait trouver grâce. Quand est-ce que nous apprendrons du Sauveur cette admirable leçon qu'il nous a adressée plus encore par ses exemples que par ses paroles? vous savez quelle est cette leçon : c'est d'être doux et humbles de cœur. Par où guérirons-nous de notre orgueil, si nous n'en guérissons par l'humilité de Jésus anéanti? Il cache l'éclat de sa naissance sous la bassesse de la pauvreté. Il couvre la grandeur héroïque de sa vie et de sa mort sous l'ignominie du supplice de la croix. Pendant sa vie il se dérobe aux honneurs et aux louanges, il ne peut même souffrir qu'on l'appelle bon; et il souffre avec une patience admirable qu'on le traite de samaritain. Hélas! que nous sommes différents de ce modèle! C'est pourtant sur lui que nous serons examinés et jugés. Que ce soit donc sur lui que notre conduite soit

réformée. Je le prie de vous pénétrer de son esprit, afin que vous ne goûtiez jamais que ce qu'il a aimé, et que vous détestiez ce qu'il a condamné.

LETTRE CV^me.

DE BOURDALOUE A MADAME DE MAINTENON.

30 octobre 1688.

Quand je vous ai parlé des exercices de piété auxquels je voulais que vous eussiez un attachement inviolable, j'ai entendu ceux dont l'ordre d'une vie chrétienne ne permet pas qu'on se dispense, comme la prière du matin, celle du soir, l'examen de la journée tant pour la prévoir que pour la repasser devant Dieu, la préparation à la communion, en un mot, les mêmes choses à peu près que vous pratiquez, et dans lesquelles vous me marquez qu'il est rare qu'on vous dérange. Lorsqu'il sera

donc question de ces devoirs, vous vous ferez un point de religion de vous y assujettir ; et quoique votre naturel vif et actif pût vous persuader alors qu'une bonne action serait quelque chose de meilleur, vous attendrez que l'heure de votre dévotion soit écoulée, vous humiliant devant Dieu et vous confondant de votre lâcheté à le prier : sans cela il serait impossible d'éviter que la vie active ne fût pleine d'imperfections, et ne se tournât en dissipation, quelque désir qu'on eût de se préserver de ces deux désordres.

Hors de ces exercices que j'appelle privilégiés, et qui tiennent le premier rang dans la vie chrétienne, pour tous les autres qui seraient de votre choix, c'est la prudence accompagnée de la charité qui doit vous conduire. Ainsi, quand il vous prendra envie de vous renfermer pour faire une lecture chrétienne, et qu'on viendra, malgré vous, ouvrir votre porte pour une affaire dont

vous serez interrompue, bien loin de vous troubler, vous vous soumettrez à l'ordre de Dieu ; vous vous ferez un plaisir de quitter Dieu pour Dieu ; et sans témoigner nul chagrin, avec un esprit libre s'il est possible et un visage égal, vous expédierez l'affaire dont il s'agit, édifiant par votre douceur ceux qui ont dans ces rencontres à traiter avec vous, et vous persuadant que d'en agir ainsi vaut mieux pour vous que la lecture que vous auriez continuée. C'est Dieu qui le veut dans cette circonstance, et il lui faut obéir ; car le grand principe que vous devez établir, est que la volonté de Dieu doit être la règle et la mesure de tout ce que vous faites. Par là, vous serez toujours en paix. Qu'importe que vous agissiez ou que vous priiez, pourvu que vous fassiez actuellement ce que Dieu demande de vous. J'entre dans votre sentiment, que d'avoir passé la journée à faire de bonnes actions, c'est avoir prié tout le jour ;

mais ce que vous m'ajoutez du plaisir que votre naturel bienfaisant vous fait prendre à ces bonnes œuvres, m'oblige à vous donner deux avis qui me paraissent bien essentiels : l'un, qu'afin que ces œuvres là soient en effet une espèce de prière, il ne suffit pas de les faire par l'attrait du plaisir que vous y prenez, car cela devrait plutôt vous les rendre suspectes, et vous faire craindre qu'elles ne fussent purement naturelles et humaines ; mais il faut que vous les rapportiez à Dieu, en les faisant par des motifs dignes de lui, dans la vue de le glorifier et de réparer les années malheureuses données au monde : agir avec ces intentions, c'est en effet prier. L'autre, qu'il faut que vous fassiez ces bonnes actions avec discernement, c'est-à-dire, que vous ne consumiez pas les talents, l'esprit, le crédit que Dieu vous a donnés, à faire des bonnes œuvres peu considérables, pendant que vous en pourriez faire de plus importantes, que vous

ne faites peut-être pas; c'est-à-dire, que les œuvres de votre goût et qui coûtent peu ne vous détournent pas de celles qui seraient plus utiles, mais qui vous coûteraient aussi plus de soins et plus de peines, ce qui est peut-être la cause de la répugnance que vous y avez. Car, dans la place où Dieu vous a mise, vous devez prendre garde qu'après avoir fait quelque bien, vous ne soyez coupable de n'avoir pas fait celui que Dieu attendait particulièrement de vous. Je ne vous dit point ceci pour vous inquiéter, mais pour exciter votre zèle. C'est à vous à examiner devant Dieu de quoi vous êtes capable, et à profiter des occasions que la Providence vous fera naître pour parler et pour agir utilement; car c'est alors que votre action sera une excellente prière: mais c'est dans la prière même et dans la communication avec Dieu que vous devez vous préparer et prendre des forces pour ce genre d'action.

Il me semble que voilà à peu près les choses sur lesquelles vous m'avez consulté : vous ne vous plaindrez pas que je ne sois pas entré dans le détail.

LETTRE CVI^{me},

DE MADAME DE MAINTENON A MADAME DE LA MAISONFORT.

Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Salomon vous a dit, il y a longtemps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à

imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout; dans un âge un peu plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur; et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce que en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre: on a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

LETTRE CVII^me,

DE BROUSSON[1] A SA FEMME.

20 août 1697.

Je suis fort en peine pour vous, ma chère femme, sachant tout ce qu'il vous

[1] Brousson, originaire de Nimes, exerça d'abord avec distinction les fonctions d'avocat ; il se voua ensuite au ministère évangélique. Lorsque les persécutions contre les protestants commencèrent, il se vit obligé de quitter la France. Il ne tarda pas à rentrer secrètement, pressé du besoin de visiter ceux de ses coreligionnaires qui étaient restés dans leur patrie, d'affermir leur foi, de les nourrir de la Parole sainte et de leur administrer les sacrements. Il parcourut un grand nombre de provinces, entouré de périls sans cesse renaissants, et n'ignorant pas que sa tête avait été mise à prix et que 600 louis d'or avaient été promis à celui qui le livrerait. Ce fut pendant le cours de ce voyage apostolique qu'il adressa à sa femme la lettre que nous transcrivons ici. Après avoir échappé à de nombreux dangers, il fut enfin arrêté, conduit à Montpellier, et condamné à être roué vif. Avant de l'exposer sur la roue, on l'étrangla. Il se rendit au lieu de son supplice, avec une fermeté admirable, au milieu d'une lon-

en coûte pour supporter les épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de vous faire passer. Mais, je vous en conjure, ne résistez pas à ses vues sur moi, ne vous opposez pas aux intérêts de sa gloire, à l'avancement de son règne, au salut et à la consolation de son peuple désolé, à mon devoir et à mon propre salut. Je ne suis pas surpris que la chair combatte d'abord contre l'esprit : où est le fidèle qui ne sent souvent en soi-même de pareils combats ? Mais il faut que l'esprit l'emporte sur la chair ; il faut que nous nous soumettions à la volonté de Dieu ; il faut que nous nous souvenions que nous ne sommes au monde que pour le glorifier, afin d'avoir

gue haie de soldats rangés depuis la citadelle jusqu'à l'échafaud. Quelques bataillons placés autour du lieu de l'exécution, et dix-huit tambours battant sans relâche, empêchèrent que la foule ne pût voir et entendre ce qui se passait. Mais ses bourreaux mêmes ont rendu hommage à la vive piété et au noble courage qu'il ne cessa de montrer jusqu'à son dernier moment.

part un jour à sa gloire et à sa félicité céleste. Je dois suivre le mouvement de ma conscience, et vous devez faire à Dieu un généreux sacrifice de toutes les considérations de la chair et du sang pour acquiescer à sa volonté toute sainte. Ne cessez de recourir à la prière et aux autres exercices de piété ; réjouissez-vous de ce que le Seigneur daigne m'employer à une œuvre excellente ; et demandez-lui de répandre de plus en plus sa bénédiction sur mon ministère. De mon côté, je le conjure de vous fortifier par son divin Esprit, et de vous animer d'un véritable zèle pour sa gloire et pour l'avancement de son règne. Qu'il daigne vous conserver, vous combler de toutes ses bénédictions, mettre fin à nos misères, et nous rendre un jour participants de sa gloire !

LETTRE CVIII^me^,

DE TRONSON A FÉNÉLON,

sur sa nomination à la place de Précepteur du Duc de Bourgogne.

Août 1689.

Vous serez peut-être surpris, Monsieur, de ne m'avoir pas trouvé dans la foule de ceux qui vous ont félicité de la grâce que Sa Majesté vient de vous faire ; mais je vous prie de ne pas condamner ce retard : j'ai cru que dans une conjoncture où je m'intéressais si fort, je ne pouvais rien faire de mieux que de commencer par adorer les desseins de Dieu sur vous, et de lui demander pour vous la continuation de ses miséricordes. J'ai tâché de faire l'un et l'autre le moins mal que j'ai pu. Je puis vous assurer après cela, que j'ai eu une vraie joie d'apprendre que vous aviez été choisi.

Le Roi a donné dans ce choix une

nouvelle marque de sa piété, et un témoignage sensible de son grand discernement. L'éducation dont Sa Majesté a cru devoir vous confier le soin, a de si grandes liaisons avec le bonheur de l'État et le bien de l'Église, qu'il ne faut être que bon Français et un peu chrétien pour être ravi qu'elle soit en si bonnes mains. Mais je vous avoue fort ingénument, que ma joie se trouve bien mêlée de crainte, considérant les périls auxquels vous êtes exposé; car on ne peut nier que, dans le cours ordinaire des choses, notre élévation ne rende notre salut difficile : elle vous ouvre la porte aux dignités de la terre; mais vous devez craindre qu'elle ne vous la ferme aux solides grandeurs du ciel. Vous voilà dans un pays où l'Évangile de Jésus-Christ est peu connu, et où ceux mêmes qui le connaissent ne se servent ordinairement de cette connaissance que pour s'en faire honneur auprès des hommes. Vous vivrez maintenant par-

mi des gens dont le langage est tout païen, et dont les exemples entraînent presque toujours vers les choses périlleuses. Vous vous verrez environné d'une infinité d'objets qui flattent les sens, et qui ne sont propres qu'à réveiller les passions les plus assoupies : il faut une grande grâce et une prodigieuse fidélité, pour résister à des impressions si violentes. Les brouillards horribles qui règnent à la cour, sont capables d'obscurcir les vérités les plus claires et les plus évidentes. Il ne faut pas y avoir été bien longtemps, pour regarder comme outrées et excessives des maximes qu'on avait si souvent goûtées, et qu'on avait jugées si certaines lorsqu'on les méditait au pied de la croix ; les obligations les mieux établies deviennent insensiblement ou douteuses ou impraticables : il se présentera mille occasions où vous croirez même, par prudence et par charité, devoir un peu ménager le monde. Et cependant quel

étrange état est-ce pour un chrétien, et plus encore pour un prêtre, de se voir obligé d'entrer en composition avec l'ennemi de son salut! En vérité, Monsieur, votre poste est bien dangereux : avouez de bonne foi qu'il est bien difficile de ne s'y pas affaiblir, et qu'il faut une vertu consommée pour s'y soutenir.

Si jamais l'étude et la méditation de l'Ecriture Sainte vous ont été nécessaires, c'est bien maintenant qu'elles le sont d'une manière indispensable : il semble que vous n'en ayez eu besoin jusqu'ici que pour vous remplir de bonnes idées, et vous nourrir de la vérité; mais vous en aurez besoin désormais pour vous garantir des impressions fâcheuses et vous préserver du mensonge. Il vous est d'une conséquence infinie de ne perdre jamais de vue le redoutable moment de votre mort, où toute la gloire du monde doit disparaître comme un songe, où toute créature qui aurait pu vous servir d'appui fon-

dra sous vous. Vos amis vous consoleront sans doute sur ce que vous n'avez pas recherché votre emploi ; et c'est assurément un grand sujet de consolation, et une grande miséricorde que Dieu vous a faite. Mais il ne faut pas trop vous appuyer là-dessus : on a souvent plus de part à son élévation qu'on ne pense, il est très-rare qu'on l'ait appréhendée et qu'on l'ait fuie sincèrement ; on voit peu de personnes arriver à ce degré de régénération. L'on ne recherche pas toujours avec l'empressement ordinaire les moyens de s'élever ; mais l'on ne manque guère de lever adroitement les obstacles. On ne sollicite pas fortement les personnes qui peuvent nous servir ; mais on n'est pas fâché de se montrer à eux par les meilleurs endroits : c'est justement à ces petites découvertes humaines, qu'on peut attribuer le commencement de son élévation. Ainsi personne ne saurait s'as-

surer entièrement qu'il ne se soit pas appelé soi-même.

Je ne sais si vous ne trouverez pas cette lettre un peu trop libre et un peu trop longue, et si elle ne vous paraîtra pas plutôt un sermon fait mal à propos, qu'un compliment judicieux. Je serais certainement et plus court et plus retenu, si je désirais moins votre salut. S'il y a quelque chose dans ma lettre de moins respectueux qu'il ne faudrait, prenez-vous-en à la tendresse de mon cœur, qui ne peut être touché que vivement de vos véritables intérêts. D'ailleurs tant de compliments si polis que vous avez reçus, vous ont déjà bien dédommagé par avance de ma grossièreté.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

LETTRE CIX^me,

DE MADAME G* A ***.

Étudiez-vous à plaire à Dieu et non aux hommes. Notre vie est bien courte; employons-la tout entière à servir le Seigneur, non pas à notre manière, mais à la sienne. Hâtons-nous: voilà, le Juge est à la porte.

Si vous pouviez ne plus vous mettre en peine de ce qu'on pense de vous, pourvu que Dieu fût content, oh! quelle paix vous goûteriez!

Encore une fois, sacrifiez tout à Dieu, et vous verrez qu'il saura bien vous récompenser de tous vos sacrifices. Donnez-lui des marques de votre fidélité, et il vous en donnera infailliblement de son amour infini.

LETTRE CX^{me},

DE MADAME G* A ***.

Vous aimez à être aimée. Vous êtes tendre en apparence pour autrui , mais le fond demeure tout pour vous-même, et vous n'aimez que pour obtenir plus d'amitié. Le trouble où vous met le moindre mécompte vous doit apprendre que c'est vous et non le prochain que vous recherchez dans toutes ces belles affections. La jalousie, les susceptibilités viennent d'attachement à nous et non à ceux que nous croyons aimer.

Le véritable amour de Dieu corrige toutes les sécheresses du cœur , mais il ne corrige pas moins les attendrissements où l'on se recherche en paraissant s'oublier.

Courage, nous avons un bon Maître, qui sait combien nous sommes miséra-

bles. Mais il est fidèle, et vous aidera, si vous ne partagez plus votre cœur.

LETTRE CXI^me,

DE MADAME G* A ***.

Est-il possible qu'après les miséricordes que Dieu vous fait, vous soyez si vive et si sensible ? Ne perdez point courage cependant ; cette sensibilité est une maladie, le découragement serait la mort. Supportez donc vos misères : mais aussi, employez la grâce que Dieu vous donne à les combattre efficacement.

Il fallait répondre à N* simplement et avec douceur. Mais vous vous hérissez dès qu'on vous parle ; c'est ce qu'il ne faut point. Ne croyez pourtant pas que j'aime qu'on prenne un air sec avec vous. Nullement ; mais j'aime que vous soyez douce.

Dès que vous sentez venir l'impatience, taisez-vous ; car il vous sera plus aisé de ne rien dire du tout que de dire peu, avec votre naturel. Donnez-vous seulement bien à Dieu, et il vous fera faire ce qu'il me fait vous dire.

LETTRE CXII^{me},

DE MADAME G* A ***.

Je vous conjure, ma très-chère, pour l'amour de Jésus-Christ, qui est mort pour nous réunir tous à lui, de surmonter votre humeur à l'égard de Madame*. Rendez-vous affable et complaisante ; car il faut devenir, par la grâce, tout autre que vous étiez par nature. Nul autre sacrifice ne saurait être aussi salutaire à votre âme, puisque c'est celui dont Dieu vous envoie l'occasion. C'est, dites-vous, ce qui vous coûte le plus : eh bien ! attachez-

vous-y d'autant plus; consumez votre humeur par votre charité. Embrassez cette croix et la portez gaiement.

Dieu sait combien votre âme m'est chère; mais il faut qu'elle entre courageusement et sans hésiter dans le sacrifice de tout ce qui arrête ses progrès.

LETTRE CXIII^me,

DE MADAME G* A ***.

Vous manquez de simplicité, et les retours fréquents que vous faites sur vous-même, quoiqu'ils paraissent humbles, sont pourtant l'effet d'un amour-propre déguisé, qui vous occupe et vous fait craindre d'ennuyer, de ne pas bien dire, etc., etc. La véritable humilité n'a point tant de regards sur soi-même. Ne nous trompons pas; tout sentiment inquiétant, troublant, vient de l'amour-propre, quelque apparence de vertu qu'il ait.

Allez où vous voudrez, avec cette disposition vous porterez vos peines partout, car elles ne sont point dans les autres, mais en vous : pour les quitter, il faut vous quitter vous-même et vous perdre dans le bien inaltérable et infini. C'est à quoi vous êtes appelée, et ce que Dieu demande de vous. Renoncez à tout pour le suivre ; vous ne trouverez que là le repos.

Rien n'est plus contraire aux progrès de la vraie piété que cette vie pour ainsi dire recourbée sur soi-même. L'œil simple dont parle l'Ecriture n'a qu'une vue droite ; il n'envisage que l'objet auquel il a affaire. Cessez donc de vous regarder toujours. Allez, allez à Dieu telle que vous êtes pour qu'il vous modifie à son gré, et ne vous arrêtez point pour un travail que lui seul peut faire.

LETTRE CXIVme,

DE MADAME G* A ***.

Évitez de prendre vos inclinations pour des lumières, et votre penchant pour un guide : c'est ce qui empêche la vraie lumière d'opérer dans votre âme.

Vous faites tout consister dans les conseils, dans *le créé;* et cela vous empêche d'aller à la seule source toujours jaillissante, à la fontaine de vie éternelle. Vous êtes bien sur la route qui conduit au bon Pasteur, mais vous vous arrêtez avant d'être arrivée à lui. Allez, allez directement, et le bon Pasteur vous portera sur ses épaules ; et sans vous apercevoir que vous marchez, vous avancerez plus en peu de jours que vous n'avez fait jusqu'à cette heure.

LETTRE CXV^me,

DE MADAME G* A ***.

L'homme veut toujours se reconnaître comme principe et auteur de tout ce qu'il fait ; c'est pourquoi Jésus-Christ qui ne peut s'allier avec l'orgueil, ne vit et n'opère point en lui.

Jésus-Christ se lasse, pour ainsi dire, à chercher des cœurs soumis ; il n'en trouve pas : tous sont comme les habitants de Bethléem, qui lui refusèrent un logement. Il est obligé de se retirer dans une pauvre étable pour y naître, c'est-à-dire dans un cœur simple, dégagé de tout; c'est ce qu'il cherche. Mais, hélas ! que ces cœurs sont rares !

Si nous quittions enfin notre sagesse bornée, nous serions investis de la raison éternelle, de la sagesse de Jésus-Christ. Il est prêt à accorder cette fa-

veur à nos prières. Ne nous lassons pas de la lui demander.

LETTRE CXVI^me,

DE MADAME G* A ***.

Dieu se communique à nous, non selon nos vues et nos inclinations, mais selon ses mystérieux desseins. Tout vient dans le temps qu'il a destiné. Demeurez seulement sous sa main. Il envoie sa rosée à la terre dans le temps convenable, afin qu'elle produise des fruits; il vous enverra de même sa grâce, pour que vous croissiez en vertu et en bonnes œuvres.

Il y a des saisons dans la vie spirituelle comme dans la vie de la nature; l'hiver suit l'automne; des temps d'aridité sont nécessaires à certaines âmes pour les pénétrer d'humilité et leur faire bien comprendre qu'aucune créa-

ture ne peut se soutenir par elle-même.

Soyez seulement fidèle à la prière. Les fruits prématurés ne sont ni bons ni durables. La nature, toujours empressée, veut faire tout d'un coup l'ouvrage parfait; mais l'Esprit de Dieu est longanime. Les hommes font leurs bâtiments à fleur de terre, parce qu'ils ne se soucient point de l'avenir, pourvu qu'on aperçoive ce qu'ils ont fait; aussi, le moindre vent abat leur travail : mais Dieu fonde profondément ses ouvrages.

LETTRE CXVII^me,

DE MADAME G* A ***.

Soyez doux envers les autres. Il n'y avait pas de gens plus grossiers que la plupart des disciples avant la venue du Saint-Esprit : cependant le Sauveur les supporte; il supporte même Judas qui devait le trahir, sans aigreur, sans amer-

tume, et même sans froideur, car la vraie charité est de cette nature. Une seule parole dite avec un esprit simple et doux, fera plus d'effet que cent mille corrections hors de cet esprit. Lorsque l'humeur se mêle aux conseils, bien qu'on dise la vérité, Dieu ne concourt pas avec nous, et, étant réduits à notre propre puissance, nous restons sans action, nos paroles de sagesse sont vaines comme l'airain retentissant.

Ne dites pas plus qu'on ne peut recevoir. C'est ce que j'appelle porter le flambeau si loin devant la personne qu'on veut éclairer, qu'elle n'y voit plus du tout.

Jésus-Christ ne pouvait-il pas rendre les apôtres parfaits tout à coup? Il le pouvait sans doute, mais il ne l'a pas fait; et n'est-ce point qu'il voulait donner à ceux qui conduisent les âmes un exemple admirable de modération et de patience?

Une mère voudrait bien que son en-

fant marchât tout seul, mais elle attend avec patience le moment. Faisons de même ; ne nous rebutons jamais. Soyez bien humble, et vous ramènerez l'humilité dans les autres. Faites comme le bon Pasteur qui charge sur ses épaules la brebis égarée. S'il la châtiait, elle s'écarterait encore plus.

LETTRE CXVIIIme,

DE MADAME G* A ***.

La nature nous découvre les torts des autres et nous cache les nôtres ; la grâce fait tout le contraire, elle ne nous laisse voir que nos torts a l'égard des autres. La nature aime à être écoutée, se plaît à donner des conseils, et veut que son sentiment soit préféré à celui des autres ; mais l'âme conduite par la grâce, consent à être comptée pour rien. Cela ne se fait pas par notre propre volonté,

mais par la bonté de Dieu, qui écoute nos prières, chasse la nature et nous remplit de sa grâce.

Tout bien vient de Dieu; tout mal vient de nous. Aussi, lorsque nous sentons l'impatience et la vivacité, disons-nous humblement: « Voilà ce que nous « sommes. » Et si nous sentons un peu d'amendement et de lumière, disons dans le silence de notre âme: « Sei-« gneur, voilà ce que vous êtes. »

LETTRE CXIX^{me},

DE LENAIN DE TILLEMONT A M. CHARLET.

Vous m'avez rendu justice, Monsieur, en pensant que je ne manquerais pas de répondre à une personne qui me fait l'honneur de me prévenir, et que je me croirais obligé de satisfaire, autant qu'il me serait possible, un homme qui cherche avec moi la vérité. La seule chose qui eût pu m'arrêter, et qui m'oblige

de commencer par me plaindre de celui qui daigne me demander mon affection, c'est la manière, Monsieur, dont vous parlez de moi dans votre lettre. Je bénis Dieu de vous avoir donné une humilité assez profonde pour être au-dessus de toutes les louanges que vous pouvez mériter, et une charité assez généreuse pour croire que les autres ne vous sont pas inférieurs en ce point. Mais je vous supplie de croire que je ne suis point ce que vous pensez. Je me connais trop pour n'être pas persuadé que je n'ai point la science que vous m'attribuez ; et je sais très-certainement que quand je l'aurais, ce n'est point de cela qu'un chrétien doit se réjouir, mais seulement de pouvoir espérer que son nom est écrit au livre de vie. Avec tout cela, je ne laisse pas de sentir que ces louanges me flattent. Épargnez donc ma faiblesse, Monsieur, je vous en supplie, et n'accablez pas un homme qui ne s'accable que trop de lui-même.

LETTRE CXX[me],

DE LENAIN DE TILLEMONT A SON FRÈRE.

Vous me marquez parfaitement, mon très-cher frère, de quelle manière je dois m'occuper de mon travail.[1] Que Celui qui vous a fait faire un tableau si vif et si excellent de ce que je dois être, daigne vous mettre dans le cœur de lui demander sans cesse pour moi, dans toute l'ardeur de votre piété, que je sois tel effectivement ! Car s'il vous fait prier de la sorte, c'est qu'il voudra m'accorder par vous une grâce dont j'ai un si grand besoin. Que tout ce que je lis, tout ce que j'apprends, tout ce que j'écris, serve à me faire entrer dans l'humilité du néant qui m'est propre, et à me faire gémir sur mes maux et sur ceux de l'Eglise.

[1] De ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.*

LETTRE CXXI^me,

DE LENAIN DE TILLEMONT A ***.

Faut-il que des personnes qui cherchent Dieu, se mettent à la suite des hommes? Sont-ce les hommes qui nous sauvent? Ayons de la foi, et nous aurons tout. Il faut mettre en Dieu seul notre confiance, nous servir avec actions de grâces du secours qu'il nous accorde par les hommes, mais ne les regarder jamais qu'en lui.

LETTRE CXXII^me,

DE LENAIN DE TILLEMONT A SON PÈRE.

Vous me surprenez, Monsieur mon très-honoré père, en désirant de moi quelque parole d'édification, comme si j'étais capable de dire quelque chose

dont vous puissiez tirer du profit. Hélas ! que puis-je dire ? Dieu nous parle sans cesse, soit par lui-même dans ses Ecritures, soit par nos pasteurs qui sont ses organes, soit par une infinité d'événements qui arrivent tous les jours dans le monde. Et nous n'écoutons point sa voix, nous n'avons point d'oreilles pour entendre sa Parole ! et je me donnerais la liberté de dire quelque chose, moi qui, aussi bien que les autres, et plus que les autres, suis sourd à la voix et à la Parole de Dieu ! Combien de fois, par exemple, a-t-il frappé nos oreilles de cette parole vive et pénétrante de l'Apôtre : Le temps est court, et ainsi, que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas, que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas, que ceux qui ont de grandes possessions soient comme n'en ayant point, enfin, que ceux qui usent de ce monde, et sont dans les engagements du monde, soient comme étant dégagés de ses liens ; car

la figure de ce monde passe; ses joies sont vaines, ses tristesses sont vaines, son estime est vaine, ses affections sont vaines, et il n'y a rien en tout cela qui ne soit vanité, rien qui mérite que nous nous y arrêtions; cependant ce temps si court nous est un passage à un état où il n'y aura plus de temps, où tout sera fixe et éternel, où commencera pour nous un bonheur ou un malheur qui sera d'une aussi longue durée que l'éternité même : combien de fois, dis-je, cette voix de Dieu, et un très-grand nombre d'autres semblables n'ont-elles pas frappé nos oreilles? et combien de fois ne les ont-elles pas trouvées dures et impénétrables? Pour vous, mon très-honoré père, qui avez pour la Parole sainte un autre cœur et d'autres oreilles intérieures, vous êtes heureux de lui rendre la soumission que vous avez pour elle. Je loue Dieu, et je le louerai sans cesse de cette miséricorde qu'il vous fait; et je le prierai, qu'augmen-

tant toujours en vous cette soumission, il vous fasse la grâce de ménager de plus en plus les moments qui vous restent, de considérer comme votre unique affaire celle de gagner l'éternité, d'y rapporter tous vos soins, toute votre vie, comme, dans la vérité, Dieu ne nous la donne, et ne nous la laisse après nous l'avoir donnée, que pour cela.

LETTRE CXXIII^me,

DE LENAIN DE TILLEMONT A L'UNE DE SES NIÈCES.

Je ne vois rien de mieux à vous rappeler, ma très-chère nièce, que ce que Jésus-Christ enseigne à tous les chrétiens (dans saint Matthieu, ch. XVIII, v. 3) : « En vérité je vous dis, que si « vous n'êtes changés, et si vous ne de- « venez comme de petits enfants, vous « n'entrerez point dans le royaume des « cieux. » Voilà l'unique moyen que Jésus-Christ nous donne pour être sau-

vés. Proposez-vous donc l'exemple non des enfants, mais des petits enfants. Voyez avec quelle promptitude, avec quelle docilité, avec quelle simplicité, avec quelle affection ils obéissent à leurs mères. C'est l'image que vous devez avoir sans cesse devant les yeux, pour faire autant au moins par l'Esprit de Dieu, que font les enfants par la docilité naturelle de leur âge. Oh ! croyez, je vous en conjure, un oncle et un prêtre de Jésus-Christ, qui vous parle avec toute l'affection qu'il a pour vous, et avec tout le respect qu'il doit à la vérité dont il est le ministre ; et soyez persuadée que vous ne pourrez faire que des chutes, tant que vous agirez par votre volonté, par votre lumière, en un mot par vous-même. Et cela sera encore vrai, lorsque vous serez beaucoup plus avancée en âge et en piété ; car une personne chrétienne doit être toute sa vie comme un petit enfant.—Si j'apprends que ce que je vous écris, vous ait servi,

et que vous demandiez de moi quelque autre chose, je vous satisferai autant qu'il me sera possible, tout ce que j'ai étant à vous, comme je suis à Jésus-Christ.

LETTRE CXXIV^{me},

DE LENAIN DE TILLEMONT A L'UN DE SES AMIS.

Dans tout ce que vous me mandez de mademoiselle **, et dans ce qu'elle en écrit elle-même, je ne vois rien qui doive effrayer une personne qui pense, comme elle, sérieusement à son salut. Qu'elle s'humilie dans les peines qu'elle trouve à servir Celui dans le service duquel nous devrions trouver toute notre joie ; elle a raison. Qu'elle ait donc honte de sa faiblesse. Qu'elle en craigne les effets qui seraient terribles, si la justice de Dieu l'y abandonnait. Mais qu'avec cette crainte et ce tremblement, elle mette sa confiance en Celui qui peut et veut

nous sauver au milieu de tous les dangers. Après qu'il lui a donné tant de marques de sa bonté lorsqu'elle était son ennemie, il ne l'abandonnera pas lorsqu'elle désire de le servir, quoique ce ne soit pas encore avec toute la plénitude de cœur qu'elle devrait et qu'elle voudrait. Je ne doute pas qu'elle n'ait éprouvé dans les commencements de sa conversion combien le joug de Jésus-Christ est léger, et elle l'éprouvera encore quand cela lui sera plus utile. Dieu nous sauve d'ordinaire par une vicissitude de paix et de trouble. L'une nous est nécessaire pour nous consoler et pour nous fortifier, de crainte que nous ne tombions dans l'abattement; l'autre sert à nous humilier et à nous purifier, afin que nous ne nous perdions pas par la présomption et l'élèvement de notre cœur. Gloire à la sagesse de Dieu, qui fait bien toutes choses pour le salut de ceux qui l'aiment, parce qu'il les a aimés le premier!

Qu'elle prie donc, qu'elle fasse avec courage tout ce qui peut attirer sur elle la miséricorde de Dieu ; et qu'elle espère de sa bonté qu'il ne cessera pas de la soutenir.

LETTRE CXXVme,

DE LENAIN DE TILLEMONT A UN ECCLÉSIASTIQUE.

Dieu vous exerce, Monsieur, mais c'est pour vous sauver. Après les grâces qu'il vous a faites, il n'abandonnera point l'ouvrage qu'il a commencé en vous. C'est la confiance que nous donne la doctrine de la grâce, nous inspirant en même temps et l'humilité et la force. Car si vous pensiez être l'auteur du bien que vous avez fait, vous auriez tout ensemble sujet de vous glorifier pour le passé et de tout craindre pour l'avenir, puisqu'il n'y a rien de plus faible et de plus inconstant que l'homme. Mais puisque vous vous humiliez de-

vant Dieu, sachant que vous avez reçu de lui tout ce que vous avez, fortifiez-vous aussi dans sa force qui est au-dessus de tous les efforts du démon. Il ne doit à personne le grand don de la persévérance, il ne le doit qu'à sa bonté. Il n'est point inconstant dans ses œuvres. Il termine ce qu'il a commencé. Notre orgueil fait seul obstacle à sa miséricorde, et peut seul rompre la chaîne de ses grâces. Au contraire, une prière humble et ardente la fait continuer jusqu'au bout, et la renouerait même quand elle serait rompue, puisque Jésus-Christ promet tout à une telle prière. Ainsi, tout ce qui nous humilie et nous fait crier vers Dieu avec plus d'ardeur, entre dans l'ordre de notre salut, par un effet admirable de la miséricorde de Dieu et de sa puissance infinie.

Ne vous découragez donc pas, soldat de Jésus-Christ, et ne vous lassez point de combattre. Tant que vous vous humilierez, et que vous crierez vers Jésus-

Christ avec un cœur embrasé de la soif de son secours, tout va bien pour vous.

Voilà ce que Dieu m'a mis dans le cœur à votre égard. Je le supplie d'y donner sa bénédiction.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES.

M. Gonthier se disposait à réimprimer les LETTRES CHOISIES DE FÉNÉLON, dont la 2me édition était depuis long-temps écoulée. Nous donnons cette édition nouvelle avec les additions qu'il avait préparées : elle se trouve ainsi accrue de 11 lettres.

GENÈVE.—IMPRIMERIE A.-L. VIGNIER, RHÔNE, 64.

COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES.

TOME II.

LETTRES CHOISIES DE FÉNÉLON.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

GENÈVE,

MADAME SUSANNE GUERS, LIBRAIRE.

PARIS.

J.-J. RISLER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE, 6.

1836



LETTRES CHOISIES

DE FÉNÉLON.*

LETTRE Ire.

SOUFFREZ, Monsieur, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable si vous résistiez plus long-temps à la vérité et au vif sentiment que Dieu vous en a donné : ce serait résister au Saint-Esprit même. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance à vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connaissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard

* Plusieurs de ces lettres ne paraissent ici que par fragmens.

de Dieu est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis qui ne sont que des hommes. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelles qui forme votre irrésolution? Mais permettez-moi de vous dire que vous ne connaissez pas encore la religion aussi douce et aussi aimable qu'elle l'est. Vous voyez ce qu'elle ôte; mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si long-temps séduit. Si le monde ne vous demandait jamais que ce que votre cœur aimerait et accepterait par amour, ne serait-il pas meilleur maître qu'il ne l'est? Dieu vous ménagera, vous préparera. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de

vérité et de vertu qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Vous mériteriez qu'il vous laissât à vous-même pour punition d'une si longue résistance; mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui, et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable; cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion, et qui voudrait toujours fuir la règle. Que tardez-vous à vous soumettre?

Pardon, Monsieur, d'une lettre si indiscrète : je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inspiré.

LETTRE IIme.

Il faut céder à Dieu, Monsieur, quand il nous invite à le laisser régner au-dedans de nous. Est-il question de s'égarer, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison pour chercher la vanité ou le plaisir des sens? on ne craint pas d'aller trop loin; on s'abandonne sans réserve. S'agit-il de reconnaître que nous devons tout à Celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul? on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à Celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on veut le servir; en un mot, on est aussi

timide, aussi tâtonnant pour la vertu qu'on a été hardi et décisif pour le déréglement.

Je ne vous demande, Monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre la pente que Dieu vous donne pour le bien, comme vous avez autrefois suivi les passions mondaines pour le mal. Consultez vos amis, gens de bien, que vous connaissez pour sincères; demandez-leur ce qui leur en coûte pour servir Dieu; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés. Ils ont été dans le monde comme vous: demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, Monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur dans laquelle on veut tout ce que l'on souffre et l'on ne voudrait aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? Vous le savez. Y est-on toujours content d'a-

voir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? y fait-on toutes choses par amour? que craignez-vous donc? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste et même un reproche secret du fond de la conscience, enfin ce qui n'est rien au moment même où il éblouit.

Vous savez par une expérience sensible ce que c'est que de languir, faute d'avoir au-dedans de soi une vie d'amour. On est comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au-dedans qui soutient, qui porte, qui renouvelle sans cesse. Ne rien aimer ce n'est pas vivre. Il faut donc aimer. Mais qu'aimerez-vous dans le monde? Des hommes qui seraient jaloux si vous étiez content? un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guérirait de rien votre cœur si vous l'obteniez? l'estime de personnes

aveugles que vous méprisez presque toutes en détail ? Que ferez-vous donc ? n'aimerez-vous rien ? vivrez-vous sans vie plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose ? croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur ? Ah ! ne vous défiez jamais de Celui qui lui seul est tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste pour vous forcer de revenir à lui.

LETTRE IIIme.

A M. LE VIDAME D'AMIENS, DEPUIS DUC ET MARÉCHAL DE CHAULNES.

22 octobre 1704.

Vous connaissez la vérité, Monsieur, vous voudriez l'aimer ; mais le torrent

vous entraîne. Vous n'êtes pas d'accord avec vous-même, et vous ne pouvez vous résoudre à faire ce qui mettrait la paix dans votre cœur. Que tardez-vous? Tous les tempéramens qu'on imagine pour se flatter sont faux. Dieu veut tout, et tout lui est dû. Attendrez-vous que vos passions soient épuisées pour les lui sacrifier? voulez-vous, avant que vos goûts pour le monde s'usent, passer votre vie dans l'ingratitude, dans la résistance au Saint-Esprit et dans le mépris des bontés de Dieu? voulez-vous tenter l'horrible événement de ces morts précipitées, où Dieu surprend les pécheurs ingrats et endurcis? Il ne s'agit pas seulement de s'abstenir des grands péchés, il faut se tourner sérieusement vers le bien, nourrir sa foi de lectures solides, de prières de cœur, et de présence de Dieu dans la journée. Il faut se défier de sa faiblesse, et plus encore de sa présomption, sans laquelle la faiblesse humilierait et ferait sentir le besoin de prier.

Il faut craindre et éviter, autant que l'état où l'on est le peut permettre, toute société dangereuse.

O que vous auriez le cœur content, si vous aviez rompu tous vos liens! L'opération est douloureuse; mais la santé qu'elle donne rend heureux. Je prie notre Seigneur de vous donner ce courage. Demandez-le lui souvent. C'est en lui, Monsieur, que je vous suis dévoué sans réserve.

LETTRE IVme.

AU MÊME.

28 mai 1705.

Je suis ravi, Monsieur, d'apprendre que vous ne vous éloignez pas de notre frontière, et que je demeure à portée de vous tourmenter par mes lettres. Ce que je vous demande n'est pas un effort de courage; c'est seulement de commencer ce que vous voyez bien qui ne saurait

être fait trop tôt. Vous vous épargnerez beaucoup de peines et de dangers en tranchant tout d'un coup. On ne peut adoucir les opérations douloureuses qu'en les rendant très-promptes; on ne peut même les assurer, lorsqu'on se défie sincèrement de soi, qu'en se mettant d'abord dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir reculer sous aucun prétexte.

Si on veut venir de bonne foi à l'exécution, pourquoi hésite-t-on avec tant de subtilité pour la retarder et pour la rendre plus difficile? Accoutumez-vous à puiser dans la vraie source. Si vous le faites fidèlement, vous serez tout étonné de vous trouver beaucoup plus décidé et plus fort que vous n'osiez l'espérer. Essayez-le avec persévérance, et vous m'en direz des nouvelles. Je pense à vous, Monsieur, dans toutes les heures de la journée; je vous porte au fond de mon cœur, et je ne puis vous exprimer avec quel zèle je vous suis dévoué pour toute la vie.

LETTRE Vme.

AU MÊME.

30 octobre 1705.

Vous voilà, Monsieur, à la fin de votre campagne, et me voilà dans l'espérance de vous voir repasser bientôt. Rendez ma joie complète, je vous en conjure. Que je serai content si je vous trouve décidé, et entièrement d'accord avec vous-même! On ne contente ni soi ni autrui, quand on porte au-dedans de soi un fond qu'on ne peut ni suivre ni étouffer. On se tourmente, on se craint soi-même; on n'ose être seul avec soi, ni rentrer dans son propre cœur: on est comme un homme chassé de chez soi, qui est réduit à errer tout autour du logis comme un vagabond. D'ailleurs, on n'est point naturel dans le commerce des autres, car on marche avec des entraves.

Mettez-vous donc en liberté. Elle consiste à n'être plus entraîné par faiblesse, malgré sa conviction, et contre le vrai fond de son cœur. Il en coûte d'abord, mais bien moins qu'on ne s'imagine; et cette courte peine se tourne en consolation pour toujours.

LETTRE VIme.

AU MEME.

25 juin 1706.

On ne peut être plus touché, Monsieur, que je ne le suis de vos peines et de votre sincérité. J'espère que la manière dont vous ouvrez votre cœur servira à le guérir; c'est ce que je ne cesse point de demander à Dieu chaque jour. Sa miséricorde n'oublie rien pour rompre vos liens, et pour vous faciliter une entière délivrance. Il est temps que vous répondiez à tant de grâces.

Je vous pardonne de m'avoir craint, de m'avoir fui, d'avoir été ravi de ne me trouver pas; ce sont les suites naturelles de votre malheureux état. Je n'en cours pas moins après vous. Dieu vous veut: voyez tout ce qu'il a fait pour vous avoir, et tout ce que vous faites pour lui échapper. Ne lassez pas sa patience; ne soyez pas méchant pour vous prévaloir contre lui de ce qu'il est bon. Jetez-vous entre ses bras. Que ne puis-je vous aller voir! Je donnerais ma vie pour votre solide conversion. Jugez par là, Monsieur, combien je vous suis dévoué.

LETTRE VIIme.

AU MEME.

8 juillet 1706.

Il y a en vous deux hommes qui ne feront jamais de paix. Si vous voulez

être en quelque repos, il faut que l'un subjugue l'autre. L'homme chrétien et raisonnable ne sera jamais, s'il plaît à Dieu, tellement abattu par l'autre, qu'il ne fasse plus sentir aucun combat secret. Votre ressource ne peut donc se trouver qu'à le soutenir sans relâche contre l'homme aveugle, qui n'a rien de fort que ses passions déraisonnables. Plus celui-là sera dompté, plus vous goûterez au fond de votre cœur de consolation et de paix. Priez avec confiance. Malgré votre indignité, recourez à Dieu avec une liberté qui ne peut douter des bontés de son Père, et conjurez-le de vous prendre, puisque vous ne savez pas vous donner.

LETTRE VIII[me].

AU MEME.

9 février 1707.

Le temps de cet hiver est précieux pour vous. Que savez-vous si ce ne sera

pas le dernier de votre vie? Peut-être que les entretiens pleins de foi et de zèle, mais assaisonnés de tendresse et de modération, que M. votre père emploie pour vous affermir dans le bien, sont les dernières paroles de la vérité pour vous! Peut-être que les impressions saintes que vous éprouvez encore sont les dernières grâces que la miséricorde divine fait à votre cœur!

Mais à quoi tient-il que vous ne serviez Dieu? Vous sentez l'illusion de la vie présente; l'ensorcellement du monde, la trahison des choses flatteuses, l'écoulement rapide de tout ce qui va s'évanouir; et vous ne voulez pas jouir de la liberté des enfans de Dieu qui vous est offerte! Que tardez-vous à chercher la vie et la paix dans leur unique source?

Oh! que vous serez coupable si vous résistez à tant d'avances que Dieu vous fait? combien il est patient envers vous! combien vous l'avez fait attendre! O mon cher Vidame, ne tardez plus, ou-

vrez-lui votre cœur, et commencez enfin à vaincre votre goût pour l'amusement, à régler vos heures, à remplir vos devoirs.

LETTRE IXme.

AU MEME.

31 mars 1707.

Vous me demandez, Monsieur, la manière dont il faut prier et s'occuper de Dieu pour s'unir à lui et pour se soutenir dans les tentations de la vie. Je sais combien vous désirez trouver dans ce saint exercice le secours dont vous avez besoin. Je crois que vous ne sauriez être avec Dieu dans une trop grande confiance. Dites-lui donc tout ce que vous avez sur le cœur, comme on se décharge avec un bon ami de tout ce qui afflige ou qui fait plaisir. Racontez-lui vos peines afin qu'il vous console; dites-lui vos joies

afin qu'il les modère; exposez-lui vos désirs afin qu'il les purifie; représentez-lui vos répugnances afin qu'il vous aide à les vaincre; parlez-lui de vos tentations afin qu'il vous précautionne contre elles; montrez-lui les plaies de votre cœur afin qu'il les guérisse; découvrez-lui votre tiédeur pour le bien, votre penchant pour le monde, votre fragilité; dites-lui combien l'amour-propre vous porte à être injuste contre le prochain; combien la vanité vous tente d'être faux pour éblouir les hommes; combien votre orgueil se déguise aux autres et à vous-même. Quand vous lui direz ainsi toutes vos faiblesses, tous vos besoins, toutes vos peines, que n'aurez-vous point à lui dire? A mesure que vous lui parlerez, il vous parlera. Aussi faudra-t-il vous taire souvent pour l'entendre au fond de votre cœur. Nous ne manquons qu'en lui résistant: il est donc capital de s'accoutumer à écouter sa voix, et à ne perdre rien de ce qu'il nous dit.

Pour vos lectures, prenez les endroits de l'Evangile ou de l'Imitation de Jésus-Christ qui vous touchent le plus. Lisez lentement; et à mesure que quelque parole vous touche, faites-en ce qu'on fait d'une conserve qu'on garde long-temps dans la bouche pour l'y laisser fondre. Laissez cette vérité couler peu à peu dans votre cœur. Ne passez à une autre que quand vous sentirez que celle-là a achevé toute son impression.

L'essentiel est de cultiver dans votre âme tous les germes de la grâce. Ecartez ce qui peut les affaiblir; rassemblez ce qui peut les nourrir. Occupez-vous des miséricordes de Dieu et de sa patience en votre faveur. Je ne cesse, Monsieur, aucun jour de le prier pour vous. Il sait à quel point je vous suis dévoué pour toute ma vie.

LETTRE Xme.

AU MEME.

28 mars 1708.

Il n'est pas étonnant, Monsieur, que vous me craigniez. Pendant que vous ne serez pas d'accord avec vous-même, vous craindrez votre propre raison, et encore plus votre foi, qui vous condamnent : à plus forte raison craindrez-vous un homme que vous supposez peu compatissant à vos infirmités. Pour moi, je ne suis pas aussi méchant que vous le croyez. Je vous plains; je voudrais pouvoir vous soulager. Que ne puis-je souffrir vos peines pour vous en délivrer! Il n'y a rien que je ne voulusse faire, excepté de vous flatter par une mauvaise complaisance. Plus vous écoutez votre mollesse, plus vous vous préparez d'embarras et d'obstacles. Que tardez-vous à vous déterminer? C'est le partage du

cœur et l'irrésolution qui vous font souffrir. Puisque Jésus-Christ vous dit la vérité pour votre salut, pourquoi hésitez-vous? pourquoi ne vous livrez-vous pas à sa grâce et à son amour? Malheur à l'homme qui a le cœur double!

Oh! si vous aviez goûté la consolation et la liberté qu'on trouve à n'être qu'un, et à n'avoir qu'une volonté toute réunie vers le bien, vous regretteriez tous les momens perdus! C'est déjà une grande misère que d'avoir en soi la révolte de la chair contre l'esprit; mais au moins l'esprit ne devrait pas être divisé. Il faudrait qu'il fût d'accord avec soi-même pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Faute de cette union intime, on n'a point de paix, on porte dans son cœur une guerre civile. Vous ne pouvez finir vos irrésolutions que par la prière. Raisonnez peu, mais priez beaucoup.

LETTRE XI[me]

AU MEME.

2 septembre 1708.

Je vois avec plaisir s'approcher le temps de votre passage sur notre frontière. Quelle joie n'aurai-je point si je vous trouve d'accord avec vous-même ! Quelle paix et quelle douceur que d'être pleinement décidé sur les choses essentielles ! Les contradictions du dehors, quelque pénibles qu'elles soient, ne sont jamais comparables à celles du dedans. Rien n'est si dur que de porter sa condamnation au fond de son cœur : encore est-ce un grand bonheur que de ne l'étouffer pas. J'aime votre sincérité, elle m'attendrit : j'en espère de bonnes suites. Mais ce n'est pas assez d'être sincère contre soi ; il faut agir aussi raisonnablement qu'on parle.

LETTRE XIIme.

AU MEME.

15 octobre 1708.

Je suis véritablement affligé, Monsieur, de l'état pénible où vous vous dépeignez vous-même; mais ce qui me console c'est de voir combien vous le sentez et combien vous en craignez les suites. J'espérerai tout pour vous, tandis que vous appréhenderez tout de vous-même. Cette expérience de votre tiédeur, de votre relâchement et de votre fragilité, doit vous inspirer une grande défiance de votre cœur. On se flatte d'ordinaire d'avoir au moins un cœur droit et sensible à ses vrais devoirs. Mais quel devoir peut-on jamais comparer à celui de n'être pas ingrat à l'égard de Dieu? On aurait horreur d'un homme assez dénaturé pour tomber dans l'ingrati-

tude à l'égard d'un père ou d'un ami de qui il aurait reçu de grands services. Vous avez reçu de Dieu votre corps, votre âme, ce vous-même qui vous est si cher, avec la vie et toutes ses commodités; en un mot, vous n'avez rien que vous ne teniez de Dieu seul. Jamais bénédictions ne peuvent être mises en aucune comparaison avec celles dont Dieu vous a comblé. C'est pourtant lui que vous oubliez à toute heure; c'est lui qu'il vous tarde de quitter; c'est lui à qui vous préférez les plus misérables amusemens.

Je gémis, dites-vous, de me trouver dans un goût si indigne. C'est ma consolation, Monsieur, de ce que je vous vois gémir; mais enfin tel est votre goût; il est aussi méprisable selon la raison, que dépravé et dangereux selon la foi. A quel point ne devez-vous pas vous défier d'un cœur si gâté et si fort insensible au vrai bien!

Vous ne pouvez vous résoudre à ai-

mer Celui qui est souverainement aimable et qui vous aime dès l'éternité, sans vous abandonner, lors même que vous lui êtes infidèle! Vous ne pouvez renoncer à ces amusemens si indignes que vous n'oseriez les nommer au rang des choses sérieuses : voilà ce que vous n'avez point honte de mettre en la place de votre Dieu et de tous les biens éternels! Qu'y a-t-il donc de plus méprisable que votre cœur? cœur de boue, toujours appesanti vers la terre, toujours incapable de sentir les grâces de Dieu!

Vous me demandez un moyen de sortir de cette espèce d'ensorcellement : mais ce moyen, vous le savez ; et il vous demeure inutile parce que vous ne vous en servez pas. Ce moyen, c'est de lire, de prier tous les jours à des heures réglées ; c'est de fuir toutes les occasions de dissipation que vous pouvez retrancher, sans manquer aux bienséances de votre état ; c'est de vous renouveler souvent dans la journée, en la pré-

sence de Dieu ; c'est de vous humilier devant lui dès que vous éprouvez votre faiblesse ; c'est de revenir aussitôt à lui sans vous décourager jamais ; c'est de vous accoutumer à n'espérer plus rien, ni de votre raison ni de votre courage, et à vous réfugier en Dieu seul avec une humble confiance ; c'est de travailler avec le secours de Dieu, qui ne vous manquera point, et qui vous fait sur vos fautes tant de reproches intérieurs par une miséricorde secrète. Il me tarde d'avoir l'honneur de vous voir pour vous en dire davantage.

LETTRE XIIIme.

AU MEME.

4 avril 1709.

Votre dernière lettre, Monsieur, m'a véritablement attendri. Vous ne devez pas être surpris de vous trouver si tiède,

si dissipé, si fragile. C'est l'effet naturel d'une longue vie relâchée. Vos passions sont fortes; vous vivez au milieu du monde et des tentations les plus dangereuses; votre foi n'est qu'à demi-nourrie, votre amour-propre agit en pleine liberté dans tout ce que la crainte de Dieu ne vous reproche pas comme un désordre grossier. C'est vivre d'une vie mondaine que la crainte de Dieu modère; mais ce n'est pas vivre de l'amour de Dieu mis à la place de l'amour-propre. Ce n'est qu'en se livrant à Dieu par amour, et en nourrissant cet amour par une prière fréquente, qu'on sort de cet état flottant. Quand on ne veut prendre de la religion qu'autant qu'il en faut pour apaiser les reproches de sa conscience, et pour se donner une espérance qui console le cœur, on ne fait que languir intérieurement. C'est un malade convalescent, qui se contente de se nourrir suffisamment pour ne pas tomber à toute heure en défaillance et pour s'é-

pargner de grandes douleurs. Il ne fait que traîner. Que faut-il donc faire? Le voici :

Il faut se regarder comme un homme qui a pris son parti, qui ne s'en cache point, qui ne rougit point de Jésus-Christ, qui veut être fixé dans le bien, et ne regarder plus en arrière.

Il faut lire, prier, mais prier de cœur. Il faut examiner ce que Dieu demande de vous pour mourir à vos passions, pour vous précautionner contre vous-même, pour retrancher les amusemens qui vous détournent de vos devoirs. Vous verrez que si vous vous abandonnez à l'Esprit de grâce, il vous fera sentir ce qui vous arrête dans le chemin où Dieu vous appelle.

Il ne faut point être découragé de vos fautes. Dès que vous vous apercevez que vous avez manqué, condamnez-vous intérieurement; recommencez à bien faire, comme si c'était le premier jour, et ne vous lassez point d'être toujours à recommencer.

Voilà, Monsieur, ce que je prie Dieu de vous faire bien entendre. Je vous aime tendrement; je vous suis dévoué à toute épreuve et sans réserve pour le reste de ma vie. Aimez-moi, mais en Dieu et pour Dieu, comme je vous aime.

LETTRE XIVme.

AU MÊME.

19 décembre 1709.

Je remercie Dieu, Monsieur, des grâces dont il vous comble; mais je crains que votre travail ne soit disproportionné à tant de secours. Rien n'est si redoutable que les grâces méprisées, et le plus rigoureux jugement sera fondé sur les miséricordes reçues sans fruit. C'est le péché d'ingratitude et de résistance au Saint-Esprit. Dieu vous a conservé cette année, pour vous attirer à son amour par tant d'inspirations secrètes. Mais je

vois venir la campagne prochaine, et je n'y saurais penser sans craindre pour vous. Au nom de Dieu, ne passez point dans la mollesse et dans l'amusement, un hiver qui vous est peut-être donné comme le temps de vivre pour votre salut éternel.

Ne vous contentez pas d'éviter les vices grossiers; priez, unissez-vous de cœur à Dieu; accoutumez-vous à être avec lui dans un commerce d'amour et de confiance; faites toutes vos actions en sa présence, et retranchez celles que vous craindriez de lui offrir. Voilà ce qui doit décider tous vos cas de conscience.

LETTRE XVme.

AU MEME.

sur la mort de l'abbé de Langeron.

15 novembre 1710.

J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie, et le principal secours que Dieu

m'avait donné pour le service de l'Eglise : jugez, mon cher Monsieur, de ma douleur. Mais il faut aimer la volonté de Dieu. Rien n'était plus vrai et plus aimable que la vertu du défunt. Rien ne montre plus de grâces que sa mort.

Que les bons amis coûtent cher! Cherchons l'ami qui ne meurt point, en qui nous retrouverons tous les autres.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir Mme la Vidame tout à Dieu. Elle n'aura jamais de vrai repos que là, et toutes les dissipations qu'elle peut goûter hors de ce droit chemin, ne feront qu'empoisonner son cœur. Ce que je lui demande, est qu'elle soit fidèle à prier. Quiconque cherche Dieu de bonne foi, le trouve.

LETTRE XVIme.

AU MÊME.

25 mars 1711.

Les avertissemens que vous recevez depuis deux ans dans le fond de votre cœur, sont des grâces très-précieuses. Plus on avance vers Dieu, plus Dieu prend possession de nous, pour nous avertir, reprendre et corriger en chaque occasion. C'est dans une dépendance fidèle et constante de cet avertissement de l'Esprit de grâce, que consiste tout notre progrès dans la vie intérieure. Plus Dieu donne, plus il demande : il est bien juste qu'il demande à proportion de ce qu'il donne. On est troublé dès qu'on lui résiste ; et c'est une vraie grâce, que Dieu nous fasse sentir ce trouble dès que nous lui manquons : c'est un reproche de l'amour, que le Bien-aimé fait sentir à l'âme. Notre conscience de-

vient plus délicate, et plus jalouse pour Dieu contre nous, à mesure que Dieu y est plus écouté, et que son amour augmente. Le grand point est de céder à cet attrait. *Ne résister point à Dieu*, dit l'Ecriture, *est plus que tous les holocaustes*. Au contraire, résister au Saint-Esprit est le péché qui ne sera pardonné ni en ce monde ni dans l'autre. Ne résistez donc pas, mon très-cher Monsieur; *la nation des justes n'est qu'obéissance et amour*.

Vous êtes jeune, et bien au milieu du monde; mais dans ce temps de guerre, il n'y a qu'une toile d'araignée entre la mort et vous. Dieu vous presse, il vous veut tout à lui. Hâtez-vous de faire son ouvrage.

LETTRE XVIIme.

AU MEME.

4 janvier 1712.

Je ne m'étonne point, Monsieur, de ce que la dissipation du monde et le goût du plaisir vous appesantissent le cœur pour vos exercices de piété : mais vous devez voir, par cette expérience, combien les choses qu'on croit innocentes sont quelquefois dangereuses dans la pratique. On se livre aux amusemens d'une société de parens, de bons amis, aux commodités d'une vie douce et libre; en cet état on dit : que fais-je de mal? ne suis-je pas dans les bornes d'une vie réglée selon ma condition? ne suffit-il pas que je prie Dieu à certaines heures, que je fasse quelque bonne lecture chaque jour? Oui, sans doute, cela serait suffisant s'il était bien fait. Mais votre

vie molle et dissipée vous empêche de le bien faire. Il faudrait que tout le détail des occupations de la journée se ressentît des exercices de piété, et qu'il fût animé par l'esprit puisé dans cette source. Au contraire, c'est l'heure de la prière et de la lecture qui se ressent de la mollesse et de la dissipation qui dominent dans le détail des occupations extérieures. On porte à la prière une imagination toute pleine de vaines curiosités, un esprit flatté de ses pensées et de ses projets, une volonté partagée entre le devoir envers Dieu et le goût de tout ce qui flatte l'amour-propre. Faut-il s'étonner alors si la prière se tourne si facilement en distractions importunes, en sécheresse, en dégoût, en impatience de finir? Ce qui doit être le soutien contre toutes les tentations n'est point soutenu. Ce qui devrait nourrir le cœur manque de nourriture. La source même tarit. Quel remède trouverons-nous? Je n'en connais que deux : l'un est de di-

minuer la dissipation de la journée ; l'autre est d'augmenter le recueillement aux heures de liberté.

Voici tout ce que je puis vous dire à la hâte. Dieu sait, mon cher et bon duc, combien je vous suis dévoué.

LETTRE XVIIIme,

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY.

1690.

Je rends grâces à Dieu, Monsieur, de la crainte qu'il vous donne de quitter le mal sans faire le bien. Cette crainte, qu'il imprime dans votre cœur, sera le solide fondement de son ouvrage. Vous ne sauriez jamais, du tempérament dont vous êtes, vous soutenir contre le mal que par une fervente pratique du bien ; et vous seriez le plus malheureux de tous les hommes, si vous entrepreniez de vaincre vos passions sans

vous unir étroitement à Dieu dans ce combat. Votre cœur serait sans cesse déchiré ; vous n'auriez ni l'ivresse des plaisirs, ni la consolation du St.-Esprit. Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous entraînera insensiblement, et peut-être tout-à-coup, dans le fond de l'abîme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur ; votre conscience vous pressera ; les choses qui vous ont charmé vous paraîtront vaines et frivoles ; vous sentirez au-dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cède peu à peu. Si vous cherchez par de faux tempérammens à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejette avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire avec le néant même. Il ne vous reste donc, ou que de retomber dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos

tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au Père des miséricordes qui vous tend les bras malgré vos ingratitudes. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu : il est le Maître. Revenez, Monsieur, comme l'enfant prodigue; formez au fond de votre cœur cette invocation pleine de confiance : *O mon Père! j'ai péché contre le Ciel et contre vous.* Il n'est pas possible d'éviter les déchiremens de cœur que vos passions vous feront éprouver avant d'être bien étouffées; vous sentirez les plaisirs qui viendront vous tirer, comme St. Augustin le dit de lui-même; vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrète : « Quoi donc! vous nous dites « un éternel adieu; et toute votre vie ne « sera plus que gêne et tristesse! » Voilà ce qu'ils diront. Mais Dieu parlera aussi à son tour; il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que ce tendre Père réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfans.

Vous n'aurez plus de ces plaisirs furieux qui enivrent l'âme, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre toutes les peines; vous serez d'accord avec vous-même; vous ne craindrez plus de rentrer au-dedans de vous; vous n'aurez plus rien à cacher; vous aimerez tout ce que vous ferez, puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point; vous porterez dans votre cœur une source inépuisable de consolation, de force et d'espérance contre tous les maux de la vie. Ainsi les maux se changeront en biens; les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon: car *tout se tourne à bien,* comme dit St. Paul, *pour ceux qui aiment Dieu.* (1) Eh!

(1) Rom. VIII, 27.

pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il vous aime tant ? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour ? Le fantôme du monde va s'évanouir, cette vaine décoration disparaîtra bientôt; l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déjà; le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir, nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de folie. Mais nous, qui avons connu et goûté le don de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation ? Mais vous, Monsieur, fermerez-vous votre cœur, ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous le demander tout entier ?

Défiez-vous continuellement de vous-même; c'est le fruit que vous devez tirer de vos chutes. C'est pour vous humilier

que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes, et après tant de grâces reçues autrefois. Vous aviez plus besoin qu'un autre de tomber de bien haut, parce qu'il faut abaisser votre hauteur qui est extrême, et écraser votre orgueil qui se relèverait toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu. La défiance de vous-même doit opérer la fuite des occasions de rechute: elle doit vous engager à prendre un genre de vie précautionné contre vous et contre vos amis; mais elle ne doit pas vous faire douter du secours de Dieu. S'il vous a cherché et poursuivi pendant que vous le fuyiez, combien plus vous mènera-t-il pas à pas, maintenant que vous revenez à lui! Ne craignez rien, Monsieur; vous ferez la joie de tout le ciel dans votre retour.

Ce qui m'embarrasse le plus n'est ni votre promptitude contre vos domesti-

ques, ni vos oppositions pour les gens qui vous traversent ; ce que je crains pour vous, c'est votre hauteur naturelle et votre violente pente aux plaisirs. Je crains votre hauteur, parce que vous ne pouvez être à Dieu et vous remplir de son Esprit, qu'autant que vous vous viderez de vous-même. Dieu est jaloux de sa gloire ; et celle des hommes l'irrite. *Il résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.* Si vous n'êtes petit devant lui, il ne vous bénira jamais. Pour la pente aux plaisirs, elle me ferait trembler pour vous, si je n'étais persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane ; tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles ; ils sont en possession de vous parler selon leurs cœurs corrompus. Par nécessité il faut changer de ton. Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité ; deman-

dez-lui cette sagesse qu'il a promise aux siens pour les rendre victorieux de la sagesse mondaine. Il s'agit de ne témoigner jamais nulle lâche complaisance pour le mal. Qu'on croie tout ce qu'on voudra, il faut prendre le dessus; si vous vous laissez entamer, vous êtes perdu. Un faux ménagement entre Dieu et le monde ne contentera ni Dieu ni le monde: vous serez rejeté de Dieu; le monde vous rentraînera, et rira de vous voir entraîné dans ses piéges. Ce qui vous préservera de ce malheur sera une conduite droite, pleine de confiance en Dieu et de renoncement aux considérations humaines.

Vous me paraissez, dans votre lit, comme Saul abattu et prosterné aux portes de Damas. Jésus-Christ, que vous avez abandonné et outragé, vous dit : *Pourquoi me persécutes-tu? il est dur de résister à l'aiguillon.* Dites-lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Il fera de vous un vase d'élection pour porter son nom.

LETTRE XIXme.

AU MEME.

2 juillet 1690.

Il me paraît, Monsieur, que la plus importante de vos questions est celle que vous me faites sur l'ignorance de vos devoirs. Vous voudriez bien qu'il vous fût permis de vous contenter de ce que vous en avez connu, sans vous embarrasser pour en connaître davantage; mais je vous avoue que je ne puis entrer dans votre sentiment. L'Evangile ne nous est point donné pour ne savoir pas ce qu'il contient. C'est sur ce livre que nous serons jugés; c'est donc sur ce livre qu'il faut préparer nos comptes.

Mais faudra-t-il, direz-vous, passer sa vie à étudier la religion comme un docteur? Non, Monsieur, ce n'est pas là ce que Dieu demande de vous. Il demande

que vous vous nourrissiez humblement, chaque jour, des vérités de l'Evangile, non pour décider, mais pour vous défier encore davantage de vous, et pour apprendre de Jésus-Christ à être *doux et humble de cœur*. Ce ne sera point une subtile et vaine science que vous apprendrez; vous n'apprendrez qu'à fouler aux pieds les biens fragiles d'ici-bas, qu'à vous détacher de cette vie qui s'enfuit comme une ombre, qu'à aimer la grandeur de Dieu devant qui toute autre grandeur disparaît, qu'à être doux, patient, juste, sincère en tout avec le prochain. Cette science ne s'apprend point par la subtilité des raisonnemens; il ne faut, pour y faire un progrès continuel et merveilleux, qu'un cœur simple et docile. Si vous êtes humble, vous en entendrez plus que les grands docteurs pleins d'eux-mêmes.

J'oubliais, Monsieur, de vous dire que le premier des commandemens de Dieu suffit pour faire évanouir en un

moment tous vos prétextes. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée et de toutes vos forces.* Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit pour prévenir toutes les réserves que l'homme pourrait vouloir faire au préjudice de cet amour. Il faut aimer Dieu, non-seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. C'est se moquer, de croire qu'on puisse l'aimer d'un amour si vigilant et si appliqué, pendant qu'on craint de découvrir trop clairement ce que cet amour demande. Il n'y a qu'une seule manière d'aimer de bonne foi, qui est de ne faire aucun marché avec lui, mais de faire avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire pour connaître la volonté adorable de Celui qui nous a créés de rien et rachetés de la mort éternelle par le propre sang de son Fils. Tous ceux qui vivent dans ces retranchemens, qui veu-

lent aimer Dieu de peur qu'il ne les punisse, mais qui voudraient bien être un peu sourds pour ne l'entendre qu'à demi quand il leur parle de se détacher du monde et d'eux-mêmes, courent grand risque d'être de ces *tièdes* dont Jésus-Christ dit qu'il les *vomira*. Pour nous qui voulons être à lui sans réserve, la paix et la miséricorde viendront sur nous; et nous recevrons le centuple promis dès cette vie, outre le royaume du ciel. La liberté du cœur, la paix de la conscience, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière en son âme, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfans de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles. Quelle faiblesse y aurait-il donc de craindre de s'engager trop avant dans un état si désirable? *Malheur*, dit l'Ecriture, *aux*

cœurs partagés! (1) En effet, ils sont sans cesse déchirés, d'un côté par le monde et par leurs passions encore vivantes; de l'autre, par les remords de leur conscience et par la crainte de la mort, suivie de l'éternité. Heureux ceux qui se jettent tête baissée entre les bras du *Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation!* (2) Ceux-là, bien loin de craindre de voir trop clair, ne craignent rien tant que de ne voir pas assez ce que Dieu demande. Sitôt qu'ils découvrent une nouvelle lumière dans la loi de Dieu, ils *sont transportés de joie*, dit l'Ecriture, *comme un avare qui trouve un trésor.* (3)

(1) Eccl. II, 14.
(2) II. Cor. I, 3.
(3) Ps. CXIX, 162.

LETTRE XXme.

AU MEME.

14 juillet 1690.

J'apprends, Monsieur, que vous souffrez, et que Dieu vous met à une très-rude épreuve par la longueur de vos maux. Si je me laissais aller à mon cœur, j'en serais véritablement affligé; mais je conçois que Dieu vous aime en vous frappant, et je suis persuadé que vos maux seront dans la suite de très-grands biens. Il vous arrache ce que vous auriez eu bien de la peine à lui donner. En vous l'arrachant, il vous ôte la gloire de le lui sacrifier: ainsi il vous humilie en vous instruisant. D'ailleurs, il vous tient dans un état d'impuissance qui renverse tous vos projets: par-là il vous force de vous tourner entièrement vers lui. Après vous avoir af-

fligé, il vous consolera en bon père, lorsque l'épreuve aura détaché et purifié votre cœur. Je le prie de vous donner une patience sans bornes dans des maux aussi longs et aussi douloureux que les vôtres. Que ne puis-je, Monsieur, les partager avec vous et être votre garde-malade ; vous n'en sauriez avoir de plus zélé que moi.

LETTRE XXIme.

AU MEME.

18 juillet 1690.

Vous demandez, Monsieur, quelque motif de confiance dans vos maux. Ah ! si Dieu ne vous aimait, ne vous aurait-il pas abandonné aux désirs de votre cœur? Vous aurait-il poursuivi pendant que vous le fuyez avec tant d'ingratitude? Vous étiez enfant de colère, et Dieu ne s'est point lassé. Il vous a aimé mal-

gré vous. Vous vouliez périr, et il ne voulait pas que vous périssiez. Il a ressuscité sa grâce en vous. Vous l'aimez, ou du moins vous désirez de l'aimer ; vous craignez de ne l'aimer pas ; vous avez horreur de vous-même à la vue de vos péchés et des bontés de Dieu. Croyez-vous qu'on puisse, sans être aidé par l'Esprit de Dieu, désirer de l'aimer, craindre de ne l'aimer pas, avoir horreur de soi et de sa corruption ? Non, non, Monsieur ; il n'y a que Dieu qui fasse ces grands changemens dans une âme aussi égarée qu'était la vôtre ; et quand Dieu les fait, on ne peut douter qu'il n'aime cette âme d'un amour infini. Il voit mieux que vous la lèpre dont vous étiez couvert ; c'est la multitude de vos plaies qui, loin de le rebuter, a attiré sa compassion sur vous. Eh ! que faut-il à la souveraine Miséricorde, sinon une extrême misère en laquelle elle puisse se glorifier ? Oh ! que vous êtes un objet propre aux bon-

tés de Dieu ! Elles paraissent en vous plus que dans un autre. Qu'avez-vous fait à Dieu, sinon l'offenser, et l'offenser par des rechutes scandaleuses ? Que vous doit-il ? Rien que l'enfer, mais l'enfer bien plus rigoureux qu'à un autre. Sa grâce paraît plus pure grâce en vous. Vous pouvez donc, Monsieur, dire comme St. Paul : « *Dieu m'a formé* « *exprès comme un modèle de sa patience, pour ranimer la confiance de* « *tous les pécheurs qui seraient tentés* « *de tomber dans le désespoir.* » (1) O hommes qui avez comblé, ce semble, toute mesure d'iniquités! regardez-moi, et ne désespérez jamais des bontés du Père céleste. Il n'y a qu'un seul crime indigne de sa miséricorde, c'est de s'endurcir contre elle et de ne la vouloir point espérer. Il est vrai que vous ne devez plus compter sur vous-même, ni vous promettre rien ou de vos talens ou

(1) I. Tim. I, 16.

de votre courage. Tout vous manquera du côté de vous-même ; et vous serez confondu par la malédiction de Jérémie, si vous vous appuyez sur un bras de chair : mais autant que vous sentirez votre impuissance, autant devez-vous ouvrir votre cœur à la force toute puissante de Celui qui vous dit : « *Ne craignez rien, je suis avec vous.* » (1) Il changera tous les maux en biens. La maladie du corps sera la guérison de l'âme. Vous bénirez Dieu avec consolation, de vous avoir frappé de tant de plaies au-dehors pour guérir les autres plaies profondes et mortelles que l'orgueil et la mollesse avaient faites dans votre cœur. Vous verrez cette conduite secrète de miséricorde se développer peu à peu sur vous. Que tardez-vous, Monsieur, à rendre gloire à Dieu, en vous livrant à lui sans réserve ? Plus vous vous confierez en lui, plus il

(1) Esaïe, XLI, 10.

prendra soin de vous. Je le prie de tout mon cœur de vous faire sentir la paix et la consolation qu'il y a à espérer en lui seul.

LETTRE XXIIme.

AU MEME.

26 juillet 1690.

Vous demandez, Monsieur, un moyen de conserver la présence de Dieu au milieu des croix. J'espère que vous sentirez combien les croix sont elles-mêmes propres à nous tenir dans une fréquente présence de Dieu. Qu'y a-t-il de plus naturel, quand on souffre, que de chercher du soulagement? Mais quelle consolation ne trouve-t-on pas, quand on se tourne avec amour du côté de Dieu? Quand vos maux vous pressent, vous envoyez chercher les médecins et les personnes de votre famille que vous croyez les plus propres à vous soutenir ;

appelez de même à votre secours le Médecin d'en-haut, appelez le vrai Consolateur, le Père tendre qui vous portera dans son sein, et qui vous donnera ou l'adoucissement de vos maux, ou le courage de les supporter patiemment dans leur amertume. Oh! qu'il est doux de sentir une telle ressource en Dieu, et de savoir qu'elle ne peut jamais nous manquer! Il est toujours prêt à nous entendre; il sait mieux que nous-mêmes tout ce que nous souffrons. C'est lui qui forme en nous le cri par lequel nous l'appelons à notre secours. Si quelquefois il paraît lent à nous délivrer, c'est qu'il nous fait ce que Jésus-Christ fit à Lazare qu'il aimait tendrement; il attendit tout exprès plusieurs jours pour le laisser mourir et pour avoir lieu de le ressusciter.

Dieu paraît lent à vous guérir, parce qu'il veut vous faire mourir à vous-même et à la vie corrompue du siècle. Quand tous vos désirs seront bien amor-

tis, quand votre orgueil sera dans la poussière du tombeau, quand vous commencerez à être insensible à la mauvaise honte, quand vous aurez sacrifié tout à Dieu, sans nulle réserve, et que le vieil homme n'aura plus ni espérance ni ressources, alors j'espère que Dieu manifestera sa gloire; il vous rendra une vie pure et digne de lui; il vous montrera au monde comme Lazare ressuscité, non pour rentrer dans une vie lâche, vaine et profane, mais pour être comme un signe des merveilles de Dieu, qui convainque les incrédules et qui encourage les pécheurs à se convertir.

Cependant, Monsieur, dites à Dieu dans vos douleurs: Mon Dieu, je m'oublierais moi-même plutôt que de vous oublier. Mes maux sont inévitables; car je ne puis me soustraire aux coups de votre juste et toute-puissante main. Il faut donc que je souffre, puisque j'ai péché, et que la sentence de ma punition est partie d'en-haut. Il n'est plus

question que de souffrir avec le désespoir d'une âme livrée à sa propre faiblesse, ou avec la consolation d'espérer en vous; avec le trouble de l'amour-propre poussé à bout par la douleur, ou avec la paix de votre amour et de la confiance en vos éternelles bontés. L'impatience ne délivre d'aucun mal; au contraire, c'est un mal très-cuisant que l'on ajoute à tous les autres pour s'accabler. La résignation, en échange, adoucit nos souffrances; elle les charme même, pour ainsi dire, en découvrant les biens infinis cachés sous les maux. Je ne vous propose donc, Monsieur, de vous jeter entre les bras de Dieu, que pour y trouver le plus doux de tous les remèdes.

Faites-vous peu à peu une heureuse habitude de vous tourner vers lui toutes les fois que vos maux vous presseront, comme un petit enfant se retourne vers le sein de sa nourrice toutes les fois qu'il voit quelque objet qui l'effraie ou qu'il

sent quelque peine. Quand la patience vous échappe, recourez à lui afin qu'il vous soutienne, comme vous appelleriez quelqu'un à votre secours pour vous décharger d'une partie d'un fardeau accablant. Quand il vous arrive de succomber à la tentation d'impatience, n'ajoutez pas à ce mal celui de vous décourager. S'impatienter contre son impatience, c'est envenimer sa plaie: il faut, au contraire, lever les yeux vers le Médecin et lui montrer toute la profondeur de sa plaie, afin qu'il y verse le baume pour la guérir. Un mot d'un Psaume ou de l'Evangile qui vous aura touché suffira pour élever de temps en temps votre cœur vers Dieu. D'ailleurs, vous avez un avantage que vous ne devez pas laisser perdre, qui est de parler de piété avec les personnes de votre famille qui en sont pleines. Quand ces conversations se font par épanchement de cœur et avec une entière liberté, elles nourrissent l'âme, elles l'encoura-

gent, elles la rendent forte dans les croix, elles la soulagent dans ses tentations d'accablement. Pour vos lectures, vous devez les faire très-courtes; car en l'état où vous êtes, on ne saurait trop ménager votre esprit et votre corps. De courtes, simples et fréquentes élévations de cœur à Dieu vous feront plus de bien que les applications suivie un sujet particulier. Vous pouvez laisser parler votre famille et vos amis, et vous contenter d'écouter. Pendant qu'on écoute la conversation, le cœur ne laisse pas de se recueillir souvent sur les choses intérieures, et il se nourrit de Dieu en secret. Le silence est très-nécessaire et à votre corps et à votre âme.

LETTRE XXIIIme.

A UN MILITAIRE.

1688.

Vous m'avez oublié, Monsieur ; mais il n'est pas en mon pouvoir d'en faire autant à votre égard. Votre oubli, bien loin de me rebuter, me touche encore davantage. Vous m'avez témoigné autrefois une sorte d'amitié dont l'impression ne s'efface jamais, et qui m'attendrit presque jusqu'aux larmes, quand je me rappelle nos conversations : j'espère que vous vous souviendrez combien elles étaient douces et cordiales. Avez-vous trouvé depuis ce temps-là quelque chose de plus doux que Dieu ? Les vérités qui vous transportaient ne sont-elles plus ? La pure lumière du royaume de Dieu est-elle éteinte ? Le néant du monde peut-il avoir reçu quel-

que prix nouveau? Ce qui n'était qu'un misérable songe ne l'est-il pas encore? Ce Dieu dans le sein duquel vous versiez votre cœur, et qui vous faisait goûter une paix au-dessus de tout sentiment humain, n'est-il plus aimable? L'éternelle beauté, toujours nouvelle pour les cœurs purs, n'a-t-elle plus de charmes pour vous? La source des douceurs célestes, des plaisirs sans remords, qui est dans le Père des miséricordes, est-elle tarie? Non; car il me met au cœur un trop pressant désir de vous rappeler à lui. Dussiez-vous ne me point répondre, je ne cesserai de parler de vous à Dieu, ne pouvant plus vous parler à vous-même.

Quand est-ce qu'il me sera donné de revoir ce cher enfant de Dieu rappelé sous sa main puissante? Faites finir mes craintes; rendez-moi la joie de mon cœur.

LETTRE XXIVme.

Vous voyez au fond de votre conscience ce que la grâce demande de vous ; mais vous résistez à Dieu : de là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : Il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut : c'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout-bon et tout-puissant. Il vous donnera selon la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné ; mais ce sera votre faute.

Tout ce que je vous demande est de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez humblement à la volonté de Dieu, et que vous rentriez dans la paix par la prière, tout

se fera peu à peu en vous; et ce qui vous paraît impossible s'aplanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi! n'était-ce que cela? Fallait-il tant de dépits pour une chose si juste, que Dieu prépare et facilite par son amour?

Au nom de Dieu, cédez, et dites sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : Rien n'est impossible à Celui qui est tout-bon et tout-puissant. Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur.

LETTRE XXVme.

Je ne m'étonne point de ce que vous éprouvez, Monsieur. Vous aimeriez un certain calme où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, et vous délivrer de tout ce qui est

capable de rouvrir vos plaies ; mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop occupé autrefois se tourne en importunité et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix, et attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera dans son temps, et non pas dans le vôtre.

Vous avez de grands secours dans les connaissances que vous avez acquises ; vous avez lu beaucoup de bons livres ; vous connaissez les vrais fondemens de la religion. Mais tous ces moyens, qui conduisent à Dieu pour les commencemens, vous arrêteraient dans la suite, si vous teniez trop à vos lumières. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant. Il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur. Heureux qui la connaît !

Il ne s'agit point, Monsieur, de faire

beaucoup de choses difficiles : faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu, et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création. Vous ferez ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant. Vous serez sobre à table, et sobre partout ailleurs; sobre à parler, sobre à juger, sobre à vous divertir, sobre même à être sage et prévoyant, comme le veut saint Paul. C'est cette sobriété universelle que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux; mais on a au-dedans de soi un principe d'amour qui inspire une certaine délicatesse pour ne point déplaire à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au-delà des règles.

En cet état, on souffre ce que les autres gens souffrent aussi des embarras, des contre-temps, des incommodités corporelles, des oppositions d'humeur, des

difficultés avec soi-même aussi bien qu'avec les autres. Mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différens. On connaît en Jésus-Christ Sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout ; mais nous ne le voyons jamais si clairement et si utilement que dans les souffrances. La croix est la force de Dieu même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez, Monsieur, sans aucun changement extérieur que ceux qui seront nécessaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre faiblesse, ou pour ne rougir pas de l'Evangile. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous le cœur en lui parlant des choses que vous le croirez capable de porter. Mais

comptez que Dieu est le bon ami du cœur, et que personne ne console comme lui. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier et lui ôtera tout crédit chez vous.

Montrez une conduite unie, modérée, mais ferme pour la vertu, et si décidée qu'on n'espère plus de vous rentraîner. Mettez votre confiance, non dans votre force, ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), mais dans la seule bonté de Dieu qui vous a aimé avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une règle de bonnes lectures selon votre besoin. Il faut se reposer après avoir lu, méditer ce qu'on vient de lire, le méditer plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien.

LETTRE XXIme.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer; elle dit tout pour le passé, elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire : voici celles qui me paraissent les principales.

Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourrait non-seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine; vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu. Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il ne faut fuir que les gens qui dissipent, qui relâchent, et qui rouvrent les plaies du cœur.

Il faut nourrir votre âme par les paroles de la foi, faire chaque jour une lecture courte et longue; courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu.

Pour la prière, vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentimens dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous êtes ravi de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire aimer par un cœur si indigne de lui. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne ta-

rira point; il n'aura qu'à épancher de son abondance. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusemens, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et plein de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connaîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir: eh! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien? En lui disant toutes vos misères, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz: ô mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité! Prenez mon cœur; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au-dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous

votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères: c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états, dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant sur le sein de sa mère.

Tout cela est simple, uni, modéré; tout cela rentre dans la vie la plus commune; mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation si vous le faites! *Un jour dans la maison de Dieu, vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

LETTRE XXVIIme.

Je suis ravi, Monsieur, de voir la bonté avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous

écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité et le désir d'être soutenu dans vos projets. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. Plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content? C'est ce que vous ne trouverez jamais en vous livrant à vos passions, et ce qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur, comme celui des plaisirs profanes; mais c'est un contentement très-réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que

par les infidélités. Ainsi, moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le: *Savourez et voyez combien le Seigneur est doux.*

Le point capital, si vous voulez vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité; et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord, sans aucune mesure, avec toutes les personnes avec lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Mais il s'agit de

iaisons suivies. Il s'agit des compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une dissipation très-dangereuse. *Celui*, dit le St. Esprit, *qui aime le danger y périra*. Il faut, quoiqu'il en coûte, quitter les occasions prochaines de chute. La principale démarche que vous ayez donc à faire, est de vous retirer doucement de tous les amusemens qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies, qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

LETTRE XXVIIIme.

20 septembre 1696.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissemens fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paraît légère quand on connaît ce qu'on doit

à Dieu et combien on lui a manqué. Allez donc naturellement votre chemin, et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite ferme, simple et modérée imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce serait en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde pour acquérir la vraie sagesse, après avoir été long-temps approuvé en voulant plaire à des aveugles? On est trop jaloux d'une vaine réputation, quand on craint les discours des hommes dont on connaît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir par vos exercices d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de la vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement; que ce qui est fait pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidèle à ses dons.

LETTRE XXXIme.

A MADEMOISELLE ***.

Je suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre et prier Dieu qu'il vous console. Quand il veut nous faire mourir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier. Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes. Laissez les parler, et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne viendrez jamais à bout de la faire; elle n'en vaut pas même la peine. Un peu d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont; ils revien-

nent; ils s'en retournent : laissez-les aller. Ne regardez que Dieu seul en eux : c'est lui qui nous console ou qui nous afflige par eux, selon nos besoins.

Possédez votre âme en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu, pour vous rapetisser. Il n'y a rien de grand que l'humilité, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et raide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous, en lui.

LETTRE XXXme.

A LA MEME.

Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez autour de vous la paix et la consolation. Pour être content des meilleures personnes, il faut se conten-

ter de peu et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections ; nous en avons aussi de grandes ; nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile : mais on accomplit la loi de Jésus-Christ, en portant les fardeaux réciproques. Il en faut faire une charitable compensation. Le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette simplicité !

LETTRE XXXIme.

A LA MEME.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Voulez-

vous bien faire? demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter, et si vous ne trouviez de misère qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire, par une expérience presque continuelle de vos défauts, à reconnaître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui.

Tournez à profit toutes vos faiblesses, en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien dépossédée de vous-même, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grâce pour votre correction. Rabaissez-vous; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et une humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces faibles-

ses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance !

LETTRE XXXIIme.

A LA MEME.

Il me paraît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent, par *être*

exact, vivre toujours dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, et qui la met si fort à l'étroit qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les grands péchés ; se permettre hors de là tout ce qui flatte, et se consoler aisément par la seule pensée qu'on n'y croyait pas un grand mal. Ce n'était pas ainsi que St. Paul concevait les choses, quand il disait à ceux à qui il avait donné la vie de la grâce, et dont il tâchait de faire des chrétiens parfaits: Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté, mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal.

Il me paraît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir et la grâce qui nous y pousse ; ayant pour principe de contenter Dieu en tout, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers.

Si, à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paraît le meilleur à ses yeux, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte; d'attendre en patience les momens qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre de temps à regarder derrière soi, de nous étendre et de nous porter toujours,

comme dit l'Apôtre, *à ce qui est devant nous;* de ne point faire sur nos chutes une multitude de retours qui nous arrêtent et nous abattent le cœur, de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer avec ferveur notre route; regardant Dieu comme un Père qui nous aime et qui nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes : voilà le chemin et le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille, autant que je puis, d'y aspirer. Mais songez que la liberté et l'exactitude doivent toujours marcher d'un pas égal.

LETTRE XXXIIIme.

Ce que vous avez le plus à craindre, Monsieur, c'est la mollesse. Ce défaut est capable de jeter dans les plus grands désordres les personnes mêmes les plus résolues à pratiquer la vertu. La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Elle ôte ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talens, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions péni-

bles, ni se contraindre long-temps pour s'accoutumer à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger. C'est le *paresseux* de l'Ecriture, qui veut et ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient; tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait, il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre quoiqu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos réso-

lutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est d'examiner tous les soirs votre journée pour voir si votre penchant vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est d'avoir quelque bon ami qui vous avertisse secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni indocilité, ni hauteur, ni chagrin.

Enfin, souvenez-vous, Monsieur (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les qualités de l'âme. Un homme qui s'y livre est petit en tout; il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et

du monde, c'est un néant; quand on en parle, on dit: ce n'est pas un homme. Craignez, Monsieur, ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez, mais veillez contre vous-même. Et n'oubliez pas que l'honneur du monde et celui de l'Evangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violens qui les emportent d'assaut.

LETTRE XXXIVme.

On ne peut être plus touché que je ne le suis, Monsieur, de la bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; je vois votre cœur et je le goûte. Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous, Monsieur, est de vous défier de votre facilité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous

dissiper; dès que vous êtes dissipé, vous êtes affaibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité que dans le recueillement et la prière.

Vous avez plus besoin qu'un autre de ce secours; vous avez un naturel facile qui se passionne bientôt, votre vivacité naturelle vous jetant sans cesse au-dehors; d'ailleurs, vous avez un air ouvert qui fait plaisir et qui prévient le monde en votre faveur; il n'y a rien de si dangereux que de plaire; l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et on se flatte; puis on se dissipe et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve à une distance infinie de Dieu; on n'a plus le

courage d'y retourner: on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, Monsieur, de ressource qu'en vous précautionnant contre la dissipation. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XXXVme,

A LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE MORTEMART.

8 juin 1708.

Je vous avoue, ma bonne duchesse, que je suis ravi de vous voir accablée par vos défauts, et par l'impuissance de les vaincre. Ce désespoir de la nature, qui est réduite à n'attendre plus rien de soi, et à n'espérer que de Dieu, est précisément ce que Dieu veut. Il nous corrigera, quand nous n'espérerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il est vrai que vous avez un naturel prompt et âpre,

avec un fonds de mélancolie, qui est trop sensible aux défauts d'autrui, et qui rend les impressions difficiles à effacer: mais ce ne sera jamais votre tempéramment que Dieu vous reprochera, puisque vous ne l'avez pas choisi ; il vous servira même pour votre sanctification si vous le portez comme une croix. Ce que Dieu demande de vous, c'est que vous fassiez réellement, dans la pratique, ce que sa grâce met dans vos mains. Il s'agit d'être petite au-dedans. Il s'agit de laisser tomber votre hauteur naturelle, dès que la lumière vous en vient. Il s'agit de réparer, par humilité, ce que vous aurez gâté par une saillie de hauteur. Il s'agit d'une sincère désappropriation de vos jugemens.

Laissez-vous abaisser par vos propres défauts, autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avait agrandie. Accoutumez-vous à voir les autres se passer de vos avis, et passez-vous vous-même de les juger. En un mot, le

grand point est de vous mettre de plein-pied avec les plus imparfaits.

LETTRE XXXVIme.

A MADAME ***.

Vous êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie; mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de volonté propre sur les choses qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté, la vivacité, l'âpreté et la raideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté, on a une idée scrupuleuse d'une certaine symé-

trie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant, et l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives, qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans condition dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre crainte de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous : vous la connaissez, vous vous en défiez; malgré vos résolutions elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie : elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serais moins fâché de vous voir plus grondeuse, brusque, et

ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point, mais délicate, haute, austère, raide et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans la prière. Un certain travail de courage humain ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos faiblesses, à la condescendance et au support des imperfections d'autrui. La prière bien faite vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au-dedans. Si l'on cherchait bien entre Dieu et soi, on trouverait un cer-

tain retranchement, où l'on met ce que l'on refuse de lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et l'on ne veut pas même les voir, de peur de se reprocher qu'on y tient. Si quelqu'un forçait ce retranchement, il toucherait au vif, et la personne serait inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachemens : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous n'avançons point. D'où vient que le vaisseau ne vogue pas? Est-ce que le vent manque? Nullement; le souffle de l'Esprit de grâce ne cesse de le pousser; mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les

liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous défions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

LETTRE XXXVIIme.

A MADAME ***.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce d'ambition d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non d'être dans la confiance des personnes distinguées, mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection, qu'on de-

vient parfait. Le grand point est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler et faire beaucoup, sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh! que voulez-vous tant savoir? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pauvre d'esprit, et à trouver toute votre science en Jésus crucifié? *La science enfle;* il n'y a que *la charité qui édifie*. Ne cherchez donc que la charité. Eh! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu, et pour se renoncer pour l'amour de lui! Vous savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières que de mettre en pratique celles que vous avez déjà reçues. Oh! qu'on se trompe quand on croit s'avancer en raisonnant avec

curiosité ! Soyez petite, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

LETTRE XXXVIIIme.

Il ne dépend pas de notre travail de nous procurer une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se priver de ces soutiens si consolans, et continuer avec une humble patience, au milieu des sécheresses, quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit, que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

Toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies

secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. On ne s'égare qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangemens, au lieu d'assujettir toutes nos inclinations à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse. La mort qui cède à Dieu est une mort de paix. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Oh! laissons-nous mourir à tout, afin que Jésus-Christ seul vive en nous!

LETTRE XXXIX[me].

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes; mais il faut s'accoutumer à y

chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres, les fruits qu'ils portent; il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes, et il ne se rebute pas de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait; plus on avance vers la perfection, plus on supporte patiemment l'imperfection d'autrui sans la flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose peut les guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N***. Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Il ne faut, ni semer, ni labourer quand il

gêle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui resterait qu'une crainte de vous voir et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours tout prêt pour suivre le signal.

LETTRE XL[me].

A MADEMOISELLE ***.

Votre calme présent me donne de la joie. Je crains néanmoins pour vous, que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur. Je crains que vos succès ne vous rendent contente de vous-même. Le contentement de soi gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est

attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'âme; qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfans de Dieu; et que, se sentant surmontée par ses défauts, elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'âme qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, et qui oublie ce qui lui manque!

Apprenez de moi, dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* En effet, la grâce, la paix intérieure, l'onction du St. Esprit ne viendront sur vous que si vous conservez la douceur et l'humilité.

LETTRE XLIme.

17 février 1695.

Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentimens vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées. Obéir, se contraindre, renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans les occasions les plus difficiles; ne se décourager ni se flatter, embrasser la croix et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle; voilà, Madame, la vérité du royaume de Dieu au-dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité.

Etes-vous sur la terre pour vous contenter? *Jésus-Christ,* dit St. Paul, *n'a point voulu se complaire à lui-même* (1). Eh! qui êtes-vous pour le vouloir?

(1) Rom. XV, 3.

Vous cherchez la volonté de Dieu? et quand la ferez-vous mieux que quand vous ne ferez point la vôtre? Il faut se plier à tout, et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens.

Je suis plein de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grâce que le roi m'a faite (1). C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes; mais tout ce que les hommes donnent n'est que *vanité et affliction d'esprit*, selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de St. Pierre: *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jésus-Christ, *vous alliez où vous vouliez; mais en vieillissant vous serez ceint par un autre qui vous mènera malgré vous* (2). J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études

(1) Il venait d'être nommé à l'archevêché de Cambrai.

(2) Jean, XXI, 18.

agréables et de commerce avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude en terre étrangère. Quelquefois je sens un peu ce changement ; mais je serais bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Egypte: la manne journalière remplira tous les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Ecoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même ; soyez soumise et docile; aimez beaucoup.

LETTRE XLIIme.

23 août 1697.

Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnemens, et il faudrait une seconde vie pour la

pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très-cher Monsieur, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection. La défiance de vous-même et l'ingénuité sont les vertus fondamentales pour vous.

LETTRE XLIIIme.

AU DUC DE CHEVREUSE.

31 août 1699.

Vous avez l'esprit trop occupé de choses extérieures, et plus encore de raisonnemens, pour pouvoir agir avec une fréquente pensée de Dieu. Je crains toujours votre pente excessive à raisonner; elle est un obstacle à ce recueillement où Dieu se communique. Soyons simples et humbles. Les gens que vous avez

le plus écouté autrefois sont infiniment secs et critiques. Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin et une curiosité dangereuse qui vous mettraient insensiblement hors de votre grâce pour vous rejeter dans le fond de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt, et les changemens qui se font pour rentrer dans son naturel, étant conformes à la nature de l'homme, se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous-en, mon bon duc, et prenez garde au commencement qui entraîne tout.

LETTRE XLIVme.

AU MEME.

Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loisir d'étudier; mais je suis bien aise de ne tenir à rien, dès que la Providence me secoue. Peut-être que cet

hiver je pourrai me remettre dans mon cabinet; et alors je n'y entrerai que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en sortir au moindre signal. Heureux qui est véritablement délivré! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre; mais il ne délivre qu'en rompant tout lien. Alors le monde n'est plus rien; mais tandis qu'il est encore quelque chose, la liberté n'est qu'en parole, et on est pris comme un oiseau qu'un filet tient par le pied. Il paraît libre, le fil ne se voit point; il s'envole, mais il ne peut voler au-delà de la longueur de son filet, et il est captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous souhaite est meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez fidèle dans ce que vous connaissez, pour obtenir de connaître encore davantage. Défiez-vous de votre esprit qui vous a souvent trompé. Le mien m'a tant trompé, que je ne dois plus compter sur lui. Soyez simple, et ferme dans votre simplicité. *La figure*

du monde passe (1); nous passerons avec elle, si nous nous rendons semblables à sa vanité : mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; et nous serons permanens comme elle, si elle seule nous occupe.

Encore une fois, défiez-vous des grands raisonneurs. Ils seront toujours un piége pour vous. Ils languissent autour des questions, et ne parviennent jamais à la science de la vérité. Ils sont comme les conquérans qui ravagent le monde sans le posséder. Salomon parle avec une profonde expérience de la vanité de leurs recherches.

Dieu est tout ensemble la vérité et l'amour. On ne connaît bien la vérité qu'autant qu'on l'aime. Quand on l'aime, on la connaît bien. Qui aime beaucoup, et demeure humble dans son ignorance, est le bien-aimé de la vérité ; il sait ce que les savans ignorent et qu'ils ne veulent pas même savoir. Je

(1) I. Cor. VII, 31.

vous souhaite cette science réservée *aux simples et aux petits*, pendant qu'elle est *cachée aux sages et aux prudens* (1).

LETTRE XLVme.

A LA COMTESSE DE MONTBERON.

10 août 1707.

Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fond que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde, et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour la délicatesse profane qui me fait peur. Cette habitu-

(1) Matth. XI, 25.

de vous a fait trouver des épines dans tous les états. Les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur. D'un côté, vos délicatesses et vos générosités; de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole et de vous-même et de tous ceux pour qui vous paraissez vous oublier. Voilà le fond d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut vous arracher. L'opération est violente, mais nécessaire. Tous vos attachemens se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démasquant; partout vous porteriez la plaie envenimée de votre cœur. Eh bien! cédez à Dieu, et accou-

tumez-vous à vous voir telle que vous êtes, vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par-là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection. Tout ce qui ne vous serait pas montré ne sortirait point; et tout ce qui ne sortirait point serait un venin rentré et mortel. N'espérez pas de trouver la paix loin de la prière. Il s'agit de vous livrer sans réserve à l'Esprit de grâce pour n'épargner plus votre amour-propre. Je prie Celui à qui vous résistez, de vaincre vos résistances, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles que de ma peine

intérieure et de mon union avec Dieu, dans le désir de vous rapprocher de lui.

LETTRE XLVIme.

Que feriez-vous, Madame, dans le plus beau monde? Vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de piéges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme tant d'autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des

faux biens dont il vous dépouille? En vérité, Madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux: il faut que nous soyons bien gâtés, puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal.

LETTRE XLVIIme.

A M. DE COLBERT, ARCHEVEQUE DE ROUEN.

8 avril 1692.

J'apprends, Monseigneur, que M. Mansard vous a donné de grands dessins de bâtimens pour Rouen et pour Gaillon. Souffrez que je vous dise étourdiment ce que je crains là-dessus. La sagesse voudrait que je fusse plus sobre

à parler; mais vous m'avez défendu d'être sage ; et je ne puis retenir ce que j'ai sur le cœur. Vous n'avez vu que trop d'exemples domestiques d'engagemens insensibles dans ces sortes d'entreprises. La tentation se glisse d'abord doucement ; elle fait la modeste, de peur d'effrayer; mais ensuite elle devient tyrannique : on se fixe d'abord à une somme médiocre ; mais un dessein en attire un autre ; on s'aperçoit qu'un endroit de l'ouvrage est déshonoré par un autre, si on n'y ajoute un nouvel embellissement. Chaque chose qu'on fait paraît médiocre et nécessaire : le tout devient superflu et excessif. Cependant, les architectes ne cherchent qu'à engager ; les flatteurs applaudissent : on se passionne aux bâtimens comme au jeu. En vérité, les pasteurs, chargés du salut de tant d'âmes, ne doivent pas avoir le temps d'embellir des maisons. N'avez-vous pas d'emploi de votre argent plus pressé à faire? Souvenez-vous,

Monseigneur, que vos revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres ; que ces pauvres sont vos enfans, et qu'ils meurent de faim de tous côtés. Je vous dirai comme dom Barthélemy des Martyrs disait à Pie IV, qui lui montrait ses bâtimens : « Dites à ces « pierres de se changer en pain. »

Espérez-vous que Dieu bénisse vos travaux, si vous commencez par un faste de bâtimens qui surpasse celui des princes et des ministres d'état qui ont logé où vous êtes? Espérez-vous trouver dans ces pierres entassées la paix de votre cœur? Que deviendra la pauvreté de Jésus-Christ, si ceux qui doivent le représenter recherchent la magnificence? Voilà ce qui avilit le ministère, loin de le soutenir; voilà ce qui ôte l'autorité aux pasteurs. L'Evangile est dans leur bouche, et la gloire mondaine est dans leurs ouvrages. Jésus-Christ n'avait pas où reposer sa tête; nous sommes ses disciples et ses ministres, et les plus

grands palais ne sont pas assez beaux pour nous !

J'oubliais de vous dire qu'il ne faut point se flatter sur son patrimoine. Pour le patrimoine, comme pour le reste, le superflu appartient aux pauvres. Il ne reste qu'à examiner de bonne foi ce qu'on doit appeler superflu. Est-ce un nom qui ne signifie jamais rien de réel dans la pratique? Qu'est-ce qui sera superflu, sinon les embellissemens dont aucun de vos prédécesseurs, même vains et profanes, n'ont cru avoir besoin? Jugez-vous vous-même, Monseigneur, comme vous croyez que Dieu nous jugera. Ne vous exposez point à ce sujet de trouble et de remords pour le dernier moment, qui viendra peut-être plutôt que nous ne croyons. Dieu vous aime ; vous voulez l'aimer et vous donner sans réserve à son Eglise : elle a besoin de grands exemples pour relever le ministère. Soyez sa consolation et sa gloire : montrez un cœur d'évêque qui

ne tient plus au monde, et qui fait régner Jésus-Christ. Pardon, Monseigneur, de mes libertés; mais vous connaissez le zèle et le respect avec lequel je vous suis dévoué.

LETTRE XLVIIIme.

A L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

30 décembre 1704.

C'est avec la plus vive reconnaissance que j'ai reçu la dernière lettre que Votre Altesse Electorale m'a fait l'honneur de m'écrire. Que puis-je faire pour mériter tant de bontés, sinon vous obéir, en vous parlant avec toute la liberté et toute la simplicité que vous exigez de moi ?

Rien n'est si terrible que de devenir évêque, sans entrer dans toutes les vertus épiscopales; alors le caractère de-

viendrait comme un sceau de réprobation. Vous avez la conscience trop délicate pour ne craindre pas ce malheur. Si vous voulez donc être évêque, Monseigneur, au nom de Dieu, gardez-vous bien de l'être à demi. Il faut être l'homme de Dieu, et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ. Il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir, pour savoir comment il faut se conduire pour servir Dieu; il faut que vous soyez une loi vivante, qui porte la religion dans tous les cœurs; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à cette pratique de mort qui est le fond du christianisme. Il faut être doux et humble de cœur; ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse; pauvre et vil à vos propres yeux, au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance. Il faut être patient, appliqué, égal, plein de défiance de vos propres lumiè-

res, prêt à préférer celles d'autrui quand elles seront meilleures, en garde contre la flatterie qui empoisonne les grands, attentif à chercher le vrai mérite et à le prévenir. Pour entrer ainsi dans l'épiscopat, il faut que ce soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse; il faut que Jésus-Christ vous dise comme à St. Pierre : *m'aimez-vous ?* et que vous lui répondiez, non des lèvres, mais du cœur : *eh ! ne le savez-vous pas, Seigneur, que je vous aime ?* alors vous mériterez qu'il vous dise : *paissez mes brebis*. Oh ! qu'il faut d'amour pour ne se décourager jamais, et pour souffrir toutes les croix de cet état ! il est commode aux pasteurs qui ne connaissent le troupeau que pour en prendre le lait et la laine ; mais il est terrible à ceux qui se dévouent au salut des âmes.

Il faut donc, Monseigneur, que votre préparation soit proportionnée à la grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé. Une montagne de difficultés

vous pend sur la tête. A Dieu ne plaise que je veuille vous décourager ! mais il faut désespérer de soi, pour pouvoir bien espérer en Dieu. Vous êtes naturellement bon, juste, sincère, compatissant et généreux ; vous êtes même sensible à la religion, et elle a jeté de profondes racines dans votre cœur : mais votre naissance vous a accoutumé à la grandeur mondaine, et vous êtes environné d'obstacles pour la simplicité apostolique. Il n'y a que la prière qui puisse former un véritable évêque au milieu de tant de difficultés. Accoutumez-vous, Monseigneur, à chercher Dieu au-dedans de vous; c'est là que vous trouverez son royaume. (1) On le cherche bien loin de soi par beaucoup de raisonnemens ; on veut trop flatter son imagination, sans songer à soumettre sa raison aux vues de la foi, et sa volonté à celle de Dieu. Il faut lui par-

(1) Luc, XVII, 21.

ler avec confiance de vos faiblesses et de vos besoins ; vous ne sauriez jamais le faire avec trop de simplicité. Il faut non-seulement lui parler, mais encore l'écouter. Que ne dira-t-il point, si on l'écoute ? Il suggérera toute vérité. Mais on s'écoute trop soi-même pour pouvoir l'écouter ; il faudrait se faire taire pour écouter Dieu. On connaît assez le silence de la bouche, mais on ne comprend point celui du cœur. La prière bien faite, quoique courte, se répandrait peu à peu sur toutes les actions de la journée, elle donnerait une présence intime de Dieu, qui renouvellerait les forces en chaque occasion ; elle réglerait le dehors et le dedans ; on n'agirait que par l'Esprit de grâce; on ne suivrait ni les promptitudes du tempéramment, ni les empressemens, ni les dépits de l'amour-propre ; on ne serait ni hautain ni dur dans sa fermeté, ni mou ni faible dans ses complaisances; on éviterait toute indiscrétion, toute affectation,

toute singularité ; on ferait toutes choses avec la consolation de les faire pour Dieu et sans recherche de son propre goût.

Je serai le reste de mes jours, Monseigneur, avec le zèle le plus sincère, l'attachement le plus fidèle, et le plus grand respect, etc.

LETTRE XLIXme.

Je prie Dieu qu'il vous remplisse de son Esprit de simplicité et de force, afin que vous ne suiviez ni votre goût naturel, ni votre curiosité pour la science, ni le plaisir de l'esprit, mais l'enfance de la crèche et la folie de la croix. N'allez donc pas augmenter le nombre de ces génies curieux que la science enfle ; mais nourrissez-vous des paroles de la foi, pour apprendre aux hommes à se renoncer et à être pauvres d'esprit.

Quittons tout ce qui n'est que curiosité, qu'ornement d'esprit. Depuis que la Providence m'a imposé des devoirs sacrés, en me plaçant au rang des premiers pasteurs de l'Eglise, j'ai renoncé à ces douces distractions, qui firent autrefois les délices de ma jeunesse; et je me permets à peine de parcourir quelque ouvrage de littérature, lorsqu'il tombe sous ma main.

LETTRE L^{me}.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatigué de votre propre esprit. Rien n'est plus fatiguant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui s'en est lassé et qui cherche un vrai repos dans le renoncement à l'amour-propre.

Notre propre esprit gâte tout. C'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus dif-

ficiles. Nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains, il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille, la garde en vain.* Nous ne pouvons attirer en nous le Saint-Esprit que par la prière. Le temps qu'on y consacre est le mieux employé. En vous rendant dépendant de l'Esprit de grâce, vous travaillerez mieux à vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté à sa source.

LETTRE LIme.

A UN ECCLÉSIASTIQUE.

Vous vous laissez trop aller, Monsieur, à la vivacité de vos sentimens. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'état des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus étendu. Après avoir tâché de dire la vérité, et de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes et de se faire aimer d'eux.

Lisez; mais préférez la prière à la lecture. Apaisez doucement votre imagi-

nation trop vive, pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et douceur. Priez donc : vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très-pénibles, et vous vous épuiserez à pure perte ; mais si vous êtes fidèle à la prière, vous ferez plus de bien en un jour, dans la paix, que vous n'en faites en un mois dans le trouble.

LETTRE LIIme.

J'espère que Dieu vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de le faire aimer, et de nous détruire, afin qu'il vive seul en nous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme, et aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir, pour faire mourir les autres? Ne devez-vous pas aimer, pour leur inspirer l'amour? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade; la parole seule n'est que vanité. Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les âmes qui vont lentement; vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il fau-

dra y joindre de douceur. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu, écoutez beaucoup; songez bien plus à connaître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur, corrigez avec bonté et avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Décidez un peu tard, mais avec fermeté. Corrigez-vous pour corriger les autres.

LETTRE LIIIme.

AU DUC DE BOURGOGNE, SON ANCIEN ÉLÈVE.

17 janvier 1702.

Jamais rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue. J'en rends grâces

à Celui qui peut seul faire dans les cœurs tout ce qu'il lui plaît pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il vous donne son amour au milieu de tout ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-dessus de tout, et ne craignez que de ne l'aimer pas. Il sera lui seul votre lumière, votre force, votre vie. Oh ! qu'un cœur est riche et puissant, lorsqu'il porte ce trésor au-dedans de soi !

Ne vous découragez point de vos faiblesses. Il y a une manière de les corriger sans impatience. Dieu vous la fera trouver, si vous la cherchez avec une entière défiance de vous-même, et marchant toujours en sa présence.

Que la prière nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Et que la présence de Dieu, devenant fréquente dans votre journée, soit un renouvellement d'oraison. Cette vue rapide de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi

la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu. Il faut lire aussi, mais des choses qui vous puissent recueillir et fortifier.

Ce qui me donne de merveilleuses espérances, c'est que je vois par votre lettre que vous sentez vos faiblesses et que vous les reconnaissez humblement. Oh! qu'on est fort en Dieu, quand on se trouve bien faible en soi-même! Craignez mille fois plus que la mort de tomber. Mais si vous tombiez malheureusement, hâtez-vous de retourner au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, qui vous tendra les bras; et ouvrez votre cœur blessé à Celui qui peut vous guérir. Surtout, soyez humble. Je ne vous parle que de Dieu et de vous; il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix : ma plus rude croix est de ne vous point voir;

mais je vous porte sans cesse devant Dieu dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. Amen ! Amen !

LETTRE LIVme.

AU MÊME.

Je crois, Monseigneur, que la vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu. Les hommes ne connaissent guère l'amour de Dieu ; faute de le connaître, ils s'en éloignent. Cet amour leur paraît une dette onéreuse ; ils cherchent à l'éluder par un culte purement extérieur. Ils chicanent avec Dieu même pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, si les hommes savaient ce que

c'est que vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour!

Cet amour de Dieu n'exige d'ordinaire, ni des actions éclatantes, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage de toutes ces choses; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son Dieu et sa béatitude, mais qu'on en use pour tendre vers leur auteur.

Cet amour n'augmente point les croix; il les trouve déjà toutes semées dans les diverses conditions. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps, et des passions de nos âmes; elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes avec qui nous sommes obligés de vivre. C'est l'amour de Dieu qui les adoucit par la consolation dont il les assaisonne. Il les diminue même, à mesure qu'il modère nos passions ardentes qui sont la source de tous nos véritables

maux. Si l'amour de Dieu était parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre ou que nous désirons d'acquérir, il nous comblerait d'une paix bienheureuse.

Le précepte de l'amour est celui qui rend tous les autres faciles et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour est toujours dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par persuasion, par amour, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux.

Cet amour ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de celui qui les a fait grands. Il laisse les petits dans la poussière, et les rend contens de n'être rien qu'en lui.

Cet amour règle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'aimons pour Dieu. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que

pour nous-mêmes. C'est toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil et déguisé, que nous cherchons en eux. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'est d'aimer Dieu en eux; c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui, la privation de ce qui ne s'y trouve pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre impatient, délicat, jaloux, se défie sans cesse et de soi et de son ami; il se lasse, il se dégoûte, il voit bientôt le bout de ce qu'il croyait le plus grand; il trouve partout des mécomptes; il voudrait toujours le parfait, et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu en échange, ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature, il sait qu'elle n'est qu'en Dieu seul,

et il est ravi de dire à Dieu : *Qui est semblable à vous !* Tout ce qu'il voit d'imparfait lui fait dire : vous n'êtes point mon Dieu. Il aime Dieu et ses dons en chaque créature, suivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui est moins bon; il aime mieux ce qui est meilleur : il aime tout, parce qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui est le don de Dieu, et que les plus méchans, tandis qu'ils sont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons et recevoir les dons qui leur manquent.

Il est vrai que nous aimerions mieux mourir, que d'aimer quelque chose plus que Dieu. Il nous est dit dans l'Evangile : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi.* A Dieu ne plaise donc que j'aime plus que lui, ce que je n'aime que pour lui! Mais j'aime de tout mon cœur pour l'amour de lui tout ce qui me le représente, tout ce qui renferme ses dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimasse.

Rien n'est si sec, si froid, si dur, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime.

LETTRE LVme.

AU DUC DE CHEVREUSE.

5 décembre 1709.

Chaulnes et la compagnie que j'y ai vue me revient souvent au cœur, mon bon duc. Je dirais : heureux qui passe sa vie avec de telles personnes ! s'il ne valait mieux dire : heureux qui demeure là où il se trouve content du pain quotidien, avec toutes les croix quotidiennes ! Je suis même persuadé que la croix quotidienne est le principal pain quotidien. Je me trouve bien plus près de vous, quand j'en suis loin, avec une intime union de cœur en Dieu qui m'en

rapproche, que si j'étais jour et nuit auprès de vous avec l'amour-propre qui porte partout la division et l'éloignement des cœurs. Bonsoir, mon bon duc.

LETTRE LVIme.

AU MARQUIS DE FÉNÉLON.

20 août 1709.

Je suis ravi, mon cher neveu, d'apprendre que vous avez fait votre devoir; je vous en sais bon gré: mais j'en loue Dieu infiniment plus que vous, et je souhaite que vous lui en renvoyez toute la louange; tout ce que vous en garderiez serait un larcin.

Bonjour; tendrement, tout à vous, mais d'une tendresse selon la foi.

LETTRE LVIIme.

AU MEME.

21 mars 1713.

Je souffre, mon très-cher enfant, de vous savoir dans la douleur ; mais il faut s'abandonner à Dieu. Le courage humain est faux: ce n'est qu'un effet de la vanité : on cache son trouble et sa faiblesse: cette ressource est bien courte. Heureux le courage de foi et d'amour ! Il est simple, paisible, vrai et inépuisable, parce qu'il est puisé dans la pure source. Que ne donnerais-je point pour vous soulager ! Je ne voudrais pourtant vous épargner aucune des douleurs salutaires que Dieu vous donne par amour. Je le prie souvent pour vous, et pour vous obtenir l'esprit de sacrifice. O mon cher enfant, livre-toi à Dieu : c'est un bon père qui te portera dans son sein et entre ses bras. C'est en lui seul que je t'aime avec la plus grande tendresse.

LETTRE LVIIIme.

AU MEME.

27 mars 1713.

J'attends, mon très-cher enfant, des nouvelles de cette dernière opération, qui devait achever de découvrir l'os. Le point capital est de ne laisser rien de douteux, de nettoyer patiemment le fond : il n'y a rien de long et de pénible qu'il ne fallût souffrir pour en venir à bout. Le Dieu de soulagement vous soutiendra, si vous êtes fidèle à le chercher avec une confiance filiale. A quel propos disons-nous tous les jours, *Notre Père qui êtes aux cieux*, si nous ne voulons pas être dans son sein et entre ses bras comme des enfans simples et dociles? Comment êtes-vous avec moi, vous qui savez combien je vous aime?

Oh! combien le Père céleste est-il plus père, plus compatissant, plus bienfaisant, plus aimant que moi! Toute mon amitié pour vous n'est qu'un faible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son cœur; ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté. Celui qui a compté les cheveux de votre tête pour n'en laisser tomber aucun qu'à propos, compte les heures de vos épreuves. Il est fidèle à ses promesses et à son amour; il ne permettra pas que la douleur vous tente au-dessus de ce que vous pouvez souffrir; mais il tirera votre progrès de la tentation. Abandonnez-vous donc à lui; laissez-le faire. Portez votre croix, qui sera précieuse pour vous, si vous la portez bien. Apprenez à souffrir: en l'apprenant, on apprend tout. Que sait celui qui n'a point été tenté? Il ne connaît ni la bonté de Dieu, ni sa propre faiblesse.

LETTRE LIXme.

AU MEME.

1 avril 1713.

J'attends la fin de vos opérations pour me soulager dans la pensée que vous serez enfin un peu soulagé. Vous êtes en bonnes mains ; les invisibles sont encore meilleures que celles qu'on voit.

Je ne veux vouloir que ce qui plaît au Maître de tout. Vous devez vouloir de même, le tout sans tristesse ni chagrin. Oh ! qu'on a une grande et heureuse ressource, quand on a découvert un amour tout-puissant qui prend soin de nous, et qui ne nous fait jamais aucun mal, que pour nous combler de biens ! Qu'on est à plaindre quand on ne connaît pas cette aimable ressource pour le temps et pour l'éternité ! Combien d'hommes qui la repoussent !

LETTRE LXme.

AU MEME.

1 avril 1713.

Tu souffres, mon très-cher enfant, et j'en ressens le contre-coup avec douleur ; mais il faut aimer les coups de la main de Dieu: cette main est plus douce que celle des chirurgiens ; elle n'incise que pour guérir. Tous les maux qu'elle fait se tournent en biens, si nous la laissons faire. Je veux que tu sois courageux sans courage. Demande à la bonne duchesse de Chevreuse ce que veut dire cet apparent galimatias. Un courage qu'on tient comme propre, dont on jouit, dont on se sait bon gré, dont on se fait honneur, est un poison d'orgueil. Il faut, au contraire, se sentir faible, prêt à tomber, le laisser voir aux autres, n'être soutenu que de la seule main de

Dieu d'un moment à l'autre, et vivre d'emprunt. En cet état, on est fort sans force: on n'a rien à soi, mais tout se trouve dans le Bien-aimé; on fait tout, et on n'est rien, parce que le Bien-aimé fait lui seul tout en nous: tout vient de lui, tout retourne à lui. La vertu qu'il nous prête n'est pas, dans un certain sens, plus à nous que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre.

Tu sais avec quelle tendresse je suis à jamais tout à toi sans réserve.

LETTRE LXIme.

AU MÊME.

21 mai 1713.

Bonjour, mon cher enfant, Blondel te dira de nos nouvelles; mais il ne saurait te dire combien il me tarde de te savoir guéri. Je n'en ai point une impatience

inquiète ; j'attends même en paix les momens de Dieu, dont la volonté m'est infiniment plus chère que toi et que moi, et que mille moi mis ensemble. Ne trouve pas mauvais que je t'aime d'un tel amour, puisque c'est du même amour dont je veux aimer Dieu et moi en lui seul. J'ai pensé plusieurs fois, par rapport à ton état, à ces paroles de St. Paul : *Poursuivons constamment la course qui nous est proposée ; regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui, en vue de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, méprisant l'ignominie.* (1) Le monde est bien éloigné de comprendre que la patience est une course vers notre véritable but : on s'imagine au contraire que la patience est une inaction. D'ailleurs le monde ne comprend point que notre but est un combat. Les hommes veulent parvenir à un repos plein de gloire et de délices.

(1) Héb. XII, 1, 2.

Il est néanmoins vrai, qu'un combat soutenu avec patience jusqu'à la fin de notre vie, est le plus grand des biens selon la foi. Nous ne pouvons espérer ce bien qu'en tournant sans cesse nos regards vers Jésus, auteur et consommateur de notre foi. Il faut, comme lui, préférer la croix aux joies empoisonnées du siècle. Tâchons de le faire avec paix, douceur et gaieté. Pourquoi serions-nous moins gais que les impies, nous qui n'avons rien à faire de difficile que par amour, et avec l'espérance d'un royaume éternel, pendant que ces impies ont tout à craindre et rien à espérer ? Réjouissons-nous donc au Seigneur.

Dieu te bénisse et te rende petit, simple, ouvert, ingénu, détaché, et souple à toutes ses volontés. Lui seul sait, mon cher enfant, avec quelle tendresse je t'aime.

LETTRE LXIIme.

AU MEME.

29 mai 1713.

La chère malade (1) nous donna hier au soir des nouvelles assez consolantes de votre état ; mais le sien paraît triste et nous alarme. On ne saurait en ce monde goûter une douceur qui ne soit mêlée de quelque amertume. Celui qui fait ce mélange sait l'assaisonner selon notre vrai besoin, qui n'est guère conforme à notre goût dépravé. Oh ! que nous ferions de belles choses pour nous enivrer de poison, si Dieu nous laissait faire à notre mode ! Malgré ses coups redoublés par miséricorde, nous avons encore le maudit courage de nous tromper, de nous trahir, de nous perdre. Que serait-ce, si tout était riant et flatteur pour

(1) Mme Chevry, nièce de Fénélon, chez qui le marquis de Fénélon demeurait alors.

nous? Mille amitiés à la bonne malade. Bon soir, très-cher enfant.

LETTRE LXIIIme.

AU MEME.

Tous les jours j'attends avec impatience de vos nouvelles et de celles de la bonne malade. Oh! que nous serons heureux si nous sommes un jour tous ensemble au ciel devant Dieu, ne nous aimant plus que de son seul amour, ne nous réjouissant plus que de sa seule joie, et ne pouvant pas nous séparer les uns des autres! L'attente d'un si grand bien est, dès cette vie, notre plus grand bien. Qui ne se réjouirait pas dans cette vallée de larmes, même à la vue de cette joie céleste et éternelle? Souffrons, espérons, et réjouissons-nous.

LETTRE LXIVme.

AU MÊME.

1 juin 1713.

Je ne veux point que tu fasses de façon avec moi pour prendre de l'argent selon ton besoin. Je ne te l'offre point par cérémonie: tu dois faire de même avec simplicité pour le recevoir. C'est Dieu qui donne, et non pas moi. Le cœur de Dieu est grand ; le mien est étroit. Dieu tout, moi rien.

Il me tarde, sans impatience, de te savoir guéri. Dieu le fera en son temps, et non au nôtre. Oh! que le mal est bon pour nous désabuser, et pour nous accoutumer à demeurer souples et petits dans la dépendance de Dieu! on fait l'entendu, et on s'enivre de soi-même dès qu'on a un peu de bon temps.

LETTRE LXVme.

AU MEME.

6 août 1713.

Il faut cultiver les hommes dans l'ordre de la Providence, mon cher enfant, sans compter jamais sur eux, non pas même sur les meilleurs. Dieu est jaloux de tout, même des siens; il ne faut tenir qu'à lui, et le voir sans cesse à travers les hommes, comme le soleil à travers des vitres fragiles.

Ne te décourage jamais à la vue de tes fragilités et de tes inconstances; il faut savoir à quoi s'en tenir avec soi-même pour se désabuser de soi, et pour s'en déposséder. Quelques misères honteuses qu'on éprouve sans cesse, on recommence toujours ridiculement à se fier à soi. Les misères éprouvées sont un

remède ; mais la confiance ridicule qui ne se déracine point est un étrange mal. La bonne duchesse de Chevreuse, la duchesse de Mortemart, et le cher P. (*M. Dupuy*), peuvent te secourir très-utilement. Tu ne saurais trop leur ouvrir ton cœur. Oh ! qu'on est heureux d'être ami des amis de Dieu ! Ils valent bien mieux que les distributeurs de la fortune.

Je compterai souvent les jours jusqu'à celui de notre réunion ; mais, en les comptant, je ne voudrais pas en retrancher un seul. Il faut laisser tout en sa place, selon l'arrangement du Maître.

Tout à toi, mon cher enfant.

LETTRE LXVIme.

A MADEMOISELLE ***.

Il est bon d'être allé aux portes de la mort. On a vu Dieu de plus près et l'on

s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connaître quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle.

Oh ! que Dieu est grand ; qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui le cache est au moment de se lever ! Profitez de cette grâce pour vous détacher du monde et encore plus de vous-même ; car on ne tient aux autres choses que pour soi, et tous les autres attachemens se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu, et renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. Il faut être anéanti à ses propres yeux et agir dans cet esprit en toute occasion.

LETTRE LXVII[me].

A LA MEME.

Je prends part à toutes vos peines, mais il faut bien porter la croix avec Jé-

sus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de souffrir: ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, et devant qui les douleurs s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore ce moment si court des épreuves, souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagère nos peines et les grossit dans notre imagination. Une douleur supportée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-douleur. Quand on souffre avec cette simplicité, non-seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle; car la croix qui rend conforme au Bien-aimé est un lien d'amour qui console.

LETTRE LXVIIIme.

A MADAME LA COMTESSE DE MONTBERON.

13 juin 1700.

Je prends véritablement part à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de Mlle ***. L'incertitude où vous êtes depuis deux jours en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une faible espérance et une forte crainte. Mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces ; mais nous ne connaissons ni les forces de notre cœur ni les épreuves de Dieu. C'est Celui qui connaît tout ensemble et notre cœur, qu'il a fait de ses propres mains,

et l'étendue des peines qu'il nous dispense, auquel il est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant n'accable que l'amour-propre qui ne peut trop l'être. Mais l'homme nouveau trouve dans ce juste accablement du vieil homme de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie. Voudriez-vous la lui refuser? Voudriez-vous la mettre entre vous et lui comme un mur de séparation? Que sacrifierez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvait que souffrir ici-bas ? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la Vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient.

LETTRE LXIXme.

A MADAME DE BEAUVILLIERS, SUR LA MORT DE SON MARI.

5 décembre 1714.

Dieu veuille mettre, Madame, au fond de votre cœur blessé sa consolation ! La plaie est horrible ; mais la main du Consolateur a une vertu toute-puissante. Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous ; nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu ; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. Oh ! qu'il y a de réalité dans cette société intime !

LETTRE LXXme.

A MADAME DE SAINT-CYPRIEN,

sur la mort de l'abbé de Langeron, son intime ami.

17 janvier 1711.

J'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite, avec un abattement qui montre un cœur bien faible. J'avoue que je me suis pleuré, en pleurant un ami qui faisait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. L'imagination, qu'un coup si imprévu avait saisie et troublée, s'y accoutume et se calme. Hélas! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes, que la grâce y opère. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui était si simple, si paisible, que vous en auriez été attendrie. Lors même que sa tête se brouillait un peu, ses pensées étaient tou-

tes de foi, de docilité, de patience et d'abandon à Dieu; je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci, pour ne vous représenter point ma tristesse, sans vous parler de cette *joie de la foi*, dont parle saint Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerais à Dieu et à mon ami même, si je ne voulais pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignais tant de perdre. On ne peut être plus touché que je ne le suis, de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie Celui pour l'amour de qui vous le faites, de vous le rendre au centuple.

LETTRE LXXIme.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : « Abandonnez-vous à la pro-« vidence. Ne vivez que de foi. Ne vous « écoutez point vous-même ; n'écoutez « que l'Esprit de grâce. » Que le courage de la foi vous soutienne. Il n'a rien de haut et ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. Tout devient peu à peu recueillement, dépendance de la grâce ; et l'on retrouve en Dieu tout ce qu'on croyait avoir perdu.

LETTRE LXXIIme.

C'est, Madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine; et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, Madame, que je m'adresse. Je le prie, non de vous ôter votre affliction, mais qu'il vous donne des forces pour la soutenir, et qu'il fasse qu'elle vous profite. C'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-même. Afin que nous soyons contraints d'en sortir,

il faut qu'une plaie profonde fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi, notre cœur, blessé dans sa partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe pour aller à Dieu.

Voilà, Madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans l'affliction. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies : il leur fait un grand bien à toutes deux; il en met une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, Madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il, par son St-Esprit, réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités! Je l'en prierai sans cesse.

LETTRE LXXIIIme.

Je suis en peine de votre santé. Elle a été mise à de rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur est malade, tout le corps en souffre. Je crains pour vous tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les desseins de Dieu, et s'aider soi-même pour se donner du soulagement. Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus. Voilà ce que nous croyons ; mais nous le croyons mal : si nous le croyions bien, nous serions pour les personnes les plus chéries, comme Jésus-Christ voulait que ses disciples fussent pour lui quand il monta au ciel :

Si vous m'aimiez, disait-il, *vous vous réjouiriez de ma gloire*. Mais on se pleure en pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine pour celles qui ont mené une vie mondaine; mais pour un véritable ami de Dieu, on ne peut voir que son bonheur. Laissez donc apaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappé.

LETTRE LXXIV[me].

AU DUC DE CHEVREUSE.

septembre 1704.

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite (1); mais Dieu prend ce qui est à lui et non pas à nous.

(1) Son fils, le duc de Montfort, venait d'être tué au combat de Belldkeim, près de Landau, le 9 septembre 1704.

Qui est-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous ? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. D'ailleurs, nous entrevoyons toujours dans les coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons momens certains hommes fragiles que l'enchantement du siècle aurait peut-être fait retomber. Il se hâte pour prévenir une chute funeste. Oh ! que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci ! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnaissance éternelle pour les événemens qui nous font pleurer ici-bas. Hélas ! nous ne voyons dans les ténèbres présentes, ni le vrai bien, ni le vrai mal. Si Dieu faisait ce qui nous flatte, il perdrait tout. Il sauve tout en brisant nos liens. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache et nous prépare

par la mort d'autrui à la nôtre. Devons-nous pleurer parce que Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes ? Il faut l'adorer et se taire. Demeurons donc en silence devant lui ; il nous consolera : nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation ! Celle-ci est pure et inépuisable.

Les lettres suivantes ont été publiées, pour la première fois, en 1827 et 1828, par MM. Ferra jeune et Leclère, d'après les manuscrits originaux qu'ils ont eu entre les mains; elles font partie de leur belle édition des *OEuvres complètes de Fénelon*.

SUPPLÉMENT.

LETTRE Ire.

A LA COMTESSE DE GRAMONT. (1)

Paris, 11 juin.

J'étais à la campagne, Madame, quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire un billet daté de votre ermitage. Je n'aurais pas manqué d'y aller re-

(1) Elisabeth Hamilton, comtesse de Gramont, à qui sont adressées les lettres suivantes, jusqu'à la XVme inclusivement, naquit en Ecosse. Elle épousa, en 1660, Philibert de Gramont, connu par les Mémoires publiés sous son nom, mais qui ont pour auteur Antoine Hamilton, frère de la comtesse. Celle-ci devint dame du palais de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Elle s'attacha, vers l'an 1684, à Fénélon, dont les sages conseils dirigèrent sa conduite jusqu'à l'époque où il fut éloigné

cevoir vos ordres, si j'eusse été à Paris. J'espère que quelque voyage que vous y ferez, ou quelque affaire qui me mènera à Versailles, me dédommagera de ce que j'ai perdu. Ce qui est certain, Madame, c'est que je vous souhaite tous les jours, de toute l'étendue de mon cœur, le recueillement et la fidélité à l'Esprit de Dieu, dont vous avez besoin pour vaincre les dangers de votre état. Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors. Au-dehors, le monde vous rit; et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil, donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la cour. Au-dedans, vous avez à surmon-

de la cour. — Les lettres originales que lui adressa l'archevêque de Cambrai, ont été possédées successivement par Milady Hamilton, sa fille, par l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse, par la comtesse de Vasquès, par la comtesse de Walkenstein, et elles sont aujourd'hui à Paris, entre les mains de M. le général comte Andréossy, qui les acquit en 1809, pendant son ambassade à Vienne.

ter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne malgré les meilleures résolutions. Qu'il est donc important pour vous de sauver, par préférence à tout le reste, quelques heures réglées pour la prière et pour la lecture! Vous savez, Madame, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois là-dessus. Je prie notre Seigneur qu'il vous arrache à tout, plutôt que de vous laisser en proie au monde. Je suis, Madame, avec un grand respect, etc.

LETTRE IIme.

A LA MÊME.

10 décembre 1686.

J'apprends, Madame, que le scandale qui vient d'éclater renouvelle de

justes peines que des aventures semblables vous ont causées. J'y prends une véritable part, et je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire et en triomphent malignement; les autres en sont troublés, et malgré un certain désir qu'ils auraient de se tourner vers le bien, ils demeurent éloignés de la dévotion par leur défiance de tous les dévots. On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, retomber dans ses habitudes dès qu'il a été exposé au monde. Ne savait-on pas que les hommes sont fragiles; que le monde est contagieux; que les gens faibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions? Qu'y a-t-il donc de nouveau? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines et atta-

qué de tous les vents. Quand le monde triomphe d'un tel scandale, il montre qu'il ne connaît guère ni les hommes, ni la vertu. On doit être affligé de ce scandale, mais il n'est permis d'être surpris de rien, quand on connaît à fond la misère humaine, et à quel point le peu de bien que nous faisons est en nous une chose empruntée. Que celui qui est debout, tremble, de peur de tomber; que celui qui est par terre, croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avaient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles, ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste : elle est en Dieu seul. Que tous les hommes montrent qu'ils ne sont que des hommes, c'est-à-dire néant, mensonge et péché; qu'ils se laissent entraîner par le torrent de l'iniquité, la vérité de Dieu n'en sera point affaiblie, mais le monde n'en sera que plus abominable, pour avoir corrompu ceux qui cherchaient la vertu.

LETTRE IIIme.

A LA MEME. (1)

2 octobre 1689.

Je crois, Madame, que vous avez deux choses à faire. La première consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais après tout, il faut que les affaires viennent chacune en son rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouverait

(1) Quelques fragmens de cette lettre et des lettres VIIme, XIVme et XVme ont déjà été imprimés dans les *Divers sentimens et avis chrétiens,* qui forment une partie du volume IVme des *Œuvres de Fénélon*, édit. de Briand, Paris, 1810.

point de temps pour manger et pour dormir? Le temps donné aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour les affaires mêmes : si votre santé succombe, comment agirez-vous? Et à quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en recueillir le fruit? Je vous dis de même, Madame : si vous laissez votre âme s'épuiser faute de nourriture, à quoi aboutiront les affaires qui paraissent les plus indispensables et les plus pressées? *Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez pour beaucoup de choses! Marie*, que vous voyez immobile et recueillie, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée.*

Soyez persuadée, Madame, que les occupations nécessaires n'iront jamais jusqu'à ne vous laisser point le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture; car Dieu est trop bon, et vous a trop fait sentir ses miséricordes, pour

vous ôter les moyens de le prier et de vous soutenir dans les sentimens qu'il vous inspire. Songez donc à sauver les matins et les soirs quelque demi-heure. Il faut de plus mettre à profit tous les petits momens : moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Il n'en est pas de la piété comme des affaires temporelles. Les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue. Mais en un moment on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur.

L'autre chose que vous avez à faire, c'est de ne vous point décourager ni par l'expérience de votre faiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation; et le gémissement est le contrepoison qui empêche votre cœur d'être corrompu par

la dissipation de la cour. C'est pourquoi je serais bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire. Vos gémissemens et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, s'il est sincère, au milieu du monde même; comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude. Il n'est question que d'être fidèle dans les croix de l'état qu'on n'a point choisi, et que Dieu a donné selon ses desseins.

Pour les fautes, elles sont plus amères à supporter ; mais elles se tourneront à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédierait à rien ; ce ne serait qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer rien de soi-même. Jamais personne n'a

eu un plus pressant besoin d'être humiliée par ses fautes que vous. Ce n'est que par-là que Dieu écrasera votre orgueil, et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice. Jusque-là, il foudroiera tout par vos propres fautes. Laissez-le faire.

LETTRE IVme.

A LA MEME.

23 février 1690.

Je suis fort aise, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. Dans le reste du temps, vous pouvez couper un peu court avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jeter dans leurs affaires au-delà des règles. A l'égard des choses journa-

lières, qui sont des suites attachées à vos devoirs, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation, de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifians. Il n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté; à nous détacher de nos arrangemens, de nos commodités et de notre goût; à nous confondre toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contretemps; à nous faire désirer avec plus d'ardeur le recueillement ; à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu.

Ce n'est pas qu'il faille s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent : à Dieu ne plaise! ce serait tenter Dieu et chercher le pé-

ril ; mais pour les assujettissemens contre lesquels on se précautionne, comptez qu'ils se tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Allons selon qu'il nous mène, au jour la journée, mettant chaque moment à profit, sans regarder plus loin. Quelquefois une lecture ou une méditation, ou une conversation dont vous seriez charmée, flatterait votre goût, vous rendrait contente et pleine de vous-même, vous persuaderait que vous êtes bien avancée, et ne ferait que vous rendre plus hautaine et plus sensible contre les croix que vous trouveriez sur votre chemin en sortant de ces saints exercices. Tenez-vous donc, Madame, à cette règle simple : n'attirez rien qui vous dissipe, mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous pour vous déranger.

Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain, c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus ; la

vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : Je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain; mais qu'est-ce qui produira l'humilité? Deux choses mises ensemble la produiront; ne les désunissez jamais. La première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air. La seconde est la présence de ce Dieu qui est tout : ce n'est qu'en s'occupant de Dieu et en l'aimant, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avait éblouis, et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus follement vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

LETTRE Vme.

A LA MEME.

21 mars 1690.

A mesure que la lumière augmente, Madame, on se trouve plus corrompu qu'on ne le croyait; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentimens honteux. On n'aurait jamais cru les porter dans son sein. Il ne faut toutefois ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchans que nous ne l'étions; au contraire, nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Remarquez, pour votre consolation, que nous n'apercevons nos

maux, que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal; c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même. En se laissant aller au torrent, on n'en sent point la rapidité; mais elle commence à se faire sentir, à mesure qu'on commence à se raidir plus ou moins contre lui.

LETTRE VIme.

A LA MÊME.

Jamais personne n'a eu plus besoin que vous, Madame, de nourriture intérieure, de réflexion, de séparation du monde, de défiance d'elle-même et de la pente de son cœur. Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous

rabaisser sans cessse, vous ne vous releverez toujours que trop; il faut vous apetisser, vous faire enfant : vous serez encore une méchante enfant. Toutes les croix que Dieu vous donne, et sous lesquelles il veut vous courber, ne répriment point encore votre hauteur. Ce ne sera qu'à force de renoncer à votre propre esprit, que vous serez adoucie par la grâce. Parlez quand vous serez seule : vous ne sauriez alors trop parler ; car ce sera à Dieu seul que vous parlerez de vos misères, de vos besoins et de vos bons désirs. Mais en compagnie, vous ne sauriez guère tomber dans l'excès de trop peu parler. Il ne faut pourtant pas que ce soit un silence sec et dédaigneux; il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui. Je serai ravi que vous parliez pour complaire, pour édifier : mais je suis sûr que quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu, et que la conversation vous semblera fade. Retranchez-vous donc,

Madame, à parler peu, à parler simplement et modestement, à préférer les autres à vous, et à conserver le recueillement jusque dans la conversation. Vous avez plus besoin qu'une autre de ce contre-poison. Vous savez quel est mon zèle et mon respect pour vous.

LETTRE VIIme.

A LA MEME.

22 juillet 1690.

C'est une fausse humilité, en se reconnaissant indigne des bontés de Dieu, de n'oser les attendre avec confiance. La vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu, pour ses ouvrages, avait besoin de trouver en nous des fondemens déjà posés, nous aurions raison de

croire que nos péchés ont tout détruit. Mais il n'a besoin de rien trouver en nous; il n'y peut jamais rencontrer que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce. Ne craignez donc point, Madame, que vos infidélités passées vous rendent indigne de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde, qu'une grande misère. Il est venu du ciel en la terre pour les pécheurs, et non pour les justes; il est venu chercher ce qui était perdu, et tout était perdu sans lui. Le médecin cherche les malades, et non les sains. Oh! que Dieu aime ceux qui se présentent à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui! Je le répète, ne craignez point: ce serait manquer de foi que de craindre. Attendez tout; tout vous sera donné; Dieu et sa paix seront avec vous.

LETTRE VIIIme.

A LA MEME.

17 novembre 1690.

Dieu vous a touchée au vif, Madame, en vous humiliant; le médecin charitable a mis le remède sur l'endroit malade et sensible : tant mieux ; c'est qu'il veut vous guérir. Taisez-vous ; adorez Celui qui vous frappe; n'ouvrez la bouche que pour dire: Je l'ai bien mérité. Pour moi, je crois que Dieu vous attendait en cette occasion : elle décidera pour votre avancement spirituel. Si vous perdez le fruit d'une telle croix, vous serez doublement malheureuse. Mais combien de grâces y seront attachées, si vous la portez courageusement ! C'est par-là que vous entrerez dans une nouvelle voie pour courir vers la perfection évangélique. N'hé-

sitez donc pas, Madame; quelque amer que soit le calice, buvez-le jusqu'à la lie, comme Jésus-Christ. Je le prie de vous en donner la force, et de ne permettre pas que vous vous abandonniez aux saillies injustes du ressentiment. Vous trouverez dans la pensée de ce divin Sauveur, mourant sur la croix et priant pour ses bourreaux, tout ce qui manque à votre cœur pour aimer ceux que votre orgueil voudrait haïr et confondre.

LETTRE IXme.

A LA MEME.

17 septembre 1691.

Ce que vous me mandez de madame de la Sablière (1) me touche et m'édifie.

(1) L'amie de Lafontaine, à qui elle donna asile chez elle. Après avoir brillé dans le grand monde et

Je ne l'ai vue qu'une fois; mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu. Pour la mort, elle ne trouble que les personnes charnelles et mondaines. *Le parfait amour chasse la crainte.* Quand on est mort à soi, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de grâce.

N'auriez-vous point la bonté, Madame, puisque vous écrivez à la malade, de lui témoigner combien je me réjouis selon la foi de ce que Dieu met en elle, et combien j'espère que tous ses maux seront des biens?

à la cour, elle sentit le néant de toutes les joies du siècle, et elle se dévoua tout entière à Celui en qui seul nous trouvons le repos de notre âme. Les dernières années de sa vie furent consacrées au soulagement des pauvres et des infirmes. Elle était malade lorsque Fénélon écrivit cette lettre.

LETTRE Xme,

A LA MEME.

Le salut, Madame, ne se fait point en désirant de le faire, mais en y travaillant de tout son mieux. Plus vous rencontrez de périls dans l'état où vous êtes, plus aussi vous devez veiller sur vous-même. Veiller sur soi, c'est rentrer en soi-même; c'est ne se point dissiper volontairement parmi les créatures; c'est aimer la retraite, les livres saints et la prière; c'est *répandre*, comme dit le Prophète, *son cœur en la présence de Dieu;* c'est le chercher par la ferveur de ses désirs; c'est l'aimer plus que toutes choses, et éviter tout ce que nous savons lui déplaire. Rendez-vous ces habitudes familières, et tâchez de n'oublier jamais que vous êtes avec Dieu, et que Dieu est en vous. Souve-

nez-vous, Madame, qu'il nous a dit dans l'Evangile, que *celui qui serait infidèle dans les petites choses le serait aussi dans les grandes.* Au surplus, il me semble qu'une âme qui désire être sincèrement à Dieu, n'examine jamais si une chose est petite ou grande. Il lui suffit de savoir que Celui qui la lui commande est infiniment grand, et qu'il mérite que toutes les créatures soient uniquement occupées à lui donner la gloire qui lui est due, et qu'on ne lui rend que dans l'accomplissement de sa volonté.

Les importunités du monde doivent vous détacher de lui, et vos propres misères doivent vous détacher de vous. Portez en paix ce fardeau perpétuel, et vous ne cesserez d'avancer dans la voie étroite.

LETTRE XIme.

A LA MEME.

1 novembre 1692.

Je ne puis, Madame, savoir la continuation de la mauvaise santé de M. le comte de Gramont, sans vous témoigner la part que je prends à votre peine. Elle vient dans un temps où vous sembliez avoir plus besoin de soulagement que de croix et d'épreuves, mais Dieu seul sait ce qu'il nous faut, et il n'y a qu'à le laisser faire aux dépens de la nature. Je souhaite donc, Madame, qu'il vous donne un redoublement de patience et de courage, pour secourir le malade et pour satisfaire tous ses besoins. Ceux du corps ne sont pas plus grands, et je prie Dieu de vous donner des paroles assez fortes pour

lui mettre dans le cœur les vérités du salut.

LETTRE XIIme.

A LA MEME.

25 janvier 1693.

Je me réjouis avec vous, Madame, de l'heureuse guérison de M. le comte de Gramont. C'est un don de Dieu, et il ne serait pas juste de s'en servir contre lui. Un homme si reconnaissant pour le roi, qui ne donne que des biens périssables, voudrait-il être ingrat et inconstant pour Dieu, qui donne tout? Je ne saurais le croire, et je ne veux pas seulement le penser. Je crois avoir vu son bon cœur, et j'en espère un courage à mépriser la mauvaise honte et les froides railleries. Vous saurez mieux que personne, Madame, le précautionner contre les habitudes et les engagemens

insensibles des compagnies. Il doit penser sérieusement que sa guérison, qui retarde sa mort, ne fait que la retarder un peu, et que la plus longue vie sera toujours courte. Vous connaissez, Madame, mon zèle et mon respect.

LETTRE XIII[me].

A LA MEME.

28 mars 1693.

Je vous remercie très-humblement, Madame, de m'avoir fait part de cette lettre (1) : elle est bonne et touchante. J'aime encore mieux son humilité et sa défiance de lui-même, que toute sa ferveur. Je vous plains dans vos embarras ; mais pourvu que vous soyez fidèle à tout ce que vous pouvez, Dieu suppléera par lui-même à ce que vous ne pouvez pas. Ce que je vous souhaite

(1) C'était vraisemblablement une lettre du comte de Gramont à la comtesse.

le plus est la simplicité d'esprit. Je crains, pour vous, une dévotion haute, qui, sous prétexte de s'élever, nourrisse en secret je ne sais quoi de contraire à Jésus-Christ enfant, simple, et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, Madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce.

LETTRE XIVme.

A LA MEME.

25 mai.

Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes, par une prévoyance inquiète de l'avenir, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre, et en nous efforçant de suppléer à sa Providence par notre

providence propre. Le fruit de notre sagesse est toujours amer ; et Dieu le permet pour nous confondre , quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous ; peut-être ne le sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avions prévu. Les croix du moment présent apportent toujours leurs grâces , et par conséquent leur adoucissement avec elles. Mais les croix de prévoyance inquiète sont vues au-delà de l'ordre de Dieu ; on les voit sans grâce pour les supporter, on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce. Ainsi tout y est insupportable; et l'âme qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve plus que mort et révolte sans consolation au-dedans d'elle-même. Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu , et que d'oser violer son secret dont il est jaloux. *A chaque jour,* dit Jésus-Christ , *suffit sa peine ;* le mal de chaque jour devient un bien lors-

qu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur, et cela suffit ; il est le Seigneur, qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse ; qu'il frappe ou qu'il console; qu'il brise ou qu'il guérisse nos blessures ; qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur ; nous ne sommes que son ouvrage. Sortons de nous-mêmes ; et la volonté de Dieu, qui se développe à chaque moment en tout, nous consolera aussi en chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous, aux dépens de nous-mêmes. Dans les contradictions des hommes, dans leurs injustices mêmes, nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les faiblesses des hommes aveugles et corrompus. C'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur ses

élus. Il emploie et le dedans et le dehors, et la corruption des autres hommes et nos propres imperfections, et notre propre sensibilité; en un mot, il emploie tout à notre sanctification; il remue le ciel et la terre pour sauver ce qui lui est cher. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée; réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est point Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous.

Quoi! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre! C'est ce que nous lui demandons tous les jours qu'il fasse, et dès

qu'il commence à le faire, nous nous troublons; notre lâcheté et notre impatience arrêtent sa main! Ne voyez-vous pas que plus le monde nous dégoûtera de lui, plus il avancera l'œuvre de Dieu; et qu'il nous fera autant de bien, en voulant nous faire du mal, qu'il nous aurait fait de mal, si nous avions reçu tous les faux biens qu'il semblait nous devoir faire?

Je prie Dieu, Madame, que votre foi se nourrisse chaque jour de ces vérités; qu'elles germent dans votre cœur, qu'elles y jettent de profondes racines, et qu'elles vous aident à vous renouveler dans l'Esprit de Jésus-Christ. *Que la paix de Dieu,* dit St. Paul, *qui surpasse tout sentiment, garde en Jésus-Christ vos cœurs et vos intelligences!* Coupons toute racine d'amertume, et rejetons toute tristesse qui trouble la paix et la confiance simple des enfans de Dieu. Tournons-nous vers notre Père dans tous nos maux; enfonçons-nous dans ce

sein si tendre, où rien ne peut nous manquer; réjouissons-nous en espérance, et goûtons, loin du monde et de la chair, la pure joie du St. Esprit.

LETTRE XVme.

A LA MEME.

Tant que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction de ceux qui nous entourent; notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos semblables; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes; notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots d'une mer irritée; tout nous attaque, tout nous combat, tout nous repousse; nous sommes ouverts de toutes parts, par la sensibilité de nos passions.

Pour trouver la paix, l'unique remède est de sortir de soi. Il faut se renoncer, pour n'avoir plus rien à craindre. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous ; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes. En cet état, on a mis son trésor si haut, que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. Que l'opprobre, la douleur, la mort même, viennent fondre sur moi, j'entends Jésus-Christ qui me dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien.* Oh! qu'ils sont faibles, lors même qu'ils ôtent la vie ! Que leur puissance est courte ! Ils ne peuvent que briser un vase de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance; après quoi, on échappe de leurs

mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

LETTRE XVIme (1).

Pour faire vos prières avec fruit, Madame, représentez-vous, en les commençant, un pauvre, nu, misérable, accablé, et qui se meurt de faim; qui n'a qu'une personne à qui il puisse demander l'aumône, et de qui il la puisse espérer. Voilà une image de ce que nous sommes devant Dieu. Notre âme est plus dénuée des biens du ciel, que ce pauvre ne l'est des biens de la terre. Elle en est dans un plus grand besoin, et il n'y a que Dieu seul à qui nous les puissions demander, et de qui nous les devions attendre. Tout consiste à le fléchir par nos

(1) Cette lettre a été vraisemblablement adressée ou à la duchesse de Beauvilliers, ou à la duchesse de Chevreuse, sa sœur

prières. Souvenez-vous, Madame, qu'il ne nous accorde ce que nous lui demandons qu'après en être ardemment prié.

Quand vous lisez l'Ecriture-Sainte, adorez d'abord ces paroles sacrées comme les oracles de Dieu, par lesquels il nous fait connaître ses volontés; remerciez-le de ce qu'il nous en a bien voulu instruire lui-même; humiliez-vous de vous en être si peu instruite et de les avoir si peu écoutées par le passé; voyez en quoi vous ne les avez pas suivies.

Vous pouvez aussi considérer la manière dont Jésus-Christ a pratiqué la maxime qu'il vous enseigne; la manière dont les gens de bien de votre connaissance la pratiquent; combien vous vous en êtes éloignée, et vous vous en éloignez encore. Recherchez ensuite les occasions qui vous font tomber dans ces fautes, les moyens les plus propres pour les éviter ou pour y remédier. Et comme nous ne sommes que faiblesse, et que nous ne cessons de l'éprouver, offrez-

vous à Jésus-Christ, en détestant votre lâcheté et vos infidélités ; priez-le qu'il mette dans votre cœur ce qu'il veut que vous y ayez, qu'il fortifie cette volonté, qu'il vous donne de faire mieux ; ayez confiance en sa bonté et dans les promesses solennelles qu'il a faites, qu'il ne nous abandonnerait pas dans nos besoins ; appuyez-vous sur ses paroles, et espérez qu'il achèvera ce qu'il a déjà commencé en vous.

Et afin, Madame, de vous rendre les choses plus palpables, prenons un exemple, et appliquons-y ce que nous venons de dire. Si vous méditiez ces paroles qui sont au commencement du XVIIme chapitre de saint Jean, sur lesquelles je me suis trouvé en vous écrivant : (c'est Jésus-Christ qui s'adresse à son Père, et qui lui dit :) *Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire*, vous pourriez, Madame : 1° considérer ce que c'est que glorifier Dieu sur la terre. Jésus-Christ l'ex-

plique nettement par ces paroles : *J'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire.* Il faut donc, pour glorifier Dieu, connaître et exécuter ce qu'il nous a chargés de faire. Chacun travaille à quelque ouvrage, mais rarement à celui que Dieu nous a donné. Tout ce que la vanité, mon humeur, mon caprice, mon amour-propre, et la seule considération des hommes me fait entreprendre, n'est pas l'ouvrage dont Dieu m'a chargé; et par conséquent rien de tout cela ne peut honorer Dieu : c'est là l'ouvrage de ma passion, l'ouvrage du péché et du démon.

2° L'œuvre à laquelle Dieu m'appelle, c'est de corriger mes défauts, de sanctifier mes pensées et mes désirs, de devenir plus douce, plus humble de cœur, plus patiente; c'est de faire servir Jésus-Christ dans ma famille; c'est de l'élever pour lui; c'est d'y établir le mépris du monde, la douceur, la modestie, et l'amour véritable de Dieu. Voyez, Ma-

dame, si vous le faites, et comment vous le faites.

3° Et afin de ne pas se flatter, voyez comme Jésus-Christ a travaillé toute sa vie à l'œuvre dont son Père l'avait chargé, sans relâche, sans y perdre un moment; et jugez sur ce modèle de ce que vous êtes obligée de faire. Si un Dieu emploie incessamment toute sa vie pour vous, qu'est-ce que vous ne devez pas faire pour lui?

4° Voyez comme les fidèles se sont comportés, et ce qu'ils font encore tous les jours devant vous. L'œuvre dont Dieu les avait chargés était souvent beaucoup plus difficile que celle que vous avez à faire; ils avaient moins de moyens et de secours pour l'avancer, que vous n'en avez; ils étaient aussi faibles : et cependant considérez leur vie. Reconnaissez votre lâcheté; condamnez votre négligence. Remerciez Dieu des secours qu'il vous a donnés. Demandez-lui pardon d'en avoir si mal usé jusqu'à présent;

et donnez-vous à Jésus-Christ pour en faire, par sa grâce, un meilleur usage.

5° Regardons, Madame, tout ce que nous avons fait pendant notre vie; et nous verrons qu'elle aura peut-être été toute employée à ruiner l'ouvrage de Dieu dans nous, et à y avancer celui du démon et du péché. Quand est-ce que nous avons refusé de faire ce que notre humeur ou notre amour-propre désirait, et que n'avons-nous pas fait pour le contenter? Quel regret, quelle peine, de se voir assez malheureuse, pour n'avoir presque rien fait de ce qui pouvait glorifier Dieu, et de n'avoir travaillé qu'à ce qui le déshonorait sur la terre!

6° Quoi, mon Dieu, ç'a donc été là mon occupation que de détruire votre ouvrage! C'est à cela que j'ai employé mes biens, ma santé, mon esprit, mon adresse, et j'ai pu prendre mon plaisir à défaire ce qui vous a coûté la vie! Contre toutes vos menaces, je me suis vendue à

votre ennemi pour établir sa gloire sur les ruines de la vôtre, sans avoir à m'attendre qu'à toutes sortes de tourmens!

Le moyen, Madame, de porter cette vue, sans avoir le cœur brisé de douleur! On n'a besoin ni de lire, ni de raisonner, lorsqu'on peut sentir cet état comme on doit. Il faut laisser agir cette vue sur votre cœur, et l'abandonner à une douleur si juste, et pour descendre encore plus dans le particulier.

7° C'est donc pour le démon que je parle et que j'agis, si je dis ou si je fais quelque chose qu'une mauvaise humeur me suggère; c'est son ouvrage que je fais, et je renverse celui que Jésus-Christ y veut faire, et qu'il y a déjà commencé par le désir qu'il m'a donné d'en user tout autrement. C'est votre ouvrage, mon Dieu, que la douceur; et c'est celui dont vous m'avez chargée : faites par votre miséricorde que j'y sois désormais fidèle.

Il y a mille autres choses, dans la vie ordinaire, que vous voyez vous-même et que je ne peux remarquer ici, dans le détail desquelles vous devez descendre, afin de demander à Dieu les moyens d'y remédier si elles sont mauvaises, et de les fortifier si elles sont bonnes.

Quand ces choses se font sentir vivement, il faut pour lors, Madame, laisser agir l'Esprit de Dieu, sans s'en détourner par la lecture. Mais si ces pensées s'évanouissent, reprenez l'Evangile, et passez à une autre vérité, sur laquelle vous pourrez à peu près faire les mêmes actes et les mêmes réflexions.

A la fin de votre lecture, demandez toujours pardon à Dieu des manquemens où vous êtes tombée en la faisant : voyez ce qui vous aura le plus touchée; et repensez-y souvent pendant la journée.

Pour ce qui est, Madame, de ces occupations si distrayantes dans lesquelles vous êtes obligée d'être, je vous avoue

qu'il serait à souhaiter d'en être bien loin; mais puisque cela ne se peut, je vous dirai que, quand nous avons quelque peine ou quelque dessein en tête, nous le portons partout avec nous: rien n'est capable de nous en distraire. Ainsi, si vous avez une véritable peine de vos fautes, et un dessein ferme de plaire à Dieu, rien ne sera capable de vous en détourner. Tout même vous y ramènera. Qui vous empêche, par exemple, dans le tracas de la maison, de vous élever incessamment à Dieu, voyant comment tous vos gens exécutent vos ordres; comme ils tâchent de vous plaire en tout ce qu'ils peuvent; comme ils souffrent sans rien oser dire s'ils reçoivent quelque mauvais traitement; quelle joie ils ont quand vous êtes contente de leur service? Ils ne pensent, ils ne travaillent que pour vous; et vous ne les souffririez pas dans votre maison long-temps s'ils oubliaient le service qu'ils vous doivent, pour ne penser qu'à

eux-mêmes. Ce que tout ce monde fait chez vous et pour vous, vous le devez faire pour Dieu, dans la maison duquel vous êtes. Apprenez de vos gens à être prompte à exécuter ses ordres, à retrancher dans vous ce qui peut lui déplaire, à recevoir avec humilité et douleur de vos fautes ses châtimens, à penser incessamment et à travailler à l'ouvrage dont il vous a chargée; et par ce moyen, ce qui vous distrait ordinairement, vous servira à vous recueillir et à vous élever à Dieu. Souvenez-vous, Madame, que, comme vous ne pourriez souffrir chez vous un domestique qui ne penserait jamais à son travail, ou qui ne le ferait qu'avec une grande négligence, aussi Dieu ne peut souffrir dans sa famille aucune servante qui ne fasse point, ou qui ne fasse qu'avec négligence et tiédeur le travail qu'il lui a donné à faire.

Ne vous fiez pas, Madame, aux bons désirs que vous pouvez avoir, s'ils sont

stériles et sans effet. Travaillez avec courage à devenir douce et humble de cœur. Si vous tombez dans quelque faute, et que vous puissiez d'abord vous retirer dans votre cabinet, allez vous prosterner devant Dieu, et demandez-en pardon. S'il vous échappe quelque parole fâcheuse, après vous en être humiliée en vous-même, réparez cela en parlant avec douceur, et faisant même quelque bien, si l'occasion s'en présente, aux personnes que vous aurez traitées rudement. N'oubliez jamais la manière dont Dieu en a usé et en use continuellement avec vous; elle est si patiente et si douce: voilà votre modèle. Apprenez de lui ce que vous devez aux autres. Ne vous découragez pas pour vos rechûtes: comme elles vous font toucher au doigt votre faiblesse, elles doivent vous tenir plus humble et plus appliquée à veiller sur vous, et à recourir à tout moment à Dieu, de crainte de vous perdre.

LETTRE XVIIme.

A LA DUCHESSE DE MORTEMART.

4 août 1706.

Je crois, Madame, que le point principal pour vous est de ne désespérer jamais des bontés de Dieu, et de ne vous défier que de vous-même. Plus on désespère de soi, pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée : mais il ne faut pas que l'on compte sur Dieu, sans travailler fortement de son côté. La grâce ne daigne agir sur nous que pour nous faire travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humilians, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même. Oh! quel-

le joie pour moi si je puis apprendre que Dieu ait élargi votre cœur, qu'il vous ait appris à mépriser votre imagination, qu'il vous ait accoutumée à sortir de votre indolence, et à travailler de suite pour tous vos devoirs ! Alors vous auriez autant de liberté et de paix, que vous avez de trouble, de découragement et d'incertitude. Jugez, Madame, par la liberté avec laquelle je vous parle, avec quel zèle je vous suis dévoué.

LETTRE XVIIIme.

A UN MILITAIRE.

14 octobre 1688.

Je prie Dieu de tout mon cœur, Monsieur, de vous donner autant de courage contre les jugemens du monde, qu'il vous en a donné contre les périls de la guerre. N'est-ce pas une étrange folie aux hommes de ne craindre pas les

coups qui peuvent à tout moment les faire mourir, et peut-être les damner, pendant qu'ils sont si timides et si lâches contre une froide raillerie, ou contre la critique des gens mêmes qu'ils méprisent le plus? Ainsi l'ambition, c'est-à-dire l'amour passionné d'un fantôme, rend les hommes intrépides au milieu des plus grands dangers, pendant que l'espérance en Dieu tout-puissant et l'attente de son royaume éternel ne peuvent les rassurer contre de vains discours. Oh! qu'ils sont faibles et lâches ces hommes qui se piquent d'être si courageux ! Ce n'est que par l'ivresse de l'orgueil qu'ils étourdissent leur crainte naturelle. Heureux ceux qui, craignant Dieu, ne craignent plus que lui ! Heureux ceux qui, détachés de la vaine estime des hommes aveugles, sont intrépides contre tous les brocards des profanes! Ils trouvent tout en Dieu, et ne craignent de perdre que lui. Ils ne rougissent pas plus de Jésus-Christ et de

son Evangile devant le monde, que nous rougirions d'être sages parmi les fous qu'on a renfermés.

Voilà, Monsieur, en quoi surtout vous devez être fidèle à cette grâce si miséricordieuse que vous avez reçue : c'est de vous laisser voir tel que vous êtes, c'est-à-dire, comme un vrai chrétien. Le sûr moyen de s'épargner de longues importunités et de dangereuses tentations, c'est de ne demeurer point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure ; mais bientôt on se tait, et l'on s'accoutume à le laisser faire.

LETTRE XIXme.

AU CARDINAL DE BOUILLON.

16 février 1706.

Puisque Votre Eminence a bien voulu m'ouvrir son cœur, j'espère qu'elle

ne trouvera pas mauvais que je lui ouvre à mon tour le mien avec respect. Je vous trouve heureux dans votre malheur apparent, pourvu que vous en fassiez l'usage pour lequel Dieu l'a permis. Pendant que je vous voyais dans une prospérité dangereuse, je vous trouvais à plaindre, sans vous le dire. Maintenant vous êtes loin du monde trompeur, dans une solitude où vous pouvez écouter Dieu, vous détacher de la vie, et faire un saint usage de vos grands revenus. En perdant l'amusement du monde, on ne perd que de faux amis, c'est gagner beaucoup. Pour peu qu'on pense sérieusement à Dieu, on doit sentir de la consolation à être loin de ses ennemis et de ceux de notre salut. Soyez patient, Monseigneur, non par des espérances trompeuses du côté du monde, mais par un sincère détachement, et par une véritable confiance en Dieu. Oserai-je achever? Oubliez le monde; laissez-le vous oublier. Votre disgrâce, soufferte en si-

lence, avec simplicité et humilité, vous sera plus profitable que toutes vos dignités et que toute votre faveur passée.

LETTRE XXme.

A MADAME DE ST.-CYPRIEN.

10 mars 1696.

Ce qui me paraît le plus utile à votre sanctification, c'est que vous fuyiez ce qu'on appelle le goût de l'esprit et la curiosité. Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement. Lisez pour vous édifier, pour vous recueillir, pour vous nourrir intérieurement, pour vous remplir de la vérité, mais non pour juger. Souvenez-vous que si vous n'êtes comme les petits enfans, vous n'entrerez point au royaume des cieux. Désirez le lait comme les petits enfans nouveaux-nés; désirez-le sans artifice. Vous avez besoin de devenir plus petite et plus pau-

vre d'esprit qu'une autre. Après avoir tant travaillé à orner votre esprit, dépouillez-le de toute parure. Ne parlez point trop, vous avez besoin de ne pas épancher au-dehors le don de Dieu qui se tarirait aisément en vous. On se dissipe quelquefois en parlant des meilleures choses; on s'en fait un langage qui amuse et qui flatte l'imagination, pendant que le cœur est vide. Ne vous croyez point avancée, car vous ne l'êtes guère. Ne vous comparez jamais à personne. Après vous avoir parlé avec tant de confiance et d'ouverture, je n'ai garde de finir cette lettre par des complimens: il me suffit de me recommander à vos prières, et de me souvenir de vous dans les miennes.

LETTRE XXIme.

A LA MÊME.

25 décembre 1710.

J'ai un désir infini que vous soyez simple, et que vous n'ayez plus d'esprit. Je voudrais que Dieu flétrît vos talens, comme la petite vérole efface la beauté des jeunes personnes. Quand vous n'aurez plus de parure spirituelle, vous commencerez à goûter ce qui est petit selon la nature, mais droit selon la pure grâce; vous ne déciderez plus; vous ne mépriserez plus rien. La conversation du Seigneur est avec les simples; ils sont ses bien-aimés et les confidens de ses mystères. Je prie le saint enfant Jésus de vous mettre son enfance au cœur. Demandez pour moi ce que je souhaite tant pour vous.

LETTRE XXIIme.

A UN ECCLÉSIASTIQUE.

11 septembre 1708.

Je suis fort aise d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions pour votre ministère. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun était occupé de la prière, du mépris de soi-même, et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seraient bientôt apaisées. Ceux qui s'égarent, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble. *O Père! Seigneur du ciel et de la terre*, s'écriait

Jésus-Christ, *je vous rends grâce de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudens, et que vous les avez révélées aux petits.* Il dit encore : *S'il y a un enfant de paix, c'est sur lui que votre paix reposera.* Je suis, Monsieur, très-sincèrement tout à vous.

LETTRE XXIII[me].

AU P. LAMI.

22 juin 1708.

Je possède ici depuis quelques jours, mon révérend père, un homme très-aimable, et je vous en ai toute l'obligation. Il veut se défier de lui-même, et tourner sa confiance en Dieu : priez pour lui. Vous savez que la curiosité est une dangereuse maladie de l'esprit. Salomon avait recherché la science de toutes les vérités; et la dernière qu'il connût, est

que tout est vain sous le soleil, excepté le mépris des vanités et la fidélité à Dieu : *craindre Dieu et garder ses commandemens, c'est le tout de l'homme.* Notre ami me paraît penser sérieusement à être homme, c'est-à-dire, dépendant de l'Esprit de grâce. Encore une fois, priez bien pour lui. Il a des piéges infinis à craindre. Ceux d'une très-vive jeunesse et de l'ambition sont grands pour un homme qui a de l'appui, des talens, et des manières très-agréables ; mais je crains encore plus la science qui enfle ; je crains la sagesse renfermée au-dedans de soi-même, et qui se sait bon gré de faire mieux que les autres ; je crains qu'il ne se craigne pas assez lui-même. Je le verrai partir à regret, et je ne l'oublierai pas devant Dieu pendant ses voyages. Faites de même, mon cher père ; et en vous souvenant de lui, ne m'oubliez pas.

LETTRE XXIVme.

AU DUC DE CHEVREUSE.

28 mai 1687.

Nous avons par nous-mêmes un si terrible penchant vers les biens sensibles, et nous y sommes poussés avec tant de violence par tout ce qui nous environne, que pour peu que le Fort d'Israël cesse de nous soutenir, la chute est infaillible. Qui nous peut soutenir sur le penchant d'un précipice où nous roulons déjà de nous-mêmes? C'est votre seule grâce, ô mon Dieu; c'est vous seul, ô Jésus, qui avez vaincu le monde et en nous et hors de nous, en répandant des douceurs infiniment plus grandes que celles qui nous séduisent. Mais cette grâce, mon cher Seigneur, ne se communique, dans la voie ordinaire, que par

la prière fréquente et par les sacremens. Un pauvre, dont les besoins sont continuels, et qui n'a ni force ni adresse pour y remédier de lui-même, n'a d'autre ressource que de s'adresser continuellement à ceux qui peuvent remplir ses besoins. Faut-il donc s'étonner que Jésus-Christ et les Apôtres nous ordonnent de prier sans relâche? Quand il n'y aurait pas un précepte de le faire, notre faiblesse nous devrait suggérer cette pratique. Mais, par malheur, on ne sent pas même ses besoins, quoiqu'ils soient pressans. Pour peu que nos forces corporelles s'affaiblissent, nous le sentons promptement et vivement; mais souvent nos forces spirituelles sont entièrement épuisées avant que nous connaissions notre mal. On aime le monde et ce qui est dans le monde par une vraie affection, et l'on s'imagine qu'on n'en a que des vues passagères qui ne laissent nulle impression dans le cœur. O mon Dieu! détournez donc mes yeux de la

vanité qui les environne de toutes parts; faites-moi entrer dans cette voie où l'on ne voit, où l'on n'entend, de quelque côté qu'on se tourne, que vérité et charité. Remplissez incessamment mon esprit de pensées qui me portent à vous; pénétrez mon cœur de cette ineffable suavité, qui attire les âmes à l'odeur de vos parfums. Faites, ô Jésus, que, devenu par votre grâce votre temple, votre enfant, l'un de vos membres, la chair de votre chair, l'os de vos os, je n'aie plus d'autres mouvemens que les vôtres. Que s'il n'est pas de votre Providence ni de mon utilité que je sois exempt de toute tentation, empêchez du moins, ô Dieu tout-puissant! empêchez que je n'y succombe.

Vous me pardonnerez bien, mon cher Seigneur, cette petite digression. Je suis si touché du danger où je me trouve quelquefois, que je dis à Dieu tout ce qui me vient alors en pensée; et comme je ne distingue pas trop l'amour que j'ai

pour mon salut, de celui que j'ai pour le vôtre, vous ne devez pas être surpris que je parle pour vous comme je parle pour moi. Il faut pourtant finir : aussi bien ne vous pourrai-je jamais marquer jusqu'à quel point je suis à vous.

Je ne sais si le respect et la reconnaissance que j'ai pour les personnes que j'honore et à qui je suis obligé, m'imposent un peu ; mais je ne puis dissimuler que j'espère de voir madame la duchesse de Chevreuse une grande sainte. Il y a tant de traces de la miséricorde de Jésus-Christ dans cette âme, qu'il achèvera infailliblement ce qu'il a commencé : oui, il l'achèvera malgré le démon et le monde, et personne ne lui arrachera cette brebis qu'il a rachetée de tout son sang. Vous ne sauriez croire combien j'ai de joie dans l'espérance que je sens de voir entièrement à Dieu ceux que j'estime. Vous pourriez devenir favori, premier et unique ministre, que je n'en sentirais pas, ce me semble, une

grande émotion ; mais je ne puis penser, sans une joie sensible, que vous voulez être à Jésus-Christ sans réserve et sans retour.

LETTRE XXVme.

AU MÊME.

Il est difficile, dans un pays comme la cour, où tout dissipe, où tout affaiblit la piété, de ne pas sentir quelque altération ; mais il n'est pas impossible de demeurer ferme, quand c'est l'Esprit-Saint qui affermit. Plaise à cet Esprit de grâce de descendre sur nous avec les mêmes dons avec lesquels il descendit sur les premiers disciples ! Ne nous souvenons plus ni de nos premières faiblesses pour nous laisser abattre, ni des charmes du monde pour nous laisser attirer. Oublions tout, hors les vérités saintes et les biens éternels que la divine effusion de l'Esprit

fait connaître et goûter. Que tout le reste nous paraisse une illusion, telle qu'elle est dans le fond, une ombre et un songe. C'est ainsi que l'Ecriture parle de ces misérables plaisirs, de ces biens périssables qui passent avec plus de rapidité que les songes et les ombres. Un homme qui, pendant le sommeil s'est trouvé dans les délices et dans l'opulence, dit le lendemain, en se retrouvant malheureux : que mon bonheur est bientôt passé! Ce n'était qu'un rêve. Hélas! que diront à la mort ces hommes de richessses et de plaisirs, dont parle David, (1) lorsque, se réveillant de leur léthargie, ils ne trouveront rien dans leurs mains ni dans leur cœur? On appelle un songe l'agréable illusion d'une nuit, qui dans la vérité à une durée très-réelle par rapport à la brièveté de notre vie : comment appellera-t-on cette illusion d'un moment, quand ce

(1) Ps. LXXVI, 6.

moment durerait toute la vie, dès qu'on entrera dans l'éternité ?

LETTRE XXVI[me].

AU MEME.

1 août 1701.

J'ai appris avec une sensible douleur, mon bon duc, la perte que vous avez faite (1). Dieu l'a permis, et il faut se taire. Je suis persuadé que vous portez en paix cette croix, et que vous avez d'abord sacrifié à Dieu le cher enfant qu'il lui a plu de reprendre. Mais je suis en peine de la tendresse de madame la duchesse : quoique je ne doute nullement de sa conformité à la volonté de Dieu, je crains que son cœur n'ait beau-

(1) Le duc de Chevreuse venait de perdre le chevalier d'Albert, son fils, tué le 9 juillet 1701, au combat de Carpi sur l'Adige, à la tête d'un régiment de dragons qu'il commandait.

coup à souffrir, et je prie Notre Seigneur de la consoler. Nos attachemens les plus légitimes se tournent en croix. Dieu les rompt, pour nous unir plus purement à lui. Il faut laisser faire à la main de Dieu, en toute occasion, cette opération douloureuse. Je dois plus qu'un autre sentir les peines de la bonne duchesse, qui a tant senti les miennes. J'aurais voulu pouvoir être transporté invisiblement dans votre solitude. Mais il me semble que nous sommes bien près, lors même que Dieu nous tient éloignés; c'est en lui que je ne cesse de vous porter dans mon cœur : je le ferai, mon bon et cher duc, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

LETTRE XXVIIme.

AU MEME.

13 janvier 1705.

' Rien ne m'a tant fait plaisir, mon bon et très-cher duc, que d'apprendre que vous entendez autrement que par le passé les mêmes choses de la vie intérieure, que vous croyiez alors bien entendre. Le Maître du dedans instruit bien mieux que ceux du dehors. Quiconque n'a point appris par ses leçons intimes, ne sait rien comme il faut : c'est la même différence que d'avoir ouï parler d'un homme, ou de l'avoir vu. Ecoutez sans cesse Dieu au dedans, et ne vous écoutez point. Le silence de l'âme pour écouter Dieu, fait tout.

LETTRE XXVIIIme.

AU MEME.

18 novembre 1709.

J'ai le cœur bien touché des bontés de notre duchesse. Je crois être encore à Chaulnes avec elle. Oh! qu'on a le cœur au large avec de si bonnes gens ! Je souhaite qu'elle n'agisse que par l'Esprit de grâce, avec tranquillité, simplicité, liberté entière, arrêtant tous les mouvemens d'une nature vive et un peu âpre, pour ne faire que se prêter à l'impression douce de Notre Seigneur. Alors on parle peu, et on dit beaucoup ; on ne s'agite point, et on fait tout ce qu'il faut; on ne se presse point, et on expédie bientôt; on n'use point d'adressse, et on persuade; on ne gronde point, et on corrige ; on n'a point de hauteur, et on

exerce la vraie autorité ; on est patient, modéré, complaisant, et on n'est ni mou, ni flatteur. En vérité, je donnerais ma vie pour cette bonne duchesse : à peine l'ai-je quittée, et il me tarde de la revoir.

Bonsoir, mon bon duc; il n'y aura rien pour vous. Les paroles ne sont rien; il me semble que votre cœur est le mien, tant j'y suis uni.

LETTRE XXIXme.

AU P. MARTINEAU (1).

Avril 1711.

Dieu vient de frapper un grand coup. Nous avons prié dès le premier jour, nous prions encore. Ce spectacle affligeant est donné au monde, pour mon-

(1) Cette lettre fut écrite pour être lue au duc de Bourgogne, par le P. Martineau, son confesseur, au moment où le Dauphin, son père, venait de mourir en lui laissant son titre et ses droits.

trer aux hommes éblouis combien les princes, qui sont si grands en apparence, sont petits en réalité. Heureux ceux qui, comme St. Louis, n'ont jamais fait aucun usage de l'autorité pour flatter leur amour-propre, et qui l'ont regardée comme un dépôt qui leur est confié pour le seul bien des peuples! Je prie Celui de qui vient toute sagesse et toute force, de fonder la vraie grandeur du Duc de Bourgogne sur une humilité de pure grâce. Quiconque ne veut être rien par soi, trouve tout en Dieu, en s'anéantissant. Il est temps de se faire aimer, estimer. Il faut devenir le conseil de Sa Majesté, le père des peuples, la consolation des affligés, la ressource des pauvres, l'appui de la nation, le défenseur de l'église. Il faut écarter les flatteurs, s'en défier; distinguer le mérite, le chercher, apprendre à le mettre en œuvre; écouter tout, et ne croire rien sans preuve. Celui qui fit passer David de la houlette au sceptre de roi, donnera *une*

bouche et une sagesse, à laquelle personne ne pourra résister, pourvu qu'on soit simple, petit, recueilli, défiant de soi-même, confiant en Dieu seul. Il faut vouloir être le père et non le maître. Il ne faut pas que tous soient à un seul, mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur.

LETTRE XXX[me].

AU MEME.

14 novembre 1712.

Votre ouvrage (1) m'a affligé et consolé tout ensemble. Il contient des monumens précieux. On ne peut rien faire de mieux que de montrer un grand prince, qui, sans descendre de son rang,

(1) Le P. Martineau venait de publier la vie du duc de Bourgogne, de l'élève chéri de Fénélon, qu'une mort prématurée avait enlevé à l'amour de la France.

a vécu recueilli, humble et mortifié, avec la douceur, la bonté, la modération, et la patience la plus édifiante.

Je serai charmé de tout ce que vous ajouterez dans une nouvelle édition, aux choses que vous avez données dans la première. Je me trouverais trop heureux si je pouvais vous envoyer quelque mémoire digne de ce sujet : mais il y avait si long-temps que j'étais loin du prince, que je n'ai pu être témoin d'aucun des faits arrivés dans un âge mûr, où il pouvait édifier le monde. Je vous dirai seulement, pour les temps de son enfance, que je l'ai toujours vu sincère et ingénu, jusqu'au point que nous n'avions besoin que de l'interroger pour apprendre de lui les fautes qu'il avait faites. Un jour il était en très-mauvaise humeur, et il voulait cacher dans sa passion ce qu'il avait fait en désobéissant. Je le pressai *de me dire la vérité devant Dieu*. Alors il se mit en grande colère, et il s'écria : *Pourquoi me le demandez-vous devant Dieu?*

Hé bien! puisque vous me le demandez ainsi, je ne puis pas désavouer que j'ai fait telle chose. Il était comme hors de lui par l'excès de la colère, et cependant la religion le dominait tellement, qu'elle lui arrachait un aveu si pénible. Il n'a jamais aimé les louanges; il les laissait tomber d'abord, et si on lui en parlait, il disait simplement qu'il connaissait trop ses défauts pour mériter d'être loué. Je ne l'ai jamais vu penser, excepté les momens d'humeur, que conformément aux maximes de l'Evangile. Il avait des égards pour certaines personnes profanes qui en méritaient; mais il n'ouvrait son cœur, et ne se confiait entièrement qu'aux personnes qu'il croyait sincèrement pieuses. On ne lui disait rien de ses défauts qu'il ne connût, qu'il ne sentît, et qu'il n'écoutât avec reconnaissance. Je n'ai jamais vu de personne à qui j'eusse moins craint de déplaire, en lui disant contre lui-même les plus dures vérités. J'en ai fait des expériences étonnantes.

LETTRE XXXI[me].

AU MARQUIS DE FÉNÉLON, SON PETIT NEVEU.

29 mars 1713.

Je suis ravi, mon très-cher enfant, de votre patience ; mais recevez-la de Dieu comme d'emprunt, sans compter sur elle comme sur votre ouvrage, et la recevant à chaque moment comme un pauvre reçoit l'aumône. La patience qui est nôtre, est vaine, courte, trompeuse, et empoisonnée par l'orgueil ; celle que nous tenons de la main de Dieu est simple, humble et désirable. J'attends toujours la dernière opération et la découverte du fond du mal. (1) N'écrivez pas : nulle application.

Tendrement et sans réserve à mon très-cher enfant.

(1) Le marquis de Fénélon avait reçu, l'année précédente, à l'affaire de Landrecies, une blessure grave à la jambe, qui le fit long-temps souffrir, et dont il resta boiteux toute sa vie.

LETTRE XXXIIme.

AU MEME.

10 avril 1713.

Je ne perds aucune occasion pour te dire ce que tu sais bien. Ma peine sur les longueurs de ton mal est longue comme ton mal même; mais elle ne prend point sur ma santé, parce que je compte sur la patience que Dieu te donnera. Oh! quand pourrai-je t'embrasser tendrement? Que Dieu prenne possession de toi, et t'en dépossède pour toute ta vie. Qu'on est heureux quand on n'est plus à soi! Le méchant et l'indigne maître! Un bon maître, c'est celui qui nous aime mieux que nous ne savons nous aimer, et qui ne nous fait jamais aucun mal que pour notre plus grand bien. De ses esclaves il nous fait ses en-

fans, afin que nous soyons ses héritiers. Son héritage est le ciel; et le ciel est lui-même.

LETTRE XXXIII[me].

AU MEME.

13 avril 1716.

J'ai commencé à faire connaissance avec le petit cadet. (1) Il me paraît penser un peu, sentir et vouloir. Dieu veuille que nous y trouvions de l'étoffe pour faire un homme! Les hommes travaillent, par leur éducation, à former un sujet plein de courage, et orné de connaissances; ensuite Dieu vient détruire ce château de cartes. Il renverse ce courage humain; il démonte cette vaine sagesse; il découvre le faible de cette force; il obscurcit, il dérange tout. Son ou-

(1) Frère du marquis de Fénélon.

vrage est d'anéantir le nôtre, et de souffler sur le nôtre pour l'anéantir. Il nous réduit à croire avec joie qu'il est tout, et que nous ne sommes rien. Il ne nous reste que cet aveu, et cet aveu même n'est pas à nous; il est à chaque moment emprunté de lui. Ouvrez-lui bien votre cœur pour cet emprunt continuel. Nous lui devons tout; mais nous ne pouvons jamais lui donner que du sien. C'est un flux et reflux de sa vérité qu'il verse en nous, et que nous lui rendons.

Bonsoir, mon très-cher enfant.

LETTRE XXXIVme.

AU MEME.

26 mai 1713.

Nous attendons toujours des nouvelles de la visite de M. Mareschal : Dieu veuille qu'elles nous apprennent quelque

chose de consolant! De votre côté, *il faut posséder votre âme avec patience* (1), et abandonner à Dieu sans réserve un avenir qui est à lui seul. *A chaque jour suffit son mal : le jour de demain aura soin de lui-même ;* (2) il portera avec lui sa peine et sa consolation, son épreuve et son secours, ses travaux et son pain quotidien de lumière et de grâce. Ne manquons point à Dieu, et Dieu ne nous manquera pas. *Il est fidèle dans ses promesses ; il ne permettra point que vous soyez tenté au-dessus de vos forces ; mais il tirera le fruit de la tentation.* (3) Bonsoir à mon cher enfant.

(1) Luc, XXI, 19.
(2) Matth. VI, 34.
(3) I. Cor. X, 13.

LETTRE XXXV[me].

A M.*** (1)

12 novembre 1701.

Que ne puis-je, Monsieur, être auprès de vous, pour prendre part à votre douleur, et pour tâcher de l'adoucir! Vous savez d'où peut venir la véritable consolation dans la perte des personnes qui nous sont chères. Ne nous affligeons pas comme ceux qui sont sans espérance. Je suis privé du plaisir de vous voir, mais je compte sur l'écoulement de la vie, et j'espère que nous nous retrouverons bientôt pour toujours en Dieu. Ceux qui meurent ne sont de même, à notre égard, qu'absens pour peu d'années, et

(1) On croit que cette lettre fut adressée à M. de Harlai de Bonneuil, qui venait de perdre son gendre, M. le marquis de Crevecœur, mort à la fleur de son âge.

peut-être de mois. Leur perte apparente doit servir à nous dégoûter du lieu où tout se perd, et à nous faire aimer celui où tout se retrouve. La sincère religion dont je sais que vous êtes rempli, me fait espérer, Monsieur, qu'un coup si rude vous sera salutaire. Dieu ne frappe que par amour, et il n'ôte que pour donner. Je le prie de vous consoler, et de tourner entièrement votre cœur vers lui. Heureux qui vit de foi, qui ne compte que sur Dieu, qui est en ce monde comme n'y étant plus! Personne ne peut vous honorer du fond du cœur, plus que je ne le ferai toute ma vie.

COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES.

GENÈVE. — IMPRIMERIE E. PELLETIER, RHÔNE, 64.

COLLECTION

DE

LETTRES CHRÉTIENNES

TOME III.

LETTRES CHOISIES DE DUGUET,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR CET AUTEUR.

SECONDE ÉDITION.



GENÈVE,

MADAME SUSANNE GUERS, LIBRAIRE.

PARIS,

J.-J. RISLER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE, 6.

1836

NOTICE

SUR DUGUET.

Jaques-Joseph Duguet naquit à Montbrison le 9 décembre 1649, de parens distingués par leur piété. Les talens qu'il montra dès ses premières années lui acquirent une réputation précoce. Sa mère n'était pas insensible à ses succès ; mais elle ne se dissimulait pas les dangers qu'ils pouvaient avoir pour son fils, et elle ne se lassait pas de demander à Dieu, avec la plus vive ardeur, qu'il le préservât des séductions de l'amour-propre, et qu'il daignât lui inspirer son amour. Qui dira le prix qu'ont les prières d'une mère véritablement chrétienne, et les bénédictions qu'elles attirent sur les enfans qui en sont les objets ?

Pendant que le jeune Duguet faisait ses études d'humanités au collége de Montbrison, il lut l'*Astrée* de d'Urfé, qu'il trouva dans la bibliothèque de son père. Ce roman historique,

qui, après avoir joui d'une grande célébrité, est tombé dans un profond oubli, fit sur lui une impression très-vive; et bien qu'il n'eût que douze ans, il composa dans le même goût un roman, dont quelques familles de Montbrison lui fournirent le sujet. Cet écrit parut étonnant pour son âge. Flatté des éloges qu'il recevait, Duguet communiqua son ouvrage à sa mère. Celle-ci en écouta pendant quelque temps la lecture; mais bien loin de faire paraître ces mouvemens de joie que la nouvelle preuve qu'elle acquérait des talens de son fils aurait pu lui inspirer, elle l'interrompit, et d'un air affligé et grave, elle lui dit: « Que vous seriez mal-« heureux, mon enfant, si vous continuiez à « faire un usage aussi fâcheux des dons que le « Seigneur vous a confiés! » Le jeune auteur reçut avec une parfaite docilité cette remontrance si sage et si chrétienne. Dès qu'il fut seul, il se hâta de jeter son manuscrit au feu. Il renonça à la lecture de tout roman, se livra sans réserve à ses études, acheva ses humanités, et fit sa philosophie avec un succès qui surprit ses maîtres. Il demanda ensuite à son père, et en obtint la permission d'entrer dans

la Congrégation de l'Oratoire. Il se rendit pour cet effet à Paris, où il resta deux ans; de là il fut envoyé à Saumur pour y suivre son cours de théologie.

En 1674, et tandis qu'il se préparait, suivant l'usage de sa Congrégation, à enseigner les humanités dans quelque classe inférieure, il fut choisi pour aller à Troyes y professer la philosophie. En vain son humilité réclama-t-elle contre cette distinction; il dut obéir. La manière brillante dont il remplit cette tâche, prouva que ses supérieurs avaient bien jugé de sa haute capacité. Malgré la délicatesse de sa santé, il employait une partie des nuits à composer les cahiers qu'il expliquait le jour à ses disciples; et rien, dans son enseignement, ne se ressentait de la précipitation avec laquelle il préparait son travail. A cette occupation on en joignit bientôt une autre; on le chargea de faire, les dimanches et les jours de fète, un catéchisme fondé pour l'instruction des pauvres de Troyes. Bientôt ce catéchisme devint une instruction commune à toute la ville; on s'y portait en foule; les pauvres n'y trouvaient plus de place. Affligé de voir cette institution ne plus répon-

dre à son but, et alarmé des éloges qu'il recevait de toutes parts, Duguet demanda à être remplacé par un autre ecclésiastique ; il renouvela ses instances à ce sujet, jusqu'à ce qu'on y fît droit. Ce trait le peint mieux que ne pourraient le faire toutes nos paroles.

Il fut appelé à Paris en 1674 pour y recevoir l'ordre de sous-diacre, et fut ordonné prêtre en 1677. On le choisit alors pour donner des leçons de théologie dans le séminaire de Saint-Magloire, à Paris. En 1679 et 1680 il fut chargé d'ouvrir, dans le même séminaire, des conférences publiques sur l'Ecriture Sainte, sur l'histoire ecclésiastique et sur la discipline. Ces conférences furent suivies par une foule d'auditeurs, et même par des hommes d'une vaste science, qui trouvaient encore à apprendre et surtout à s'édifier dans les leçons du jeune prêtre.

Jusqu'alors sa vie avait été paisible ; elle allait devenir plus orageuse. De vives controverses s'étaient élevées en France, au sein de cette Eglise catholique dont on ne craint pas de nous vanter la parfaite unité de doctrines. Des hommes avaient paru, qui ne professaient plus une

servilité complète pour la cour de Rome, qui, connaissant l'inestimable prix de la Parole de vie, s'appliquaient assiduement à son étude, et la recommandaient vivement aux autres; et qui, dociles aux enseignemens de cette Parole sainte, et repoussant les suggestions de leur orgueil, avaient appris à sentir leur profonde misère et le besoin pressant que nous avons de la grâce pour nous en relever (1). Ces principes étaient ceux de Duguet; il aurait fait le sacrifice de sa vie plutôt que de leur être infidèle; mais en même temps il savait que l'esprit de l'Evangile est un esprit de douceur et de charité; et jamais, durant les violens débats que soulevèrent les affaires du jansénisme, on ne le vit s'écarter des bornes d'une modération parfaite. Il sut également se préserver des écarts de quelques personnes de son parti et de leurs folles rêveries; il écrivit même contre les *convulsionnaires*. Sa piété, à la fois humble et pure, cher-

(1) On comprend que les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'entrer dans des détails plus étendus et plus complets sur les opinions des Jansénistes et sur la vive agitation qu'elles excitèrent dans l'Eglise catholique de France, agitation qui, de nos jours, est affaiblie, mais nullement éteinte.

chait son aliment non dans les opinions des hommes, mais dans une lecture continuelle de nos Livres Saints, et dans un ardent recours à l'Esprit de lumière et de sagesse.

Cependant les Jansénistes étaient exposés aux rigueurs du gouvernement. Aussi, Duguet ayant quitté sa congrégation en 1684, se retira à Bruxelles auprès du célèbre Arnauld. Sa santé ne s'accommodant pas de l'air de ce pays, il rentra en France, séjourna pendant quelque temps à Strasbourg, et se fixa enfin à Paris, avec la résolution d'y demeurer inconnu. Sa retraite fut si profonde que plusieurs de ses amis ne purent la découvrir. L'étude et la prière occupaient ses journées, et faisaient sa consolation.

Il ne put néanmoins échapper à toutes les recherches. En 1690 le président de Ménars, qui était pénétré pour lui de la plus haute vénération, le sollicita si vivement de choisir sa maison pour asile, qu'il finit par céder à ses instances. Ce fut auprès de ce digne magistrat et de sa vertueuse épouse que Duguet passa trente années de sa vie, dans un calme heureux qui nous a valu une foule d'excellens ouvrages (1). Une fois seulement (en 1715), dans

1) On en trouvera les titres dans le *Nouveau*

un moment où son séjour à Paris devenait périlleux pour lui, il se retira dans l'abbaye de Tamiers, en Savoie (1); mais il ne tarda pas à rejoindre ses respectables protecteurs.

Dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine, ainsi que dans la *Biographie universelle.*

(1) Ce fut là qu'il commença son livre de l'*Institution d'un prince*, qui lui fut demandé pour l'éducation du fils aîné du duc de Savoie. On jugera de l'esprit qui a dicté cet ouvrage par les citations suivantes :

« On ne doit commander que pour être utile. C'est l'état des princes de n'être pas à eux. Il en est d'eux comme de la lumière qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. »

« Si le prince vient à perdre de vue le motif fondamental et unique de son autorité; s'il n'a que de l'indifférence pour le peuple; s'il se persuade que tout est fait pour lui, et que tout doit servir de matière à son ambition, à son luxe, à ses délices; s'il est blessé par la seule idée qu'il soit à la république, et qu'il se doive tout à elle, que veut-il qu'on pense de lui ? que croit-il être ? »

« Je n'examine pas si les exemples d'un tel aveuglement sont fréquens, je me contente d'avertir que tous les hommes sont naturellement portés à se rendre le centre de tout; que les rois sont plus exposés que les autres à ce danger, parce que tout leur cède, et que l'extrême dépendance où l'on est d'une seule de leurs paroles, les respects, les complaisances, souvent les flatteries de ceux qui les environnent les portent aisément à croire que tout est fait pour

De nouveaux orages l'attendaient vers la fin de sa carrière. Les sévérités exercées contre les Jansénistes s'accrurent. Duguet fut obligé de se retirer successivement à Troyes, à Mainville, en Hollande. Enfin il lui fut permis de revenir à Paris. Dans tous les lieux qu'il habita, il se montra le même, plein d'une religieuse sou-

eux, et qu'ils n'ont d'autres devoirs que ceux qu'il leur plaît de s'imposer. »

« Mais un prince que l'ambition n'a pas corrompu, compare à loisir ce qu'il est pour toujours, avec une puissance qu'il ne saurait retenir que pour quelques années; il n'est touché que des distinctions qui seront éternelles; et il comprend que ces distinctions ne peuvent être attachées qu'à une sincère piété, parce qu'elle est la seule base que la mort ne détruise pas. Il n'admire dès-lors que la piété, qu'il considère comme la source de toute véritable grandeur. »

« Il ne la met en parallèle avec aucun autre avantage. Il tâche d'avoir les plus grandes qualités; mais il compte ne rien avoir si la piété n'en est l'âme. Il est bienfaisant, magnanime, intrépide, éclairé, prévoyant, appliqué, juste en toutes choses; mais tout cela ne lui paraît qu'une vaine parure, si la piété n'y ajoute un prix réel, en y mettant son sceau; et il la demande instamment à Dieu, comme le plus grand de ses dons, comme celui qui rend tous les autres utiles, comme le seul nécessaire, dont aucun ne peut tenir lieu, et qui seul peut tenir lieu de tous les autres. »

mission pour les dispensations de la Providence, et animé d'un esprit de douceur qui ne se dément jamais.

On se ferait difficilement une idée de la confiance qu'il inspirait aux personnes qui avaient le bonheur de le connaître. Le vif désir qu'elles avaient de s'éclairer de ses lumières, et le touchant empressement qu'il mettait à leur fournir les directions qu'elles sollicitaient, nous ont valu dix volumes de *Lettres*, dont quatre ont été publiés pendant sa vie, et six après sa mort, par Mme Mol, sa nièce. Nous avons rassemblé dans ce Recueil celles de ces lettres qui nous ont paru les plus édifiantes et d'une application plus générale.

Peu de personnes ont médité plus habituellement que Duguet le Livre de vie. On a de lui trente-neuf volumes d'*Explications* ou de *Réflexions* sur diverses parties de ce Livre saint (1). Avec quel charme il retrouvait partout, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, Celui qui possédait son âme tout entière, ce grand Libérateur des humains, dont la connais-

(1) Ce fut à la demande du pieux Rollin qu'il composa son *Explication de la Genèse*, 6 vol. in-12.

sance était pour lui la *seule chose nécessaire,* son repos et sa joie !

Après une vie tout évangélique, il mourut subitement à Paris, le 25 octobre 1755, à l'âge de 84 ans. Son convoi fut suivi par une multitude de personnes que sa haute réputation de piété et de charité avaient réunies.

Il a quitté cette terre ; et ceux qui l'occupaient alors et qui avaient donné leur cœur à ce lieu de passage, l'ont quitté aussi. Tous sont entrés dans cette immense éternité vers laquelle nous marchons après eux. Tous ont vu leur sort fixé pour jamais. Aux esclaves du monde, il ne reste que l'insupportable regret d'avoir consumé leur vie après de misérables chimères qui se sont évanouies pour eux sans retour, et d'avoir perdu par leur faute le magnifique salut qui leur était offert. Pour les fidèles disciples de Jésus se sont ouvertes, grâces aux miséricorde de leur divin Chef, les demeures ravissantes du bonheur suprême. Lesquels désirons-nous de suivre ? Encore quelques années à passer ici-bas, ou peut-être seulement quelques jours, et pour nous aussi il n'y aura plus de temps ! nous aurons vu s'ouvrir l'éternité, mais quelle éternité ?

LETTRES CHOISIES

DE DUGUET.

LETTRE I[re].

A MADAME LA COMTESSE DE LA FAYETTE (1).

J'AURAIS mieux aimé vos pensées que les miennes, Madame ; et ceci n'est point un raffinement d'humilité. C'est qu'en effet il vous est plus utile de trouver vous-même les sentimens dont vous devez vous nourrir, que d'adopter ceux d'autrui ; et qu'il y a toujours deux dangers quand on a sa leçon par écrit, l'un de s'amuser par une méthode qui ne change rien, l'autre de s'en dégoûter bientôt.

J'ai cru, Madame, que vous deviez employer utilement les premiers mo-

(1) Auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*.

mens de la journée, où vous ne cessez de dormir que pour commencer à rêver. Il est important de vous nourrir alors d'un pain plus solide que ne le sont des pensées qui n'ont point de but, et dont les plus innocentes sont celles qui ne sont qu'inutiles. Et je croirais que vous ne pourriez mieux employer un temps si tranquille, qu'à vous demander compte à vous-même d'une vie déjà fort longue, mais dont il ne vous reste rien, qu'une réputation dont vous comprenez mieux que personne la vanité.

Jusqu'ici les nuages dont vous avez essayé de couvrir la religion, vous ont cachée à vous-même. Il est temps de laisser chaque chose à sa place, et de vous mettre à la vôtre. La vérité vous jugera ; et vous n'êtes au monde que pour la suivre, et non pour la juger. En vain l'on se défend, en vain l'on dissimule ; le voile se déchire à mesure que la vie et ses cupidités s'évanouissent ; et l'on est convaincu qu'il en faudrait mener une

toute nouvelle, quand il n'est plus permis de vivre. Il faut donc commencer par le désir sincère de se voir soi-même, comme on est vu par son Juge. Cette vue est accablante, même pour les personnes les plus déclarées contre le déguisement. On sent qu'on a vécu jusque-là dans l'illusion et le mensonge; qu'on s'est nourri de viandes en peinture; qu'on n'a pris de la vertu que l'ajustement et la parure, et qu'on en a négligé le fond, parce que ce fond est de tout rapporter à Dieu et au salut. On prend alors le bon parti; on comprend qu'on a abusé de tout, parce qu'on s'est établi la fin de ses soins, de ses réflexions, de ses vertus. On gémit en voyant une si prodigieuse inutilité dans toute sa vie, où les affaires même les plus importantes ont dégénéré en néant, parce qu'elles n'ont point eu de fin éternelle, et qu'il n'y a qu'une fin éternelle qui soit sérieuse. On est effrayé de ce nombre presqu'infini de fautes qu'on n'a jamais senties. Enfin on

s'abîme dans une salutaire confusion, en repassant dans l'amertume de son cœur tant d'années dont on ne peut soutenir la vue, et dont cependant on ne s'est point encore sincèrement repenti, parce qu'on est encore assez injuste pour excuser sa faiblesse et pour aimer ce qui en a été la cause.

Il est impossible de découvrir tant de choses d'un seul coup-d'œil. Il faut d'ailleurs plus de temps pour les sentir, qu'il n'en faut pour les voir ; et quand on aurait assez d'activité pour faire l'un et l'autre en peu de temps, il est juste d'en donner beaucoup aux réflexions sur les suites qu'une telle vie a dû nécessairement avoir. L'ennui du cœur, si contraire à la piété, vient de là. Il traîne à terre, parce qu'il a perdu ses appuis. Il sent son poids et sa langueur, sans désirer d'en sortir ; et il aime mieux n'aimer rien, que de commencer à aimer Dieu. Comme il ne connaît que les biens dont il a joui, il ne veut que ce qui leur

ressemble. Toute autre chose n'a point de prise à son égard : il ne peut s'y attacher sans effort ; et tout effort lui est plus pénible que l'ennui qui le dévore. En un mot, il aime mieux se passer de tout, que d'avoir quelque chose avec peine. Il est tombé dans cet excès de mollesse et de dégoût, par la mollesse même des plaisirs. Il ne peut se quitter un moment ni s'élever vers quelque bien d'un autre ordre que ses anciennes habitudes, sans sentir qu'il en est las et qu'il se trouve dans une situation violente.

Il est juste cependant que la vertu coûte quelque chose; car elle serait indigne des récompenses promises, si elle n'était aimée qu'à cause du plaisir. Et il est infiniment plus juste encore, qu'une personne accoutumée aux douceurs des biens qui l'ont corrompue, en fasse pénitence par la soustraction des douceurs même les plus légitimes. C'est donc une plaie bien profonde, et dont on ne peut

assez gémir, que d'être réduit par sa faute à ne pouvoir rien porter de dur sans se lasser, et à ne pouvoir se lasser sans s'arrêter aussitôt.

Il faut montrer à Jésus-Christ tout cela, et les principes du mal, et les suites. Lui seul est notre santé, et notre justice. En vain nous emploierions tous nos efforts: l'orgueil est capable d'en faire de grands; mais il augmente le mal. Il faut s'abattre aux pieds du Sauveur; il faut lui confesser son impuissance et sa misère. Il est venu pour relever les humbles et pour guérir les malades; mais il demande de la foi. Si la vôtre est trop imparfaite, suppliez-le de vous en accorder une plus grande; car c'est lui qui donne tout. Sa sagesse a fait dépendre la sainteté de l'humilité, l'humilité de la prière, et la prière de la foi. Mais sa miséricorde donne les premières dispositions, dont les autres sont la récompense; et l'on commence à obtenir tout, quand on est bien convaincu qu'on n'a

rien et qu'on est indigne de tout. Il faut sentir que toutes les autres ressources nous manquent, pour s'adresser à Jésus-Christ avec fruit.

Il est temps alors de lui découvrir tout ce que l'on trouve en soi : irrésolution, dureté de cœur, découragement, dégoût de la vertu, incertitude par rapport à l'avenir, indifférence pour les biens promis, témérité à l'égard des maux dont il nous menace. C'est alors qu'il faut lui dire ce que l'on dirait à une personne de confiance ; qu'il faut s'affliger de l'aimer si peu, d'être si digne de ne point le sentir, et d'être exposé à de si terribles dangers en ne le sentant pas.

Il est temps alors de le conjurer de venir à nous, afin que nous allions sincèrement à lui ; de rompre lui-même les liens que nous nous sommes faits et dont nous ne gémissons point assez pour devenir libres ; de n'avoir aucun égard à notre indifférence et à notre peu de soif

de la justice, pour nous rendre justes; d'aller par sa bonté plus loin que nos faibles désirs, et de nous donner ce que nous craignons peut-être de recevoir. Quand on est peu touché, c'est de son insensibilité même qu'il faut l'entretenir; et quand on sent un peu d'amour, c'est à l'amour à lui rendre grâce.

Mais si les pensées et les sentimens paraissent éteints par la langueur, et qu'on soit si stérile, qu'on ne puisse même considérer à quel point on l'est devenu, il est bon au moins de se convaincre qu'on a perdu jusqu'au sentiment par rapport à la vertu, et que tout peut faire impression sur nous, excepté les seules choses qui auraient droit d'en faire. Il ne faut pas cependant demeurer long-temps dans cette humiliation stupide; il faut se ranimer par quelques lectures, et surtout par celle des Psaumes qui nous auront paru les plus touchans.

Voilà, Madame, un grand discoūrs. J'aurais peut-être mieux fait de l'abré-

ger; et je ne sais si vous n'auriez point mieux aimé des prières toutes dressées. Mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les choses ne vous seront utiles, qu'autant que vous y aurez de part; et qu'on ne peut vous ôter toute la peine, qu'en vous mettant en danger d'en perdre tout le fruit. Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des expressions qui vous paraîtront ou dures ou injustes. J'ai supposé que c'était vous qui vous parliez à vous-même; et j'ai cru que vous auriez moins de ménagement pour vous, que je n'en dois avoir. Vous êtes d'ailleurs maîtresse de cet écrit; et vous pouvez le condamner tout entier, pour les endroits qui vous déplairont. Il me suffit, Madame, de vous avoir montré ma sincérité.

LETTRE IIme.

Vous avez voulu être tout d'un coup une personne parfaite, sans devenir enfant. Vous avez prétendu élever un grand édifice, et bien vîte, sans lui préparer de fondemens. Vous avez préféré le corps, et, s'il m'est permis de le dire, la parure et l'éclat de la piété, à ce qui en est l'âme et l'esprit. Vous avez presque abandonné tout le soin de votre perfectionnement à deux choses qui y sont absolument contraires, à l'orgueil et au désir d'être contente. Vous avez suivi leurs conseils sans le savoir; et avec de tels guides, vous n'avez pu que vous lasser inutilement et qu'augmenter vos véritables maux par de faux remèdes. Il est question maintenant que Dieu vous ouvre les yeux du cœur: de descendre de la place où vous vous êtes mise sans lui.

Venez apprendre de Jésus-Christ son Fils à n'entrer dans le royaume du Ciel qu'avec les dispositions d'un enfant. Abaissez-vous, et ne craignez point de vous trop courber pour passer une porte qui n'admet que les petits, et contre laquelle ceux d'une haute taille ne font que se heurter et dont ils seront toujours repoussés jusqu'à ce qu'ils s'humilient.

LETTRE IIIme.

Je ne doute point que je ne conserve dans le cœur de monsieur votre neveu la place qu'il a bien voulu m'y accorder; et s'il ne se donne la peine de m'écrire que pour m'en assurer, j'ose lui dire qu'il ne me fera d'autre plaisir que celui de m'apprendre une chose que je sais déjà, mais qui est de celles qu'on en-

tend toujours avec une joie nouvelle. Il la rendrait complette, s'il voulait bien y ajouter celle que son amour pour les choses sérieuses serait capable de me donner. Après les années d'une jeunesse où Dieu est si mal écouté, il en viendra d'autres où il ne parlera plus. C'est une lumière libre et volontaire que la sienne; elle se montre par miséricorde, et elle se cache par justice. On ne lui préfère point impunément ses propres ténèbres; et la punition la plus ordinaire aussi bien que la plus juste d'un aveuglement volontaire, est d'y être abandonné. Que monsieur votre neveu se consulte, et qu'il compare la délicatesse de sa première conscience avec celle qu'il s'est faite; il sera effrayé de se voir tout accoutumé avec des choses qu'il n'aurait pu croire autrefois qui dussent arriver jusqu'à lui. On dépouille tellement le Christianisme, qu'à peine se souvient-on, en commençant le jour et en le finissant, qu'on est Chrétien par

quelque endroit. On ne pense et on ne parle plus que selon ses passions et ses désirs. L'immortalité qui nous est promise n'est plus une chose qu'on aime et qu'on espère. On s'endurcit contre les vérités les plus saintes. Je sais que monsieur votre neveu n'est point encore descendu jusque-là. Mais qui s'expose sur le penchant d'un précipice, est en danger d'aller jusqu'au fond. Je ne puis assez m'étonner que pendant que les plus grands saints craignent les plus légères infidélités comme pouvant leur donner la mort, les pécheurs, au contraire, dorment en paix au milieu de leurs innombrables transgressions, insultent, pour ainsi dire, à la patience de Dieu, et vivent dans une aussi grande sécurité que si leur conversion ne dépendait que de leurs forces, ou que Dieu perdît quelque chose de son bonheur en les rendant malheureux pour l'éternité. Mais voilà peut-être trop de discours sur une matière si triste, et je se-

rais tenté de le supprimer, si mon tendre attachement n'était connu de celui à qui je parle en cet endroit.

LETTRE IVme.

Il y a si loin de l'esprit à notre cœur, et nous sommes si précipités et si prompts, que notre foi ne sait rien saisir, rien goûter. Tout lui échappe, parce qu'elle se contente de voir, et que ce n'est pas posséder quelque chose que de le voir. Nous ressemblons à ceux qui contemplent de leurs fenêtres de belles campagnes; ils n'en sont pas moins pauvres, parce que rien de ce qu'ils ont vu n'est à eux. C'est ainsi, Madame, que tous nos biens s'évanouissent, parce que nous souffrons qu'ils soient toujours hors de nous. Il faut les faire entrer dans notre cœur, en faire notre

consolation et notre joie, les sentir, les estimer ce qu'ils valent, et s'affliger de ce qu'on ne les aime pas assez. Avec une vie en apparence réglée, on peut être extrêmement faible. On embellit sa maison, mais on ne la fonde pas. Tout y plaît, et rien n'y est ferme et solide. L'important est de s'asseoir où est Jésus-Christ, et de se mettre à ses pieds pour l'écouter. On est plus près de sa bouche, quand on est bien bas, parce qu'il s'abaisse lui-même pour parler aux humbles; et ce serait même très-inutilement qu'il nous parlerait, si nous n'en devenions plus humbles. Il commence alors à nous faire sentir combien nous sommes vains, légers, infidèles, présomptueux, aveugles et pauvres. Cette voix pénètre dans notre cœur, à proportion de ce que nous en sortons. Nous passons de là à comprendre quel trésor c'est pour nous que Jésus-Christ; quelle ressource que sa mort, sa justice, sa sagesse, sa sainteté, car tout cela est à nous;

quel asile que sa miséricorde, dont son incarnation et sa croix sont des preuves si étonnantes ! On s'applique tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait ; on croit qu'il n'est occupé qu'à nous instruire ; on ne voit que lui et soi-même dans l'Ecriture ; on l'écoute comme un enfant, comme l'un de ces petits à qui il dit tout ; on s'afflige de se trouver encore une sorte de mauvaise capacité qui nous sépare de lui ; et l'on voudrait descendre encore plus bas, et disparaître, si l'on pouvait, à ses propres yeux.

LETTRE Vme.

Je me servirai librement de la permission que me donne votre amie de lui dire tout. Elle vit au milieu de tant de personnes qui la louent, et elle est elle-même si offensée de ces louanges, qu'elle croit s'attirer par une espèce

d'hypocrisie, qu'elle me saura sans doute bon gré de ce que je lui parle d'une manière et plus utile et plus sincère.

Elle avoue qu'elle est coupable de tiédeur. Elle croit pouvoir en sortir à force de se la reprocher, ou en se remplissant la tête de considérations vives et capables de remuer l'imagination ; mais ces secours ne sont pas les plus efficaces. Il faut que l'Esprit de Dieu nous échauffe et nous anime ; et il n'y a que sa divine chaleur qui puisse résoudre la dureté de notre cœur. Peut-être même est-il dangereux de vouloir être trop sensible et trop attendri. Nos sens et nos réflexions gâtent tout, et veulent pourtant se mêler de tout. Il n'y a que Dieu qui discerne ce qu'il nous a donné, qui connaisse son ouvrage en nous, et qui juge de nos progrès et de nos pertes.

Le temps est court pour tout le monde; mais il le paraît encore bien plus à l'égard de votre amie qui a une santé si lan-

guissante, et qui est si souvent malade avec danger. La grâce que Dieu lui fait de lui montrer si souvent la mort, est bien plus importante qu'elle ne le pense. Je ne saurais lui donner de meilleur conseil que de s'occuper beaucoup des promesses d'une vie éternelle dont elle s'est vue tant de fois si proche ; de regarder celle-ci comme une légère vapeur qu'elle ne peut retenir ; de songer qu'elle ne lui est prêtée pour quelques momens, qu'afin d'en faire un usage digne du sang de Jésus-Christ, digne de l'Evangile, digne de la profonde reconnaissance qu'elle doit à Dieu pour ses miséricordes sans nombre, digne enfin d'une personne qui ose espérer le ciel, et qui est néanmoins bien assurée qu'elle ne mérite que l'enfer. Je lui conseille de se nourrir sans cesse des vérités qu'elle trouvera dans l'Ecriture-Sainte ; de se dire souvent, mais avec une réflexion profonde, que c'est là qu'on apprend à juger de toutes choses selon

leur prix; *qu'un seul point* de cette divine loi ne passera pas sans s'accomplir; que tout le reste, au contraire, sera détruit; que toutes les actions que la complaisance pour le monde arrache de nous, ou que l'orgueil empoisonne, sont odieuses aux yeux de Dieu; que l'exemple de ceux qui vivent avec tiédeur ne sera point un jour notre justification, comme il n'est point maintenant notre règle; qu'il est honteux d'être toujours flottant comme des enfans sans fermeté et sans sagesse; et qu'au lieu de faire dépendre notre renouvellement de plusieurs circonstances qui nous le font différer, il faut se résoudre à le commencer dans le moment même, et à ne pas éloigner, par nos résistances, une grâce qui nous cherche avec tant de miséricorde.

LETTRE VIme.

Toutes vos imperfections sont des suites de votre langueur dans la piété. Elles ne vous quitteront que quand vous serez devenue véritablement chrétienne.

Songez à ce que vous devez à Dieu par une suite de la création, par les bienfaits dont il vous a comblée, par le don inestimable de son Fils, par la révélation de sa volonté et de ses promesses, par l'effusion du Saint-Esprit, par les sentimens de piété dont vous vous êtes quelquefois sentie pénétrée.

Occupez-vous du compte rigoureux qu'il faudra rendre de toutes vos actions, même des pensées et des plus imperceptibles désirs; de la distance infinie qui existe entre la justice de Dieu et nos lumières; de l'éternité sans fin et sans bornes; des châtimens préparés

aux lâches aussi bien qu'aux impies, à l'orgueil aussi bien qu'aux vices honteux ; de l'incertitude de la vie ; et du changement que la mort doit apporter dans nos projets, nos craintes, nos désirs, nos jugemens.

Remettez-vous devant les yeux l'obligation étroite de se renoncer ; le mépris que Dieu fait d'une créature orgueilleuse qui ne veut point lui sacrifier l'amour de sa sagesse, de ses pensées, de sa fausse justice. Convainquez-vous de l'obligation où vous êtes de purifier sans cesse votre cœur, d'apprendre dans l'Ecriture quelles sont les volontés de Dieu, de ne pas vous régler par les jugemens des hommes ni sur la vertu, ni sur le salut, de répondre par un amour droit et sincère à la sainte jalousie que Dieu a pour vous, et de ne donner à cet amour aucunes bornes.

Déplorez votre tiédeur et les fautes qui en sont les suites. Affligez-vous, mais sans vous décourager. Et ne pre-

nez de résolutions qu'aux pieds de Jésus-Christ, qui seul peut vous les inspirer et les rendre efficaces.

LETTRE VIIme.

A L'UN DES NEVEUX DE L'AUTEUR.

Je n'ai rien tant désiré, mon cher neveu, que de vous voir dans les sentimens où la miséricorde de Dieu vous a fait entrer. Je m'unis avec vous pour lui en rendre de continuelles actions de grâces, et pour le supplier de ne point laisser son ouvrage imparfait. Je suis plein d'espérance qu'il l'achèvera, parce qu'il vous inspire de la confiance et de la docilité pour vos véritables amis, de la défiance de votre faiblesse, et une sincère douleur de vos égaremens, dont votre orgueil a été la principale cause.

Je ne saurais trop vous exhorter à vous humilier profondément sous la main de Dieu. La solidité de votre conversion dépendra de ce point. Si vous devenez humble, vos ennemis sont vaincus. Si la présomption de votre esprit et l'enflure de votre cœur cèdent à la grâce de Jésus-Christ, vos maladies sont guéries. Ne craignez rien tant que votre fausse sagesse. Commencez par vous croire imprudent et insensé, pour devenir utilement éclairé. Devenez enfant, pour cesser de l'être. Jetez-vous entre les bras de la miséricorde qui vous a cherché, lorsque vous ne pensiez qu'à vous en rendre indigne. Confessez-lui vos fautes avec un vif sentiment; et comparez sa persévérance à vous rappeler à votre véritable bien, avec votre obstination à vouloir être misérable. N'oubliez jamais ce que vous devez à un amour si gratuit. Répandez-vous en actions de grâces, et tâchez de couvrir le nombre infini de vos péchés par un amour et une

reconnaisssnce qui aient quelque proportion avec la charité qui vous les a pardonnés.

LETTRE VIII[me].

AU MEME.

C'est l'incompréhensible charité de Jésus-Christ qui a daigné porter l'anathème dont vous étiez digne, et épuiser par sa sainteté infinie la juste colère de son Père, qui vous eût écrasé. Vous n'aurez garde d'oublier ni votre Libérateur, ni les maux éternels dont il vous a délivré par sa croix. Vous penserez souvent à ces larmes qu'aucune consolation n'aurait suspendues, à ces flammes dévorantes qui ne s'éteindront jamais, à ce ver immortel dont le cœur sera rongé sans relâche, à ces affreuses

ténèbres pour l'esprit et pour le corps qu'aucune lumière ne dissipera, à cette fureur et à ce désespoir dont le grincement de dents sera la funeste et impuissante marque, à ces abîmes profonds d'où l'on ne pourra jamais repasser au séjour des justes. Jésus-Christ, qui a daigné nous avertir lui-même de ces terribles circonstances, vous instruira, par son amour, à les craindre utilement; et vous connaîtrez quel était votre aveuglement pendant votre première vie, d'avoir espéré faire *un pacte avec la mort*, selon l'expression d'un Prophète, et trouver quelque adoucissement dans le calice des impies, que la colère de Dieu a rempli de ses vengeances. Prosternez-vous souvent devant la miséricorde qui vous en a délivré. Abaissez-vous profondément devant le trône de l'Agneau qui vous a lavé dans son sang. Et regardez-vous, ainsi qu'il est écrit dans un Prophète, comme *un tison* que la main de votre Libérateur est allé prendre au

milieu des flammes qui l'environnaient.

Votre grande affaire, maintenant, est de vous appliquer à purifier votre cœur, à devenir humble, et à vous préparer aux volontés de Dieu, qui sont peut-être très-différentes de vos pensées. Vous ignorez à quoi il vous destine ; mais vous savez que vous l'avez beaucoup offensé, et que sa charité a surpassé vos offenses. Il vous accorde du temps pour pleurer vos péchés et pour lui rendre grâces. Vous ne pouvez savoir si ce temps, dont le prix est infini, durera beaucoup, ou s'il sera abrégé ; ménagez-le avec une sage prévoyance.

J'espère, mon très-cher neveu, que vous voudrez bien lire plus d'une fois cette lettre, et qu'elle servira à vous persuader du tendre attachement que j'ai pour vous, et du plaisir que vous me faites, en répandant votre cœur dans le mien avec une confiance sans bornes.

LETTRE IXme.

A MADAME LA PRINCESSE DE ***

Plus j'ai avancé dans la lecture des lettres que vous avez adressées à S. A. S. Madame votre mère, plus j'ai été frappé d'étonnement, et pénétré de reconnaissance pour les miséricordes infinies dont Dieu vous a prévenue.

Vous avez appris à vous voir telle que vous êtes, faible, misérable, abandonnée dans le besoin par cette sagesse et cette raison dont vous faisiez votre idole; vous avez senti alors votre malheur, mais sans cesser d'être malheureuse; vous êtes demeurée attachée à ce qui ne vous paraissait qu'un néant, parce que vous ne connaissiez et n'aimiez rien de meilleur.

Dans cette triste situation, Dieu qui

est riche en miséricorde, a fait briller à vos yeux une lumière qui a dissipé vos ténèbres; il s'est fait sentir à votre cœur d'une manière si intime, que vous n'avez pu le méconnaître, et que vous avez été convaincue, par une expérience qui est au-dessus de tout sentiment, de la différence infinie qui est entre lui et ses créatures; vous vous êtes alors tournée vers lui avec ardeur.

Mais vous avez depuis souvent éprouvé que l'esprit est prompt, mais que la chair est faible; que la conversion pleine et parfaite du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment; qu'après des résolutions qui paraissaient fermes et inébranlables, la moindre occasion les faisait oublier; que l'amour du monde devenait le maître, dès que vous y étiez exposée, et que le désir d'en être estimée subsistait encore, malgré le mépris que vous paraissiez avoir conçu pour lui.

Ces variations vous ont affligée, et il était juste qu'elles vous causassent une

grande douleur ; mais elles vous ont étonnée, et en cela elles vous ont convaincue que vous ne connaissiez encore ni votre corruption, ni votre faiblesse. Une personne qui est descendue dans l'abîme de sa misère, n'est pas surprise de sa profondeur ; elle admire au contraire tout ce que fait la grâce en elle pour empêcher qu'elle n'y soit submergée, et pour la faire monter par degrés jusqu'au lieu où elle pourra trouver quelque sûreté. Elle tâche de s'unir à la main puissante qui l'enlève à elle-même ; elle la saisit avec ardeur, et elle désire qu'elle ne la laisse pas un moment à sa propre faiblesse : mais comme cette faiblesse vient principalement de son orgueil, et qu'une délivrance prompte pourrait la tromper en lui cachant sa misère sous les dons de Dieu, il est nécessaire, pour la sûreté de sa guérison, qu'elle soit long-temps convalescente et qu'elle fasse, de temps en temps, quelque faux pas dont les suites ne soient pas fu-

nestes, pour être empêchée de se précipiter et de se briser par une chute mortelle.

L'humilité sait profiter de ces fautes qui découvrent le fond du cœur et qui deviennent la matière de ces gémissemens secrets et ineffables qui sont l'âme de la prière; elle apprend, de ces tristes expériences, que sa force vient uniquement de la grâce de Dieu ; elle devient plus timide et plus précautionnée pour ne pas s'exposer aux dangers; et elle regarde comme un effet de la protection de Dieu sur elle, tout ce qui tend à humilier le cœur et à le guérir de cette enflure mortelle qui est sa principale maladie.

Je parle de l'enflure du cœur plutôt que de celle de l'esprit, parce qu'il est plus aisé de se détromper que de se convertir. On peut, quand on a autant de lumières que vous, découvrir la vanité de tout ce qui est l'objet de l'admiration et de l'empressement des autres, on peut en voir le néant; mais la lumière seule

ne nous rend pas la santé en nous rendant la raison; il faut qu'un nouvel amour nous délivre d'un ancien amour qui nous tient en servitude; il faut que l'amour de Dieu nous arrache à nous-mêmes et nous porte à nous oublier pour vaincre l'amour-propre qui nous domine et qui rapporte tout à nous.

Vous êtes encore trop faible sur deux points importans: sur la crainte d'être singulière, et sur le désir de vous conserver l'estime des hommes. Si vous ne combattez pas avec plus de succès ces deux redoutables ennemis de votre vertu et de votre paix, vous demeurerez toujours dépendante du monde, vous ne ferez que ce qu'il approuvera; et après beaucoup de travail, vous reconnaîtrez enfin que c'est pour l'ennemi de Jésus-Christ et contre votre propre salut que vous aurez travaillé.

Il y a des singularités vicieuses, dont une personne aussi pleine de sagesse que vous, sera toujours très-éloignée; mais il

y en a qui sont nécessaires, et qui ne paraissent des singularités, que parce que la plupart des hommes sont sortis de la voie, et que l'égarement du plus grand nombre est pris pour le véritable chemin.

Il y a dans les personnes de votre rang, quand elles joignent à la naissance la lumière et le courage, une facilité étonnante pour mettre en honneur la vertu, lorsqu'elles se déclarent pour elle. Pourvu que leur piété n'ait rien de dur, qu'elle soit égale et sans humeur, qu'elle soit indulgente pour les autres autant qu'elle est exacte pour elle-même, tout le monde est préparé à lui applaudir. Il faut seulement ne pas prétendre à une approbation si prompte et si universelle, que l'on soit étonné ou du partage ou du délai; il faut, au contraire, attendre avec patience le succès du bon exemple, et s'affermir contre les censures qui perdent leur force contre une résistance humble et douce.

A l'égard du désir de vous conserver l'estime des hommes, il serait raisonnable, s'il ne devenait pas pour vous une double tentation, de plaire au monde et de plaire à vous-même, en devenant complaisante avec excès pour le siècle et ingrate pour Dieu. Ce n'est pas du monde que vous avez reçu les qualités qu'il est contraint d'admirer en vous; et ce n'est pas à votre orgueil que Dieu les a accordées. Il ne veut pas que vous sacrifiiez ni à l'idole du monde, ni à la vôtre, ce que vous ne tenez que de sa bonté, et ce qu'il ne vous a donné que pour que vous en fassiez un saint usage.

Conservez donc par une vive reconnaissance ce que vous ne tenez que de la miséricorde du Seigneur. Ne retenez pas ses dons dans l'injustice, en les rapportant à vous. Ils sont pour vous des moyens de monter jusqu'à Dieu, dont ils sont des présens; ils sont des preuves de la préférence qu'il a faite de vous et les gages de son amour; n'en pervertis-

sez pas l'usage en les faisant servir à une simple parure, et en ne les employant que pour le spectacle. Ils ont une fin plus sérieuse et plus noble, et ce serait une vraie enfance que de vous jouer avec des choses d'un si grand prix.

LETTRE Xme.

Vous ne vous trompez pas, Madame, en regardant les afflictions qu'il a plu à Dieu de vous envoyer, comme des preuves certaines de sa miséricorde. Vous vous seriez perdue, s'il n'avait fermé toutes les voies par où vous auriez pu vous éloigner de lui. Votre cœur, quoique sensible à la vertu, l'était encore davantage pour des choses qui en étaient ennemies. Il a fallu lui tout ôter, et par legrés, pour le rendre pur et docile. La santé, les biens, les amis, tout vous a été enlevé, afin que vos liens étant rompus,

vous cherchassiez en Dieu seul ce que vous ne pouviez trouver qu'en lui. Sans cela, votre esprit eût été détrompé, mais le cœur aurait toujours été séduit; vous auriez formé des projets de conversion, dont aucun n'aurait été sérieux, et vous auriez conservé une conscience toujours inquiète, toujours agitée par de vifs reproches, dont vos variations et vos infidélités auraient été la matière.

Il est vrai que vous ne jouissez pas encore d'une paix exempte de trouble; mais vous éprouvez combien ce qui vous reste d'inquiétude est différent de ces cruelles peines que cause le partage d'un cœur flottant entre Dieu et le monde, entre le vice et la vertu. Vous n'avez plus, par la grâce de Jésus-Christ, d'autre désir que celui de lui plaire, ni d'autre crainte que celle de l'offenser. Vous ne vous souvenez de vos premières années que pour les pleurer. Vos péchés n'ont retenu pour vous que ce qui les rend dignes de votre haine.

Avec de telles dispositions, nous voudrions, je le sais, trouver dans l'exercice de la vertu une ardeur et une facilité qui nous soutînt et qui nous portât. Nous sommes étonnés de trouver dans notre cœur un fond de langueur et de paresse pour le bien, qui demande à chaque pas une espèce d'effort. Mais nous témoignons par-là combien nous sommes peu instruits de notre corruption, et combien nous sommes éloignés de rendre à la grâce de Jésus-Christ qui nous guérit, la louange qui lui est due.

Si elle se hâtait de nous délivrer de toutes nos faiblesses, et de fermer toutes nos plaies, nous ne saurions pas de quelle misère elle nous aurait tirés; nous confondrions ses dons avec nos qualités naturelles; et une santé prompte et parfaite deviendrait un obstacle à l'humilité, et une tentation pour l'orgueil, qui nous exposerait au danger de tout perdre en un moment.

C'est pour conserver ses dons, que

Jésus-Christ nous les distribue avec mesure. Il nous tient dans l'humiliation pour nous rendre véritablement humbles. Il permet que nous soyons longtemps faibles, pour empêcher que nous ne devenions présomptueux. Il ne nous affermit dans le bien que par des degrés fort lents, afin de nous enraciner dans la foi par une vigilance et une prière continuelles.

Je finis, Madame, en vous priant d'unir toujours la confiance en Jésus-Christ, à la crainte que vous avez de ses jugemens. Plus nous sommes insolvables par notre propre fond, plus nous devons nous unir par une vive espérance à Celui qui a acquitté toutes nos dettes et qui s'est mis à notre place. Je le supplie d'ajouter de nouvelles bénédictions à celles que vous en avez déjà reçues ; de vous consoler dans toutes vos peines par l'onction de son Esprit, et de vous préparer par une patience humble et persévérante à une mort véritablement chrétienne.

LETTRE XIme.

Vous m'apprenez par votre exemple, Madame, avec quelle simplicité je dois vous dire, non ce que des préjugés trop avantageux vous font attendre de moi, mais ce qu'il plaira à Dieu de m'accorder pour vous.

Il vous avait préservée dans une grande jeunesse de tous les dangers où un âge sans expérience est exposé; mais vous n'avez pas connu ce que vous deviez à sa protection. L'amour de la liberté vous a fait chercher le péril, et vous avez bientôt éprouvé quelle était votre faiblesse.

Un homme d'une rare piété troubla votre faux repos, et vous crûtes avoir passé à un ordre et à une règle de vie qui vous rendaient presque certaine de

la persévérance. Mais que votre conversion était encore peu affermie !

Vous en pûtes juger par l'abîme dans lequel vous êtes tombée, et où vous avez été pendant tant d'années, sans aucun mouvement salutaire de repentir. Vous avez eu assez de religion pour vous éloigner des sacremens, dans ce temps où vous en étiez manifestement indigne. Mais je ne sais si vous avez bien compris quel crime c'est que de vivre pendant plusieurs années dans un tel état. Une excommunication si libre et si injuste ne méritait-elle pas que Dieu la rendît éternelle, en vous abandonnant à vous-même, et en vous privant pour toujours de ses biens et de ses promesses ?

Où en seriez-vous, s'il lui avait plu de vous dire : « *Qu'il vous soit fait comme* « *vous le voulez;* retenez ce que vous « avez choisi, courez après vos désirs, « et soyez heureuse, sans moi, comme « vous l'avez espéré ? » N'était-il pas juste que le mépris que vous aviez osé

faire de lui d'une manière si persévérante, fut puni de son mépris? Par où avez-vous mérité sa miséricorde?

Votre conversion si différée, si lente, après une si longue prévarication, doit vous apprendre ce que vous êtes par votre propre fond, et combien vous devez à Dieu d'éternelles actions de grâces de ce qu'il a été invincible dans sa charité pour vous? Que vous reste-t-il maintenant de vos fautes et de vos résistances, que la honte dont vous êtes couverte? Et si St. Paul a eu raison de le dire à des fidèles que le baptême avait blanchis, que faut-il penser de ceux qui ont déshonoré une première pénitence par des rechutes; qui ont fait outrage à l'Esprit de grâce et de paix; qui ont méprisé long-temps et ouvertement l'alliance nouvelle, la justice et les promesses qui y étaient attachées; et qui auraient désiré de vivre toujours dans leurs péchés, s'ils avaient pu espérer qu'ils seraient toujours impunis?

Ces réflexions doivent les pénétrer d'une crainte salutaire; mais il est rare que cette crainte dure assez long-temps. Une cessation extérieure du mal, un certain ordre dans les exercices de piété, la font bientôt évanouir; et l'on oublie une longue vie ou criminelle ou stérile, dont le vide affreux nous étonnerait si nous y étions plus attentifs, et si nous avions bien compris que la piété avait droit à tous les momens, et que ce n'est pas réparer le passé que de commencer à faire son devoir, comme ce n'est pas acquitter des dettes que de cesser d'en contracter de nouvelles.

Il est vrai que la confiance doit surmonter la crainte, et qu'une crainte excessive qui ne nous inspirerait que le tremblement, nous laisserait dans notre misère, en nous empêchant d'aller à Jésus-Christ. Mais il nous importe infiniment de savoir sur quoi cette confiance est fondée, et de le savoir d'une manière qui ne soit ni superficielle, ni pas-

sagère, et qui devienne le principe de nos sentimens.

Cette confiance n'est fondée que sur la miséricorde de Dieu infiniment gratuite, et sur les mérites infinis de Jésus-Christ qui a satisfait pour les pécheurs les plus indignes et les plus inexcusables; qui a lavé toutes leurs iniquités dans son sang; qui couvre et qui répare tous les défauts de notre vie, en nous cédant ses mérites et le fruit de sa vie et de sa mort; qui remplit tout le vide de nos années stériles; qui consume par sa charité toutes les épines et tous les buissons dont notre vie est comme hérissée; qui verse un suc de grâce et d'onction dans les actions que nous produisons par son Esprit; et qui, en devenant notre chef aussi bien que notre racine, fait couler dans tout ce qui a part à son influence une vie nouvelle, dont il ne peut dédaigner le prix, puisqu'il en est l'auteur.

Comme notre espérance n'est point en

nous, et que ce n'est point de nos efforts que nous attendons la justice, le jugement que nous portons de nous-mêmes et de notre impuissance pour le bien, non-seulement ne nous porte pas au découragement, mais il anime, au contraire, notre confiance en Jésus-Christ qui nous a cherché le premier, qui est venu à notre tombeau lorsque nous y étions ensevelis, qui a troublé notre funeste repos, et qui, après avoir rompu notre surdité et guéri notre aveuglement, s'est fait sentir à notre cœur comme le seul bien capable de le remplir.

Comme il est la souveraine liberté, et qu'il peut répandre ses dons sur les plus indignes, il n'examine pas s'il les appelle dès le matin ou vers le soir. Il peut rendre riche en un moment le plus pauvre, comme il peut ressusciter en un moment celui qui était mort depuis plusieurs années. Le plus humble est celui qui a le plus à espérer de sa miséricorde. Plus il est persuadé qu'il man-

que de tout, et que Jésus-Christ est son unique ressource, plus il s'attache fortement à lui; et les vérités qui l'humilient sont celles-là même qui lui inspirent une plus ardente foi et une plus vive confiance dans la prière.

Un cœur qui est rempli de cette confiance, non-seulement ne se porte point avec effort à la prière comme à un exercice difficile, mais il y trouve sa plus douce consolation. Toute lecture qui le rappelle à des devoirs qu'il avait négligés, à des vertus qu'il n'avait pas connues, à des biens qu'il n'avait pas espérés, à des menaces qu'il avait méprisées, l'excite, l'anime, l'élève, et lui inspire une nouvelle ardeur.

Il n'a, pour sortir d'un état de langueur et de sécheresse; qu'à repasser sur les miséricordes de Dieu, sur les preuves qu'il lui a données qu'il a eu pitié de lui et que son âme lui a été précieuse; il n'a, dis-je, qu'à se rendre compte de ses miséricordes pour s'élever jusqu'à

Lui par les mêmes degrés; et sa reconnaissance, jointe à son admiration, devient pour lui une source continuelle de prières et d'actions de grâces.

Au contraire il n'a besoin, pour fondre en larmes et pour s'épuiser en gémissemens, que de se reprocher son aveuglement pendant tant d'années, son ingratitude au milieu des dons de son Maître, son application à éviter ses lumières et ses miséricordes, ses désirs également criminels et insensés de vivre selon ses passions; il n'a besoin que de ces réflexions que lui fournit sa mémoire, mais dont la grâce de Jésus-Christ est le principe secret, pour les convertir en un sacrifice d'humiliation dû à la Justice divine.

Joignez, s'il vous plaît, à ce sacrifice extérieur, un autre sacrifice plus intérieur, et par conséquent plus réel. Mettez-vous en esprit à la dernière place, mais mettez-vous-y réellement. Ne vous préférez à personne. Ne jugez point

pour n'être point jugée. Ne condamnez point pour n'être point condamnée. Occupez-vous de vos propres fautes. Et lorsque vous ne serez point obligée par quelque devoir à vous informer de la conduite des autres, vivez comme si vous étiez seule avec Dieu.

LETTRE XIIme.

N'oubliez jamais que c'est l'*Agneau* seul qui peut laver nos fautes, de quelque nature qu'elles soient ; que sans lui, les taches même des plus justes seraient éternelles ; qu'il est seul Médiateur, seul victime de propitiation, seul Prêtre pour les faiblesses de son peuple ; que lui seul a le droit de remettre les péchés, les petites dettes comme les grandes, les deniers comme les talens ; et qu'ainsi tous les hommes sont insolvables, quoiqu'il

y ait entre leurs péchés une grande inégalité ; que personne ne peut effacer les siens du Livre où ils ont été écrits, ni même soutenir la vue de ce Livre, que l'Agneau seul qui a été mis à mort, et que tout l'éclat des robes blanches des saints vient de ce qu'elles ont été blanchies dans son sang.

Souvenez-vous encore que les fautes que nous regardons comme légères, même celles de pure fragilité, paraissent aux yeux de Dieu très-différentes de ce qu'elles paraissent aux nôtres ; que pour en bien juger, il faudrait n'être plus pécheur et connaître la sainteté de Dieu, l'obligation que nous impose l'incarnation de son Fils, et le prix des grâces que nous avons reçues ; que dans les fautes spirituelles, personne ne peut sonder jusqu'où descend leur profondeur ; que les plus légers manquemens, sans une bonté de Dieu très-grande, auraient les suites les plus funestes, parce qu'ils sont tous un premier écart de la justice,

un premier pas vers le précipice et la mort, un sommeil enfin qui peut conduire à d'éternelles ténèbres.

LETTRE XIIIme.

Il n'est pas étonnant, Mademoiselle, que vous soyez peu touchée des vérités de la religion; que tout fasse sur vous une impression prompte et sensible, excepté ce qui en devrait faire une profonde et continuelle. Ces dispositions sont une suite naturelle d'une vie passée dans l'infidélité, avec le dessein de se délivrer de toute inquiétude, par rapport au salut, en l'oubliant; d'une vie amusée et distraite par un commerce de curiosité, de vanité, où rien n'étant visiblement criminel, tout était pourtant contraire à l'humilité, à la charité, au recueillement, à la prière; d'une vie enfin couverte de l'apparence de la vertu

sans en avoir l'esprit, et différente par des dehors modestes et religieux d'une vie mondaine dont elle conservait tous les sentimens.

Le moyen de faire cesser cette opposition à une piété véritable et intérieure, est de reconnaître avec humilité qu'on l'a méritée, et qu'il est juste que de nombreux péchés commis, non dans l'ignorance, mais dans la lumière, soient punis par le peu de succès de ce qu'on sait et de ce qu'on lit, puisqu'on l'a si longtemps méprisé; que la punition due à un commerce de vanité, d'amusement, est la stérilité de l'esprit pour les bonnes pensées, son inconstance, sa légèreté, son impuissance pour se fixer dans la vérité; et qu'il est de la bonté de Dieu, ainsi que de sa justice, d'accorder lentement la consolation et la joie, qui sont les fruits d'une piété sincère, à une personne qui n'en a voulu que le dehors.

Si Dieu, par une conduite différente, vous remplissait de sentimens vifs et

consolans, s'il vous rendait tous les exercices de la piété faciles, s'il joignait à chaque vérité salutaire une impression vive et profonde, il vous cacherait le fond de votre misère, et il vous laisserait ignorer l'immense intervalle que vous aviez mis entre lui et vous.

Il vous a rappelée, par une maladie et par la crainte, dans un temps où vous vous aimiez uniquement. Votre conversion, quoique sincère, se ressent de ces faibles commencemens. Quand vous aimerez beaucoup, vous serez plus consolée. Et vous devez regarder comme une preuve que vous n'aimez pas assez, et comme une puissante exhortation à le faire davantage, le peu de sentiment de consolation et de ferveur dont vous vous plaignez.

Si vous vous contentiez d'en gémir, rien ne serait plus juste qu'une telle disposition ; mais vous en tirez des conséquences contraires à l'espérance, parce que vous confondez des choses qu'il faut

séparer, et que les faiblesses qui vous restent vous cachent ce que Dieu a fait en vous. Tout n'est pas désespéré, parce que tout n'est pas rétabli. Votre esprit est encore inconstant et léger; mais votre cœur est dans une situation plus égale et plus ferme. Vous êtes stérile en bonnes pensées; mais vous ne l'êtes pas en saints désirs. Vos anciens penchans vous sollicitent; mais vous résistez. Vous sentez renaître une secrète inclination à la malignité, à la médisance, à la censure; mais Dieu vous fait la grâce de la réprimer. Vous avez de la peine à prier avec instance; mais vous souhaiteriez ardemment de prier ainsi. L'attrait et l'onction vous manquent; mais vous ne trouvez rien de plus désirable que d'éprouver combien le Seigneur est doux.

Ainsi, les restes de l'ancien pécheur sont mêlés en vous avec les prémices du nouvel homme. Ce mélange, qui est inévitable en cette vie jusqu'à un certain degré, est en vous trop grand, et je dois

l'avouer avec vous. Mais ce mélange même est une grande preuve de la bonté de Dieu à votre égard; et bien loin de confondre ses dons avec votre misère, comme vous le faites, il faut les discerner avec une humble reconnaissance, et admirer la puissance de sa grâce qui a produit et qui conserve dans un si mauvais fond, des dispositions dont l'origine est véritablement céleste.

« Je le crois, dites-vous; mais qui me « répondra que ces dispositions s'affer« miront? J'ai commencé tant de fois, « et n'ai rien fini. » Mademoiselle, j'ai lieu de penser qu'il a manqué à vos premiers essais de conversion beaucoup de choses qui accompagnent aujourd'hui votre pénitence. Vous connaissez plus la nécessité de l'humilité, vous vous défiez plus de vos forces, vous êtes plus profondément détrompée de la vanité du siècle, vous voyez d'une manière plus sérieuse l'approche de l'éternité, vous joignez à cela beaucoup de prières, beau-

coup de saintes lectures; et c'est avec beaucoup de fondement que j'espère qu'une conversion, très-différente des premières, sera aussi plus persévérante.

LETTRE XIVme.

Je vous envoie, Madame, ce que vous m'avez demandé, et peut-être plus que vous ne demandiez.

Je crains que vous ne trouviez que vous n'êtes pas assez ménagée en certains endroits, ou plutôt je crains de vous avoir *donné sujet* de le penser; car je connais votre humilité. Mais il me semble que je n'ai pas dû changer sur le papier ce que vous aviez écouté avec tant de soumission dans notre entretien.

ABRÉGÉ DE CE QUI M'A ÉTÉ DIT, ET A QUOI J'AI PROMIS DE DONNER LA PLUS SÉRIEUSE ATTENTION.

« Je suis bien avertie de perdre l'opi-

nion que j'ai eue trop long-temps, que rien n'était capable de tenir contre une résolution bien établie et bien formée, de ne compter ni sur mes projets ni sur mes forces, de n'attendre mon renouvellement spirituel que de la grâce de Dieu. »

« Je dois avoir une extrême défiance de moi-même, de mon esprit, de mes lumières. J'en ai été trop long-temps séduite,' pour prendre à l'avenir de tels guides. Ma dévotion la plus ordinaire sera de me regarder comme une pauvre brebis, qui doit tout attendre de son fidèle Pasteur; et de chercher à substituer en tout, l'Esprit de Jésus-Christ au mien, qui n'est par lui-même qu'erreur et ténèbres.

« J'apprendrai, s'il plaît à Jésus-Christ de m'en faire la grâce, à ne pas faire consister la sainteté dans les grandes actions extérieures, mais dans les dispositions qui doivent accompagner jusqu'aux actions les plus petites et les plus com-

munes. Il y a d'ordinaire plus de vertu à ne rien faire d'excessif, et à mener une vie égale, sans transports, sans vicissitudes, sans ostentation et sans éclat.

« Je dois me confondre de la part que les créatures ont eues dans mes exercices de piété. J'étais soutenue par l'idée que je savais qu'on avait de moi. Je me nourrissais de ma volonté propre. La permission que je me donnais de vivre dans l'esprit des autres, et le désir d'en être estimée, étaient les grands ressorts qui me faisaient agir. Dieu discernera un jour ce qu'il m'avait donné ; mais je ne dois être appliquée maintenant qu'à lui demander pardon de tout ce que j'ai mêlé à ses dons et qu'il rejette.

« J'appréhenderai tout ce qui serait capable de flatter ma vanité et mon inclination pour les choses extraordinaires ; je serais bien aise de n'être discernée du commun des fidèles que par un amour et une humilité sans bornes; je tâcherai de ne plus me laisser éblouir

par une simple apparence de bien, et je me souviendrai qu'il ne m'est pas permis de disposer de moi, quand ce ne serait que parce que j'en ai été trop longtemps maîtresse.

« Je prie notre Seigneur de bien graver dans mon cœur cette importante vérité, que tout ce qui m'arrive est un effet de sa miséricorde. Je désire à l'avenir de lui rendre grâces de tout, et de prendre une entière confiance en sa sagesse et en sa bonté. Je ne sais point ce qui m'est utile ; tout m'est caché, excepté mon ignorance et ma faiblesse. Que mon Sauveur dispose donc absolument de moi, sans avoir aucun égard à mes résistances ou à mes désirs. Il ne veut que me sauver, et je ne pourrais que me perdre. Il a lié ensemble tous les événemens de ma vie. Je respecte cet admirable enchaînement de ses desseins sur moi ; et je comprends que rien ne serait plus déplorable que de rompre par ma volonté propre cette chaîne des vo-

lontés divines. Qu'il me donne ou qu'il m'ôte, qu'il me console ou qu'il m'afflige, je l'aimerai en tout, je le bénirai de tout, et je lui demande cette grâce comme la plus grande de toutes.

« Je penserai bien sérieusement à entrer dans une vie nouvelle plus intérieure et plus spirituelle que n'a été celle que j'ai menée. Je n'ai jamais été véritablement à moi. J'ai toujours trop dépendu du dehors. J'ai toujours eu mille désirs et mille craintes qui m'ont détournée de mon salut. C'était sous des prétextes spécieux, mais qui n'en étaient pas moins des prétextes. Je déplore maintenant toutes ces illusions et les fautes qu'elles m'ont fait commettre. J'ai accusé jusqu'à cette heure les affaires et les soins, au lieu d'accuser ma légèreté et ma dissipation. C'est de moi que vient le trouble, c'est de Jésus-Christ que viendra ma paix. Les vents et la tempête n'empêchaient pas son sommeil ; et j'espère, avec sa grâce, qu'ils n'empêcheront pas mon repos.

« J'éviterai avec un soin extrême les affaires qui ne me regardent pas, les engagemens qui ont des suites ; je laisserai tomber les commerces qui ne sont point nécessaires; je me défendrai autant que je le pourrai de tout empressement excessif; c'est là une source de mes fautes.

« C'est l'amour seul qui prie utilement : je mettrai tout mon cœur dans mes prières.

« Je regarderai l'usage des sacremens comme l'exercice le plus important et le plus utile de la vie chrétienne : je n'ai pas eu assez de soin de m'en rendre digne ; je ferai, s'il plaît à Dieu, le contraire; et il n'y aura point de motif plus pressant à l'avenir pour me faire sortir de mes faiblesses et pour me faire avancer dans la vertu, que l'espérance de communier.

« Je désirerai avec ardeur d'entrer dans une sainte familiarité avec Jésus-Christ, d'être instruite immédiatement

par lui, de le recevoir dans mon cœur, de lui en ouvrir les plus secrets replis, d'être pénétrée de ses sentimens, et de lui dire avec simplicité et avec amour tout ce que je souffre, tout ce que je crains, tout ce que je désire et tout ce que je pense. Je le prierai qu'il devienne ma consolation, qu'il se fasse sentir à mon cœur comme son bien et son Dieu; qu'il m'attire à lui par un amour ardent, et qu'il me guérisse de ma faiblesse en devenant lui-même ma santé et ma force.

« Voilà, ce me semble, en abrégé tout ce qu'on m'a dit. Je supplie notre Seigneur d'y donner sa bénédiction, et d'ajouter l'amour à la lumière. »

LETTRE XVme.

Prenez garde de ne pas déshonorer ce que vous offrez à Dieu, en vous affli-

geant d'être obligée à le lui offrir. Il aime qu'on donne avec joie, et son cœur plus encore que le reste. Il vous rendra ce que vous quittez pour lui. Laissez-lui le soin de vous le restituer, et fiez-vous à sa bonté, à laquelle on ne peut s'abandonner en vain.

Persuadez-vous qu'il est seul votre lumière et votre fin, qu'on ne peut recevoir de vraie consolation que de lui, et qu'il n'y a que lui seul qui soit capable de remplir le cœur et de le pénétrer. Notre misère consiste à ne pas jouir de lui; notre justice consiste à le désirer; notre bonheur est uniquement de l'aimer. Il est aisé de donner à d'autres une place qui lui est due; mais il est impossible que cette injustice ne nous rende pas malheureux. C'est une loi éternelle, que quiconque s'éloigne de lui en souffrira, dès cette vie, une cruelle peine. Notre paix consiste dans l'ordre: quiconque en sort tombe dans l'agitation et le trouble.

LETTRE XVIme.

Ce que je vous ai dit, Monsieur, de l'action de grâces qui doit s'unir à toutes nos prières, n'a rien d'extraordinaire. Quand on connaît bien son indignité, on admire jusqu'aux moindres bienfaits de Dieu, parce qu'en effet ils sont tous excessifs par rapport à des pécheurs. Et quand on s'applique à considérer cette multitude infinie de grâces que Dieu répand sur nous depuis tant d'années, on s'en trouve accablé, et l'on voudrait toujours louer, toujours aimer, toujours admirer cette miséricorde infinie qui ne s'épuise et ne se lasse jamais. Au milieu de nos besoins, nous devons toujours nous souvenir de ce que nous avons reçu. C'est notre ingratitude qui met des bornes à la magnificence de Dieu. Que n'obtiendrions-nous pas si nous étions

bien reconnaissans? Mais pour être reconnaissant, il faut être si humble, qu'on ne s'attribue rien, qu'on ne retienne rien des dons de Dieu. Nous ne serions presque plus misérables, si nous pouvions comprendre à quel point nous le sommes; mais les plus petits succès nous font oublier nos profondes blessures. Nous nous croyons guéris, parce que nous en croyons voir de plus malades que nous, et nous cessons de gémir parce qu'il nous semble que nos premiers gémissemens nous ont déjà rendu la vie. Nous nous trompons infiniment en cela. Nous ne vivons qu'à proportion de ce que nous gémissons. Nous perdons la vie dès que nous cessons d'invoquer la vie; et nous cessons de l'invoquer convenablement, dès que nous oublions que nous ne sommes que la source de la mort, c'est-à-dire de l'insensibilité, de l'aveuglement et de la folie; car tout cela est à nous, et il n'y a que cela qui soit à nous. Heureux qui le croit comme il

faut, et qui en est si fortement persuadé, qu'il ne cesse de rendre grâce à Celui qui ne cesse point de lui pardonner, de l'éclairer, de l'animer, et de le combler de ses miséricordes. Priez-le bien pour moi, mon cher ami, je vous en conjure, et continuez, à cause de Lui, de m'aimer et de me porter dans votre cœur comme je vous porte dans le mien.

LETTRE XVIIme.

J'espère, Madame, que Dieu me fera la grâce de répondre toujours à la confiance que vous voulez bien prendre en mes avis, par une exacte sincérité et par un sensible intérêt à tout ce qui vous arrivera.

Vos péchés les plus importans sont contre l'humilité et la douceur. Vous ne pouvez conserver avec trop de soin des

vertus qui peuvent seules vous conserver. Evitez les manières hautaines et méprisantes. Résistez aux antipathies avec une attention continuelle. Comprenez que les personnes qui vous sont opposées vous sont plus utiles que celles qui ont du goût pour vous. Celles-ci vous amollissent, flattent votre vanité, vous rendent plus sensible aux louanges et plus délicate pour les répréhensions; et tout cela est très-dangereux pour le salut. Les autres contrarient votre orgueil et votre amour-propre, qui sont vos plus dangereux ennemis, vous avertissent des progrès que vous faites dans la patience et l'humilité, vous obligent à veiller sur vos paroles et sur vos actions, et suppléent, par leur censure, à ce qui manque au jugement que vous devez prononcer contre vous-même.

Vous devez vous affliger devant Dieu de vos inconstances dans le bien, et veiller sur les premiers commencemens d'affaiblissement. Il ne faut pas de con-

tention pour cela. Ce ne serait pas un remède, et cela conduirait même au mal qu'on vous conseille d'éviter; car on ne soutient point ce qui est violent. Mais il faut une grande fidélité à ne point se répandre en discours inutiles, à n'interrompre point ses exercices de piété, à ne point laisser attiédir la prière.

Lorsque je vous ai dit que « si vous ne « profitiez pas de vos péchés passés en « devenant humble, vous rendriez né« cessaire une autre humiliation, » je n'ai fait que vous représenter ce que vous avez lu comme moi dans l'Ecriture. Mon dessein n'a point été de vous effrayer par une prédiction particulière et personnelle, qui ne convient ni à vous dont j'espère tout, ni à moi qui ne connais rien dans l'avenir; mais de vous inspirer une crainte utile pour des menaces dont les livres divins sont remplis contre les personnes que l'humiliation des premières chutes ne rend pas humbles, et qui se préparent par leur impé-

nitence et leur orgueil à d'autres plus funestes.

N'espérez qu'en Jésus-Christ ; attendez tout de sa grâce et de sa miséricorde. Ne vous laissez point abattre par les tentations, ou même par des chutes que Dieu ne permet que pour détruire en vous tout orgueil et toute confiance en vos forces, et pour donner à vos prières une nouvelle ardeur qui vous fasse obtenir une victoire complète. Je suis plein d'espérance qu'il vous l'accordera bientòt; les larmes qu'il vous fait répandre sont un gage presque certain qu'il vous écoute. Mais n'oubliez pas, Madame, quand il vous aura rendu la paix, que c'est lui seul qui a pu vous la donner. Souvenez-vous, dans les jours tranquilles, des nuages et des tempêtes qui vous ont mis en péril. Ne perdez pas ce que l'humilité aura obtenu, par un secret sentiment d'orgueil, et devenez encore plus humble par la reconnaissance, que vous ne l'aviez été par le repentir. Je

m'engage avec joie à demander avec vous ces grâces que Jésus-Christ seul peut vous mériter.

LETTRE XVIII[me].

Vous savez combien Jésus aime l'humilité, la douceur, la patience, la simplicité, la modestie, la mortification de l'esprit et des sens. Vous savez que votre premier soin doit être celui de lui plaire. Vous savez comment il vous a aimée; vous êtes instruite de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert pour vous. Vous vivez dans l'attente de son avènement. Travaillez à acquérir des vertus que les regards du juste Juge ne dissipent pas comme une vaine illusion. Ne croyez sur cela, ni ceux qui vous louent, ni vous-même. Le tribunal de Jésus-Christ est bien différent de celui des

hommes. Les faux justes y seront sévèrement condamnés : et les faux justes sont ceux qui sont contens de leur justice, qui examinent celle des autres, et qui osent mettre quelqu'un après eux, parce qu'ils ont oublié que leur place était la dernière.

Vous avez raison de souhaiter la mort pour ne plus pécher; mais puisque Dieu vous conserve la vie, profitez du temps qu'il vous accorde pour porter du fruit. Remerciez-le de ce qu'il n'ordonne pas encore que le figuier soit coupé; et croyez qu'il ne vous laisse sur la terre que parce que vous avez besoin de devenir plus humble, plus fervente, plus touchée de douleur de vos fautes passées, et de reconnaissance pour les grâces que vous avez reçues.

LETTRE XIXme.

Combien les délais que Dieu nous accorde avant de nous rappeler à lui, ne sont-ils pas importans à des personnes que le monde a cru devoir aimer, et qui ont eu la faiblesse d'aimer le monde et de se complaire en son approbation !

Cette plaie est si profonde, qu'on est épouvanté de trouver toute sa vie infectée de ce poison. On avait pris pour vertu la douceur, la modération, l'attention à n'offenser personne, le soin de ménager les esprits les plus difficiles; on s'était accoutumé à certaines manières dont la civilité pouvait être le seul principe sans humilité; on s'était nourri dans de certains sentimens de probité, de générosité, qui sont souvent excellens, mais qui peuvent aussi avoir des racines dans une vanité plus délicate

qu'à l'ordinaire: et je vous avoue que rien n'est plus utile à une personne vraiment chrétienne, que de repeser tout ce clinquant qu'on prenait pour de l'or; que d'avoir du temps pour pleurer ses vertus imparfaites aussi bien que ses vices; que de se déposer soi-même d'un certain degré d'estime et d'approbation où tout le monde a contribué à nous mettre pendant notre vie; et de s'asseoir sur la poussière, dans le sac et la cendre, avant que le juste Juge vienne nous précipiter de cette élévation où nous nous étions laissés porter, ou par notre orgueil, ou par la contagion des amitiés humaines.

LETTRE XX[me].

Humiliez-vous, Monsieur, de la manière dont vous avez fait le bien, du désir que vous avez eu que votre conduite fût approuvée, de la crainte trop vive

de ne pas réussir, de votre excessive sensibilité quand on n'a pas rendu justice à votre zèle, à vos soins, à la pureté de vos intentions, de votre application à vous justifier, de votre tristesse quand les hommes n'ont pas répondu à ce que vous aviez fait pour eux, et n'en ont pas eu assez de reconnaissance.

Vous vous êtes souvent trop arrêté à ce qu'il y avait de juste et de raisonnable dans vos actions. Vous n'avez pas songé que tout ce qui n'est pas sanctifié en Jésus-Christ et n'est point fait en union avec lui, est indigne d'être offert à son Père. Il faut déplorer ce manquement, et vous accoutumer à ne rien faire désormais que par l'esprit et la grâce du Sauveur.

Acceptez avec une patience tranquille les petits contretemps qui vous arrivent; réprimez avec soin les mouvemens secrets d'impatience qui seraient prêts à s'élever dans votre cœur. Occupez-vous beaucoup des biens futurs; désirez-les,

attendez-les comme étant déjà présens à votre foi. Attachez-vous vivement à Jésus-Christ, qui peut seul vous introduire dans votre véritable patrie, et qui y est entré le premier pour vous y faire monter après lui. Profitez de tout ce que vous lirez dans l'Ecriture-Sainte capable de fortifier votre espérance.

Réprimez autant que vous le pourrez l'empressement qui se mêle encore dans vos désirs. Dites et faites ce qui est nécessaire, mais retranchez ce qui ne sert qu'à vous agiter. Soyez en paix sous les yeux de Dieu et entre ses mains. Il veut à votre égard tout ce que vous ne pourrez pas empêcher. Rien n'arrive sans sa permission. Et tout ce qui arrive doit être utile aux élus.

Désirez sur toutes choses de vous avancer dans l'amour de Dieu, l'humilité, la douceur, la paix intérieure, l'esprit de prière, et l'action de grâces.

LETTRE XXIme.

Il ne vous est pas défendu, Monsieur, de juger des *actions* des hommes par rapport à la loi de Dieu ; et ce n'est pas en ce sens qu'il nous est ordonné de ne point juger. Mais nous ne devons pas nous établir juges des *personnes*. Leur cœur nous est inconnu ; nous ignorons souvent ce qui peut les excuser ; notre devoir est de convertir, en des prières pour eux, les pensées qui nous occupent inutilement à leur égard, et de les préférer à nous par d'autres qualités qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir avant la mort ; au lieu que nous perdrons le peu que nous avons, si nous nous préférons à qui que ce soit.

Vous avouez que vous avez une extrême peine à vous mettre sincèrement à la dernière place, et je n'en suis pas

surpris : la grâce de se reconnaître le premier des pécheurs, c'est-à-dire le plus insolvable, est une grâce très-rare. Elle ne s'accorde ordinairement que dans les derniers temps, lorsqu'on approche du tribunal où l'on sera jugé, où chacun portera son fardeau, où l'on ne sera pas examiné par rapport aux autres, mais où l'on sera comparé seul avec la sainteté de Dieu, avec sa loi, avec les dons qu'on a reçus, avec l'usage qu'on en a fait. Alors on ne dispute plus des rangs. On va s'asseoir en tremblant à la place du plus indigne; et l'on tâche de réparer par un aveu très-sincère et qui part du fond du cœur, tout ce qu'il y a eu de douteux, de faux, de souillé jusque dans nos vertus.

LETTRE XXIIme.

Vous savez ce que je vous ai dit très-souvent, que vous êtes trop étonnée de

vos fautes ; que vous avez plus de peine à porter l'humiliation qui les suit, que vous n'êtes touchée de leur injustice ; et que votre douleur d'avoir déplu à Dieu est presque toujours affaiblie par celle que vous avez de vous déplaire à vous-même.

Voilà, Mademoiselle, la véritable cause de ce que vous n'êtes point en paix. Elle est le fruit et la récompense de l'humilité. Tâchez, je vous supplie, de vous établir dans cette disposition ; et tenez-vous abaissée aux pieds de Jésus-Christ, qui répand sans mesure sa miséricorde sur les pécheurs qui comprennent que le besoin qu'ils en ont est infini, et qui laisse les faux justes sous le poids de leurs fautes et du joug pesant de leur orgueil. Je ne dois pas en dire davantage, parce que j'espère que l'Esprit de Dieu vous donnera l'intelligence du peu que j'ai dit.

LETTRE XXIIIme.

Le remède contre l'orgueil n'est pas le découragement. On ne combat cet ennemi que par la prière et la confiance en Jésus-Christ, et c'est le vaincre que de persévérer à le combattre. La vertu des saints ne consiste pas à n'être jamais blessés, mais à ne négliger aucune blessure, et à ne se rendre jamais quoiqu'ils soient blessés. Je vous conjure de bien entendre cette doctrine. Soyez affligée et non surprise de vos fautes. La vigilance lasse les commençans. Nous voudrions être tout à la fois en sûreté et en repos. Mais dans la guerre cela n'est pas possible ; il faut y combattre pour ne pas mourir ; et vous savez bien que toute cette vie est une lutte qu'aucun traité de paix ne peut terminer.

LETTRE XXIV[me].

Vous avouez, Madame, que vous avez mieux connu votre orgueil, mais que vous n'avez pas été plus humble. C'est ce que je vous avais prédit, en vous assurant que la résistance même qu'on lui oppose, l'aigrit au commencement et le fortifie. Mais je dois vous dire pour votre consolation, que c'est une grande grâce que de bien connaître un ennemi si habile à se cacher ; que c'en est une autre que la vigilance qui l'observe et qui le suit pas à pas, sans qu'il puisse échapper à son attention ; que c'en est une troisième encore plus grande, que de sentir que cette attention ne suffit pas pour le vaincre, et qu'il faut autre chose que l'esprit pour guérir le cœur : on est conduit ainsi à Jésus-Christ, seul médecin d'un mal si profond ; mais per-

sonne ne peut enseigner comment il nous guérit. Heureux qui l'écoute et qui se laisse traiter par lui avec soumission, sans refuser aucun remède, et sans lui prescrire aucun temps!

Vous me demandez comment en matière d'amour-propre, on peut distinguer le péché de la simple tentation. La chose est difficile. Cependant, si l'on trouve, en interrogeant son cœur, qu'il aime l'obscurité, qu'il craigne les distinctions, qu'il respecte la vertu des autres et qu'il excuse avec bonté leurs fautes, qu'il pardonne facilement les injures, qu'il avance tous les jours à craindre moins les mépris, qu'il trouve dans l'humilité une grandeur véritable, et dans l'orgueil, au contraire, de la bassesse et de la fausseté, qu'il connaisse et qu'il révère les richesses inestimables de la croix de Jésus-Christ, qu'il sache que toute l'économie du salut ne conduit qu'à l'humilité, et que toute la misère de l'homme vient de son orgueil,

qu'il soit plus affligé que surpris de se trouver infecté de ce poison, qu'il craigne l'éclat des vertus respectées par les hommes, qu'il préfère la sûreté de celles qui sont plus secrètes et plus nécessaires, et qu'il aime mieux être touché de componction que d'avoir toutes les lumières du monde, on peut espérer que les pensées subites de vanité, ou les mouvemens de complaisance plus longs et plus importuns, sont souvent des tentations et non des fautes. Et il est utile alors de les écarter par le mépris, au lieu de leur donner du poids et de les établir par l'attention et la peur.

LETTRE XXV[me].

La force de ceux que l'Evangile appelle *petits*, parce qu'ils le sont à leurs yeux, vient de ce qu'ils ne subsistent plus en eux-mêmes, mais en Jésus-Christ;

de ce qu'ils ont renoncé à leur propre justice, pour n'avoir plus que celle de leur Sauveur; et de ce qu'ils se sont quittés eux-mêmes pour s'unir à lui. Leur impuissance pour le bien ne les étonne point; ils seraient surpris au contraire si une terre aride comme la leur était capable de porter de bons fruits; ils savent qu'ils n'en peuvent porter qu'étant entés en Jésus-Christ, et que rien ne les unit plus étroitement à lui que l'humilité, la confiance et l'amour; ils espèrent tout de sa bonté, parce qu'ils n'espèrent rien de leur ignorance et de leur faiblesse; leurs misères ne font qu'augmenter le désir d'en être délivrés; et l'amour qu'ils ont pour Jésus-Christ ne leur permet pas de douter qu'il n'y soit sensible, et qu'il n'ait autant de miséricorde que de puissance. Voilà, Madame, ce que je vous supplie de dire souvent à votre amie. Montrez-lui moins encore son devoir que Celui qui peut seul le rendre aisé et facile; et en la reprenant de ses

fautes, consolez-la par la vue de Celui qui peut la relever, et qui ne la laisse tomber qu'afin qu'elle mette plus sa confiance dans sa protection et dans sa main, que dans ses propres soins et sa propre lumière.

LETTRE XXVIme.

Une volonté sincère est autre chose qu'un simple désir. Quand on a reçu cette grâce, on ne présume point de soi, mais l'on ne se décourage jamais. On n'a garde de penser qu'il y ait rien de difficile à Jésus-Christ, ni rien d'incorrigible quand on espère en lui. Il n'est pas comme Moïse, qui ne peut que montrer le péché, ni comme la loi, qui ne peut que le condamner et le punir; il le pardonne et le guérit. Que la vue de nos faiblesses et de notre misère nous fasse jeter avec plus d'impétuosité dans son

sein, comme dans un asile où nous trouvons une ressource abondante et un remède assuré à tous nos maux.

LETTRE XXVII[me].

Nous ne savons pas joindre ensemble la paix que donne la confiance et la frayeur que doivent nous inspirer nos péchés; nous séparons trop souvent ces deux objets : et il arrive ainsi que nous sommes dans une alternative de confiance et d'abattement, selon que nous voyons de plus près ou la miséricorde de Dieu ou nos offenses envers lui. Et de ce mal il en arrive un autre encore plus grand, qui est que notre confiance n'est pas assez humble, et que notre crainte dégénère en découragement. Il faut joindre par une foi vive ce que notre infirmité sépare. Il faut voir, en tremblant, le nombre infini de ses fautes, en

sentir le poids, en être accablé; et ne trouver dans le ciel et sur la terre rien qui console, rien qui rassure, rien qui n'épouvante, excepté Jésus-Christ. Et d'un autre côté, il faut découvrir en Jésus-Christ une miséricorde sans fond et sans rives, mais toute gratuite, mais inconcevable dans ses motifs et dans ses effets, et qui ne peut se répandre sur nous que parce qu'elle est assez grande pour se répandre sur des indignes.

Une telle vue fait qu'on se méprise sincèrement; car il n'y a pas moyen de se voir si injuste, si ingrat, et si contrairé à la loi de Dieu, sans se mépriser. Mais, de ce sentiment, on passe à un amour pour Jésus-Christ qui ne se peut exprimer. On s'abîme et l'on se perd dans sa charité, qui est immense. On s'efforce de la mesurer avec St. Paul, et l'on s'y noie. On s'attache à lui de toutes les forces de la volonté, parce qu'on sent qu'il n'y a de salut qu'en s'attachant à lui. On l'admire, on le bénit, on est transporté

de joie de se sentir quelque étincelle d'amour pour lui; on se prépare, dès cette vie, aux actions de grâces éternelles et continuelles de l'autre; et l'on ne voit rien ici-bas de pressé, d'important et de sérieux, que de songer à se le rendre favorable par les plus vives supplications, par une humilité profonde, et par un attention continuelle à le chercher et à s'abandonner à lui.

LETTRE XXVIII[me].

Je vous remercie, Mademoiselle, de l'attention que vous avez eue à me faire donner de vos nouvelles. Elles sont affligeantes, et j'en suis très-touché. Je rappelle néanmoins, pour me consoler, le souvenir de cet amour pour la croix de Jésus-Christ, qui vous a été donné depuis plusieurs années; et je ne doute

point que la même main qui vous éprouve et vous humilie, ne vous soutienne.

La seule chose que j'appréhende pour vous, est qu'une crainte excessive ne s'oppose aux consolations que la confiance en Jésus-Christ serait capable de vous donner. Mais demeurez ferme dans ce que vous ont appris les Ecritures. Ne séparez point la justice de Dieu de sa miséricorde, obéissez au commandement d'espérer, comme vous le faites à celui d'aimer et de croire. Ne regardez jamais vos péchés, sans vous souvenir de Jésus-Christ. N'examinez point vos dettes, sans penser à Celui qui les a payées. Vous étiez insolvable; mais un Dieu est devenu votre caution. La justice divine devait vous perdre; mais la miséricorde de Dieu vous a substitué son Fils. Qui pourra faire revivre les péchés effacés dans son sang? Ne lui faites pas l'injure de douter qu'il ait pu vous laver. Prenez dans ses mérites infinis tout ce qui vous manque. Ne craignez point d'é-

puiser ce fonds, en vous l'appropriant. Il n'est pas question d'examiner si vos besoins sont extraordinaires : il vous suffit qu'ils ne le sauraient être autant que la charité de Jésus-Christ. Que ceux qui aiment peu, craignent de lui devoir beaucoup. Pour vous, plus vous lui devrez, plus vous vous estimerez heureuse d'être obligée à un amour qui ait quelque proportion avec le sien.

Otez-vous de l'esprit que les saints aient eu d'autres motifs d'espérer que vous. Ils auraient été présomptueux, s'ils avaient mis la moindre confiance dans leurs vertus. Ils ont tous vécu dans l'humilité et dans la pénitence ; ils sont morts dans le vif sentiment de leurs péchés et de leur misère. Plus ils ont été grands, plus ils se sont méprisés ; et plus ils ont eu de lumière, plus ils ont connu ce qui manquait à leur justice. Ils n'avaient garde de rien attendre d'eux-mêmes ; ils ne se fiaient qu'à la miséricorde et aux mérites de Jésus-Christ. Si

votre humilité était aussi parfaite que la leur, vous auriez comme eux une confiance simple et tranquille.

LETTRE XXIXme.

A MADEMOISELLE N***.

Le 18 mai 1686.

J'espère, Mademoiselle, que votre santé se rétablira, au lieu d'entrer dans le sentiment que vous avez, qu'elle deviendra plus languissante. Votre piété vous console de cette pensée; et c'est par intérêt que je m'en afflige, mais sans oublier que c'est la volonté de Dieu qui règle tout, et qu'elle sera pour vous une volonté de miséricorde. Si la Providence prolonge votre exil, ce sera pour que vous deveniez plus humble et plus fidèle; si elle veut en abréger la longueur, ce sera pour vous délivrer

de ce qui fait la matière de votre gémissement, c'est-à-dire, de vos faiblesses.

Mais ce que je vous conjure de ne pas oublier, c'est que le trouble et l'inquiétude ne peuvent qu'offenser le Seigneur, parce que ces dispositions font injure à son amour pour nous; c'est que la crainte qu'il nous inspire est toujours tranquille, parce qu'elle est humble et fondée sur une confiance qu'il ne nous traitera pas comme il lui a plu de nous convaincre que nous le mériterions. Jamais il ne nous est permis de tomber dans le découragement : autrement ce serait une preuve que nous aurions établi notre espérance sur notre propre justice. Nous pouvons être pénétrés de la vue de notre misère, la sentir avec confusion et avec douleur, c'est même notre plus important devoir; mais si nous terminons à cette vue toute l'attention de notre âme, nous n'accomplissons qu'une partie de notre tâche; et peut-être n'y a-t-il rien en tout cela

qui ne soit humain, et qui ne puisse être l'effet ou d'une vanité travestie en humilité, ou d'un secret déplaisir de n'être pas tel qu'on voudrait être à ses propres yeux.

Il faut plus se souvenir de son Médecin que de ses misères. Il faut l'aimer encore plus qu'on ne se méprise. Il faut plus attendre de sa bonté qu'on ne craint ses propres injustices. Car de quelle utilité sont nos gémissemens et nos larmes, si nous ne les répandons pas dans le sein de notre bon Maître? Que nous sert-il d'être accablés sous le poids de nos imperfections, si nous n'allons pas vers Celui qui invite, avec une bonté si tendre, toutes les personnes qui sont dans la douleur et dans l'accablement? Il ne s'agit pas seulement de savoir combien nous sommes ingrats, infidèles; cette connaissance ne nous guérit point. Un malade n'en est pas moins malade, ou pour connaître son mal, ou pour en faire de longs récits. Il faut se jeter avec

amour entre les bras de Celui qui peut, dans un moment, combler le pauvre de ses richesses. Nous avons beau nous tourmenter; il n'y a que sa main qui puisse fermer nos plaies. Tout le temps que nous passons à nous inquiéter par des réflexions qui ne se terminent qu'à l'abattement, est un temps certainement perdu. Le plus court est de sortir d'un logis qui tombe en ruine, sans s'amuser à en déplorer les débris, et d'aller chercher dans les plaies sacrées de Jésus-Christ un asile plus ferme et plus assuré.

Si l'on vous disait d'établir votre repos dans vous-même, vous auriez raison de vous trouver très-malheureuse; mais on vous demande, au contraire, de vous quitter et d'aller chercher ailleurs votre établissement. Toute l'Ecriture ne vous ordonne pas autre chose. Jésus-Christ est la pierre ferme: il proteste qu'aucun de ceux qui viendront à lui ne sera rejeté; il nous apprend que les plus petits, les plus pauvres, les plus

abattus sont ceux qu'il distingue. En quoi donc peut consister votre crainte?

Ce qui nous trompe, c'est que nous mesurons presque toujours la patience du Seigneur sur la nôtre. Une vie si longue, disons-nous, si comblée de grâces, et si inutilement consumée, que peut-elle mériter d'un Dieu qui est la justice même? Tout devrait être plein, et nous nous trouvons les mains vides. Le temps de rendre compte est venu; et sur quoi peut être fondée la confiance qu'on tâche de nous inspirer? Sur quoi, Mademoiselle? sur ce qui servait de fondement à celle du pécheur crucifié au même lieu que Jésus-Christ. Quelles œuvres avait-il faites avant que de croire en son Sauveur qui est aussi le nôtre? Sa foi, son espérance, son amour pour Jésus-Christ, lui tinrent lieu de tout autre mérite; et il est étrange que nous ne voyons pas que ce mérite peut devenir le nôtre.

Si nous devions être riches par notre

propre fonds, nous pourrions être inconsolables dans notre indigence; mais plus nous sommes pauvres, plus il nous est permis de recourir au trésor infini des mérites de Jésus-Christ. Est-il possible que ce fonds inépuisable ne soit épuisé que pour vous? Serez-vous la seule que le sang de Jésus-Christ ne puisse pas blanchir? Vous voilà donc plus injuste qu'il n'est bon; et qui peut souffrir un seul moment une telle pensée? A quoi tient-il que vous ne vous plongiez dans cet Océan de miséricorde? Hélas! que notre foi est petite! c'est-là notre plus grand mal. Nous nous amusons à faire des questions sur la profondeur de cette mer, pendant qu'un million de pénitens s'empressent de s'y plonger.

C'est assurément une présomption inconcevable que d'espérer, en continuant à vivre dans le dérèglement. Mais dès qu'on veut être à Dieu, dès qu'on pense sérieusement à lui plaire, on ne peut

trop espérer. Il faut se livrer à sa miséricorde, et travailler humblement à s'assurer une grâce dont on a déjà reçu les prémices. Ces prémices, Mademoiselle, sont la connaissance de nous-mêmes. C'est par-là que le salut commence; et la plus grande marque de la miséricorde de Dieu sur une âme, est la forte persuasion qu'elle n'a, de son propre fond, rien de véritablement bon ni de salutaire.

Quelles actions de grâces ne devez-vous donc point à Dieu, de ce qu'il ne vous a pas abandonnée à vos ténèbres? et quelle preuve plus évidente de son amour pourriez-vous désirer, que la conviction où vous êtes de votre indignité? Hélas! nous sommes trop misérables pour être si bien persuadés de notre misère par nous-mêmes. Plus nous sommes pauvres, et plus nous sommes orgueilleux; et c'est déjà être fort riche, que d'être touché de sa pauvreté?

Je n'ai garde de vous consoler en di-

minuant l'idée que vous avez de votre vie passée. Je voudrais, au contraire, pouvoir ajouter à ce que vous en voyez, tout ce que Dieu y découvre ; car il s'en faut bien que votre lumière aille aussi loin que la sienne. Mais je vous supplie de le remercier du fond du cœur, de n'avoir pas permis que vous vous soyez endormie dans un tel état, et de vous avoir fait comprendre que vous êtes perdue s'il vous traite dans la sévérité de sa justice. Tout le monde passera nécessairement par la désolation où vous ètes, les uns pendant la vie, les autres après la mort. Toutes les fausses vertus seront dévoilées ; toutes les actions seront éprouvées par le feu ; toute injustice sera confondue ; tout orgueil sera mis en poudre. Il n'y aura de sauvés que ceux qui se seront mis volontairement, et dès cette vie, dans cette disposition d'humiliation et de repentir, où la vue du tribunal de Jésus-Christ fera entrer nécessairement, mais inutilement, tous les autres.

Que la gloire soit donc rendue à sa miséricorde, de ce qu'elle vous humilie maintenant avec fruit! Regardez cette nouvelle bonté sur vous, comme l'une des plus importantes grâces que Dieu vous ait faites. Au lieu d'en prendre sujet de vous décourager, servez-vous-en au contraire comme du plus légitime et du plus solide motif de votre confiance. Vous savez avec quelle bonté Jésus consolait toutes les personnes affligées, et en particulier avec quelle tendresse il recevait les pécheurs qui imploraient sa miséricorde. Il est le même dans tous les temps. Devenons fervens et fidèles, et nous le trouverons, à notre égard, ce qu'il fut pour le Publicain, pour Zachée, pour le Centenier, pour le lépreux, pour la Cananéenne, pour la pécheresse. Tout cela n'eût point été écrit, s'il n'eût pas dû être vrai dans tous les siècles : l'Evangile est éternel. Le ciel et la terre passeront, mais rien de ce qui est écrit ne passera. Voilà ce qui doit faire votre confiance et la mienne.

LETTRE XXXme.

A LA MEME.

Le 24 novembre 1686.

Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous écrire; mais je ne sais si je fais bien de vous obéir. Mes lettres ont presque toujours un effet contraire à mon dessein. Je voudrais vous consoler, et elles vous affligent. Il est vrai que je ne crois pas que la consolation puisse être solide, si elle est fondée sur des ressources humaines, et qu'on soit moins misérable, parce qu'on en est moins persuadé. Mais suffit-il à un Chrétien, pour se désespérer, qu'on lui montre sa misère? Sa confiance était-elle fondée sur sa santé, et non sur son Médecin? Il y a une autre espérance que celle des présomptueux. On peut se connaître et avoir la paix,

parce qu'on connaît Jésus-Christ. On voit son état, ses infidélités, ses fausses vertus, ses véritables défauts; et l'on est convaincu, par cette vue désolante, qu'il n'y a rien à attendre de soi, ni de sa propre justice. Mais n'y a-t-il point d'autre justice que la nôtre? Et la miséricorde de Jésus-Christ, qui nous cède le mérite de ses souffrances et de sa vie, n'est-elle pas plus grande que notre indigence?

On croit qu'il y a de l'humilité à s'affliger avec excès de ce qu'on ne trouve rien dans le passé ni dans le présent qui nous rassure; mais il y a un secret orgueil à cela; et la surprise où l'on est de se trouver dans une pauvreté si générale, est la preuve qu'on avait un peu compté sur ses richesses? On peut dire à un pauvre qui demande l'aumône, qu'il n'a rien du tout, sans le jeter dans l'étonnement. Il sait mieux son état que personne, et si quelque chose était capable de l'étonner, ce serait qu'on lui apprît qu'il a quelque bien. Il ne tient

qu'à nous d'avoir la paix : c'est en Jésus qu'elle est fondée. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui met sa confiance en l'homme, et qui se fait un bras de chair ; mais celui qui espère au Seigneur, et qui se fie en lui de toute l'étendue de son cœur, ne tombera jamais dans la confusion.

Hélas ! sans cette vérité, qui est si peu entendue par la plupart des hommes, je vous avoue, Mademoiselle, que je me désespérerais. Car que puis-je voir en moi qui ne m'effraie? Sur quoi puis-je faire fond ? Je marche de tous côtés sui des abîmes, et je ne sens au fond de ma conscience qu'une réponse de mort. Mais je trouve dans les richesses inestimables de Jésus-Christ tout ce qui me manque. Ma misère me presse d'aller à lui, et me force, pour ainsi dire, à me précipiter dans son sein. Je me sens là comme dans une place forte; je ne vois plus mes en nemis que dans l'éloignement ; et plus je suis assuré de ma perte si je sors de

cet asile, plus je tâche de m'y enfoncer, plus je m'estime heureux d'y être, et plus je conjure notre Seigneur de ne pas permettre que la confiance en mes propres forces ou que la défiance de sa bonté m'en fassent sortir.

LETTRE XXXI[me].

Jésus-Christ ne s'est pas fait homme en vain, il ne nous aime point inutilement, et l'espérance que nous avons en lui ne saurait nous tromper. Prenons donc bien garde, Madame, de ne pas faire cette injure à sa grâce, de nous occuper davantage de nos misères que de sa vertu. Elle doit éclater dans notre faiblesse; et notre faiblesse ne nous est laissée que pour la faire éclater. Jésus-Christ veut triompher pour nous. Nous sommes indigens, et il le sait mieux que nous; nous sommes corrompus, et il ne

nous apprend autre chose dans l'Ecriture; nous sommes lâches et infidèles, et c'est par ces défauts qu'il commence à nous guérir. L'humilité qu'il nous inspire nous abat à ses pieds; nous le recevons dans notre cœur par la foi : et dès que nous mettons en lui toute notre confiance, nous avons part à sa force et à sa puissance infinies. Tout ce que nous voyons après cela d'ennemis et en nous et hors de nous, n'est que la matière de son triomphe. Que vaincrait-il si rien ne lui résistait? Et pourquoi s'armerait-il de toute sa force, si nous en avions nous-mêmes? Estimons-nous, Madame, infiniment heureux de ce que Jésus-Christ est grand pour nous, et de ce qu'il se contente de l'aveu sincère et profond de notre bassesse. Il est le Maître et le Dieu de la gloire; et il l'a préparée aux petits. Rien ne doit nous être plus facile que de nous humilier sous sa main; rien au moins ne nous est plus avantageux. Tous ceux qui se sont abais-

sés devant lui règnent maintenant avec lui ; et dans les cieux, tous ses desseins sont adorés, toutes ses volontés sont accomplies. Unissons-nous à cette admirable harmonie; répétons dès ici-bas ce que chante Jérusalem ; vivons à Babylone dans l'espérance d'en sortir ; souffrons-en les maux avec patience ; méprisons-en les fausses joies avec courage ; occupons-nous de notre grandeur future: des voyageurs ne sauraient s'entretenir plus agréablement que de leur patrie.

LETTRE XXXIIme.

J'ai souvent représenté à votre amie, Madame, que son éloignement pour une situation où Dieu lui-même l'a placée, était contraire à une solide piété, qui consiste dans une parfaite soumission à la volonté de Dieu ; que c'est à lui à nous

placer, comme un sage architecte, dans l'édifice où ses élus sont des *pierres vives*, selon l'expression d'un de ses Apôtres ; qu'il y a de l'orgueil à vouloir être le pied lorsqu'il veut que nous soyons la main ; que l'humilité consiste à le suivre. Elle en convenait alors avec moi ; mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder son état comme plein de dangers, au lieu que celui d'une personne vivant dans la retraite lui paraissait plus tranquille et plus saint. Je ne doute point qu'elle n'ait maintenant la même idée, et je vous supplie, Madame, de lui dire beaucoup mieux que je ne le ferais, que c'est une erreur que d'attribuer à de certains états de la tranquillité et du mérite, parce que c'est la grâce seule qui fait notre sûreté et notre force ; que sans elle la solitude est un écueil, et qu'avec elle on trouve un port au milieu de la tempête ; que tout étant plein de périls, et nous-mêmes étant nos premiers tentateurs, tout nous est également perni-

cieux, et le repos et le travail, et la première et la dernière place; que l'important est d'être avec Dieu, de mettre en lui toute sa confiance, et d'être fortement persuadé qu'il est assez puissant pour nous soutenir au milieu des dangers, et que nous sommes assez faibles pour périr loin des occasions de chute. Il n'est pas même vrai que l'état d'un solitaire soit plus saint par lui-même. Les Apôtres étaient accablés de soins et d'inquiétudes, et ils étaient cependant les plus parfaits disciples du Sauveur. On peut aimer la retraite par lâcheté; on peut s'aimer en l'aimant; mais l'amour de Dieu n'est jamais plus pur et plus parfait, que lorsqu'il est plus étendu et qu'il préfère à la douceur du repos l'utilité du travail. Si votre amie était naturellement inquiète, qu'elle aimât l'agitation et les affaires, je craindrais pour elle, et elle ne craindrait point. Mais elle est, par la miséricorde de Dieu, dans une disposition toute con-

traire, et c'est pour cela que je ne doute pas qu'elle ne fasse son salut où elle craint de se perdre; sa crainte est mon assûrance. Il est vrai que c'est une pénible situation que d'être toujours dans un état violent, d'aimer la liberté et d'être captive. Mais peut-il y avoir un état violent pour une chrétienne qui trouve son plaisir à être où Dieu la veut? Ce qui trompe votre amie, c'est qu'elle croit être à elle-même, tandis que, selon l'Apôtre, elle est à Jésus-Christ; qu'elle soupire après une liberté qu'elle a heureusement perdue par son entrée dans l'Eglise; qu'elle a oublié, comparant comme elle le fait, son état à celui des autres, ce que notre Seigneur répondit à saint Pierre, qui lui demandait ce que deviendrait saint Jean: De quoi vous mettez-vous en peine? ne songez qu'à me suivre. J'espère, Madame, qu'elle recevra de vous ces avis avec encore plus de docilité qu'elle ne les recevait de moi lorsqu'elle était ici, et que Dieu

donnera plus de bénédiction à ce que vous lui direz qu'à ce que j'ai pu lui dire. Il me semble même qu'elle est déjà bien disposée; car puisqu'elle cache si bien sa peine que personne ne s'en aperçoit, et qu'elle est patiente quoiqu'elle ne soit pas satisfaite, j'ai lieu de croire qu'elle goûtera bientôt, non-seulement la tranquillité, mais encore la douceur et la joie de Jésus-Christ. Je vous supplie, Madame, de lui faire bien comprendre que cette paix ne sera parfaite que lorsque sa soumission à la volonté de Dieu le sera.

LETTRE XXXIII[me].

Je ne sais ce que Dieu veut faire de moi; mais pourvu que je le suive, je n'ai point de curiosité pour savoir où il me conduit. Je ne fais aucun fond sur les hommes, dont je connais la légè-

reté. Ils feront ce que Dieu voudra qu'ils fassent. Il m'apprend, par sa grâce, à ne regarder que lui dans tous les événemens; et je suis persuadé que je serai plus en tort que ceux mêmes qui paraîtront l'avoir à mon égard, si je ne fais pas un saint usage de tout ce qui n'arrive que pour mon salut.

LETTRE XXXIVme.

Il vous importe beaucoup, Monsieur, d'éviter tout ce qui vous agite et qui ressemble à la passion. Portez dans toutes choses un esprit modéré et tranquille, que la présence de Dieu tienne dans le respect et qu'elle console. Accoutumez-vous à vous offrir souvent à lui, ainsi que ce que vous faites. Aimez à dépendre de lui, à vivre sous ses yeux, à recevoir de son Esprit une continuelle influence. Rendez-lui compte de tout ce

qui vous déplaît et vous afflige dans vous et hors de vous. Montrez-lui avec confiance vos infirmités, vos tentations, vos besoins. Aimez la nécessité où vous êtes de recourir incessamment à lui. Trouvez votre consolation à l'entretenir de votre misère, et votre sûreté à lui parler de vos périls. Dites-lui que rien ne vous réussit quand vous le faites seul; que votre esprit ne sert qu'à augmenter vos perplexités et vos doutes; que l'attention à éviter un danger vous expose à un autre; que vous avez besoin, non-seulement d'être conduit et éclairé par sa grâce, mais d'être porté par son amour; que vous n'êtes bien que dans ses bras, que vous ne trouvez de repos que dans son sein, et que vous désirez d'avoir la simplicité, la douceur et la reconnaissance de ces agneaux qu'il a promis de porter toujours, tout comme vous en avez la faiblesse.

LETTRE XXXVme.

La vertu chrétienne est une opposition générale à toutes les fausses idées du monde, à ses erreurs, à ses maximes, à ses sentimens. Elle ne connaît pour maître et pour modèle que Jésus-Christ. Elle nous accoutume à n'aimer que les occupations sérieuses, à regarder comme un amusement indigne de nous ce qui n'est qu'un frivole emploi du temps, à n'avoir rien de petit, de faible dans nos inclinations, et à avoir quelque chose de mâle dans nos sentimens. Elle nous habitue à ne rien faire sans dessein, sans réflexion ; à n'estimer rien de grand que par les saintes dispositions avec lesquelles on le fait; à ne compter pour rien la sagesse qui n'est pas puisée en Jésus-Christ, qui a plus d'éclat que de vérité, qui enfle le cœur

au lieu de le guérir, qui nourrit l'amour-propre et non la piété ; à se défier de toutes les vertus qui ne nous rendent pas plus humbles, plus détachés de nous-mêmes ; à craindre, dans le bien, la vaine satisfaction qui en est presque inséparable et qui en est le poison ; à profiter de l'humiliation salutaire de nos fautes ; à conserver avec grand soin le souvenir de nos misères, le sentiment des miséricordes du Seigneur et le désir des biens futurs.

Peu s'avancent dans une telle vertu. Il y a donc, même pour les personnes qui ont bien commencé, des sources d'affaiblissement presque certaines : c'est un grand malheur que de ne les pas connaître, ou de vivre sans précaution quand on les connaît. Il est impossible de marquer tout ce qui peut conduire au relâchement. Mille routes imperceptibles, mille déclins insensibles, mille pertes légères, mille piéges secrets peuvent causer ce malheur. L'incons-

tance et la légèreté naturelles; la tiédeur dans la prière; l'union avec des personnes relâchées; le mépris des petits devoirs, des petites fautes, des premiers avertissemens d'une conscience éclairée; l'oubli du terme où l'on tend, quelque crainte de la raillerie en faisant son devoir; quelque dissipation légère; mais surtout quelque orgueil secret; voilà les sources les plus communes de l'affaiblissement dans la piété, contre lesquelles on ne peut se tenir assez en garde.

Il faut tâcher d'éteindre, jusque dans la racine, le désir immodéré de plaire, qui est l'obstacle le plus invincible à notre union véritable avec Dieu. Ce désir, chassé d'un endroit, revient par un autre; il n'oublie le corps que pour se dédommager par les qualités de l'esprit; il est à la fois humble et fier; il veut tout et affecte de ne rien vouloir; il se trompe souvent lui-même, et devient la source de mille séductions. Heureux qui connaît un tel ennemi, qui le combat sincè-

rement, et qui n'espère de le vaincre que par la grâce toute-puissante de Jésus-Christ!

LETTRE XXXVIme.

Faites souvent réflexion sur les déclins insensibles par lesquels on s'affaiblit dans la piété; craignez les conséquences des plus petits relâchemens, qui paraissent, au commencement, si éloignés du terme où ils conduisent; soyez toujours fidèle à votre conscience, à cette décision nette et précise, que vous entendez dans votre cœur sur chaque devoir, respectez-la comme la voix de Dieu; ne délibérez point sur l'obéissance que vous lui devez; et croyez qu'en résistant aux commencemens des tentations, on les surmonte sans peine, au lieu qu'après le premier moment on est presque désarmé et vaincu.

Aimez la prière : qu'elle vous soit habituelle. On ne reçoit que par elle ; c'est la main qui frappe et qui reçoit les dons de Dieu ; sans elle ils ne viennent point jusqu'à nous : dès qu'elle languit, tout languit. Dans le cours de la journée, rappelez souvent le souvenir de Dieu, qui devrait, selon l'expression de saint Grégoire de Naziance, nous être aussi familier que la respiration, puisqu'il nous est aussi nécessaire. Faites tous les jours deux lectures réglées du Nouveau Testament ; lisez peu, mais avec fruit ; ne voyez que vos besoins et ne rapportez les instructions qu'à vous ; écoutez Jésus-Christ comme s'il ne parlait qu'à vous seule. Souvenez-vous que ces lectures ne demandent pas un cœur moins préparé que la prière ; que c'est la même chose d'écouter Dieu, ou de lui parler ; que tout ce qu'on lit avec curiosité ou vanité, ne sert de rien dans la tentation et affaiblit l'âme au lieu de la nourrir; et qu'il y a, sans comparaison, moins

de péril à être dans les ténèbres de l'ignorance que dans celles de l'orgueil.

Faites-vous un devoir de n'agir point par humeur, c'est-à-dire sans autre raison que l'inclination ou la répugnance. Soyez fidèle à vos exercices spirituels, indépendamment de l'attrait ou du dégoût. Considérez les variations qui arrivent dans la vie spirituelle comme les inégalités de la santé. Ne les négligez pas; mais n'en prenez pas aussi occasion de vous décourager. Redoublez seulement votre vigilance lorsque vous aurez moins de ferveur; et dès le premier moment que la grâce reparaîtra, soyez si humble et si reconnaissante que vous la puissiez retenir.

Craignez les distinctions, parce qu'elles sont la nourriture de l'orgueil, la plus grande et la plus incurable de nos maladies. Soyez persuadée qu'on n'est jamais si présent à Dieu, que lorsqu'on est caché aux yeux des hommes. Estimez plus la pureté du cœur et la sim-

plicité, que tous les avantages de l'esprit. Ne faites jamais paraître dans la conversation un air de capacité et de suffisance. Guérissez les préventions des personnes moins éclairées que vous par des manières modestes ; et ne tirez d'autres avantages de la connaissance de la vérité, que celui d'en être plus humble.

Ne soyez douce, égale, complaisante, que par un motif de charité et de foi, et non par le désir de plaire. Plus les vertus de ce caractère sont capables d'attirer l'estime et l'amitié, plus elles doivent être pures, et plus elles demandent de vigilance. Supportez sans peine les manières indifférentes, distraites ou irrégulières des autres. Ne parlez ni de vous, ni des personnes qui vous considèrent et dont le mérite peut faire penser que vous en avez, que dans une grande nécessité.

Conservez avec un soin infini l'esprit de piété, de recueillement, de vigilance. Ne faites rien à la hâte et avec dissipa-

tion. Ne marchez point au hasard, sans avoir de but. Ne méprisez rien, puisque toute action peut devenir d'un grand prix. Ennoblissez tout par la pureté de vos motifs. Ne vous proposez jamais, lorsque vous faites une chose, de la faire mieux dans un autre temps; donnez-lui dès-lors toute l'attention nécessaire. Ne vous occupez point dans une action de celle qui la suivra; bornez-vous au moment actuel; défiez-vous des projets qui enlèvent toujours le présent en promettant des merveilles pour l'avenir. Intérdisez-vous les pensées qui ne font que lasser l'esprit, et qui ne peuvent ni l'éclairer ni le soutenir; toutes les réflexions qui n'ont aucune issue et qui mèneraient à l'infini si on les suivait; en général, tous les raisonnemens qui ne changent rien aux choses, qui ne nous rendent pas meilleurs, et dont on ne saurait faire aucun usage certain.

Ne perdez jamais la sérénité de l'âme et la paix du cœur, parce que dans le

trouble on ne sait plus ni ce qu'on fait, ni où l'on va, ni de quel côté on est en péril. Arrêtez-vous dès que vous commencez à n'être plus votre maîtresse; recourez à la prière dès le premier moment de trouble, et ne la quittez point que le calme ne vous soit rendu.

Craignez plus l'éclat de la vertu et l'admiration qu'elle attire, que vos faiblesses, rien n'étant aussi dangereux que l'enflure du cœur et une vaine complaisance dans sa justice, dont quelquefois certaines imperfections extérieures sont le remède. Dès qu'on est tombé, il faut penser à Dieu et non aux hommes; se relever en paix, et non descendre encore plus bas par le dépit et le découragement. Regardez l'irritation dont on est alors tenté contre soi-même comme un mal plus grand que celui qu'on déplore; et craignez avec raison que si les fautes ordinaires ne font qu'aigrir l'orgueil dont elles doivent être le remède, elles ne soient suivies de quelques au-

tres plus importantes dont elles seront le châtiment.

N'estimez point les vertus, si elles ne naissent de l'Esprit de Jésus-Christ, si elles ne sont un effet de sa grâce, si elles ne se terminent à lui. Hors de cette divine source de tout bien, nous ne pouvons porter du fruit, ou celui que nous portons n'a point de valeur.

LETTRE XXXVII[me].

C'est une tentation inévitable, Mademoiselle, que l'inégalité et la vicissitude des dispositions. Elle est nécessaire à l'humilité, à la vigilance et même à la prière qui, sans cette épreuve, deviendrait languissante. Il faut seulement éviter le découragement et le trouble, et je me plains de ce que vous y êtes tombée. Hâtez-vous d'en sortir. Prosternez-vous devant Dieu pour lui avouer votre fai-

blesse, votre inconstance dans le bien, l'abus de ses dons, et votre inclination à vous les approprier. Espérez de sa bonté l'entier renouvellement de votre cœur. Offrez-vous sans réserve à sa miséricorde, et croyez qu'elle achèvera ce qu'elle a commencé.

Vous avez trop compté sur les secours étrangers. Il vous est important de reconnaître que rien ne peut tenir lieu de la grâce de Jésus-Christ; que rien ne peut nourrir le cœur que ce qui le ressuscite et le vivifie.

Le désir que vous avez d'être éclairée sur les choses qui vous paraissent douteuses est un don de Dieu. L'exemple de tant de personnes qui se trompent, et qui vivent dans l'assurance, doit faire sur vous l'impression qu'il y produit et vous remplir de crainte. Mais cette crainte a des bornes, et elle ne doit point dégénérer en inquiétude. L'important est d'être fidèle à ce que vous connaissez. Il n'est pas même nécessaire de connaî-

tre toutes choses, ou plutôt, cela n'est pas possible. Il faut vivre de la foi, et récompenser par l'humilité ce qui manque à la lumière.

Je sais les peines que vous avez eues. Une personne solidement chrétienne s'affermit dans sa vocation par ces épreuves. Elle devient douce et patiente, sans en aimer moins la vérité. En conservant le même attachement pour le bien, elle n'en a point pour ses volontés. On ne saurait croire combien de telles dispositions font croître la piété. Il est aisé d'avoir du courage, sans être humble. Il est aussi très-facile d'aimer la paix, sans avoir de fermeté. Le grand art est d'allier toujours la charité et la vérité. Nos ténèbres nous cachent souvent ce sage accord, et c'est pour ce sujet que nous devons toujours prier. Faites-le pour moi, je vous en conjure.

LETTRE XXXVIIIme.

Vous vous plaignez de ce qu'on vous laisse à vous-même, et de ce qu'on ne vous aide point à porter le poids de vos réflexions. Mais permettez-moi, Madame, de vous dire que vous seriez peut-être plus faible, si vous étiez plus portée, et qu'il est nécessaire que vous appreniez à marcher en vous appuyant sur la foi et non sur les hommes. L'Ecriture-Sainte peut vous tenir lieu de tous les secours extérieurs qui vous manquent. Vous y trouverez ce que les hommes ne sauraient donner parce qu'ils n'en sont pas la source, et ce que Jésus-Christ, qui est vivant dans les Ecritures, peut seul vous communiquer par sa grâce et par son Esprit.

LETTRE XXXIXme.

En pratiquant ce qu'ils connaissent, les fidèles obtiennent de connaître ce qui leur est caché. Ils consultent et ils écoutent le Seigneur dans la prière. Ils achèvent de s'instruire dans la méditation de sa Parole ; et ils sont d'ordinaire plus affligés de ce qui manque à leur amour que de ce qui manque à leur lumière. Dieu vous veut humble, Madame, éloignée de plaintes et de murmures, et marchant dans un chemin commun, mais avec une foi qui ne soit pas commune. Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes ; voilà ce qui fera votre consolation. Ne désirez point des vertus éclatantes : les plus obscures et les moins connues des hommes sont les plus sûres.

LETTRE XL[me].

Soyez persuadée, Mademoiselle, que Dieu vous a préparé tous les secours dont vous avez besoin dans la prière et dans les Ecritures. Cherchez-y l'aliment de votre foi et de votre amour ; profitez de ce que vous y apprendrez ; rendez-vous digne d'entendre ce qui vous est caché, par la fidélité à mettre en usage ce qui vous sera découvert. Etudiez sur toutes choses le mérite de Jésus-Christ dans l'Evangile ; par quels remèdes il a voulu sauver les hommes ; à quelles dispositions il a attaché leur salut ; quel jugement il a prononcé contre les vertus superficielles et apparentes ; quelle bonté il a pour les petits et les humbles ; quelle compassion pour les pécheurs prosternés à ses pieds ; quel amour pour la simplicité, la candeur et la confiance ;

quelle tendresse pour ceux qui l'aiment avec vérité et qui se fient pleinement à sa miséricorde.

N'espérez point d'aller à son Père autrement que par lui; ne vous présentez jamais sans lui dans vos prières; confiez-lui tout ce que vous recevrez, afin qu'il le conserve, déposez dans son sein et vos perplexités et vos inquiétudes; reposez-vous dans la douce et salutaire méditation de sa vie et de ses souffrances; ne suivez pas trop long-temps les idées de la grandeur et de l'éternité de Dieu, ni les fortes impressions qu'elles inspirent, de peur d'en être accablée; tempérez-les par le voile que l'incarnation de Jésus-Christ a mis entre cette vive lumière et nos yeux qui n'en peuvent soutenir l'éclat; et, après quelques regards jetés sur des objets qui foudroient plutôt qu'ils n'éclairent, revenez à la crèche et à la croix du Sauveur, où vous trouverez toute la majesté divine, toute la magnificence, tout l'océan

de ces grandeurs proportionnées d'une manière admirable à notre faiblesse et à nos besoins : car la vue la plus sublime de Dieu n'est salutaire que par Jésus-Christ ; et les plus hautes contemplations ne réforment point le cœur sans l'esprit de grâce qui n'est donné qu'au nom du Sauveur.

LETTRE XLIme.

Nourrissez incessamment votre foi, Monsieur, par une lecture sérieuse de l'Ecriture-Sainte, et principalement de l'Evangile et des Epîtres de saint Paul. Les réflexions que vous y joignez, qui vous éclairent et qui vous édifient, vous y feront découvrir de grandes profondeurs, qui ne sont bien connues que de ceux à qui Jésus-Christ daigne se révéler. Etudiez avec soin ses mystères, ce qu'il nous est, et ce que nous lui som-

mes. Lisez et méditez, comme si tout était écrit pour vous seul. Appliquez-vous à vous-même, sans penser aux autres, des vérités qu'on ne connaît bien que par la prière. Ouvrez-leur votre cœur, afin qu'elles s'y établissent, et qu'elles y jettent d'assez profondes racines pour résister aux tentations qui font sécher la semence, lorsqu'elle n'a que des racines superficielles. Condamnez-vous en vous instruisant. Voyez ce que vous avez été, en apprenant ce que vous deviez être. Mêlez la pénitence aux actions de grâces, en écoutant la sagesse même qui daigne vous instruire immédiatement; et recevez avec l'avidité d'un enfant nouvellement né le lait spirituel dont elle vous nourrit.

LETTRE XLIIme.

Si votre amie était plus humble, elle aurait moins d'inquiétude; et j'ai remarqué que pour vouloir trop bien faire, elle ne fait pas si bien. Elle se regarde trop en toutes choses, elle désire trop de réussir; et peut-être que n'agissant pas assez par la foi, elle n'entreprend que les choses dont sa sagesse et sa raison lui répondent de l'événement, et elle laisse les autres où elle voit moins d'honneur pour elle, quoiqu'il y ait autant de nécessité.

Le fond de tristesse qui est en elle n'est pas naturel. Il vient d'un autre fonds plus enraciné et mieux établi, et il me paraît que c'est l'orgueil et le défaut de confiance en Dieu. Tout ce qui est au-dessus de ses forces l'afflige; et comme presque tout est au-dessus de

son pouvoir, il n'y a presque rien qui ne la rende triste. Elle ne connaît presque point d'autres ressources que celles qu'elle croit trouver en elle-même ; et quand elle n'espère rien de soi, elle n'espère rien du tout. Aussi elle n'est jamais triste que lorsqu'il est question d'agir ; et plus elle a envie de réussir, plus elle est triste. Elle ne le serait jamais, si elle attendait tout de Dieu et si elle rapportait tout à lui. Qu'elle essaie de le faire, et je suis assuré que ses peines s'évanouiront. Au lieu de les attaquer de front, qu'elle s'humilie ; c'est un secret infaillible pour les faire tomber. Tous les raisonnemens sont inutiles sur ce sujet.

LETTRE XLIII[me].

On n'est chrétien que pour résister à l'entraînement des objets sensibles. Sans

la foi, nous sommes comme les autres hommes ; avec elle nous devenons d'une espèce différente, ou pour le moins nous faisons une nation à part. Les uns ne jugent que par les yeux et par leurs inclinations ; les autres jugent par une lumière divine et par un amour qui est Dieu même. Les premiers renoncent à des biens éternels qu'ils ne connaissent ou qu'ils ne goûtent point ; les autres renoncent à des avantages temporels dont ils connaissent la vanité. Il y a de part et d'autre un renoncement à faire. Ceux qui se reposent en chemin renoncent à leur patrie ; et ceux qui courent vers leur patrie renoncent aux amusemens qu'ils rencontrent dans leur chemin. Il est vrai que comme les personnes les plus attachées au monde en condamnent quelquefois l'illusion, et élèvent quelquefois leurs yeux vers la céleste Jérusalem, il arrive aussi aux gens de bien de tourner quelquefois la tête vers Babylone, ou au moins de désirer de se

rafraîchir dans le fleuve auprès duquel ils sont assis, et auprès duquel ils se lassent de pleurer. Il est bon que le dégoût des gens du siècle serve de preuve à la vérité; mais rien n'est plus scandaleux, au contraire, que de voir une personne, connue par sa piété, autoriser l'aveuglement de celles qui la méprisent par quelque soupir pour le monde. Je sais qu'on ne donne pas ce nom aux réserves secrètes du cœur. Mais tout ce qui nous retient dans le chemin du ciel ne peut être qu'une partie du monde qu'il faut quitter. L'Esprit de Dieu nous presse d'avancer, et il faut bien que ce qui nous retarde lui soit contraire. Voilà, Monsieur, ce que je voudrais me dire et aussi souvent et avec autant de succès que vous. Je suis convaincu que si j'aimais bien Dieu, je n'en aimerais que mieux et plus tendrement mes amis. Le bien que je verrais dans eux m'avertirait. Ils seraient mes guides et mes compagnons dans mon voyage; et ils ne se-

raient ni des liens ni des matières de distraction. Enfin j'aimerais Dieu dans ses dons; mais je n'aimerais point les dons de Dieu au lieu de lui.

LETTRE XLIVme.

Toutes nos agitations ne servent qu'à rendre notre vie plus misérable. Ne craindre que Dieu, n'aimer que lui, ne mettre sa confiance qu'en sa bonté, et renoncer avec joie à tout autre bien, c'est déjà une espèce de félicité que toute la fortune des princes ne peut égaler. Mais celle qu'on attend après cette vie, est bien d'une autre sorte. Pourrait-on se lasser à penser qu'on sera roi, et qu'on le sera pour toujours? C'est manque de foi quand on s'occupe vivement d'autre chose, et c'est aussi manque de cœur. Nous pesons tout ce que nous coûte la vertu; tous les sacrifices qu'elle

nous commande nous sont sensibles; et nous quittons avec douleur tout ce qu'elle nous défend de retenir. Avec plus de lumière et de courage, on triompherait de joie en quittant tout pour Jésus-Christ. Notre cœur ne devrait gémir que de ce qu'il ne l'aime pas assez, et de ce qu'il n'est pas encore digne de jouir de lui. C'est un bonheur inestimable, que de pouvoir le lui donner tout entier; et c'est parce que nous avons perdu le sentiment du bien et de la gloire, que nous ne sentons pas combien nous nous dégradons nous-mêmes, quand nous aimons autre chose que Dieu.

Je suis surpris, Monsieur, du grand nombre de prières que vous récitez chaque jour, et j'ai peur que vous n'en soyez accablé. Mais si votre santé n'en est point incommodée, je n'en retranche rien. Je vous prie seulement de vous souvenir que la prière est une espèce de rosée qui doit couler doucement et s'insinuer jusqu'au fond du cœur, que c'est

au cœur proprement à prier, et que c'est l'amour seul qui parle à Dieu et qui mérite d'en être écouté.

Je suis ravi que votre respect et votre amour pour l'Ecriture Sainte augmentent tous les jours. C'est une grande grâce que d'y trouver tant de goût. C'est le seul livre qui soit la règle de notre foi et de nos mœurs. On ne saurait trop le lire, trop s'y fier, trop se l'incorporer, si l'on peut parler ainsi.

LETTRE XLVme.

La nécessité d'avoir un ordre dans ses occupations et de le suivre est un devoir pour tous, et devient d'une obligation plus étroite pour ceux qui aiment l'indépendance et qui craignent l'assujettissement. C'est une vérité dont vous convenez, mais que vos inclinations et que

divers prétextes combattent. Il faut lui sacrifier vos résistances et vos raisonnemens, et demander à Dieu avec instance qu'il vous inspire la crainte de lui déplaire en ne suivant que vos penchans et vos goûts, et le désir sincère de n'agir que par son Esprit.

Il est aisé de désirer une règle, mais difficile de s'y assujettir. Le cœur toujours inquiet aime le changement, et l'esprit ne se fixe qu'avec peine à un ordre qui le met à la gêne, en arrêtant sa légèreté et ses caprices. Mais plus ces maux sont grands, plus le remède est nécessaire.

LETTRE XLVI[me].

La plaie la plus profonde de l'homme est l'amour de l'indépendance, le désir d'être à soi, de vivre selon son inclination, de n'avoir point de loi ni de joug.

Ce désir est la source de toutes nos agitations et de toutes nos inquiétudes. Il ne peut être satisfait, parce qu'il est injuste et que Dieu et les hommes s'y opposent. Nous dépendons nécessairement, et c'est une folie que d'affecter l'indépendance. Le monde, qui est le lieu où l'on veut le moins obéir, est celui où la servitude est la plus rude. L'homme même livré à sa propre liberté, n'en peut soutenir le poids; il en est fatigué, dès qu'on lui permet d'en jouir; il se fait des liens et des devoirs arbitraires, de peur de s'ennuyer de sa liberté; et quand il s'obstine à la vouloir retenir, elle est pour lui une source inépuisable de dégoûts, d'aversions, de projets, et d'un mouvement également inquiet et inconstant qui l'agite et ne le mène à rien. On ne fait donc, en sacrifiant à Dieu sa liberté, par l'obéissance, que se défaire d'un bien incommode, qui trouble toujours notre repos, jusqu'à ce qu'on l'ait mis entre les mains de l'a-

mour de Dieu, qui peut seul nous rendre libres en nous faisant obéir avec joie.

LETTRE XLVII[me].

A Mr ***, SUR LES SPECTACLES.

Le grand écueil de tous les hommes, et surtout des jeunes gens, est de vouloir connaître si ce qu'on leur représente comme dangereux, l'est autant qu'on le dit; ils croient qu'ils jugeront mieux de tout, par leur propre essai, que par la lumière d'autrui ou par la simple défense de la loi; ils espèrent qu'il y aura une exception pour eux, et qu'ils auront assez de discernement et de force pour découvrir le piége où tombent les autres et pour l'éviter. Ils ignorent que c'est ainsi que le péché est entré dans le monde, et que les hommes ne meurent que

parce que la première femme aima mieux éprouver si elle mourrait en désobéissant, que d'obéir et de vivre. Ils ne savent pas que cette sorte de curiosité est déjà un grand mal, et que c'est être tombé, aux yeux de Dieu, que de se laisser affaiblir par la tentation de juger de ses commandemens par sa propre expérience.

Aussi de tels essais ne sont jamais impunis; car ou ils affaiblissent, ce qui est leur effet ordinaire; ou ils rendent présomptueux, ce qui est un mal sans comparaison plus grand. Souvent ils font l'un et l'autre à l'égard d'une même personne, qui revient des spectacles avec moins de force et plus d'orgueil, et qui n'est présomptueuse que parce qu'elle a mérité de ne pas connaître ce qu'elle vient de perdre; car c'est une maxime certaine, que l'orgueil est toujours dans la même proportion que la misère.

Il y a plus d'espérance pour les personnes qui sont touchées des spectacles,

mais dont le cœur n'est pas séduit; qui sont faibles, mais qui l'avouent. Les autres sont plus à plaindre, parce qu'elles ont autant de faiblesse sans avoir autant de lumière, et qu'elles justifient ce que les autres voient bien qu'il faut condamner.

Car il ne s'agit pas de dire qu'on est revenu du spectacle comme on y était allé. Les pertes qu'on y fait sont d'un ordre bien différent de celles qui frappent les sens. Il faut n'avoir pas perdu un certain degré de lumière, pour pouvoir marquer ce qu'on a perdu. Le mal serait moins grand, s'il avertissait.

Entre les jeunes personnes qui courent aux spectacles, y en a-t-il qui connaissent toute la pureté de l'Evangile; qui sachent dans quel abîme de corruption l'homme est tombé, et par quels remèdes Jésus-Christ veut le guérir? Quelle croyance méritent donc ces personnes, quand elles assurent que les spectacles ne font aucun tort à leur ver-

tu ? Quand elles auront appris un jour de l'Ecriture et de l'Esprit de Dieu, en quoi consiste la vraie vertu, elles tiendront bien un autre langage.

En effet, ou le spectacle attache et fait plaisir, ou l'on en est mécontent. Dans le dernier cas, on montre par son chagrin ce qu'on désirait et ce qu'on était allé chercher ; on se plaint de ce que, par la faute de la pièce ou des acteurs, l'esprit ou le cœur ont été laissés immobiles ; on a regret à la tranquillité qu'on remporte ; et rien ne découvre mieux ce sentiment, que l'indignation contre des personnes qui n'ont pas su troubler notre repos.

On veut donc que l'impression de tout ce qui est représenté passe dans le cœur, l'ambition, la fierté, le désir de la vengeance, l'amour, tout cela ne plaît qu'autant qu'il est senti ; et l'on est content à proportion de ce que le sentiment a été plus vif et plus profond. Voilà ce à quoi le cœur se prépare ; triste, s'il

n'est blesssé, et satisfait, si ses plaies descendent bien avant.

Tout, au spectacle, est passion; les sentimens ordinaires et modérés ne frapperaient pas. Ainsi les sens n'y sont pas seulement séduits par l'extérieur; mais l'âme y est attaquée par tous les endroits où sa corruption est sensible. Elle est flattée par tout ce qui flatte ses passions. Mais c'est le comble de la misère, de ne pouvoir trouver de plaisir que dans ses propres maux, de récompenser ceux qui savent les entretenir; et il est incompréhensible que des Chrétiens qui doivent avoir appris qu'ils n'ont à combattre que leurs passions, croient qu'il leur soit permis de les nourrir et de les exciter, et d'appeler à leur secours des maîtres encore plus habiles à les faire naître et à les inspirer.

Si l'on haïssait son injustice, on aurait horreur de tout ce qui la représente, et l'on regarderait comme ses ennemis tous ceux qui s'efforcent de nous la faire

paraître aimable; mais on ne veut point guérir, l'on veut néanmoins sentir de la joie; il faut donc que ce soit en riant de ses propres maux.

On perd ainsi, par degrés, l'éloignement pour les passions dont on craignait autrefois jusqu'au nom, parce qu'elles ont été déguisées sur le théâtre, embellies par l'art, justifiées par le talent du poëte, et qu'elles ont été unies à dessein avec les vertus et le mérite, dans les personnes que la scène nous représente comme des héros.

Il est vrai que peu de personnes connaissent tout le danger des passions dont on n'est ému, que parce qu'on en est le spectateur; mais elles ont ce danger qui leur est propre, que le plaisir qu'elles causent n'est point mêlé de ces peines qui suivent les autres passions, et qui servent quelquefois à en corriger; car ce qu'on voit dans autrui touche assez pour faire plaisir, et ne le fait pas assez pour tourmenter. C'est en

cela qu'est l'artifice du théâtre. L'image cependant ne peut plaire sans remuer le cœur; et ce mouvement qui l'amollit et le corrompt, a d'autant plus d'effet qu'il est plus doux et qu'il avertit moins.

C'est un effet du premier péché, et la source de tous les autres, de n'avoir point de goût pour les biens spirituels, et de n'en avoir que de faibles idées: la religion et la foi tâchent de remédier à ce désordre; c'est là tout l'exercice du chrétien. Mais les spectacles rendent le dégoût des vrais biens encore plus grand, et en affaiblissent encore plus les idées. On y apprend à juger de toutes choses par les sens, à n'envisager comme bien, que ce qui les satisfait, et à ne regarder comme réel que ce qui les frappe. Au lieu de travailler à délivrer l'âme de la dépendance où elle est à leur égard, on fortifie les liens qui l'asservissent.

On apprend ainsi deux choses également funestes; l'une, de s'ennuyer de

tout ce qui est sérieux, et par conséquent de ses devoirs; l'autre, de trouver cet ennui insupportable et d'en chercher le remède dans la dissipation. Le premier de ces désordres est un obstacle à toutes les vertus, et le second est une entrée à tous les vices. L'un et l'autre sont la suite des spectacles, et dans la même proportion qu'on les aime et qu'on y est assidu.

Il est vrai que toutes les personnes qui vont au spectacle ne sont pas également blessées; mais c'est la louange de la grâce de Jésus-Christ, et non la justification des spectacles. La miséricorde de Dieu est encore plus infinie que la témérité des hommes; il arrête la cupidité de quelques-uns, lors même qu'ils s'y abandonnent; et dans ceux qu'il punit selon la rigueur de sa justice, la passion qui occupe plus souvent le théâtre, je veux dire l'amour, n'est pas toujours le châtiment qui leur est préparé. Il y a un certain ordre dans la dispensation

même des ténèbres, inconnu aux pécheurs; et c'est ce qui doit faire trembler ceux qui croient que tout le danger de la comédie n'est que d'un certain côté, et qu'ils l'ont évité si, à cet égard, ils ne sont point affaiblis. Il y a plus d'une passion, et par conséquent plus d'un châtiment.

En voilà assez, Monsieur, pour éclaircir ce que j'eus l'honneur de vous dire dans notre dernier entretien. Il ne s'agit pas de traiter ici à fond des spectacles; et vous n'attendez pas de moi ce que des personnes très-habiles ont déjà fait, et ce que je n'ai point promis.

LETTRE XLVIIIme.

Est-il nécessaire, Madame, que je vous dise que je commence cette année comme j'ai fini l'autre, avec le même respect pour vous, la même reconnais-

sance pour vos bontés, et le même désir que Dieu vous comble dès cette vie de toutes les bénédictions qui préparent à celles qui seront éternelles. Que notre Seigneur Jésus-Christ surpasse encore mes souhaits par sa bonté, s'il lui plaît; qu'il vous donne plus que je n'ose lui demander; et qu'il vous fasse la grâce de l'aimer cette année avec quelque proportion à l'amour éternel et immense qu'il a eu pour vous, à ce que vous en avez déjà reçu, et à ce que vous en attendez!

Hélas! tout autre bien, sans cet amour, que serait-il? Il n'y a que cette marque qui distingue les élus des réprouvés. Rien n'est capable de nous rendre malheureux, si nous avons cet amour. Tout doit servir à le nourrir, à le faire croître. La vie n'est traversée de peines, que pour le fortifier; elle n'est consolée par les témoignages de la bonté divine, que pour l'enflammer.

Ceux qui connaissent le prix du temps,

mettent tout à profit pour l'éternité. Ils ne s'affligent qu'avec fruit; ils ne se consolent que par la foi; ils n'ont point de douleurs ni de joies purement humaines. Leurs craintes sont aussi sérieuses et aussi chrétiennes, que leurs désirs et leurs empressemens sont saints. Leur foi veille sur tout.

Dieu veuille nous ouvrir les yeux et le cœur par sa grande miséricorde, et nous faire bien comprendre que nous sommes à lui, et non pas à nous; qu'il ne nous est pas permis de mettre à part ce qui est de la religion, et dans un autre compte ce qui est à nous, à nos amis, à des bienséances humaines; que tout doit être chrétien dans une personne chrétienne; que notre vie doit être une continuation de celle de Jésus-Christ, plutôt qu'une simple imitation éloignée; que c'est pour cela qu'il nous a donné son propre Esprit, pour penser et agir comme lui; et que nous ne pouvons lui faire plus d'injure, que de préférer les sentimens fai-

bles et injustes dont nous trouvons la source dans notre limon, aux sentimens divins dont son Esprit devrait être en nous le principe.

Je vous dis tout cela, Madame, avec une secrète honte d'en être si éloigné, et avec une joie très-sincère de vous en voir si près. Votre dernière lettre m'a fait voir que Jésus-Christ est le maître de votre cœur; et je l'en bénis de toute l'étendue du mien. Vous êtes résolue de ne vivre désormais que pour lui, et de ne chercher plus hors de lui ni consolation, ni appui, ni conseil. Vous comprenez que puisqu'il vous doit suffire pour une éternité, ce serait un étrange aveuglement s'il ne vous suffisait pas pour cette vie; et vous ne compterez désormais, ni pour des biens, ni pour des pertes, que le saint ou le mauvais usage que vous ferez de tout ce qui vous viendra de sa main.

J'espère que Celui qui vous donne ces sentimens, les établira fortement dans

votre cœur; et que votre vie, en devenant plus sainte, deviendra aussi plus égale et plus tranquille. Quand on tient aux créatures, elles passent, et le cœur est déchiré. Mais Dieu, ni sa Parole, ni l'éternité ne passeront point, et l'amour qui nous unit à lui, nous convertit en lui.

LETTRE XLIXme.

Il nous importe avant tout, Madame, de travailler pendant ces semaines saintes (1) à mourir avec notre Seigneur, afin d'être en état de ressusciter avec lui. Car c'est une vérité que St. Paul nous a souvent répétée, que pour ressusciter, il faut être mort et avoir même été enseveli; et que la nouvelle vie du Sauveur n'est communiquée qu'à ceux qui ont

(1) Les semaines avant Pâques.

crucifié la vie sensuelle et déréglée du premier homme. Or, vous savez si c'est une chose aisée que de mourir à soi-même, que de mettre en croix son amour propre, ses passions, ses désirs. Tout le travail de cette vie suffit à peine aux plus saints. Jugez donc, s'il vous plaît, avec quelle application il faut user de l'intervalle qui nous reste jusqu'au crucifiement du Sauveur. Quel malheur ne serait-ce point si nous étions trouvés vivans, de notre vie naturelle et corrompue, le jour de sa mort; ou ensevelis dans nos dérèglemens, le jour de sa résurrection ?

LETTRE L^me^.

La fête que nous célébrons aujourd'hui (1) est singulièrement propre à

(1) Celle de Pentecôte.

nous convertir sérieusement; car on ne se convertit que par le changement du cœur; et rien n'est capable de le changer que l'amour, dont c'est aujourd'hui une espèce de déluge. On serait trop heureux, si l'on pouvait recevoir une étincelle d'un embrasement qui a commencé par les Apôtres et qui s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Quelque vie que nous paraissions avoir, sans cette vie que donne le St.-Esprit, nous sommes morts. Toute bonté vient de lui. L'on est dur quand ce n'est pas lui qui nous attendrit; et il n'y a que lui qui puisse nous ôter notre cœur de pierre, parce qu'il n'y a que lui qui puisse nous en donner un nouveau, et que rien ne peut nous renouveler que l'amour de Dieu et des biens qu'il nous promet.

Le grand remède à nos maux, Madame, est la paix de l'esprit et du cœur. Je supplie notre Seigneur, qui en est le Dieu et le principe, de vous donner cette paix qui surpasse tous les autres senti-

mens, de vous faire entrer par avance dans ce céleste repos qu'il a promis à ses élus, et de vous faire trouver dans son amour la consolation et la joie qu'on ne trouve qu'en l'aimant. Je sais ce que votre situation a de pénible. Mais nous devons souffrir avec humilité et avec amour ce que nous ne pouvons changer. Je demande à Dieu, qu'il ajoute aux vertus qu'il vous a accordées ce qui manque à leur mesure selon ses desseins. Il sait mieux que vous pourquoi il vous demande beaucoup. C'est une marque qu'il veut encore vous donner. Faisons usage de tout, et croyons que ce qui nous semble une barrière est un chemin, puisque c'est par-là que Dieu nous appelle.

LETTRE LIme.

Rien n'est plus vrai que ce que vous dites, Monsieur, qu'il y a peu d'ouvriers, quoique la moisson soit grande. Je vois avec consolation que vous en gémissez du fond du cœur, et que vous ne regardez comme ouvriers que ceux qui connaissent Jésus-Christ et son Evangile, qui ne pensent au salut des autres que par une suite de leur propre sanctification, et qui comptent pour rien les soins et les instructions qui ne peuvent guérir ni sauver personne. J'ose seulement vous représenter que c'est en vain que vous gémissez de la solitude où le troupeau de Jésus-Christ est abandonné si votre douleur n'excite votre foi et votre espérance.

Nous sommes coupables des maux de l'Eglise, lorsque nous ne les détournons

point par nos prières et que nous les jugeons incurables. Ils le deviennent en effet par notre découragement. On ne s'élève alors point au-dessus des bornes étroites de sa propre sagesse et de sa raison, et comme on n'espère rien, on n'obtient rien.

Demandez donc, s'il vous plaît, mais avec une confiance que les difficultés n'étonnent point, ce que Jésus-Christ nous a obligés de lui demander; et conjurez vos amis, les serviteurs de Dieu, de s'unir ensemble pour obtenir à l'Eglise de saints pasteurs. Une telle grâce en renferme une foule d'autres. Mais Dieu, qui en connaît le prix, veut qu'on l'espère, et qu'on ne croie pas parler à une idole quand on lui parle, ou invoquer un nom sans force quand on invoque celui de son Fils.

LETTRE LIIme.

A UN JEUNE ECCLÉSIASTIQUE.

Je ne puis me lasser de rendre à Dieu de très-humbles actions de grâces des miséricordes qu'il vous a faites, en vous découvrant ce qu'il y avait de défectueux dans vos dispositions, et en vous en inspirant de plus pures et de plus dignes de lui. Il importe beaucoup à ceux qui se consacrent comme vous à un grand et pénible travail, de craindre d'en perdre le fruit. Ils ne peuvent trop appréhender de s'attribuer le succès de leurs soins, de compter trop sur leur vigilance, de mettre obstacle à l'Esprit de Dieu et dans eux-mêmes et dans les autres, par une fausse confiance en leurs talens. Ils ne sauraient trop se défier du désir d'être loués, d'être remarqués, d'être préférés à d'autres qui paraissent

moins laborieux et moins attentifs. L'amour-propre qui ne connaît et ne goûte point les vrais biens, désire une récompense prompte, et se contente de la plus frivole si elle se présente. Il inspire du dégoût pour toutes les vertus qui n'ont que le Seigneur pour témoin. La confiance en Dieu, qui est la grande vertu des Chrétiens, lui paraît une chimère, ou au moins une imprudence. Dieu vous a fait la grâce, Monsieur, de vous découvrir le péril lorsque vous étiez sur le bord du précipice, et de vous délivrer de ces désirs des avantages temporels dont vous n'aviez pas assez connu la séduction. Depuis qu'il a dissipé vos ténèbres, vous regardez d'un autre œil la place qu'il vous a marquée : vous n'avez plus d'inquiétude sur l'avenir. Vous ne pensez plus aux hommes. Vous n'espérez plus qu'au Dieu vivant et véritable à qui seul vous voulez plaire et de qui seul vous attendez tout. Vous lui offrez avec humilité le bien qu'il daigne faire

par vous. Vous lui offrez aussi avec foi les peines inséparables de votre emploi. Il est votre consolation et votre force, comme il est votre lumière et votre conseil. Vous n'instruisez et vous ne reprenez que dans l'espérance qu'il bénira vos soins et vos paroles. Vos prières partent maintenant d'un cœur droit et sincère, parce que la foi l'a purifié et qu'elle en a chassé ce qui en troublait la paix. Vous associez à vos prières cette nombreuse famille dont vous êtes devenu le tuteur. Vous ne paraissez plus devant le trône de Dieu sans les enfans qu'il vous a confiés. Vous pensez à eux dès que vous vous souvenez de vous; et vous êtes rappelé à votre salut par le soin même que vous prenez de leur avancement; car vous êtes pleinement persuadé que le moyen le plus sûr de travailler au perfectionnement des autres est de rapporter tout au sien propre, et qu'il faut aimer vivement le Seigneur pour être en état d'en inspirer l'amour.

LETTRE LIIIme.

A UN CURÉ.

Lorsque vous serez arrivé dans la paroisse que la divine Providence vous a assignée, vous tâcherez avant tout, Monsieur, d'édifier par votre exemple le peuple qui vous est confié. Le désintéressement, la frugalité, une vie sérieuse, un saint usage du temps, la fuite des conversations inutiles, sont les principales choses que j'ose vous recommander.

Vous éviterez avec soin de montrer les vues que vous aurez de réformer votre paroisse. Vous y travaillerez, mais sans éclat, sans découvrir avant le temps vos desseins. C'est un moyen d'attirer et de multiplier les contradictions, que de se hâter de publier ce qui ne

réussit que par la prudence et par la prière.

Vous prendrez, autant que vous le pourrez, une connaissance exacte du général et du particulier des familles ; des personnes qui ont plus de talens, plus de vertu, plus de zèle pour seconder le vôtre; de celles qui ont plus d'opposition à la piété; de celles qui édifient, ou qui scandalisent : et vous ne ferez usage de ces connaissances qu'avec maturité, et après avoir tout comparé et tout approfondi.

Dans les instructions que vous adresserez au peuple, vous vous efforcerez d'être clair et de vous proportionner aux esprits les plus lents, sans tomber néanmoins dans le style bas et rampant ; d'animer votre discours par des comparaisons qui soient à la portée des personnes les moins instruites; de faire que vos auditeurs s'intéressent à ce que vous leur direz, en entrant dans leur cœur, en prévenant ce qu'ils peuvent objecter

en secret contre les avis salutaires que vous leur donnerez, en leur montrant souvent la religion d'un côté propre à la leur faire aimer.

Il ne faut pas vous charger de beaucoup de livres, surtout pour le commencement. Il vaut beaucoup mieux lire peu et se le rendre propre, que d'étendre ses connaissances sans rien approfondir. On est toujours clair et même touchant, quand on possède bien ce qu'on dit; et l'on est ordinairement obscur et froid, quand on est plus chargé de ses lectures qu'on n'en est éclairé. Vous verrez par le temps qui vous restera, après les obligations de votre ministère, de quelles études vous serez capable, et quel besoin vous en aurez pour vous-même, pour votre troupeau, pour messieurs vos confrères, pour les conseils qu'on vous demandera. Ce sera la nécessité ou l'utilité, plutôt que votre inclination particulière, qui vous servira de règle.

Vous éprouverez sans doute quelques contradictions ; mais elles sont inséparables du ministère, et elles sont même une preuve qu'on ne s'en acquitte pas indignement. Je vous exhorte donc et à la patience pour vous, et à la douceur pour vos frères. La charité, la prière et la persévérance peuvent causer de grands changemens dans les hommes ; mais lors même qu'on ne réussit pas pour les autres, on ne travaille jamais sans fruit, quand on a de la foi, de la patience et de l'humilité.

Si vous avez un maître d'école digne de son emploi, instruit, exemplaire, zélé, traitez-le comme votre coopérateur et votre ami. Si vous en avez un médiocre, tâchez de le former et de le rendre meilleur. Si vous n'en avez point, mettez tout en œuvre pour en obtenir un qui soit capable d'entrer dans vos vues et de vous aider à former un nouveau peuple, qui soit élevé dans la crainte de Dieu, et qui serve à renouveler votre paroisse.

Assistez quelquefois à ses instructions, mais sans marquer les jours où vous y assisterez, afin qu'on soit toujours exact et qu'on vous y attende toujours.

Rendez-vous indépendant par un désintéressement à toute épreuve. Aimez à donner, et ne recevez qu'avec une espèce de pudeur, plutôt par respect pour la charité et pour la foi de ceux qui donnent, que pour votre propre besoin.

Tâchez de prévenir et de terminer les procès dans l'étendue de votre paroisse. Exhortez ceux qui ont des différends à vous consulter; écoutez-les avec bonté; entrez avec eux dans un détail qui soit capable de vous instruire; et prenez une teinture des usages et des lois, qui vous mette en état de donner un conseil sûr.

Prenez part aux afflictions domestiques de ceux dont vous êtes pasteur. Rendez visite, non-seulement aux malades, mais à tous ceux qui ont besoin de consolation. Rendez vos instructions aimables et salutaires, par des témoi-

gnages réels d'une sincère compassion:

Profitez des premiers jours de maladie de ceux qui en seront attaqués. Accoutumez tout le monde à ces sortes de visite, afin que personne n'en soit alarmé, et qu'elles ne deviennent pas suspectes à ceux à qui elles sont plus nécessaires.

Ne paraissez jamais en public ni trop gai, ni trop triste. Tâchez d'être égal, ou au moins de le paraître. Montrez un visage ouvert à tous ceux qui vous approchent. Ne laissez jamais personne dans le doute sur vos sentimens à son égard, s'il ne l'a mérité par quelque faute; et pour lors, reprenez-le avec candeur, sans l'obliger à deviner s'il vous a déplu, ou quel sujet il vous en a donné.

J'ait fait plus que vous ne m'aviez ordonné, Monsieur, en entrant dans un si grand détail. Mais vous connaîtrez à cela mon zèle, et le désir que j'ai que vous soyez persuadé du respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE LIVme.

Je vous conseille, Monsieur, de faire une étude sérieuse des trois Epitres dogmatiques de St. Paul aux Romains, aux Galates, et aux Hébreux; d'en bien approfondir la doctrine, les raisonnemens, et la liaison des principes; et d'apprendre de cet Apôtre l'intelligence et l'usage des Livres de l'Ancien Testament, qui sont toujours fermés s'il n'en donne la clé, et qui renferment toutes les promesses de la nouvelle-alliance quand il leur sert d'interprète.

Je regarde cette étude comme la base d'une solide théologie; et c'est parce qu'on la néglige ou qu'on n'y donne que des soins rapides et superficiels, qu'on se remplit des opinions des hommes, au lieu de s'instruire à fond de ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de plus grand

et de plus sublime. Je connais des théologiens qui m'ont avoué, qu'une méditation profonde de ces Epîtres les avait convaincus qu'ils avaient eu jusque-là un voile sur les yeux, et qu'ils n'étaient que des enfans, quoiqu'on les eût écoutés comme des maîtres.

LETTRE LVme.

N'espérez point de fruit de vos travaux, si vous ne travaillez au nom de notre divin Maître, et comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées. Avant de donner ses instructions au peuple, il se retirait dans la solitude pour prier. Son humilité et sa douceur ont été étonnantes. Il n'a méprisé personne, rejeté personne, condamné personne, quand il n'a vu que

de la faiblesse, sans présomption et sans orgueil. Il n'a répondu avec dédain à personne. Toutes les demandes qu'on lui a faites ont été écoutées, pour peu qu'elles fussent raisonnables. Il a souffert, il a été mis en croix par les hommes, et il leur a fait un remède du sang même qu'ils ont répandu. Voilà l'exemple des pasteurs, voilà le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modèle. Pensez moins à reprendre les autres qu'à vous en faire aimer; et ne pensez à vous en faire aimer que pour mettre l'amour de Jésus-Christ dans leur cœur, et vous effacer après cela, s'il se peut, de leur esprit.

N'attendez rien de votre prudence, de vos lumières, de vos soins; mais de la seule grâce de Dieu. Il bénit rarement les travaux de ceux qui ne sont pas humbles. Il est jaloux de sa gloire, parce qu'il y a une extrême injustice à nous l'attribuer. Nous parlons en vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous ar-

rosons et nous plantons en vain, s'il ne donne l'accroissement. Notre voix est celle d'un airain retentissant, sans effet et sans vertu, s'il n'y joint son Esprit; et pour l'attirer, nous ne pouvons trop reconnaître notre faiblesse et notre impuissance.

Si vos discours et vos soins sont bénis de Dieu, gardez-vous de vous en attribuer le succès; n'écoutez point la voix secrète de votre cœur qui s'applaudit; n'écoutez point celle des hommes qui vous séduisent. Si votre travail paraît inutile, ne vous découragez point; ne désespérez ni de vous, ni des autres; ne vous relâchez jamais. Les momens que Dieu s'est réservés ne sont connus que de lui. Et d'ailleurs, le soin vous était recommandé, mais non le succès.

Méditez sans cesse la loi de Dieu, instruisez-vous à fond de ses volontés, puisez cette connaissance dans les Saintes-Ecritures qui ne doivent jamais sortir de vos mains. Nourrissez-vous de ce pain

de vie, et rompez-le aux autres. Après la divine Eucharistie, Jésus-Christ n'est nulle part si présent que dans l'Evangile ; c'est où il nous parle encore, où il nous instruit, où il nous fortifie : mais il est étonnant qu'il soit si présent et si peu consulté.

Tâchez de vous former des idées justes de toutes choses, et prenez-les dans les paroles de Jésus-Christ et des Apôtres. Apprenez aux autres, par la haute idée que vous aurez de Dieu, de sa justice, de sa Providence, quelle idée il faut en avoir ; par la grandeur de votre foi et de votre espérance, comment il faut attendre les biens promis ; par votre reconnaissance et votre amour pour Jésus-Christ crucifié, comment on doit être uni à Celui qui nous a tant aimés.

LETTRE LVIme.

Il me semble que vous vous occupez trop de ce qui manque à la perfection et à l'exacte discipline parmi vous, et que votre zèle sur ce point n'est pas sans amertume. Dieu demande de vous que vous commenciez par votre propre réforme; que vous soyez utile à vos frères par votre exemple, plus encore que par vos discours; et que vous regardiez l'humilité, la charité et la patience, comme des vertus essentielles à votre état. Parlez beaucoup à Dieu, et rarement aux hommes, de tous les sujets de gémissemens que vous trouverez et au-dedans et au-dehors.

LETTRE LVIIme.

Rendez aimable la vérité, parce qu'il est inutile de la connaître quand on ne l'aime point; et rendez-vous aimable vous-même, afin qu'on aime ce que vous direz. Ne reprenez jamais durement; ne faites point paraître sur votre visage trop de sévérité. Evitez le ton de voix et les manières qui diminuent la confiance. Instruisez par votre douceur et par votre patience, plus encore que par vos discours. Ne convertissez jamais votre zèle en indignation. Ne cherchez point à vous satisfaire en humiliant les personnes qui ont tort; et apprenez-leur à ne point agir par humeur, en évitant vous-même avec soin, tout ce qui pourrait leur faire croire que vous n'en êtes pas exempt.

LETTRE LVIIIme.

AU PÈRE CALABRE.

Avant que de répondre aux questions que vous me faites, trouvez bon que je vous remercie du zèle que vous avez pour faire connaître Jésus-Christ, et de la vive douleur que vous ressentez de ce qu'il n'est presque plus dans le cœur et la mémoire des fidèles, qui ont oublié ce qu'ils doivent à son amour, et qui ne s'occupent presque jamais ni de leur Sauveur, ni de leur salut. C'est une grâce très-signalée qu'un zèle si pur et qu'une douleur si juste. Je respecte en vous la miséricorde de Celui qui vous inspire de tels sentimens, et j'ose vous supplier d'en bien connaître le prix, et de les conserver par une humble reconnaissance de les avoir reçus.

Le souvenir du moment où Jésus-Christ daigna mourir pour nous, avec les actes que vous y joignez, sont capables de produire un grand effet, de nourrir la foi, de toucher le cœur. Je crois néanmoins devoir vous représenter, avec une sincérité pareille à la vôtre, ce que je pense sur ce que vous m'écrivez de votre méthode.

Il me semble que presque toutes les sociétés de piété, liées par certains exercices arbitraires, dégénèrent, et qu'après les premiers momens où la nouveauté tient lieu de ferveur, on ne fait plus que par coutume, ce qu'on ne devrait faire qu'avec un vif sentiment de foi.

Le nom d'*adorateurs de Jésus-Christ expirant*, que vous donnez à votre société, a quelque chose de trop élevé. Il serait capable, contre votre dessein, de tenter la vanité des faibles qui croiraient faire beaucoup, en s'assujettissant à vos exercices ; il pourrait leur inspi-

rer cette dangereuse pensée, qu'ils sont les seuls qui adorent dignement la mort du Sauveur.

Les termes de *Jésus-Christ expirant* ne conviennent pas au dessein que vous avez, de faire connaître et respecter véritablement Jésus-Christ. En attachant particulièrement les esprits à une circonstance de son sacrifice, vous les rendez distraits par rapport aux autres. Il est juste d'adorer le moment de sa mort; mais les temps où il a prié avec larmes pour ceux qu'il enfantait avec douleur, et dont il demandait le salut à son Père; celui où il a été si profondément abaissé pour demander que le calice que nous devions boire ne lui fût point présenté, et où il a bien voulu n'être point exaucé, afin que nous le fussions; celui où il a souffert tant d'outrages et d'ignominies pour expier notre orgueil, et nous obtenir la grâce de devenir humbles; celui où il s'est plaint de l'abandon de son Père et du poids

de sa colère qu'il portait seul, afin que nous n'en fussions pas écrasés; enfin tous ceux qu'il a sanctifiés par ses instructions, ses exemples, ses souffrances, méritent un culte infini : et il me semble que pour apprendre aux hommes à connaître utilement leur Sauveur, il faut leur apprendre à profiter de tout ce qu'il a fait pour nous, à s'occuper de toutes ses miséricordes, à pénétrer le sens des avis qu'il donnait à ses disciples, qu'on n'approfondit presque jamais; à étudier son humilité, sa patience, son incompréhensible charité, sa haine pour le monde, sa sévérité contre les faux spirituels, son amour pour les humbles et pour les petits. Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié est le trésor de St. Paul; il doit être aussi le nôtre. Il nous a laissé l'héritage entier : il ne faut pas nous contenter d'une partie. Tout est à nous; et nous serions mal conseillés de donner des bornes à des richesses qui nous ont été données sans mesure.

Je crois donc, qu'à l'exemple de l'Ecriture, vous ferez plus de fruit, si votre zèle devient plus étendu, si vous attachez à Jésus-Christ crucifié et mourant les personnes qui prendront vos avis, sans les limiter à une circonstance et à un moment; si vous le leur faites connaître dans toute sa vie; si vous leur découvrez ses desseins et les remèdes qu'il a employés pour la réconciliation et la réforme des hommes; s'ils apprennent de vous leur corruption incurable à tout autre qu'à un Dieu fait homme; s'ils se prosternent souvent en esprit devant lui, pour obtenir grâce par lui devant son Père, pour recevoir un cœur brisé, pour devenir sincèrement humbles, pour s'affermir dans la foi et dans l'attente des biens futurs, pour trouver un secours présent contre les scandales du monde, l'inconstance de leur propre cœur et la séduction des ennemis qui les environnent. Car rien n'est plus rare qu'une vertu vraiment chrétienne, qui

pénètre au-delà de la surface, qui change et renouvelle le cœur, qui soit toujours humble, qui ne s'applaudisse jamais, et qui fasse jusqu'à la mort quelque progrès dans le sentiment de sa misère.

La piété envers Jésus-Christ est la source de tous les biens ; et il faut l'inspirer, plutôt comme l'essence du christianisme que comme une dévotion qui soit devenue le caractère et le privilége de certains chrétiens.

LETTRE LIXme.

A UNE MAITRESSE DE PENSION.

Je n'ai rien à vous dire sur l'emploi dont vous êtes chargée ; vous en connaissez l'importance, vous en voyez toutes les suites. Il s'agit seulement des moyens de vous en acquitter dignement;

et vous m'ordonnez de vous dire sur ce sujet mes pensées.

Tous nos maux viennent de la faible idée que les hommes ont de Dieu, et du peu de crainte qu'ils ont pour une majesté si redoutable. Il importe infiniment de la graver dans le cœur des enfans, en leur faisant connaître combien Dieu est grand, juste, saint, puissant; en leur expliquant comment tout est à lui, puisque tout est son ouvrage; comment il voit tout, et les pensées les plus secrètes; comment il remplit tout, et est plus présent à notre esprit et à notre cœur que notre âme n'est à elle-même; comment il gouverne tout avec une facilité infinie, sans avoir besoin ni d'instrument ni de secours; quelle témérité et quelle folie c'est à une créature impuissante et comblée de ses bienfaits, d'oser l'offenser dans le temps qu'il la voit, qu'il la conserve et qu'il peut la précipiter dans l'abîme; quelle horreur un Dieu si saint et si parfait

a du péché ; quel amour, au contraire, il a pour la vertu, lui qui en est la source ; de quelle récompense un Dieu si riche et si bienfaisant comble ses amis ; et de quels maux il accable ceux qui se sont rendus dignes de sa colère.

Il n'importe pas moins de parler beaucoup à vos élèves de la Providence; comment il faut la respecter et y mettre sa confiance ; comment on n'invoque jamais Dieu en vain pour des choses justes et nécessaires ; quel crime c'est que de murmurer contre lui ou de se plaindre de ses volontés ; quelle consolation ce doit être pour des personnes fidèles que de savoir qu'il ne leur arrive rien par hasard.

On ne peut assez faire sentir que Dieu est le souverain bien ; que sans lui nous serions toujours malheureux, parce que lui seul peut remplir tous les désirs de notre âme ; qu'il n'a aucun besoin de nous ; qu'il n'en est pas moins grand, ni moins puissant quoique nous soyons as-

sez aveugles pour l'offenser; qu'il ne nous commande rien qui ne tourne à notre avantage et que nous ne dussions faire pour notre intérêt; qu'il ne nous défend que ce qui nous dégrade et nous déshonore; que le plus grand châtiment dont il punit le péché est la redoutable permission d'en commettre de plus grands; qu'il ne fera que suivre la dépravation des méchans en les séparant éternellement de lui, puisqu'ils ont voulu s'en séparer les premiers; et que la plus sensible marque qu'on aura part un jour aux félicités des bienheureux, est de craindre infiniment Dieu, de désirer ardemment de lui plaire, et de penser avec joie à ses perfections infinies et à ses promesses.

On a tout gagné si l'on a pu réussir à mettre dans le cœur ces vérités essentielles: mais on travaille avec peu de succès, si les enfans apprennent la religion sans l'aimer; car on ne la connaît bien que par l'amour.

Après ce premier fondement, il faut parler de la création de l'Univers, et faire bien sentir la puissance, la sagesse et la bonté infinies de Dieu, qui y éclatent de toutes parts. Les hommes naissent païens ; ils ne voient point au-delà de leurs yeux. On use de tous les biens sans en connaître la source et sans y penser. Il n'y a rien de plus important que de commencer à élever de bonne heure vers Dieu l'âme que tant de choses entraînent vers la terre : mais il faut bien inculquer que toute la magnificence des ouvrages n'est qu'une légère image de la majesté et de la bonté du Créateur, et que tant de richesses ne lui ont coûté qu'une parole, ou plutôt qu'une volonté.

Il faut passer ensuite à l'homme, parler de sa dignité et de sa félicité premières ; expliquer comment le péché et la mort l'ont dépouillé de presque tous ses avantages, et, sans la promesse du Sauveur, l'auraient réduit, lui et sa

postérité, au désespoir pendant cette vie, et à une misère infinie après la mort. Il y a très-peu de personnes, même de celles qui font profession de piété, qui connaissent convenablement ce Sauveur adorable. Ce malheur vient de l'instruction imparfaite qu'on donne aux enfans, et du peu de soin des personnes plus avancées en âge, de s'instruire à fond du grand mystère de Jésus-Christ. On s'accable quelquefois d'exercices pénibles, de lectures, et l'on ne pense pas à ce qui en doit être l'âme, c'est-à-dire la connaissance et l'amour du Fils de Dieu. On compte trop sur les moyens extérieurs, et il n'est pas étonnant qu'avec tous ces secours, on vive dans la langueur et la faiblesse, parce qu'on ne tient pas à la racine d'où vient la force et la vie, et qu'on n'est pas continuellement attentif à demander et à recevoir l'influence que Jésus-Christ doit nous communiquer comme notre Chef.

Il faut donc inculquer, sur toutes choses, que ce Sauveur divin est un même Dieu avec son Père; que rien n'est ineffable comme son amour pour les hommes; que la moindre de ses paroles est esprit et vie, et qu'on doit la conserver dans son cœur comme le plus précieux des trésors; que tout ce qu'il a fait est pour notre instruction et doit nous servir d'exemple; que nous nous trompons dès que nous rejetons ce qu'il a choisi, et que nous estimons ce qu'il a méprisé; que ses mystères sont le sujet ordinaire des pensées des justes et leur plus sensible consolation; que nous ne sommes écoutés de Dieu que par lui; que toutes les grâces ne sont données qu'en son nom; que sans lui nous ne sommes capables d'aucun bien; et que nous sommes morts, quelque vertu que nous paraissions avoir, si nous ne sommes animés de son Esprit.

A mesure que les personnes que vous instruisez se trouveront plus avancées,

il faudra leur expliquer comment Jésus-Christ a été promis dès le commencement du monde et ensuite dans tous les âges ; comment les sacrifices d'Abel, d'Isaac, de l'Agneau pascal, et tous ceux de l'ancienne Loi, étaient des figures du sien ; que la religion des Juifs n'avait pour objet et pour fin que sa venue ; que les livres des Prophètes ne sont pleins que de ce qu'il devait faire et souffrir ; que les plus grands hommes, dont la vie est rapportée dans l'Histoire Sainte, étaient ses ébauches et ses images ; en un mot, qu'on n'entend rien dans l'Ecriture-Sainte, si l'on n'y voit partout Jésus-Christ.

LETTRE LXme.

Je n'ai pas oublié, Madame, ce que vous me disiez hier de votre tristesse. Je ne devrais pas en être surpris si je ne

pensais qu'à la pente naturelle que vous avez à vous affliger de tout. Mais je vous avoue que je ne comprends point que la la foi soit toujours dominée par le naturel; et que tout fasse impression sur vous, excepté les promesses de Jésus-Christ et l'espérance en lui. Je sais que vous n'êtes pas assez malheureuse pour en manquer; vous seriez digne alors des larmes que vous répandez. Mais je m'étonne que cette espérance qui a fait la consolation des saints dans tous les temps, soit en vous sans action et sans vie. Chaque chose, pour petite qu'elle soit, vous agite; vous en tenez registre dans votre esprit; et la plaie qu'elle fait dans votre cœur, ou ne se ferme jamais ou est toujours prête à se rouvrir. La vue de la miséricorde de Dieu n'agit que pour des momens. La pensée d'une bienheureuse éternité n'a d'effet que pour un instant. Et, après avoir condamné votre abattement et votre faiblesse, vous n'en êtes que plus disposée à y retomber.

Je vous demande, Madame, quel chemin vous pensez faire avec tant de rechutes? Si vous ne voulez aller nulle part, pourquoi vous plaignez-vous tant du chemin et de ses difficultés? Vous espérez pourtant que les maux de cette vie sont un acheminement à une meilleure; vous croyez que c'est la sagesse de Jésus-Christ et son amour qui dispensent et qui règlent tous les événemens; vous savez qu'ils servent tous à la perfection et au bonheur des élus. Est-il si difficile après cela de s'élever au-dessus du temps et des afflictions qui finiront avec le temps?

Les voyageurs attendent fréquemment que le débordement d'un torrent ait cessé. Ils s'asseient, et les eaux s'écoulent. Attendons à leur exemple, et tout passera. Nous perdons aussi bien tout ce que perd la patience. Nous souffrons beaucoup, c'est une raison pour souffrir comme il faut.

Vous ne savez pas encore assez, Ma-

dame, que tous ceux qui pleurent ne seront pas consolés, parce que les larmes qu'ils répandent auraient besoin d'être purifiées par d'autres larmes. St. Augustin croyait qu'il y avait la même vanité dans la douleur, quand elle n'est pas sainte, que le Sage trouvait dans la joie quand elle n'est pas réglée. Il faut faire tout en chrétien; c'est-à-dire, par l'Esprit de Jésus-Christ, qui est tout à la fois un esprit de sagesse et de force. S'il désavoue nos larmes, nous l'offensons au lieu de l'apaiser. C'est un outrage que nous faisons à sa bonté, si nous refusons la consolation qu'il nous donne. Il s'indigne à la fin de ce qu'on le compte pour si peu de chose. Et certainement il faut une aussi grande miséricorde que la sienne pour pardonner tant de fautes contre le respect qui lui est dû.

Il semble à la plupart des gens de bien qu'il leur est permis d'être, comme Jonas, inconsolables pour un lierre sé-

ché. Son feuillage et son ombre leur paraissent plus utiles que la protection de Dieu même. C'est qu'ils sentaient cette fraîcheur, et qu'ils ne sentent point assez Dieu qui est invisible. Nous aimons à trouver ici-bas de l'abri, à y goûter du repos; et nous sommes assez infidèles pour aimer autant une petite cabane couverte d'un feuillage vert, que l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ l'ardeur du soleil pendant quelques heures, c'est-à-dire, une perte, une absence, une contradiction d'un moment. Nous avons beau nous le dissimuler, c'est faute d'esprit et de cœur que nous sommes si sensibles à ce qui nous arrive ici-bas. Comme nous ne connaissons point le palais que Jésus-Christ nous prépare, ni la cité qu'il a fondée, nous pleurons ici le chaume et la paille de nos petites huttes; et c'est presque toujours notre gain et notre bonheur que nous pleurons.

L'Evangile devrait bien, depuis tant

de siècles qu'il est annoncé, avoir rendu les hommes moins déraisonnables. Mais il y en a peu qui le consultent, et moins encore qui s'en tiennent à ses conseils. Réveillons-nous enfin; le temps du sommeil est passé; Jésus-Christ doit bientôt paraître pour nous: ne pensons plus qu'à sa bonté et à notre bonheur; laissons pleurer ceux qui ne le connaissent pas. Mais pour nous, triomphons de joie, et n'allons pas au-devant de notre Libérateur avec la tristesse de personnes qui n'en ont point.

LETTRE LXIme.

Oui, Monsieur, le Seigneur est le protecteur de ceux qui en manquent. Ses serviteurs lui sont plus précieux qu'à nous. Il les purifie comme il lui plaît; mais il se souvient enfin de sa miséricorde; et, après être descendu avec eux

dans la prison, il les en retire pour sa gloire. Hélas! avec un peu de foi, on les trouverait dignes d'envie, et plus encore dans l'humiliation que dans l'honneur. Pourvu que Dieu les soutienne et les console, que peuvent-ils perdre? La patience qu'il leur inspire vaut, sans comparaison, mieux que tout ce qu'il juge à propos de leur ôter. Il entre à la place des autres biens, qui n'allaient point jusqu'au cœur. Il s'approche d'eux, pour ainsi dire, sans milieu et sans intervalle; et au lieu qu'il faut que les gens de bien fassent effort pour l'atteindre quand ils sont dans le bonheur, c'est Dieu qui fait tout le chemin quand ils sont dans la peine. On ne lit plus rien dans l'Ecriture qui ne console. On ne voit dans Jésus-Christ que des exemples qui touchent, qui attendrissent, qui enlèvent. On sent alors toutes les vérités qu'on n'envisageait dans un autre état qu'en éloignement; et le cœur, n'étant plus distrait par les objets agréa-

bles aux sens, il devient capable d'un amour pour Dieu, plein, sincère et sans mesure. On éprouve enfin que tout ce qui fait l'agitation et le mouvement des hommes, n'est qu'une ombre qui échappe et qui disparaît; que les plus grandes choses de cette vie ne méritent pas même d'être remarquées par une personne qui sait ce que Jésus-Christ lui a obtenu dans une autre; et qu'il n'y a de situation heureuse ou malheureuse que celle qui est éternelle.

LETTRE LXIIme.

Je sais, Monsieur, combien votre état est accablant : mais je sais aussi que vous avez trouvé Jésus-Christ dans la croix; je sais que c'est à lui que vous êtes immédiatement attaché. Quand on est comme vous à la source de la paix, on est bien

digne d'envie. Il n'y a presque point de joie en cette vie, selon saint Augustin, qui ne dût être pleurée; et il n'y a presque point de peine dont il ne fallût rendre grâces. Tout manque, ce semble, à votre situation; mais c'est qu'on ignore ce qui y est caché. Il est aisé de se passer de bien des secours avec celui de Jésus-Christ; la faiblesse qu'il veut bien soutenir, vaut mieux que la plus grande force. Que nous rendrons grâces un jour de tout ce qui nous afflige maintenant! Il est bon que Dieu ne nous consulte pas pour nous guérir. Qu'il ôte ce qu'il lui plaira; il sait jusqu'où le retranchement doit aller. Qu'il nous lie les mains, et qu'il ne permette pas que nous lui retenions les siennes. Il est le médecin : les larmes du malade ne sont pas des raisons. Qu'il les essuie, s'il lui plaît; mais qu'il n'y ait point d'égard pour nous épargner. C'est à moi que je dis tout ce que vous lisez dans cette lettre. Je n'ai pas, Dieu merci, une si étrange pré-

somption que celle de penser à vous exhorter. Je suis à vos pieds dans tous les temps, et plût à Dieu que j'y fusse autrement qu'en esprit !

LETTRE LXIIIme.

Profitez, Mademoiselle, de l'état où vous mettent vos incommodités, pour apprendre à juger sainement des choses, et à les estimer selon leur prix. La santé nous impose et nous trompe ; la mort nous désabuse, mais ne nous change pas ; la maladie, qui est comme une espèce de milieu entre la vanité de cette vie et l'éternité de l'autre, nous tient comme élevés entre la terre et le ciel, pour nous instruire de ce qui est prêt à nous quitter et de ce que nous sommes près d'acquérir, ou ce qui est bien plus terrible, de ce que nous pouvons ne voir jamais. Un tel état doit ressusciter

la foi, tourner tous nos désirs vers les véritables biens, et nous faire repentir d'avoir employé toute leur vivacité, ou pour des créatures qui n'ont pu nous rendre heureux, ou pour l'amour-propre et l'orgueil qui nous rendraient indignes de l'être.

LETTRE LXIVme.

Je n'ai été bien informé de l'état de votre santé, Madame, que par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai un extrême déplaisir de votre insomnie. C'est un cruel accablement pour une personne qui souffre beaucoup, parce qu'on est contraint de souffrir sans relâche. Vous m'avez appris, néanmoins, par votre exemple, qu'on peut conserver de la patience et de la tranquillité sans avoir de soulagement; et je vous assure que le souvenir de ce

que j'ai vu de vous, pendant votre séjour ici, est mon unique consolation dans vos souffrances actuelles. Je n'en trouve de solide que dans votre religion et dans votre foi. Il est vrai que celle-là suffit: car le moyen de vous croire malheureuse, si vous êtes soumise; et d'être plus touché de ce que Dieu vous ôte la santé, que de ce qu'il vous donne de la patience? Il laisse très-souvent la première à ses ennemis, au lieu qu'il accorde la seconde à ses élus. N'est-ce pas une preuve de sa miséricorde et de sa bonté, quand il nous prépare à une félicité qui durera autant que la sienne, par des maux toujours courts et légers, qu'il adoucit par sa grâce, et qu'il partage avec nous? Vous savez mieux que moi, Madame, que lorsque nous souffrons avec soumission et avec paix, nous souffrons avec Jésus-Christ. Il a béni ceux qui sont dans l'affliction. Il faut être crucifié et enseveli avec lui pour avoir part à sa gloire; et le premier pré-

cepte qu'il donne à ses disciples, est de porter leur croix et de le suivre.

Il est vrai que cette alternative de maladie et de convalescence, que vous éprouvez depuis long-temps, est un état qui a ses périls. On ne sait ni jusqu'où l'on peut descendre pour rétablir sa santé, ni jusqu'où l'on est obligé d'aller pour remplir ses devoirs. On se reproche d'avoir trop de mollesse, pendant qu'on appréhende d'être accusé par ses amis de manquer de docilité. On voudrait pouvoir oublier qu'on a un corps, et l'on s'y sent malheureusement attaché par des liens étroits et pénibles. On s'ennuie de ne point voir de bornes à ses souffrances, et de l'ennui on tombe dans le découragement. Enfin on est dans un continuel danger de passer de la langueur du corps à celle de l'esprit, et d'avoir encore moins de courage que de santé. Mais quel est l'état, Madame, qui soit sans péril dans une vie qui est une épreuve continuelle? La seule grâce de

Jésus-Christ est notre sûreté. Tout est capable de nous perdre, Lui seul est notre appui. Nous entrons dans sa force quand nous avons part à ses souffrances; nous le trouvons dans la croix; et rien n'est plus vrai que cette parole de St. Paul, que *l'homme intérieur se renouvelle à proportion de ce que l'homme extérieur s'affaiblit.* Mais quand cela ne se réaliserait pas pleinement à votre égard, ce serait toujours un grand avantage que de penser souvent à la fin de la vie, dont on s'occupe si faiblement pendant la santé. On s'approche si souvent de l'éternité, qu'enfin on y songe. On apprend à juger de toutes choses selon la vérité. Les illusions qui nous tenaient auparavant comme enchantés s'évanouissent. Il est vrai que sans la grâce de Jésus-Christ cela ne suffit pas pour convertir le cœur, quoique cela suffise peut-être pour convaincre l'esprit. Mais si notre attachement aux biens sensibles est si fort au milieu même des maladies,

que serait-ce si notre santé n'était jamais troublée? Il n'y a donc rien de plus utile pour nous détromper solidement, que d'être suspendu par la main de Dieu entre la vie et la mort, afin que la vue de l'éternité nous fasse profiter du temps. Vous faites sans doute à ce sujet, Madame, usage de votre état; et c'est bien plus pour entrer dans vos sentimens que je vous écris de la sorte, que pour vous faire connaître les miens. J'avais besoin de votre exemple, mais vous n'avez pas besoin de mes paroles; et je me ferais même quelque scrupule de me mêler de donner des conseils à une personne qui pratique si bien ceux de Jésus-Christ, si vous ne m'aviez fait l'honneur de vous plaindre de mon silence.

LETTRE LXV[me].

Quoique votre dernière lettre, Monsieur, m'ait beaucoup attendri, elle m'a plus instruit et plus consolé par votre humilité et votre patience, qu'affligé par le récit de ce que vous avez souffert. J'ai compris que jamais la miséricorde de Dieu ne fut plus grande sur vous, puisqu'elle ne vous a jamais rendu si humble. On est bien heureux d'acheter une vertu d'un si grand prix par la perte de sa santé. On est bien heureux de sentir au fond de son cœur qu'on n'est rien, qu'on n'est la source ni de sa lumière ni de sa force. La santé nous impose toujours, et à l'égard des autres biens, et à l'égard de nos propres forces; elle donne certaine réalité à l'image du monde, et certain fondement à notre confiance, que nos raisonnemens ne

peuvent point anéantir suffisamment. Mais quand cette illusion est dissipée par la maladie, le monde s'évanouit, et nous nous trouvons tels que nous sommes, sans ressources propres, et ne pouvant être soutenus que par un secours étranger. Ce qui nous a quitté, n'est que le mensonge sur lequel nous mettions notre confiance. La force qui a laissé notre cœur, n'est qu'une force imaginaire. Nous n'avons perdu que ce qui nous trompait et dont la perte même était nécessaire pour gagner Jésus-Christ. Je dis ceci, Monsieur, pour vous consoler de ce que, dans vos douleurs et dans un extrême épuisement, vous ne sentez pas cette ardeur et cette liberté d'esprit qui vous sont ordinaires. La patience de Job était un prodige, et cependant il disait à Dieu, que la manière dont il le traitait anéantissait jusqu'à ses pensées. Et notre Seigneur, dans cette longue prière par laquelle il se prépara à sa passion, ne dit à son Père qu'une même

chose à différens intervalles, pour consoler ses élus quand ils seraient dans une sorte d'agonie spirituelle, et que les pensées leur manqueraient. On ne demande point qu'une victime pense, il suffit qu'elle souffre; et il y a peut-être plus d'humilité, plus de respect pour la main qui nous frappe, plus de patience à souffrir en silence et sans cette consolation que donne la liberté d'esprit, qu'à sentir plus de courage et plus d'amour. Il suffit que cet amour conserve le cœur; il n'est pas nécessaire qu'il le console. Il faut que tout soit anéanti, et l'esprit encore plus que le corps, afin que le sacrifice soit entier. Notre esprit a plus de besoin d'être humilié que notre corps. Il ne peut l'être que par sa stérilité et le sentiment de sa faiblesse; il est donc juste qu'il éprouve ce qu'il est quand il se trouve seul, et qu'il sente son propre poids et sa misère. Comme il fait sa joie d'être en mouvement, et son occupation de ses pensées, il est bon que tout

lui soit ôté, et qu'il expie l'injuste plaisir de ses anciennes dissipations, par le retranchement d'une consolation aussi précieuse que celle qu'on tirerait de sa piété et de son amour, si Dieu n'aimait mieux les cacher au fond de notre cœur que de les exposer à nos yeux. Vous savez infiniment mieux que moi, Monsieur, que la patience et le courage, quand ils deviennent fort sensibles, sont une grande tentation pour s'en élever, et par conséquent pour les perdre. Il n'y a donc point de personnes mieux traitées, que celles qui sont assistées par mesure, qui sentent également et le secours et leur faiblesse, et qui sont en paix sous la conduite de ce sage Tuteur qui leur ménage leur bien pour un autre temps, et qui ne leur donne dans celui-ci que de quoi vivre. Vous voyez par-là, Monsieur, que vous avez bien plus excité mon envie que ma compassion, par votre lettre. Ce sera, s'il plaît à Dieu, un grand exemple pour moi que le vôtre.

Je tâcherai de m'en souvenir dans mes épreuves, et je me représenterai alors tout ce que Dieu a voulu que vous endurassiez, et que vous avez porté avec tant d'humilité et de patience; je lui rends grâces avec vous de ses dons. J'y prends autant de part que si je les avais reçus. Je le supplie d'y en ajouter de nouveaux; je le conjure d'entrer dans votre cœur, lui qui est le souverain bien, pour le consoler; d'adoucir par sa grâce toutes vos peines, et de se faire sentir à proportion de ce qu'il vous ôte. Il me semble qu'il n'y a point d'état que Jésus-Christ ne puisse rendre aimable. Malgré notre aversion naturelle pour la douleur, la foi trouve de la gloire et de la consolation à ressembler à Jésus-Christ; et il y a des momens où rien ne lui paraît plus grand que de boire au même calice: on sait à quelle autre conformité conduit celle-ci. Ceux qui ont vieilli comme vous, Monsieur, dans l'attente des biens éternels, et qui les saluent non

pas de loin, mais du vestibule où ils sont déjà, ne comptent plus les maux de cette vie que comme les degrés du temple dont on va leur ouvrir la porte, ils y sont déjà par leur amour ; ils se regardent comme déjà sauvés par l'espérance ; et les vents ou la pluie qu'ils endurent encore dans le parvis, ne servent qu'à redoubler leurs désirs et à rendre l'image de ce qu'ils attendent plus présente et plus vive. Le changement sera pour lors si étonnant, si merveilleux, si au-dessus même de leurs désirs, qu'on ne peut s'empêcher de les trouver dignes d'envie lors même qu'ils versent encore des larmes. Je vous demande bien des pardons, Monsieur, d'oser vous écrire tout ceci, à vous qui en êtes si plein, et moi qui suis si pauvre. Mais je pense que si j'avais l'honneur de vous voir, vous ne me permettriez peut-être pas de vous parler d'autre chose, et que rien ne doit plus ressembler à un entretien qu'une lettre.

LETTRE LXVIme.

Je dois bien plutôt rendre grâces à Dieu, Madame, de la miséricorde qu'il vous fait de bien user de vos maladies, que je ne dois vous consoler. Je vous avoue d'ailleurs que je n'ai pas assez d'indifférence pour ce que vous souffrez, pour pouvoir vous communiquer toute la fermeté dont vous avez besoin. Mais ce qui me soutient, est l'assurance que j'ai, que non-seulement Dieu a plus de sagesse que tous les hommes, mais qu'il a aussi pour nous plus de bonté que nos amis; que nous le remercierons une éternité, des choses qui nous arrachent maintenant quelques plaintes, et que nous verrons fort clairement que notre salut et notre bonheur y étaient attachés. Vous savez, Madame, ces vérités beaucoup mieux que moi; et puisqu'el-

les font quelque impression sur mon esprit, je ne dois pas douter qu'elles n'en fassent une plus grande encore sur votre cœur. Je sais combien il est tendre pour Dieu, et combien il lui est soumis. Et je ne puis croire que notre Seigneur, qui est le Dieu des miséricordes, et qui est témoin de votre foi et de votre patience, ne vous console intérieurement par sa grâce et par son Esprit. Il n'y a point d'amertume qu'il ne soit capable d'adoucir, ni de douleur qu'il ne puisse convertir en matière de consolation. Je suis persuadé que vous n'aimez point fortement la vie. Si vous y aviez quelque attachement, ce ne pourrait être que pour les personnes qui vous sont chères, et par devoir, et par une inclination très-naturelle et très-légitime. Mais l'amour de Dieu et de sa volonté toujours adorable et toujours sainte, est sans comparaison plus fort que tout autre amour. Vous savez qu'il est seul votre bien et votre repos; que c'est un gain infini que

de perdre quelque chose pour aller à lui et pour le posséder; qu'il est le Maître de la vie et de la mort; que tous les autres devoirs doivent céder à celui de lui obéir; et que lorsque sa Providence veille sur une famille, on ne peut s'affliger de ce qu'elle n'a point d'autre appui que le sien. Je n'ai garde, Madame, de croire que vous soyez dans un état où ces avis vous soient nécessaires. J'espère, au contraire, que ma lettre vous trouvera ou convalescente, ou en santé. Mais je veux vous témoigner que l'estime que j'ai pour vous, et que l'opinion que j'ai de votre piété sont telles, que je crois pouvoir vous dire tout, sans vous étonner et sans vous abattre. En priant Dieu comme vous le pouvez dans votre mal, souvenez-vous quelquefois de mes misères, je vous en conjure.

LETTRE LXVIIme.

Oui, Madame, il est naturel de désirer la fin de cette vie; mais elle est le temps de notre pénitence, de nos épreuves, de notre conformité avec Jésus-Christ souffrant; et la piété, sous ce rapport, la respecte, si elle ne l'aime pas. Nous n'avons que des momens fort courts pour témoigner à Dieu notre fidélité; et il me semble qu'ils devraient être précieux à notre foi. Nous aurons un jour regret d'avoir peu connu ce que le temps valait par rapport à l'éternité; nous nous plaindrons d'avoir diminué le torrent des délices, en refusant de boire un peu long-temps au calice de Jésus-Christ qui en est la source. Je conviens que les périls qui nous environnent sont infinis; mais il ne faut pas faire cette injure à la croix de Jésus-

Christ, que de la croire trop faible pour nous soutenir. *Nous savons*, à l'exemple de St. Paul, *en qui nous avons cru*. Celui qui veille sur nous, ne s'endort jamais. Personne ne peut le surprendre. Sa charité est éternelle ; *et nous sommes certains*, comme l'Apôtre, *que ni le ciel, ni la terre, ni la vie, ni la mort, ne pourront nous en séparer*. Il nous conservera le précieux dépôt qu'il nous a confié, malgré la fragilité du vaisseau d'argile qui le renferme. S'il veut finir nos périls, en finissant notre vie, qu'il en soit béni ; mais s'il veut continuer notre vie pour continuer ses victoires, qu'il en soit glorifié, et que tout esprit l'en remercie ! Nous sommes à lui et non pas à nous. Nous sommes à sa sagesse, à sa grâce, à son amour ; et il est juste que notre vie et notre mort ne dépendent ni de notre choix, ni de nos désirs.

LETTRE LXVIIIme.

A MADAME LA MARQUISE DE V***

Une personne de votre connaissance, Madame, qui a été témoin de ce que souffre mademoiselle votre sœur, m'a mandé de ses nouvelles, et m'a fort affligé par le récit de ses maux, quoiqu'elle m'ait aussi consolé, en m'assurant de sa soumission aux ordres de Dieu. Je la trouve heureuse, malgré ma lâcheté, de ce qu'elle est sur la croix, et de ce qu'elle n'en veut point descendre. Sa crainte de manquer de patience est une preuve qu'elle connaît le prix des souffrances. Elle demande du courage, et non du repos. C'est persévérer, que de n'avoir d'autre crainte que de ne persévérer pas; et c'est le faire d'une manière exemplaire, que d'avouer qu'on ne

le peut que par un secours continuel, dont on sent un pressant besoin, et dont on reconnaît qu'on est indigne. L'humilité et la prière sont la source de la véritable patience; et c'est dans le sentiment de notre propre faiblesse, que la grâce et la puissance de Jésus-Christ éclatent le plus. Il connaît notre infirmité et ses dons; il sait jusqu'où il nous est utile d'être humiliés pour être soutenus et relevés par sa bonté. Il veut que nous confessions avec ingénuité que nous n'avons en nous aucune ressource, aucun fond de consolation, aucun principe de courage. Il veut détruire en nous jusqu'aux moindres restes d'orgueil et de confiance en nos forces, en nos raisonnemens, en nos réflexions. Il veut que nous sentions qu'il est seul Maître de la vie et de la mort, seul puissant, seul redoutable; que personne ne peut nous soustraire à ses mains; qu'il peut seul affliger et consoler; que nous n'avons d'autre asile que sa miséricor-

de, ni d'autre espérance qu'en son secours. Lorsque nous nous prosternons devant lui, en le priant de mesurer ses châtimens sur notre faiblesse, et de ne pas nous considérer comme des esclaves qui s'endurcissent sous les coups, mais comme des enfans qui reviennent à lui avec amour, sa sévérité se change bientôt en compassion ; et s'il ne diminue pas nos souffrances, il y mèle des consolations si intimes, qu'elles en surpassent le sentiment. Je suis persuadé que mademoiselle votre sœur en a souvent éprouvé de telles, et qu'elle continuera à se résigner pleinement entre les mains de Jésus-Christ. Il sait ce qui reste à purifier dans son cœur, dans ses actions, dans ses motifs. Lui seul connaît son ouvrage, et à quelle perfection il veut le conduire ; et quand nous le voyons si attentif à le retoucher, nous ne devons penser qu'à lui rendre grâces d'une miséricorde si persévérante et si particulière. Je ne sais, Madame, si mademoi-

selle votre sœur pourra souffrir la lecture de quelques endroits de cette lettre, ou même si elle sera vivante lorsque vous la recevrez; mais comme je ne vous sépare point d'elle, je pense autant à votre consolation qu'à la sienne; et je m'estimerai très-heureux si je puis contribuer ou à diminuer votre douleur ou à la rendre digne de la foi que je respecte en vous.

LETTRE LXIXme.

A LA MEME, SUR LA MORT DE SA SŒUR.

Je sais, Madame, ce que vous avez perdu, et vous savez mieux que moi l'usage qu'il faut faire d'une telle perte. Vous voyez à quoi se terminent les liaisons les plus légitimes, et quel bonheur on peut attendre dans une vie où l'amitié, qui en devrait être la plus douce

consolation, devient une source de tourmens. Le cœur, en s'attachant, ne peut fixer ni retenir l'objet auquel il s'attache. Il demeure avec son indigence et ses désirs, et son bien le quitte et s'enfuit. Nous croyons avoir besoin d'appui, et dans un sens nous avons raison ; mais un appui qui fond sous nous, n'en est pas un, et nous sommes bien à plaindre quand tout le poids de notre cœur s'y repose. Il demeure alors étonné, alarmé de tout, n'aimant que sa douleur, et n'étant consolé que par le mépris de tout ce qui lui reste. Un tel état néanmoins vaut mieux que celui où l'on était séduit, parce qu'il conduit à la foi, et qu'il donne à peu près les mêmes idées qu'elle, de toutes choses. Mais il faut faire usage des premiers momens où la vérité se montre et se fait sentir, autrement on retombe dans soi-même et dans sa douleur, à laquelle on aime à se livrer par mollesse. Je supplie notre Seigneur de vous délivrer de ce pié-

ge secret ; de vous consoler en prenant la place de ce que vous avez perdu, et de changer vos larmes en actions de grâces, de la miséricorde qu'il a faite à mademoiselle votre sœur, et de celle qu'il vous a faite à vous-même, en vous mettant dans l'heureuse nécessité de n'aimer que lui.

LETTRE LXXme.

A L'UN DES NEVEUX DE L'AUTEUR.

Les saintes dispositions, mon très-cher neveu, qui ont préparé depuis long-temps mon cher et respectable frère au sacrifice de sa vie, et la juste espérance que sa foi me donne qu'il aura trouvé grâce devant Dieu par Jésus-Christ son Fils, sont les seules choses qui me consolent de son absence. J'appelle ainsi son décès, parce qu'il n'a fait que

me précéder dans une route où je le suis de fort près. Votre frère m'a fait le détail des dernières circonstances de sa vie, et des sentimens admirables de piété qui l'ont terminée. Il m'a infiniment consolé en cela, mais il ne m'a pas surpris. Car je connaissais toute la grandeur de sa foi, sa profonde humilité, sa persévérance infatigable dans la prière, et l'éloignement infini où il était de juger et de condamner personne, afin de n'être pas jugé sévèrement lui-même, et de trouver auprès de Jésus-Christ une abondante miséricorde.

LETTRE LXXIme

Il n'était plus permis, Monsieur, d'espérer le retour de la santé de mademoiselle votre sœur ; et il y aurait eu de l'inhumanité à désirer que pour nous conserver l'exemple de sa patience, ses

douleurs eussent duré plus long-temps. Ce qui la soutenait, après le secours de Dieu, était la vue du terme. Elle comptait, comme Job, les momens qui retardaient sa délivrance. Elle saluait de loin, comme parle l'Ecriture, le pays où il lui tardait d'arriver. Ses entretiens étaient depuis long-temps sur cette unique matière : rien ne la calmait, que les vérités puisées dans l'Evangile. Son goût pour tout le reste était éteint. Elle croyait qu'on ne lui avait rien dit, quand on ne lui avait point parlé des biens futurs.

Vous l'avez vue, Monsieur, dans un temps où ses dispositions étaient déjà bien sensibles. Mais il est incroyable combien les derniers mois y ont ajouté. Elle n'était plus un spectacle pour les hommes, que malgré elle, parce qu'elle ne pouvait leur cacher ni sa modestie, ni sa patience, ni sa paix ; mais elle en était un aux yeux de Dieu, devant qui elle s'humiliait profondément, lui deman-

dant pardon de ses fausses vertus avec encore plus d'instance que de ses fautes. Elle craignait que l'orgueil n'eût infecté toutes ses actions. Elle avait regret d'avoir trop laissé paraître sa fermeté dans ses maux, et son désir pour les biens promis. Elle appréhendait d'avoir perdu tout ce qu'elle n'avait point caché, et qu'un secret désir de l'approbation des hommes n'eût contribué à la force et au courage qui les avaient édifiés. Ces sentimens étaient non-seulement très-sincères, mais aussi très-vifs; et il y a peu de personnes en qui le détachement ait paru plus profond et plus universel.

Je n'ai garde, Monsieur, en disant tout ce que vous venez de lire, de prétendre vous faire mieux connaître une sœur avec qui vous avez presque toujours vécu. Je ne pense qu'à me consoler, et peut-être aussi à diminuer votre douleur, en vous mandant ce que j'ai remarqué dans les derniers temps de votre absence. Il nous sera moins permis

de la pleurer, en songeant à tout le bonheur qui est devenu son partage.

LETTRE LXXIIme.

Je ne m'étais point attendu à une mort aussi prompte. Cependant voilà qui est fini pour l'éternité! voilà M.** placé pour tous les siècles! En vérité, cela fait trembler, quoiqu'on ait sujet de se rassurer et sur sa conversion, et sur la maladie qui a précédé ses derniers jours. Je ne comprends pas comment de tels exemples ne remuent pas plus efficacement. Il me semble que ces fruits qui tombent avant que d'être tout-à-fait mûrs, devraient porter les moins imparfaits à se hâter. C'est une chose si importante que le salut, que c'est le plus grand de tous les prodiges que de s'occuper vivement de quelque autre soin, et que de consentir que les plus petites

affaires nous enlèvent sans cesse le présent. Demandez bien à Dieu, vous qui avez pour moi une bonté si tendre, qu'il me fasse entendre sa voix pendant que sa patience m'attend et qu'il reste encore quelques heures de jour.

LETTRE LXXIIIme.

Les sentimens de respect, d'attachement et de reconnaissance qu'on doit à un père, justifient la douleur qu'on a de le perdre, quand ils demeurent soumis à la volonté de Dieu, de qui l'on tenait celui qu'il lui a plu de nous ôter. Je suis persuadé, Madame, que votre foi demeure toujours supérieure à votre affliction, quoique vous la représentiez comme excessive. Mais je ne dois pas vous dissimuler, que vous ne vous défiez pas assez de ces sentimens passionnés, et que vous ne savez pas combien

l'âme désire de s'y livrer, lorsque des prétextes qu'elle croit légitimes lui permettent de s'y abandonner.

Il y a une secrète volupté à s'affliger sans mesure, pourvu qu'on puisse se tromper en pensant qu'on s'afflige sans impatience. Tout ce qui est infini nous flatte et nous séduit, parce que le caractère du vrai bien est d'être sans bornes, et qu'il nous semble que nous trouvons une image de ce que nous cherchons, quand il nous est permis de nous livrer en liberté au sentiment qui nous domine, de quelque nature qu'il soit. Au contraire, tout ce qui a des bornes et qui est mesuré, nous gêne et nous contraint, et nous aimons presque autant ne rien sentir que de nous modérer. C'est pour cela que quelques personnes qui ne sont pas dépourvues de foi, s'abandonnent à leur douleur quand elle a un objet légitime : mais elles tombent, sans le savoir, dans un état d'engourdissement et de faiblesse, qui leur ôte toute activité pour la piété.

Gardez-vous, Madame, de tomber dans cet abîme. Nous devons veiller et prier, et pour le faire avec succès il faut réduire tous nos sentimens à des bornes exactes. Dieu ne vous a point ôté M. votre père, puisqu'il est vivant, et qu'il n'a fait que changer de lieu; il vous a précédé de quelques jours, et bientôt vous le suivrez; après avoir souffert avec une humble soumission une longue maladie, il est entré dans sa patrie; c'est le seul bien que vous deviez désirer pour vous-même.

LETTRE LXXIVme.

Les liens qui m'unissent à vous, Monsieur, et à votre famille sont si étroits, que je ne mets aucune différence entre vos intérêts et les miens, et que je suis affligé ou consolé à proportion de ce que vous l'êtes. Ces deux dispositions,

si contraires, se font presque également sentir dans la perte que vous avez faite et qui m'est commune avec vous ; et je vous avoue que je n'ai pu lire votre lettre sans être à la fois attendri par la douleur et par une vive reconnaissance de toutes les grâces dont il a plu à Dieu de combler monsieur votre père. J'en connaissais une partie ; mais vous m'avez fait un extrême plaisir de m'instruire de ce que son absence m'avait caché. Je savais quelle était sa foi et son attention à sa conscience et à ses devoirs ; mais j'ignorais ce que la méditation de la mort et le soin de se préparer au jugement de Dieu, avaient ajouté à son humilité et à sa pénitence. Vous m'avez rempli de consolation en m'apprenant que plus il approchait du terme, plus il craignait les plus légères fautes, et qu'il veillait sur toutes ses actions comme devant bientôt en rendre compte. Je dois plutôt vous féliciter, Monsieur, d'avoir un père si digne de vous servir d'exem-

ple, que vous plaindre de ce que vous l'avez perdu. Je suis même persuadé que votre foi ne peut souffrir qu'on regarde comme une perte ce qui n'est qu'une absence pour quelques jours, et qui est adoucie, non-seulement, par l'espérance de se revoir, mais aussi par la consolation de demeurer unis en Jésus-Christ, qui embrasse tous les temps et qui réunit tous les fidèles. Madame votre mère, en se prosternant aux pieds du Sauveur, y trouvera celui qu'il lui avait donné pour époux. Il ne faut point d'effort pour s'approcher des bienheureux; il suffit d'être altéré de la justice et de la puiser où eux-mêmes la puisent, pour leur être unis. Toute votre famille n'est occupée que de ce soin, et dès-lors on ne peut la diviser. Jésus-Christ en est le lien; et puisque ceux qui la composent ne vivent et ne meurent que pour lui, c'est disparaître aux regards les uns des autres que de mourir, mais non s'absenter véritablement. Je crois,

Monsieur, avoir l'honneur de parler à tous en vous parlant. Mais je ne puis m'empêcher de témoigner à madame votre mère, en particulier, combien je respecte sa piété et sa foi, et combien la mémoire de celui qu'elle pleure me sera précieuse toute ma vie.

LETTRE LXXVme.

A M. DUGUET LE PÈRE, SUR LA MORT DE MADAME DUGUET.

Je ne sais si dans ma précédente lettre il s'est trouvé quelque chose de raisonnable ; mais il y avait une si grande agitation dans mon esprit, que je dois craindre d'en avoir plutôt marqué la confusion et le désordre que les véritables sentimens. La perte que j'ai faite est d'une telle nature, que rien ne sera capable de me la faire oublier. Je ne

crois pas déplaire à Dieu, en connaissant ce qu'il m'avait donné et ce que je perds. Mais il est vrai que pour peu que je préfère les intérêts de ma mère aux miens, et que je sois sensible aux miséricordes dont Dieu l'a comblée, je ne puis m'empêcher d'entrer dans un transport de reconnaissance plus puissant encore que ma douleur. Dans ces momens éclairés par la foi, que je la trouve heureuse, et que je me trouve misérable! Elle est placée pour l'éternité, affranchie de tout péril d'offenser Dieu, pleine de lui, pénétrée de son Esprit et de son amour, comblée de ses biens. Je rends mille actions de grâces à notre Seigneur, et je lui en rendrai, s'il lui plaît, d'éternelles, de ce qu'il a bien voulu nous assurer par tant de marques qu'elle est heureuse. Hélas! il savait combien nous avions besoin de consolation! il connaissait notre sensibilité; il savait bien que la foi et la piété seules pouvaient essuyer nos larmes. Il a suspendu l'effet

de votre tendresse naturelle pour ma mère, par celui d'une tendresse plus spirituelle et plus forte. En vous découvrant le lieu où elle allait, il vous a fait oublier celui qu'elle a laissé vide. Il vous a même si puissamment soutenu, que vous avez eu la bonté et la force de nous consoler dans le temps de votre plus grande douleur. Son Esprit et sa grâce nous ont portés par vous; et ma mère au sein de sa joie actuelle, ne pouvait rien nous dire de plus touchant pour arrêter nos larmes, que ce que vous nous avez écrit lorsque vous veniez d'en répandre sur son tombeau. Oh! que nous devons de remercîmens à Dieu de nous avoir donné une mère si sainte, et un père si digne d'elle! Qu'il en soit mille fois loué! Il n'y a personne de ceux qui ont vu votre lettre, et je la montre à tous ceux qui ont une sincère piété, qui ne soit attendri et des dispositions de ma mère et des vôtres. Ils bénissent mon bonheur de vous être ce que je suis; et

ceux qui connaissent par combien de qualités vous êtes distingué du commun des hommes, trouvent votre foi et votre amour pour Dieu mille fois plus admirables que tout le reste. Ils sont en cela de votre sentiment : car il paraît par les louanges que vous donnez à la vie humble et cachée aux yeux des hommes, que ma mère a toujours menée, que vous faites peu d'état des qualités éclatantes, et que vous n'estimez que celles qui sont conformes à l'esprit de l'Evangile.

Je vous supplie d'avoir soin de votre santé; j'en suis dans une extrême inquiétude; et c'est assurément la seule chose qui soit capable de m'en donner dans cette vie. Ménagez-vous pour notre intérêt, pour notre consolation, pour notre exemple, je vous en conjure; et souffrez que je vous fasse souvenir que la justice autant que la bonté, vous obligent de conserver le bien d'autrui, et surtout quand il est l'unique. Je souhai-

te extrêmement que le portrait que vous avez fait faire de ma mère (1) représente bien fidèlement l'état où je n'ai pas eu la consolation de la voir ; et si j'osais, je vous supplierais d'ordonner qu'on en fît pour moi une copie. Mais je ne demande cette grâce qu'à condition qu'elle ne vous déplaira point ; et je me contenterai, s'il le faut, de quelque chose qui ait été à elle. Il n'importe de quelque nature que cela soit. Son prix viendra d'elle et de vous ; et ce sera un trésor, quand ce serait quelque chose de très-commun, parce que ce sera une marque de votre bonté et un mémorial de la sienne.

(1) Ce portrait avait été fait après la mort de Mme Duguet.

LETTRE LXXVIme.

A L'UN DES FRÈRES DE L'AUTEUR, SUR LA MORT DE MADAME LEUR MÈRE.

Rien n'est plus juste que votre douleur, mon très-cher frère; la perte que nous avons faite est presque infinie, et rien ne peut nous en consoler que la volonté de Dieu, et le bonheur dont jouit ma mère. Ce n'est qu'en préférant ses intérêts aux nôtres que nous avons sujet ou d'arrêter nos larmes ou d'en répandre de moins amères; et si nous sommes plus touchés de notre misère que de la félicité où elle est entrée, il n'y a point de considération qui puisse diminuer notre tristesse. Mais on ne peut pas soupçonner un aussi bon fils que vous, d'être dans une disposition si injuste. Je suis assuré, au contraire, que

vous eussiez sacrifié avec joie votre vie pour rendre la sienne ou plus longue ou plus heureuse, et que vous êtes infiniment plus sensible à sa gloire qu'à son absence. Dieu a voulu, pour notre consolation, nous donner les témoignages les plus sensibles que sa mort a été précieuse à ses yeux; et il a terminé une vie toujours humble, d'une manière à lui laisser dans la mémoire des hommes tout l'honneur que son humilité lui avait ravi. Il l'a comblée de mille grâces, il l'a reçue dans son sein, il est devenu lui-même sa consolation, son souverain bien, ses délices. Elle est pleine d'une reconnaissance infinie pour les miséricordes que Dieu a versées sur elle si abondamment; et nous ne pouvons nous affliger de ce qui fait son ravissement et son transport, sans une extrême ingratitude. Vous n'avez qu'à lire la lettre que mon père a eu la bonté de m'écrire pour juger si ces sentimens sont légitimes. Je vous avoue qu'elle a

fait une telle impression sur moi, que depuis que je l'ai reçue, il ne m'a pas été possible d'avoir, à l'égard de Dieu, d'autres mouvemens que ceux d'actions de grâces et d'admiration pour ses bontés infinies. Car, sans parler maintenant de ce qu'il a fait pour rendre ma mère si vertueuse pendant sa vie et si heureuse après sa mort, que ne lui devons-nous pas pour le soin qu'il a pris de consoler mon père au milieu de sa plus grande douleur; de nous le conserver, et de nous soutenir par l'exemple de sa foi, de sa soumission, de son courage et de sa reconnaissance. Je ne crois pas que les plus saints aient rien écrit de plus grand et de plus beau que ce qu'il a eu la force d'écrire le lendemain de la sépulture de la personne du monde qu'il aimait avec le plus de justice, et dont sa consolation et son repos dépendaient le plus. Il n'est plein que de l'idée de la vie nouvelle où elle est entrée; il semble y être entré avec elle, et il en paraît

si occupé, que non-seulement il n'a pas besoin d'être consolé, mais qu'il est en état de consoler toute sa famille. Voilà, mon très-cher frère, ce que Dieu seul pouvait faire. Si nous n'en sommes pas pénétrés de reconnaissance, je ne sais point dans quelles occasions nous pourrons en avoir pour un Dieu qui convertit les maux qui nous arrivent en des grâces nouvelles. Je vous supplie, mon très-cher frère, de le prier sans cesse pour moi, et de lui demander surtout l'humilité et la reconnaissance, afin de ne pas me rendre indigne de ses grâces et de n'en pas abuser.

LETTRE LXXVIIme.

Vous avez, Madame, trop de religion pour n'avoir pas rendu à Dieu de très-humbles actions degrâces du salut d'un

fils, à qui il n'a accordé deux heures de vie ici-bas, que pour lui en donner une immortelle. C'est une miséricorde si sensible, que vous ne pouvez, ce me semble, en être assez reconnaissante. C'est un choix pour l'éternité qui est un pur effet d'un amour éternel, que rien n'est capable de comprendre. Et c'est une grande instruction pour nous, qui sommes très-assurément délivrés par une miséricorde aussi gratuite que les enfans, et qui ne pouvons, pas plus qu'eux, nous glorifier de nos mérites. Tout vient également de Dieu; et si quelqu'un met son assurance ailleurs que dans sa miséricorde, il est déjà renversé.

LETTRE LXXVIIIme.

Vous savez, Madame, combien je suis sensible à tout ce qui vous arrive. Ainsi

je n'ai nul besoin de vous montrer ma douleur, et je devrais me contenter de profiter de l'exemple de votre soumission et de votre foi, si vous ne m'ordonniez de vous écrire. Je le ferais avec plus d'étendue, si je n'espérais d'avoir bientôt l'honneur de vous voir. Mais je crois vous dire assez, en vous suppliant de n'affaiblir pas le sacrifice que vous avez fait dans les premiers momens, et de conserver à la foi, la victoire qu'elle a remportée sur les sentimens naturels. N'examinez pas ce que vous avez perdu, après avoir adoré la main qui vous l'a ôté; ou si vous vous souvenez de ce que Dieu vous avait donné, n'oubliez pas qu'il en était toujours le Maître. C'était pour lui et pour sa gloire qu'il avait mis tant de sagesse et de vertu dans une jeune enfant, qui n'avait reçu de vous que le péché. Il aurait pu lui tout refuser, et vous laisser long-temps le pénible soin de la former à la vertu, et l'affliction de n'y pas réussir. Il vous a dé-

livré des craintes de l'avenir, en la délivrant des dangers dont cette vie est remplie, et il n'a pas voulu que vous pussiez douter de son bonheur. Ces sentimens doivent étouffer tous les autres. Continuez à ne chercher de consolation et d'appui que dans la religion. Substituez Jésus-Christ à tout ce qu'il vous a ôté. Aimez-le à proportion de ce que les objets qu'il vous était permis d'aimer vous sont enlevés. Réunissez en lui des sentimens que le partage affaiblissait. Comprenez, par la rapidité avec laquelle une fille aimable s'est montrée et a disparu, combien nos momens sont peu de chose, et combien, quand le dernier est venu, il importe peu qu'il ait été précédé de beaucoup d'années. Attachez-vous uniquement à ce qui n'aura jamais de fin. Entrez en esprit où mademoiselle votre fille occupe une place, et paraît vous marquer la vôtre. Regardez vos infirmités comme une prédiction de la ruine totale d'un édifice de terre, que

Jésus-Christ doit changer en une maison éternelle. Considérez dans votre incapacité de vous appliquer, l'image d'une impuissance et d'une stérilité pour le bien, sans comparaison plus triste et plus déplorable. Abandonnez-vous pleinement à la bonté de Dieu qui vous purifie, parce qu'il veut et sait faire servir les maux du corps à la santé de l'âme. Soyez persuadée que votre perfection consiste à souffrir ce qu'il voudra, et à n'agir qu'autant qu'il le voudra. Je sais, Madame, combien vous êtes fidèle à réprimer toutes les pensées qui ne naissent pas de la foi. Mais plus la vôtre est vive et sincère, plus vous désirez qu'on la soutienne. C'est par respect pour un tel désir, que j'ai oublié que je devais me taire ou me contenter de dire peu de choses. C'est une faute que vous me pardonnerez aisément; et j'espère même que vous ajouterez à cette grâce celle de prier beaucoup pour mes besoins.

LETTRE LXXIXme.

Vous savez, Monsieur, combien je respectais le mérite de celle que nous pleurons. Je n'étais pas plus préparé que vous à la perdre dans une si grande jeunesse. Nous avions besoin sans doute d'une telle épreuve, puisque Dieu n'a voulu l'adoucir que par les vues de la foi ; et qu'il s'est réservé à lui seul le soin de vous consoler, en prenant dans votre cœur la place de ce qu'il vous ôte. Il me paraît, par votre lettre, que vous voulez vous soumettre pleinement à lui, que vous comprenez le dessein qu'il a eu en vous affligeant, et que vous y découvrez encore plus sa miséricorde que sa justice. Il me semble qu'un accident si imprévu a fait comme évanouir à vos yeux et le monde et ses espérances ; que vous ne voyez plus rien de solide ni de

durable que la vertu; que vous sentez d'une manière vive et pénétrante combien tout devient inutile à la mort, excepté la crainte de Dieu, et les actions dont la foi a été le principe. Vous serez heureux, Monsieur, au milieu même de votre douleur, si vous continuez à en faire un si saint usage; et votre perte sera devenue la source du plus solide de tous les biens, si elle sert à vous établir pour toujours dans la piété, qui n'est consolante que lorsqu'elle est entière et sans retour. J'espère que Dieu vous en donnera une de ce caractère; et que les saintes pensées dont vous êtes maintenant rempli, ne s'évanouiront pas à mesure que vos larmes se sécheront, comme il arrive à beaucoup d'autres personnes qui ne profitent pas aussi sérieusement que vous des visites de Dieu. Il faut, comme vous le savez, de grandes précautions pour affermir et pour conserver de bons sentimens dans un cœur qui en est naturellement ennemi. La prière

et les saintes lectures doivent les nourrir. Une sincère humilité n'est pas moins nécessaire ; car c'est toujours parce que l'on est présomptueux, qu'on est faible et qu'on est vaincu.

LETTRE LXXXme

A MADAME LA COMTESSE DE G***, SUR LA MORT DE SON MARI.

Il faut, Madame, qu'une main plus puissante que celle des hommes entreprenne de vous guérir. Quand votre affliction serait moins amère, il n'y a rien ici-bas capable de l'adoucir. Ni le monde, ni même les amis, ne peuvent nous dédommager de quoi que ce soit. Toute notre consolation et toute notre force nous vient de Jésus-Christ. Lui seul peut essuyer nos larmes ; et c'est à lui seul que nous communiquons utilement nos

peines, parce qu'il est seul capable de les sanctifier par la patience.

Je ne doute pas qu'en répandant votre âme devant Dieu, dans ces jours de tristesse, vous ne vous soyez trouvée plus consolée à proportion de ce que vous aviez apporté devant lui un esprit plus abattu. C'est dans ces occasions qu'il se fait sentir davantage. Il faut faire effort pour l'atteindre, quand le cœur est rassasié et content. Mais il abaisse les cieux, comme dit l'Ecriture, pour se pencher vers les affligés, il fait lui-même tout le chemin ; et l'on n'a qu'à se prosterner devant lui en avouant son accablement et sa tristesse, pour se sentir soulagé. Il était votre Dieu et votre Juge avant votre solitude ; mais il ne prend maintenant à votre égard que le nom de Consolateur, et il se glorifie de cette qualité dans l'Ecriture. C'est à votre affliction que vous devez cette nouvelle alliance. Si vous n'eussiez rien perdu, vous n'eussiez point fait ce gain inestimable ; et je

ne sais si vous ne devez point vous appliquer les paroles de St. Paul, qui regardait comme des pertes tout ce qui avait retardé son union avec Jésus-Christ, quoiqu'il eût autrefois estimé ces choses comme des avantages.

Je voudrais que vous vous souvinssiez maintenant que vous n'êtes nullement à vous, mais à Celui qui vous a acquise par son sang et qui vous a aimée avant tous les siècles; que vous n'avez plus de prétexte pour excuser le partage de votre cœur; qu'il est temps de ne plus penser qu'à une alliance éternelle avec un Epoux qui est esprit et lumière, et que voici une belle occasion de témoigner à Jésus-Christ combien vous êtes affligée de l'avoir connu trop tard. Il est certain, Madame, qu'il ne vous est plus permis de l'aimer faiblement. Il faut qu'il profite de la perte que vous venez de faire. Tout ce que vous deviez à un engagement légitime, et qui était comme un ruisseau détourné de l'amour de Dieu,

doit revenir à la source et au grand canal. Il faut qu'il s'aille perdre tout entier dans l'océan de tous les biens. Toutes les liaisons de cette vie se termineront comme celle que Dieu vient de rompre. Quiconque n'aime point les biens éternels, sera confondu de perdre ceux qu'il aime; et tout périra, tout s'éteindra, tout s'écoulera, excepté l'amour divin qui est éternel et qui nous rend éternels. Il me semble, Madame, que la vue de la mort donne à ces vérités un relief qu'elles n'ont point dans un autre temps. Elles deviennent pour lors comme palpables, et je ne doute point qu'elles ne fassent sur vous une impression puissante, car la mort n'a pu vous les approcher de plus près : à moins que de vous frapper vous-même, le coup ne pouvait s'entendre plus distinctement. Vous avez vu ce que c'est que nos desseins, que nos établissemens, que notre santé, que notre vie, et ce que c'est que notre déplorable vertu. Pendant que nous regardons la

mort en éloignement, nos plus grands défauts nous échappent ; mais la dernière heure met en faute nos prétendues bonnes œuvres, et elle grossit au contraire d'une manière affreuse nos infidélités. Et pourquoi donc ne jugeons-nous pas maintenant de nos devoirs comme nous sommes assurés que nous en jugerons alors ?

FIN.

